

MAROC

DE QUOI AVONS-NOUS PEUR ?

**SOUS LA DIRECTION DE
NOUREDDINE BOUSFIHA ET ABDELHAK NAJIB**

**PRÉFACE DE FAOUZI SKALLI
PEINTURES NADIA CHELLAOUI**

JEAN-MARIE HEYDT • FAOUZI SKALLI • KHALIL HACHIMI IDRISSE
KEBIR MUSTAPHA AMMI • NOUREDDINE BOUSFIHA • ABDELHAK NAJIB
JEAN-FRANÇOIS CLÉMENT • FAHD YATA • OUADIH DADA • LAHCEN HADDAD
MOHAMED MOUFTAKIR • MUSTAPHA GUILIZ • MOHAMMED CHOUIKA
YOUSRA TARIK • MOHAMED NYAIM • MAMOUN LAHBABI • IMANE KENDILI
ABDELHAÏ SADIQ • RACHIDA BELKACEM • REBEL SPIRIT • SAID CHAKRI
ZAINAB FASIKI • MOHAMMED CHERFAOUI • SOUMAYA AKAÂBOUNE
ABDERRAHMANE Ouardane • HABIB MAZINI • AHMED BOUCHIKHI
KARIM SERRAJ • JEAN ZAGANIARIS • SAHRAOUI FAQUIHI • MARIA GUESSOUS
FOUAD SOUIBA • KHALID OUQEZZA • OMAR BERRADA • MERIEM KHALIL
MOHAMMED DEROUICH • ABDELLAH BAÏDA • MOULAY SEDDIK RABBAJ
NADIA CHELLAOUI • EL MEHDI ELKOURTI • KARIM SAIDI • SOUAD MAKKAOUI
MOHAMMED ELWADY • AYOUB EL AIASSI • SAMIA TAWIL • NAJIB BENSIBIA
HYND BOUHIA • JAAFAR HEIKEL • MAE NAJIB • NAJI BENAJI



MAROC

DE QUOI AVONS-NOUS PEUR ?

Sous la direction de
Noureddine Bousfiha et Abdelhak Najib

Peintures
Nadia Chellaoui



MAROC

DE QUOI AVONS-NOUS PEUR ?

Sous la direction de
Noureddine Bousfiha et Abdelhak Najib



© EDITIONS ORION
2020

PRÉAMBULE

DR JEAN-MARIE HEYDT

MAROC, MAINTENANT OU JAMAIS

DR JEAN-MARIE HEYDT



Jean-Marie Heydt
Docteur en Sciences de l'éducation, auteur,
universitaire et chercheur

On pourrait voir dans ce titre un ultimatum de nature à rompre définitivement avec un avenir possible, si tant soit peu nous rations ce rendez-vous. Il n'en est rien. Ce titre est un cri pour agir, une exhortation qui recèle une formidable opportunité : celle qui va permettre de tracer l'avenir et donner écho aux fruits du passé.

Il n'en demeure pas moins que se risquer de parler des peurs, de ses peurs, ne pouvait se conjuguer au singulier. Seul un ouvrage collectif peut se permettre ces regards croisés susceptibles d'exprimer la peur... et ce sans crainte d'être jugé pour avoir osé dire....

Ils sont nombreux les grands auteurs de la planète à s'être interrogés sur ces peurs qui nous hantent, ces peurs qui effraient plus d'un jeune enfant. Et pourtant, nous savons à quel point la peur est ce qu'il y a de plus humain !

Mais de quoi avons-nous donc peur ? Quelles sont les peurs que ces co-auteurs tentent de nous faire partager ? De quelle peur le Maroc serait-il frappé ?

Peur des lendemains ? Peur de l'abandon et que les marocains délaissent leur culture ? Peur de perdre les valeurs fondatrices de sa société ? Peur de perdre son identité ? Peur de rêver... avec le risque de l'effet de l'imaginaire qui parfois nourrit cette même peur ? Et bien sûr, trop fréquemment, une peur face au changement ! Nous savons à quel point ces peurs génèrent des incertitudes, parfois un mal-être, quand ce n'est pas tout simplement un blues collectif.

Nos sociétés contemporaines ont connu une formidable évolution, un énorme bouleversement, et nos certitudes ont été mises à dure épreuve au point d'aiguiser nos peurs ancestrales.

Nul doute que le Maroc, le plus occidentalisé des pays émergents d'Afrique n'échappe pas, tout comme les grandes sociétés modernes, aux peurs qui accompagnent les grandes transformations mondiales.

Cet ouvrage montre parfaitement que « (...) aujourd'hui le marocain est perdu. Il rêve d'un État providence qui aurait les moyens d'assurer une couverture sociale à 100%, le plein emploi, la vie pas chère et la gratuité totale des services publics ». A cela s'ajoutent les caractéristiques propres à tous les pays industrialisés : le manque de tolérance, la trop faible implication citoyenne qui sont la conséquence d'une déficience éducative... alors que nous mesurons chaque jour combien l'instruction des enfants est un bouclier contre les virus anti-éducatifs venus de l'extérieur. La culture n'y échappe pas alors qu'elle est sans nul

doute « *notre rempart contre ces moments de délire inspirés par le fanatisme qui n'est qu'un succédané de l'ignorance* ».

C'est pour exprimer bon nombre de ces peurs que certains des co-auteurs se sont autorisés à « *dire tout haut ce que chacun pourrait dire ou penser* », et de fait ils s'interrogent : « *pourquoi le monde va-t-il si mal ?* ». Mais, le monde va-t-il réellement si mal ? En essayant de répondre à cette question, ils constatent avec frayeur qu'il existe « (...) *ceux qui consomment et ceux qui se consomment* ».

Alors, ils en appellent à la controverse, ils affirment clairement « *J'ai peur !* », mais soulignent tout de suite à quel point ce ne peut être une fin en soi. La peur se doit d'être cernée pour éviter « *L'effet négatif [qui] amplifie et emporte tout dans sa spirale* », selon le concept de « *l'éternel retour* » de Friedrich Nietzsche. C'est ainsi qu'ils plaident pour l'hymne à la liberté, pour l'hymne à l'amour du Maroc... afin de le voir autrement.

Et pour lutter contre ce négativisme ambiant, pour combattre l'éloge de la médiocrité, nous découvrons cette force de la marocanité qui dit : « *oui j'ai peur mon enfant, mais je continue quand même à avancer, les yeux grands ouverts, armé de courage et d'espoir (...). J'ai peur, mais il ne faut pas que je baisse les bras risquant de t'abandonner seul dans ce monde hostile et impitoyable (...)* ».

Ces auteurs savent et mesurent à quel point la population a des raisons de désespérer, et ils ne veulent le taire, car ils savent également qu'au Maroc, « (...) *nous avons aussi de nombreuses raisons de nous réjouir, il faut le dire* ».

Ils n'hésitent pas un instant à souligner l'importance d'avoir « *un Souverain éclairé qui pousse au progrès (...)* » et qui « (...) *œuvre pour l'État de droits. Les lois [certes] œuvrent à garantir un état de droits. Mais l'homme, dernier pilier nécessaire à la concrétisation et au respect de cet état de droit, [quant à] lui, est faillible* ».

Tous s'accordent à penser que les opportunités économiques existent, que la population jeune est un atout majeur, que le territoire offre encore de sérieuses potentialités et de fait, tout le monde se doit de donner l'exemple, car le Maroc se trouve à un carrefour : le croisement d'affluences et d'influences entre l'Afrique et l'Europe.

Alors, cette affirmation vient du fond du cœur : « *Non, je n'ai pas peur !* ». Dès l'instant où je suis capable de positiver, où je veux résolument me tourner vers le futur, je suis convaincu, comme l'exprimait Stendhal, que « *les peuples n'ont jamais que le degré de liberté que leur audace conquiert sur la peur* ». Et cette audace vient bien souvent des femmes qui détiennent les clefs du changement. Le Maroc est cette voix qui invite sans cesse à réinventer et à construire le modèle de nation. Rien d'étonnant alors que ce proverbe arabe décrive cette vision du monde, cette ouverture d'esprit, lorsqu'il affirme « *quand on éduque une femme, on forme la société, quand on éduque un homme, on forme seulement un individu* ».

Si la femme contribue fortement à l'avenir du Maroc, c'est l'éducation qui incarne l'épine dorsale. Il revient donc à la société civile, via l'éducation, de s'emparer des droits acquis afin d'en garantir l'efficience et d'en impacter directement les problématiques pour un devenir meilleur.

Les co-auteurs rappellent que l'éducation, « (...) *notre éducation marocaine, est empreinte de traditions, fondées sur le respect de nos voisins...nous devons apprendre à nos enfants à aimer, à tolérer et surtout à réfléchir.* » Il leur faut aussi avoir les pieds sur cette terre..., tout en ayant leurs yeux rivés au lointain.

Si, après tous ces arguments, avec la nostalgie d'un Maroc d'antan, la perception du lecteur devait demeurer pessimiste, il faut affirmer qu'au-delà des dires, exprimés sans détours et sans concessions quant aux fondements de ces peurs, les auteurs de ce récit expriment éminemment leurs espoirs et surtout leur admiration de l'œuvre incarnée par « (...) *un Souverain serein qui a réussi à consolider les piliers d'une Nation unie, solidaire et cohérente, et qui sait où il veut conduire son pays.* » Le Maroc est un pays arabe merveilleux, le plus cité en exemple, qui incarne l'exception à tous les niveaux. C'est de fait un socle solide, optimiste avec des valeurs sûres qui ne peut que susciter la fierté.

Finalement, nous devons nous accorder sur le principe que « (...) *avoir peur, c'est reconnaître le danger. En parler, c'est le combattre* ». L'avenir se dessine ainsi et à cette occasion !

Apprenons à mieux connaître ce pays d'aujourd'hui, certes empreint de doutes, ce pays qui a encore devant lui de nombreux chantiers à réaliser, mais qui est en capacité de révéler autant de métamorphoses.

Pour moi, qui ne suis ni marocain, ni arabe, j'ai été profondément touché par ce cri d'auteur : « *j'ai surtout peur de ne pas mourir au Maroc (...) je l'aime (...) comme ma mère* ».

PRÉFACE

DR FAOUZI SKALLI

MAROC, DE QUOI AVONS-NOUS PEUR ?

DR FAOUZI SKALLI



Faouzi Skalli
Docteur en anthropologie, ethnologie et sciences
des religions

Le titre de cet ouvrage collectif résume d'emblée ce qui semble faire obstacle à notre société marocaine, voire à chaque individu au sein de celle-ci, de progresser vers un avenir meilleur, par une émotion négative et confuse : la peur.

J'ai toujours été frappé par la façon dont les économistes, alors même qu'ils cherchent à faire valoir des modèles qui se rapprochent autant qu'il est possible des sciences exactes, parlent pour décrire un contexte favorable du retour d'un climat de « confiance ».

Finalement au-delà des calculs savants les sociétés comme les individus portent sur eux un baromètre naturel qui leur permet d'apprécier dans quelle mesure ils se sentent l'enthousiasme et la motivation d'aller de l'avant ou au contraire se laissent tirer vers le bas par une atmosphère morose et, pour tout dire, dépressive.

L'une des premières raisons d'une démotivation durable est une perte de sens et par là même d'une possibilité de cheminer. Pour finalement, comme Sisyphe, devoir chaque jour tout recommencer. « Il n'y a pas de vents favorables, disait Sénèque, pour ceux qui ne savent pas où ils vont ! ».

La question n'est pas seulement individuelle mais aussi collective. C'est collectivement que nous pouvons réellement créer un sentiment de confiance indispensable à toute élévation humaine, non seulement économique mais aussi politique et sociale.

Tout doit être entrepris pour nous assurer d'une confiance dans les règles communes, de manière que celles-ci ne soient pas considérées comme des menaces mais comme la meilleure façon de raccorder nos efforts et nos énergies. À défaut de cette visibilité des règles et de la confiance nous vivons dans l'appréhension de ce qui peut à chaque instant nous tomber dessus.

Nous sommes alors astreints à la seule règle du chacun pour soi et de la défiance généralisée. C'est une culture que nous voyons émerger dans les métropoles, ou plus largement, les sociétés bunkérisées.

Toute stratégie ou politique culturelle, économique ou sociale, doit être validée par sa capacité à renouer avec le sentiment que nous partageons une histoire et un horizon communs.

Que chacun se sente d'autant plus fort qu'il est porté par les autres. Ce qui est le propre du roman national ou de ce que d'aucuns ont appelé le « moment fraternité ».

Nous devons pour cela envisager une société post-libérale et fonder un nouvel humanisme fondé cette fois sur les valeurs de l'esprit.

C'est ainsi que nous pourrions adopter une «politique de civilisation» et échapper à une société qui nous fait de plus en plus peur parce qu'elle a décidé d'éluder la principale question de notre vivre ensemble qui est celle de l'élévation et du développement de notre humanité.

Remplacer la peur par la confiance sera la conséquence de la capacité de notre pays à élaborer une vision sociétale qui lui permette de prendre en charge, dans un monde pourtant de plus en plus globalisé, son propre destin.

Les contributions qui vont suivre s'en font l'écho et osent offrir à la réflexion de tout ce nouveau chantier.

INTRODUCTION

KHALIL HACHIMI IDRISI

L'EXTINCTION D'UN PARADIGME

KHALIL HACHIMI IDRISSE



Khalil Hachimi Idrissi
Directeur général de la MAP
(Agence marocaine de presse)

Le paradigme sur lequel le Maroc vivait au 20ème siècle est, aujourd'hui, dépassé. Il est devenu obsolète. Il en faut nécessairement construire un autre, un nouveau, qui prenne en compte des données nouvelles comme l'émergence d'un individu, en train de devenir citoyen, qui à défaut d'être bien instruit, est relativement bien informé. Comme la distension du lien social qui impacte directement la vie collective qui ne peut plus se réclamer des valeurs anciennes de solidarité, de vie en groupe ou de destin lié. Comme l'absence d'un sens commun à l'idée d'intérêt général ou d'une vision partagée de l'avenir. Une déconstruction est en cours de ce qui faisait par le passé les caractéristiques essentielles de la marocanité ou de l'identité du Marocain.

Comment est-on arrivé là ? Comment s'est opérée cette dissolution ? Que va sortir du maelstrom actuel ? Dans des sociétés traditionnelles comme la nôtre où l'islam

joue un rôle prépondérant l'accès à la modernité a une fonction de déstabilisation qui remet en cause tous les équilibres anciens. La généralisation du salariat qui invite fortement à l'autonomie de l'individu, l'émergence de la femme dans la société comme un acteur central, l'aspiration à la démocratie et à la culture des droits de l'homme et finalement le souhait ardent de réussir sa vie et d'être épanoui dans un cadre familial libéré et émancipateur. L'usage politique de la religion pour bloquer ces aspirations afin de maintenir l'ordre ancien n'a pas été un succès total. Le désir d'émancipation est toujours plus fort. Ce blocage peut réussir conjoncturellement ou ralentir la marche du changement mais en tout cas cela ne se fait jamais d'une manière non conflictuelle. Un rapport de force est installé au sein de la société. Et les réactions peuvent parfois être brutales. Les convulsions de l'islamisme aujourd'hui nous renseignent sur la difficulté de cette résistance au changement. Il y a manifestement une lutte violente à l'intérieur du corps social entre les conservateurs et les modernistes sans que l'un ou l'autre groupe supposé constitué n'arrive à imposer un modèle suffisamment fédérateur susceptible d'aboutir à un nouveau projet de société. L'attachement à la démocratie, ou pour être précis, le statut de la femme dans la société, reste tout de même l'ultime marqueur. Aujourd'hui le Marocain est perdu. Il rêve d'un État providence qui aurait les moyens d'assurer une couverture sociale à 100%, le plein emploi, la vie pas chère et la gratuité totale des services publics. Il rêve aussi, majoritairement, d'une société régulée par la religion qui maintient chacun à sa place dans une société hiérarchisée ou le pauvre s'en remet à Dieu, où la femme s'en remet

à son mari et ou la fille est heureuse d'hériter la moitié de ce qu'hérite son frère. Le tout dans un cadre urbain aseptisé sans faits divers ni violences de rue dans lequel les femmes voilées-pour ne pas stimuler les tentations notamment masculines-seraient en sécurité absolue. Une sorte d'entropie sociale glaçante. La notion de liberté elle-même, telle qu'elle est diffusée, autoriserait tout un chacun de ne rien devoir, naturellement, au fisc car le modèle économique idoine dans cette vision du monde est celui de l'économie informelle. La contrebande des idées devient alors la philosophie suprême de la contrebande des marchandises. Sans coût éthique additionnel! Le Marocain rêve aussi d'une classe politique qui ne lui ressemblerait pas et qui serait un exemple de vertu, de bonne conduite et de rectitude. Ni voleurs, ni prédateurs mais des saints voués à l'intérêt public et à la bonne gouvernance. Un paradis sur terre. Hélas, le Marocain a la classe politique qu'il mérite. Le lien entre les deux n'est pas que dialectique, il est consubstantiel.

Parlons aussi de l'État. A quoi sert-il, désormais, si la notion d'intérêt général est galvaudée, si le vivre ensemble devient facultatif, contingent, ou si la haine de soi en fait l'adversaire stratégique à abattre ? La haine de l'État qui aurait failli dans ses missions régaliennes, la haine des fonctionnaires prédateurs, des ministres illégitimes, de hauts fonctionnaires indignes, des dirigeants corrompus etc. est-elle suffisante pour construire un nouvel avenir ensemble. La vérité selon la vulgate numérique du jour c'est que nous n'avons plus d'avenir ensemble. Voilà c'est fini! Le populisme est un fascisme « euphémisé ». L'euphémisme ne sera, dans ce cas précis, que de peu de secours. Le populisme touche aujourd'hui quasi 100%

des prises de parole publique dans les réseaux sociaux qui sont censés être le laboratoire du Marocain de demain et de la liberté d'aujourd'hui.

Qui y parle? Des matamores, de grandes gueules, des salopards, des imposteurs, des escrocs etc. mais aussi les autres. Tant mieux! C'est la liberté d'expression absolue, celle qui n'énonce que des vérités, jamais de doutes ; celle qui ne tremble jamais, elle affirme ; celle qui a la solution à tout et à son inverse; celle qui cloue au pilori condamnant sans appel; celle qui détruit les gens et leur honneur sans rattrapage possible. La parole fasciste a trouvé une nouvelle légitimité historique dans les médias sociaux. C'est ce néofascisme qui fait peur aujourd'hui. Au Maroc et ailleurs. Mais au Maroc peut-être plus qu'ailleurs car notre société trop fragile et trop travaillée par l'ignorance et la fatuité des ignorants n'a pas développé assez d'immunité contre l'autodestruction programmée. Cet attrait du vide, irrésistible.

Pas un jour où un pseudo sachant, un érudit, un expert ou un conseiller ne prend la parole, par le truchement d'une vidéo plus ou moins élaborée, pour nous indiquer la voie du salut, la bonne conduite, l'idée salvatrice, les chemins de la raison ou les voies du seigneur. Le même ton péremptoire, les mêmes arguments d'autorité, la même certitude, la même violence verbale, la même haine, la même science infuse, la même impudeur, les mêmes idées reçues et, au final, les mêmes illuminations. Les leaders d'aujourd'hui sont numériques, incultes, instantanés et omniscients. Leur culture se mesure en clics, leur expertise en « j'aime » et leur pertinence en « partage »! Chaque période de l'humanité a eu sa boîte à outils intellectuelle. La nôtre offre un barda numérique assez

efficace à tout quidam capable de formuler une vision du monde en 120 caractères. Un miracle de concision mais un abîme d'ignorance lapidaire.

Mais revenons au fond de la question. Le négativisme ambiant avec ses leaders de pacotille menace-t-il le vivre ensemble marocain? Oui certainement! Car la parole fascisante s'est banalisée -on a tous l'impression d'avoir perdu la main- sans que des contre-pouvoirs démocratiques, endogènes ou sociétaux aient pris en charge ce phénomène. Il est difficile d'ailleurs de le faire sans passer pour un ennemi de la liberté, un suppôt du contrôle social ou du totalitarisme.

Le vrai problème, aujourd'hui, est que la démocratie marocaine en construction basée sur la représentation notamment électorale est en panne. Il n'y a pas de solution à attendre de côté. Et pour longtemps. Les relais partisans sont obsolètes, cassés ou inutiles. La médiation syndicale n'a plus d'idées sauf à réclamer mécaniquement des hausses de salaires pour un travail de plus en plus rare. Une société civile dynamique certes mais indigente. Une classe intellectuelle murée dans un silence qui informe beaucoup sur son incapacité académique à saisir le réel. Et un secteur médiatique en crise profonde qui tournait radicalement le dos à l'éthique professionnelle en choisissant comme leaders les plus faillis d'entre eux! Au Maroc la voie de la démocratie représentative a abouti à une impasse morale.

Sur ce champ de ruines, encore fumant, quel avenir pouvons-nous appréhender ensemble? L'invocation de la construction d'un nouveau paradigme avec de nouveaux outils conceptuels ne peut pas représenter une solution en soi. Dans ce cas c'est au mieux un vœu pieu, et au

pire une des manifestations de la méthode Coué.

Dans l'urgence du Printemps arabe, la constitution de 2011 aggravé dans le marbre des concepts anciens alors que le monde qui leur a donné naissance était en train de s'effondrer. Résultat: nous avons, certes, une nouvelle constitution mais faite avec des idées anciennes ou dépassées. Sans parler d'audace, la part d'innovation, de créativité ou de nouveauté conceptuelle y est très faible. Voilà une piste sur le chemin du nouveau paradigme. Il faut reprendre l'idée même de transition démocratique qui suppose une collaboration entre les pouvoirs et leur volonté d'aller de l'avant ensemble dans le respect des uns et des autres, en faisant des concessions mutuelles, pour construire la démocratie. Le raidissement politique actuel qui a donné naissance au négativisme ambiant, aux allures fortement nihilistes, est le fruit de la panne de cette transition. Et il est, aussi, le fruit d'une incompréhension totale du rôle de chacun. Chacun croyant pouvoir se tirer d'affaire tout seul en doublant l'autre. L'équilibre entre les pouvoirs, leur harmonisation, et leur nécessaire *modus vivendi*, est le vrai moteur politique sur lequel se construisent la confiance, l'espérance, l'espoir et la visibilité. Ce sont les concepts clés du vivre ensemble. Une autre piste peut être à creuser. La reconstruction sérieuse et endogène des instances de médiation sociale, médiatique, culturelle et politique est une nécessité absolue pour relancer la machine à fabriquer de l'espoir collectif en vue de la construction d'un nouveau modèle de société, viable, pacifié et inclusif. Mais avons-nous encore le courage ou l'envie? Le souhaitons-nous vraiment? En avons le souffle et la patience? Revoir en profondeur, et d'une manière volontariste, le système

de production, de participation et d'écroulement des élites. Remettre en marche le fameux ascenseur aujourd'hui arrêté au rez-de-chaussée. Il y a trop de gens sur le bord de la route qui attendent cyniquement que ça se casse la gueule!

Cette situation de spectateur de notre propre autodestruction n'est plus tenable. Il faut embarquer tout le monde dans un grand projet exaltant et collectif. Il reste une donnée spécifiquement marocaine et singulièrement porteuse d'espoir en cas de crise, c'est le rôle de la monarchie marocaine. Comment va-t-elle s'adapter face à ces mutations en cours qui, sans aucun doute, vont surdéterminer son avenir institutionnel ? Comment va-t-elle anticiper ou accélérer la cadence des processus de modernisation qu'elle a entamés ? Comment va-t-elle maintenir les équilibres sociétaux alors que des forces centripètes puissantes travaillent la société ? Le Maroc s'est toujours sorti, historiquement, des situations les plus délicates grâce à la capacité d'adaptation de sa monarchie- facteur de modernité- qui a toujours su rester au centre du jeu politique et qui a toujours favorisé l'unité et l'inclusion en étant le plus grand dénominateur commun de la nation. Cela est indiscutable.

Aujourd'hui la phase historique dans laquelle nous vivons : la dissolution de l'occident dans une mondialisation multipolaire, la globalisation économique qui a rebattu les cartes des anciennes puissances avec l'émergence de nouvelles, la puissance déstabilisatrice des NTIC et les nouvelles réalités qu'elles imposent, la montée en puissance des discours populistes, néo-fascistes et racistes assumés y compris dans les vieilles démocraties, l'avènement de nouveaux rapports de force géopolitiques

notamment en Asie et dans les pays du golfe, nous imposent en tant que Maroc, d'être imaginatif, audacieux et ingénieux - nous en avons les capacités, le leadership et les fondements- pour déployer une nouvelle architecture politique de gouvernance qui rompt avec les dérives anciennes et un nouveau modèle socio-économique basé sur un nouveau paradigme qui tient compte des obsolescences avérées et des décisives mutations écologiques, technologiques et biologiques en cours.

Le Maroc ne peut pas être spectateur de ces mutations. SM le Roi Mohammed VI a déjà anticipé certaines d'entre elles. C'est un atout capital. Sur le solaire, la transition énergétique, la modernisation de l'Agriculture, les grands projets d'infrastructure, les nouveaux métiers du Maroc, l'audace numérique, l'ingénierie sociale etc. Nous avons avancé même si la morosité ambiante banalise tout et tue dans l'œuf tout espoir légitime ou tout sentiment de satisfaction. Mais il reste que le pays doit maintenir le cap du progrès en introduisant les aménagements nécessaires pour ne laisser personne au bord de la route et en ouvrant les chantiers institutionnels qui s'imposent. On ne doit avoir peur de rien, si c'est pour un meilleur Maroc.



LA MAISON MAROC

KEBIR MUSTAPHA AMMI



Kébir Mustapha Ammi
Ecrivain

Vous avez dit culture ?

Il ne s'agit pas de réinventer la culture, mais juste lui donner du sens, et donc des ailes, pour qu'elle s'implique au quotidien, et soit féconde, pour que l'esprit prenne son envol, et que le citoyen s'épanouisse pleinement dans la Maison Maroc.

On pourrait vivre sans art, disait le grand penseur, Jankélévitch, mais on vivrait mal. Imaginons une société où le beau serait proscrit, où l'imagination serait suspecte, cela serait pire que de vivre dans cette effroyable ménagerie de verre imaginée par Orwell dans son 1984.

Longtemps on a cru que la culture était l'apanage des riches, une chose futile, un passe-temps frivole dont se passeraient bien les âmes sérieuses ou les gens bien nés.

Et si l'on disait que cette chose futile était l'apanage de tous ?

Il faut penser utile. Mais le droit à l'esthétique, s'il doit être un droit inaliénable, est nécessaire.

La culture est un instant de divertissement, mais c'est aussi un formidable outil de connaissance. D'aucuns, parmi les contemporains de Cervantès et Defoe, se cachaient pour lire des œuvres, comme Don Quichotte, ou Robinson, qui étaient censées n'être qu'un passe-temps, un babil sans intérêt, des œuvres sans autre portée que celle de raconter des histoires à dormir debout, et inventées de toutes pièces. Il fallut bien du temps pour reconnaître à l'art du roman son bien-fondé et sa pertinence quant à sa capacité à comprendre des ressorts de l'entendement humain dont nous ne soupçonnons pas grand-chose. Comme il fallut du temps aux détracteurs de Shakespeare pour admettre que les pièces du maître permettaient d'entrer dans les tréfonds de

C'est que la culture -ici, le roman et le théâtre- dans sa célébration du beau, atteint des sommets qu'aucune science ne peut atteindre.

D'aucuns ont pu dire de la peinture qu'elle était insensée et de la musique qu'elle était inutile. Plus près de nous, il y a à peine cent ans, des bien-pensants ont couvert de sarcasmes le septième Art naissant.

Mais la culture ne se limite pas à ces seuls arts. La photo, la danse... y ont une part majeure.

L'architecture aussi.

Esprit pénétrant, Cicéron mentionnait déjà, dans Les Tusculanes, la culture de l'âme qui « extirpe radicalement les vices et sème ce qui, une fois développé, jettera la plus abondante des récoltes ».

Écoutons Hannah Arendt, qui écrit, dans Crise de la culture, que la culture est, pour elle, l'attitude, ou mieux,

le mode de relation que les civilisations entretiennent avec les choses les moins utiles : les œuvres des artistes, des poètes, des musiciens...

Le mode de relation, évoqué ici, est ce qui imprime sa marque sur la ou les civilisations.

Il y a, on le voit bien, une ironie, dans la subtile tournure de la philosophe, une façon élégante de prendre ses distances avec ceux qui tiennent le quantifiable pour seul donnée, légitime, pour leur opposer l'éphémère, le bel éphémère à qui rien n'importe que d'effleurer, sinon appréhender, un pan de la vérité humaine.

La notion de goût et la sensibilité à la beauté n'ont pas rencontré sur leur chemin, au cours des siècles, que des gens acquis à leur cause. Loin s'en faut ! Ils ont dû raser les murs et mettre toute prétention en sourdine, avant de gagner un droit de cité.

Et pourtant...

La culture est inhérente au destin de l'homme.

Elle est, disait un poète, une des données de fait de notre condition.

Pour Kant, comme pour Jaspers, la vocation de l'homme est d'être un être de culture, pour appartenir à un ensemble, où l'harmonie et la concorde sont la clef de voûte de la cohésion sociale.

Si l'homme est un roseau pensant, la culture lui permet de se réaliser pleinement, d'être un citoyen à part entière, de se doter d'une conscience et de s'inscrire dans un groupe.

Le citoyen apporte sa pleine contribution à l'édifice collectif, à la société qui s'épanouit grâce à son œuvre.

D'où le vœu que je forme ici. Faire de la culture, ce parent pauvre et oublié, un hôte, qu'on accueillerait, à bras ouverts, à sa table.

Elle constitue un levier formidable, une force pour la société.

Pourquoi s'en priver ?

Elle peut être un moteur de développement, si elle est essentielle à l'esprit humain.

L'économie peut y trouver son compte.

Car la culture, en libérant les talents et lâchant la bride aux plus belles énergies, est à même de créer de la valeur ainsi que des emplois.

Il y a peu à construire, tout est déjà là, il suffit de valoriser les lieux existants.

L'enseignement des arts doit être généralisé et garanti pour tous : il doit profiter à tous les âges, et dans tous les lieux.

Il faut réinventer notre manière d'aborder le théâtre, la musique, la chanson, la danse, la peinture, les arts numériques, la littérature, le cinéma, la photo... et veiller à la sauvegarde des monuments historiques.

La culture doit être un ciment qui nous unit.

Nul ne doit se sentir exclu de cette grande fête de l'esprit, puisque ne lui importe que de porter haut un humanisme, ancestral et présent, à la lumière d'un monde en devenir.

La culture nous apprend à trouver un chemin de lumière.

Elle relie les générations successives les unes aux autres, et détermine, en la délimitant, la conscience collective commune, pour reprendre le mot de Durkheim.

Elle élargit l'horizon et incite au partage.

Elle forme au dialogue et au respect d'autrui.

Elle participe à tracer les contours du jugement esthétique.

Elle n'aspire qu'à voir triompher les espaces de paix.

Elle tient l'affirmation des plus nobles valeurs de notre pays pour le meilleur moyen de faire barrage aux dérives de toutes sortes.

C'est un pont fraternel qui mène à soi et aux autres.

Les régions les moins dotées devront être concernées autant que les mieux loties par cette nouvelle grille de culture, si elle advient. Car nul ne refuse la compagnie du beau, tous les êtres sont à même de s'émouvoir, devant une œuvre d'art, qu'elle soit picturale, musicale, littéraire...

L'émotion, comme la sensibilité, se donnent d'égale façon, toutes les femmes et tous les hommes en sont pourvus.

Il faut initier très tôt un enfant à la beauté, lui ouvrir les portes qui feront de lui un citoyen épanoui et responsable.

Il faut l'immerger, dès son plus jeune âge, dans l'univers de l'art. Lui donner la possibilité de se réaliser pleinement.

Rêvons un peu.

Un chantier de la culture, s'il est ouvert, verrait notre pays promouvoir -et ce serait une première sur notre continent- l'égalité des chances par la culture.

Tout le monde, sans exclusive, serait mobilisé, avec un seul objectif, la Maison Maroc.

Un Maroc qui considère l'avenir, avec une force renouvelée.

Les écoles, les collèges, les universités, les bibliothèques... sont un lieu privilégié d'accès à la culture.

Les maisons et les rues vibreront aux échos de ce bel apprentissage.

Les formateurs, maîtres et professeurs, pourront s'associer à une éducation artistique, et initier les jeunes apprenants aux différentes disciplines artistiques.

Nos grands talents, qui s'expriment, depuis quelques années, dans la musique, la littérature, le cinéma, la danse, le théâtre, l'architecture... apporteront leur pierre à cette grande œuvre.

Musiciens, peintres, gens de théâtre... rendront la vie plus belle, dans les quartiers, en donnant à voir ou à entendre leurs travaux.

S'ajouteraient à eux, les grands créateurs d'Afrique et d'ailleurs, qui viendraient consteller notre création, et seraient chez eux, dans nos murs. Est-il besoin de préciser que ce qui se fait sur la scène internationale doit nous importer au premier chef ? Car le Maroc est une nation ouverte, généreuse, des liens forts doivent continuer de l'associer au reste du monde.

Utopie ?

La culture est trop précieuse pour être reléguée à l'arrière-plan.

Jetons de belles semences sur cette terre en jachère, elle peut mieux servir notre pays, elle est une arme de fraternité et de savoir.

Si les récentes tensions qui ont secoué la planète exigent que nous soyons plus vigilants, le Maroc ne manque pas de bonne volonté, la preuve en a été livrée de nombreuses fois à des moments décisifs, pour relever ce qui pourrait être le défi de la décennie à venir.

L'humanisme qui unit le plus grand nombre d'entre nous est notre force.

Donnons-nous l'occasion de nous atteler à cette grande œuvre.

Ouvrons un chantier où tout serait mis à plat. Où toutes les questions seraient abordées.

Rien ne doit être éludé.

L'intérêt général prime.

Ne faisons l'impasse sur aucun des questionnements qui engagent l'avenir.

Ce chantier sera un chantier où chaque instant du passé et du présent compteront comme autant de pierres précieuses.

Cela nous permettra d'avancer, avec confiance, sur la longue route qui s'ouvre devant nous et de faire face, en cas de besoin, aux tourments de toutes sortes qui peuvent surgir ici ou là dans la planète.

Rappelons-nous que rien de ce qui est à venir n'est une fatalité et que l'amont est le meilleur surplomb pour voir les choses.

Mais si l'arrimage à la modernité, sans atermoiements, est une condition sine qua non pour réussir ce passage, il passe forcément par la culture.

Toutefois, nous inscrire résolument dans la modernité ne signifie pas renoncer à notre mémoire. Bien au contraire.

Notre passé est un formidable gisement. Un exceptionnel réservoir. A nous de savoir en tirer la sève et l'inspiration pour aborder, ici et maintenant, le monde de demain.

**MANIFESTE POUR
UNE NOUVELLE COMMUNION
DE L'ESPRIT
OU COMMENT DÉRANGER
LES CERTITUDES ACQUISES
D'UN PASSÉ JAUNI**

NOUREDDINE BOUSFIHA



Nouredine Bousfiha
Ecrivain. Sémiologue et sociologue des Arts
et des littératures.

«L'un des traits les plus remarquables de la nature humaine est, [...] à côté de tant d'égoïsme individuel, l'absence générale d'envie que chaque présent porte à son avenir.»

Hermann Lotze/Mikrokosmos

Il y a comme un vertige de l'espace à nos temps, une respiration qui ne trouve ses aises que dans l'éphémère. Il y a comme une intuition d'une menace réelle qui pèse de tout son poids sur ceux qui sont nés dans les profondeurs d'une «Heimat» massive et plus sombre qu'une ziggourat, résignés, enchaînés à leur passé. C'est pourquoi, obsédé par la vie organique, par les défaillances de l'esprit, nous concevons une notion de la fatalité qui ne peut être qu'irréversible et qui va jusqu'à se transformer en une notion plus complexe. Dans L'Eternel Retour, Nietzsche a développé dans sa pensée une notion nouvelle de la fatalité. Celle du «cercle vicieux» où nous patageons allègrement avec un sentiment qui revêt une forme d'exil intérieur où l'effet négatif amplifie et emporte tout dans sa spirale. Pierre Klossowski nous donne ici une synthèse brillante: «En temps qu'éternel Retour dit-il, le cercle vicieux se présente comme une chaîne d'existences pour l'individualité de l'adepte de cette doctrine sachant qu'il a préexisté autrement qu'il n'existe maintenant et qu'il existe différemment encore d'une «éternité à l'autre. »⁽¹⁾ Malgré la complexité de sa pensée, Klossowski s'attache avec beaucoup de pénétration à analyser l'effet boule de neige qui mène à la dégradation. Mais, l'idée de s'incarner dans une identité que nous désirons, ne se fera pas sans assumer la «totalité des noms de l'histoire », car selon lui, «dès qu'un être existe, existe une surnature ».

Cette essence spirituelle s'épanouit là où les tabous s'annulent. On peut faire l'hypothèse qu'ils sont un peu atténués, mais ils fleurissent encore dans certains milieux qui exècrent le moindre frémissement d'ailes. Klossowski poursuit en cédant quelque peu à l'irrationnel: «L'âme

est toujours habitée par quelque puissance bonne ou mauvaise. Ce n'est pas lorsque les âmes sont habitées qu'elles sont malades ; c'est lorsqu'elles ne sont plus habitables et qu'elles en souffrent ! C'est de croire pouvoir réduire à rien les puissances maléfiques sous prétexte qu'il n'y a plus d'être surnaturel. » ⁽²⁾. »

Au demeurant, nous passons du cercle vicieux au cercle vertueux. On ne s'y exerce pas, on s'y introduit en nivelant la pensée pédante. Cette vision positive est forcément liée à nos intentions de nous dépasser et contourner tous les blocages qui nous plombent au lieu de nous libérer. Dans «l'a-présent» ⁽³⁾, concept de l'histoire fondé par Walter Benjamin, nous tentons d'arrêter le cours inerte de notre histoire aux images spéculaires d'un passé mandé qui n'est plus aujourd'hui par nature tout à fait crédible, tout à fait utile. Je cède à la pensée que l'histoire a été écrite par des faussaires. Hélas! Nous ne pouvons admettre avec Martin Heidegger «l'être soi-même» que sur le mode de la domination des autres ⁽⁴⁾. Il s'agit de faire preuve de « la mêmeté de l'ipséité » que Paul Ricoeur situe dans la reconnaissance de soi par soi. ⁽⁵⁾ Nous sommes peu soucieux de cet être, de son sort parmi nous. Nous ne créons plus rien qui en vaille la peine. Tout se folklorise, les valeurs tombent en quenouille. Avec une petite conception artificielle, nous fabriquons à tour de main l'individualisme dédaigneux. Et c'est pourquoi, sans doute, avons-nous cet air émoussé lors de nos débats ou de nos conversations qui sont toujours méfiantes et larmoyantes. Voilà pourquoi nous ne faisons plus d'illusions quant à nos jugements obliques. Mais récusons d'ores et déjà l'esthétique du «Dies Irae». ⁽⁶⁾ Le jour de la détresse, de la colère, de la calamité; ce jour

nébuleux au terme duquel «la prose des morts» sonnera la trompette pour les funérailles d'une civilisation qui a failli. Les plus francs le murmureront du bout des lèvres, les autres l'ignoreront, victimes de restrictions mentales. Nous leur vouant un émiettement à l'infini comme aux lyncheurs de notre chrysalide, sacrifiée avant sa métamorphose. Derrière nous, tout ce que nous avons perdu, devant nous, l'espoir qui clive royalement des erreurs d'appréciation qu'on a pu faire et qui faisaient que nos esprits vacillaient. Il n'y avait rien, il ne pouvait rien y avoir. Qu'importe! Nous y allons par besoin d'un ailleurs plus ample où l'accomplissement de l'homme engage le cœur, les sens, la divine raison. Les vaillants sont à pied d'œuvre. Ils se sont préparés à comprendre le sens de la liberté et lutter pour elle. Ils nous attendent sur l'autre rive à l'abri de la contagion qui menace. Nous avançons sous les étoiles qui scintillent comme des amers fixés au bord de la route pour éclairer ceux qui ont fait le vœu de tout reprendre. Une seule question les taraude. Quel est dans leur passé le moment opportun où ils se disent «Assez! C'est fini, il est temps de tout reprendre.» Ils le feraient sans travestir, ni parodier, encore moins imiter; mais ils s'inscriront dans une reconstruction qui tient compte d'une transformation qui aura pour tâche première d'effacer les scarifications que nous portons en signe d'attachement et d'appartenance. Le retour aux traces des origines n'est pas cet inceste qui peut se lire en filigrane dans nos palimpsestes.

Nous ne savons si la pauvre lueur qui reste serait capable de surseoir à l'homogénéité et l'anonymat, d'agencer le mélange de toutes choses de manière qu'il n'y est ni passé à glorifier ni présent redevable à ce dernier.

Ce que les passéistes avaient terriblement imposé, nous le retrouvons comme floculations banalisées. René Girard revient à sa période de formation, et du réel qu'on voulait lui injecter : «C'est bien la voix méconnue du réel que, toute ma vie, je me suis efforcé d'écouter et de transcrire. Ces mots disent si bien ce que j'ai voulu faire qu'ils m'obligent à me demander si je l'ai vraiment fait.»⁽⁷⁾

Dans notre aire, il n'y a que l'avant qu'on projette, concomitamment à l'après qu'on suspecte. Il n'y a que le mal qu'on débite pour éprouver notre résistance et le bien qu'on accorde avec parcimonie aux impétrants. Quant au présent, il dévore nos âmes et nos corps d'un feu prométhéen en dépit de la continuité brisée par le rachat et le pardon qui introduisent dans le paysage une réversibilité calculée. Le désaveu, le reniement rendent l'atmosphère plus pénible que la rancœur expansive. Régis Debray note qu'on «n'avancera pas, nous semble-t-il, dans l'intelligence des traditions symboliques sans rompre cette amarre. Sans couper avec l'ancienne 'coupure épistémologique' du code, notre principal obstacle.»⁽⁸⁾

Malgré tout cela, nous avons toujours eu la faiblesse de croire à la possibilité d'un changement heureux, d'un futur probable.

Je sortirai de mon ignominie rédhitoire. Je clouerais au pilori un modèle si fossilisé. Je dresserai à la place un autre, fruit de ma résilience. Je procéderai par touches comme le ferait un épigraphiste essayant çà et là des grilles d'analyse. Les automatismes aidant me permettraient de prendre pied dans l'histoire fabuleuse d'une conversion affranchie de son lourd passé. Un projet se découvre qui est celui que j'ai longtemps médité au prix d'une rupture radicale et définitive avec ce qui fut. Il y a

du reste l'épreuve existentielle de la vérité d'une façon d'être et de vivre, aussi relative qu'elle soit. La révolution culturelle chinoise menée tambour battant par le timonier eut bien raison de l'empire et des mandarins au nom des « quatre vieilleries » : les vieilles idées, la vieille culture, les vieilles coutumes, les vieilles habitudes. Du reniement de la tradition à la révolution culturelle, le chemin à parcourir représenterait l'une des aventures les plus prodigieuses de notre idéal. Sans prétendre généraliser un tel idéal dont on aperçoit que les grandes lignes, nous tentons en d'autres termes, une vision réelle du futur désiré. Encore faut-il s'entendre. Nous savons que l'obéissance passive, l'imitation des aînés et des pairs qui sont aussi naturels chez la plupart, ne conduisent en aucun cas à l'épanouissement et l'enrichissement personnel. Il est malaisé de discerner ce qui sortira du jeu d'influence et d'instrumentalisation entre le passé immémorial et immatériel et l'avenir qu'on peut changer.» René Girard a une autre idée quant au changement, idée que je peux comprendre mais pour laquelle je ne souscris point : «Le véritable changement, dit-il, ne peut prendre racine qu'à une condition : il faut qu'il jaillisse de cette cohérence que seule la tradition nous offre. La tradition, continue-t-il, ne peut être défiée avec succès que de l'intérieur. L'innovation véritable suppose nécessairement un respect minimum pour le passé et une connaissance de ses œuvres, c'est-à-dire la mimésis.»⁽⁹⁾

Nous avons besoin de nourriture céleste pour vivre en puissance. Pour cela nous nierons les dogmes, nous conjurerons le destin. Nous ferons tabula rasa de tout ce qui nous lie à un passé qui n'est là que pour nous pousser dans nos retranchements. Il serait bien temps de se chercher au lieu

de s'enliser, de fuir en arborant de bels alibis, de mensonges qui troublent la lucidité. Nous devons ignorer les chemins aux chevaux de frise qui remontent à la protohistoire. Il nous appartient de refuser à ressembler à des damnés qui croient à l'illusion d'un bien être, occupés à déchiffrer les signes qui restent lamentablement muets, voire abscons, asphyxiés cependant de mots d'ordre dans la communion inavouée de la doxa. Il nous arrive parfois de vibrer à tous les échos. Mais nous refusons de croire à une vérité en dehors la nôtre, « une vérité foudre » pour reprendre les termes de Michel Foucault. Il serait bien temps de se connaître dans cette « ère du vide. »⁽¹⁰⁾ Nous sommes à la recherche d'une identité. Devant nous deux choix : opérer un retour aux traditions surannées proposées comme un impératif de continuité ou se mouler dans le religieux pour s'échapper de l'individuation. Dans son récent ouvrage *Notre vie a un sens*,⁽¹¹⁾ Bertrand Vergely s'attaque à l'individualisme libéral, libertaire et libertin. Il observe que « la vision du monde est simple, d'un côté, il y a l'individu absolu qui réclame de pouvoir se vivre tel qu'il se sent, sans limites dans l'espace, dans ses droits et ses modes d'être. D'un autre côté, il y a la société, le conservatisme, la morale, qui veulent lui imposer une identité. » Notre modèle de société a fait de cette dichotomie son fonds de commerce. Le deuxième paradigme n'a été remis en cause que par des clercs isolés sans la moindre influence sur le cours de l'histoire. Nous sommes au seuil de l'achèvement d'une époque boiteuse. « Debout, esclaves prosternés. »⁽¹²⁾ Déconstruisons l'édifice!⁽¹³⁾ et chantons la divine déconstruction sans tomber dans le nihilisme. C'est la première vertu qu'on peut remarquer chez Derrida, et au-delà, Marx, Max Weber, Adorno et Horkheimer qui ont entrepris

« une véritable déconstruction de ce monde administré (...) caractérisé par la culture de masse, auquel conduit inévitablement l'emprise de la raison technicienne. »⁽¹⁴⁾ Il nous faut aujourd'hui reconstituer le temple pour en saisir toute l'ardeur. Sans doute est-il souhaitable, comme le proposait Schopenhauer⁽¹⁵⁾, d'échapper par l'art, le talent ou le génie, à cette course aux désillusions que symbolise l'épuisante volonté de vivre chez l'homme.

Qu'est-ce qui d'instinct m'incite à penser les lendemains dans ce pays mien, le burin à la main pour façonner un haut lieu d'où il ne soit plus possible de remonter vers la dérive, vers le ressac d'insolubles contradictions. Le saut dans l'inconnu ne doit pas nous faire peur... En quoi se retrouve-t-on changé? Haro au vacillement qui nous tente de reculer. Il faut faire tomber tous les masques, et le dernier mot n'est pas encore proféré. Nous y préparons sans doute les œuvres supérieures de l'intelligence humaine, non seulement la pensée consciente, mais le monde des symboles, des formes, la poésie et l'art illuminateur, susceptible de révélation. Nous veillerons impérativement à lui éviter de donner naissance à une oligarchie dans le monde esthétique et artistique. Nous habiterons « l'éclat », « ensemencé d'espèces lumineuses. »⁽¹⁶⁾ Quelle force et quelle splendeur versées au crédit de Saint-John Perse ; celles-là même qui tiennent en des pratiques nullement épuisées. C'est par un acte de volonté que je me projette dans ce lendemain autant que je le peux, non pour des motifs esthétiques et politiques, mais par un besoin d'ordre intérieur et d'une règle spirituelle où l'âme soit à tout moment une source claire. C'est aussi penser l'homme au centre de son monde avec sa sagesse naturelle, son instinct hautement terrestre pour penser une synthèse

débarrassée de toutes scories. Il porte sur ses épaules, vaille que vaille, l'effort à accomplir. Max Horkheimer nous donne un précieux raccourci: «Penser est déjà un signe de résistance, un effort de ne plus se laisser duper. Penser ne s'oppose pas absolument à l'ordre et à l'obéissance, mais la pensée les met en rapport avec la réalisation de la liberté.»⁽¹⁷⁾ Une grâce habite ceux qui pensent, toute de clarté. Que fait celui qui crée, quel but veut-il atteindre, quelle vérité? Il s'ensuit que ce sont les précurseurs, les initiateurs qui, par leurs travaux leurs découvertes, ont ouvert une brèche royale aux futures têtes molles qui n'ont pas su tirer profit de cette manne pour reprendre le flambeau afin de créer une société dont ils peuvent être les agents médiateurs. Chacun sait que Paul Verlaine était un très grand buveur d'absinthe, que Baudelaire se droguait, que Van Gogh était fou à lier. Pourtant, ce sont ces déclassés qui ont écrit des merveilles, composé de la belle musique en exil (Bartok) ou dans des asiles (Donizetti), peint des toiles que l'on admire encore aujourd'hui. Dans le présent encore en devenir à l'échelle de nos vies individuelles, tout n'est pas encore affecté. Nous devons réagir et inter-réagir, chacun avec son potentiel et ses ressources. Tout un chacun doit se positionner. Ludwig Wittgenstein dans son *Tractatus* donne un sens au : «...signe par lequel nous exprimons la pensée, (il) le nomme signe positionnel. Et la proposition est le signe propositionnel dans sa relation projective au monde.»⁽¹⁸⁾

Il est vrai que le mécanisme de la création sollicite la pensée. Paul Valéry ne croit pas si bien dire quand il affirme que «l'acte (lui) semble plus précieux que le résultat». Cette pensée ne me déplait pas. C'est le cheminement qui prime sur la conquête. Mais je pense que le désir de

créer comme celui de détruire peuvent souvent favoriser mutuellement un certain alibi. La question n'est pas aujourd'hui de savoir si «les civilisations sont mortelles». Nous savons qu'elles ne sont pas si immuables que cela. Elles connaissent même des mutations salvatrices. Je prends ici le parti de Fernand Braudel qui pense qu'elles sont –à l'échelle individuelle du moins- hétérogènes, permanentes, diverses, se réadaptant pour survivre.⁽¹⁹⁾ Elles sont même dans la permanence. Expliquent-elles pour autant le présent en devenir qu'il faut canaliser vers un humanisme neuf qu'on peut construire dans une post-modernité. Or «ce qui doit être ne peut être réduit de ce qui est», affirme Jean-François Lyotard qui a popularisé la notion de postmodernisme.⁽²⁰⁾

Il faut dès à présent resserrer le plan en marche. Est-il besoin de rappeler que nous aurions pu piocher dans l'ethnologie, l'anthropologie, la psychanalyse pour délimiter notre champ d'investigation. Nous constatons vivement d'avoir exagéré les traits de notre substratum. De même que nous percevons ce par quoi nous sommes tenus de faire. Ce bref examen nous autorise de présenter notre projet en un manifeste, déclaré en vingt proclamations. Tout en combinant certains éléments, nous voulons in fine n'exclure aucune option au regard du déroulement des lignes directrices du monde que nous pouvons indexer comme valeur refuge. Faut-il indiquer que nous ne sommes pas des âmes orphelines qui éludent et assument sans responsabilité. Je me détacherai de toute spéculation ou démagogie. Je me donnerai pour tâche d'être le critique, l'interprète de ce qui adviendra. Je serais le garant d'une mystique du rêve. Avec passion, je témoignerai pour un royaume qui pourrait être une panacée miraculeuse. Contrairement à

Hermann Broch s'assimilant au « vide des valeurs »⁽²¹⁾, je prendrai l'arche jetée par-dessus le grand vide, considérant mon être le plus profond dans sa mystique résilience. Je pousserai ma ritournelle à gorges déployées, comme le ferait Wilhem Meister, déjouant tous les obstacles et les pièges qui se dressent devant lui.⁽²²⁾ Je tenterai dans cette altérité de m'appuyer sur le personnage de Broch qui sort de lui-même pour découvrir l'autre: «Si nous voulons nous retrouver, nous ne devons pas descendre au fond de nous-mêmes: c'est dehors que nous sommes accessibles, dehors... C'est effarant- ajoute-t-il, de considérer le pouvoir des choses extérieures.»⁽²³⁾ Il n'est pas aisé d'imaginer comment tout cela pourrait prodigieusement s'emboîter. Face à cette altérité, la parole se dépouille de ses certitudes pour en revêtir d'autres plus élevées.

I. Ce dont j'ai peur et appréhende à la fois, c'est de retrouver encore vivaces toutes les rengaines du passé d'une société déchirée par les conflits séculaires que remettent en question non seulement telle forme de société, mais l'homme même. Le plus précieux de l'homme, le plus rare sera sans doute le plus menaçant. Aussi ne voyons-nous pas à quelle fin nous vouent les cortèges sacrificateurs de notre devenir « devenir est advenir. »⁽²⁴⁾ dira René Schérer. Cette formule explique en peu de mots le projet.

II. J'ai peur de la stagnation programmée qui ignore les vibrations subtiles, celle qui profite à un certain pouvoir qui biffe la conscience claire. Nous n'aurons que nos rêves en partage, les réveils qu'on mérite. Mais il faut que ce «nous» ne soit pas apoplectique. Qu'il ait une option de vivre non dans la familiarité du silence ou de l'a-peine. Le prix à payer pour accéder à ce statut

naissant est de faire le vide en soi pour laisser la place à une action plus vaste. Évitions surtout le syndrome de la mouche. Nous serons subitement transportés dans un monde qu'il nous faudra arpenter avec nos dons respectifs à la recherche d'une incarnation dans une société idoine à nous écouter, à nous parler et où rassés nous prendrons logiquement racine et ferons notre «trou» (Deleuze).

III. J'ai peur que le système dure et perdure, que les devoirs de l'histoire de jadis que nous avons hérités persistent, comme ceux de naguère légués brutalement sans notice et sans mode d'emploi. «Qui a peur (me dis-je) éveille l'épouvante et qui faiblit se livre à une force sans pitié et sans justice», disait joliment Maurice Blanchot.⁽²⁵⁾

IV. J'ai peur d'une postmodernité où la réification nous contraindra à vivre sans qu'on ait l'antidote pour éviter l'aliénation, l'exploitation, la réification, le fétichisme.⁽²⁶⁾

V. J'ai peur des compromissions qui agissent en traître avec un paquet d'inconséquences où certains parmi nous, rescapés d'un drame, abjureraient leur foi. Mille signes imperceptibles nous donneraient à comprendre que la vie peut reprendre ses droits. Faisons ce vœu, résistons et fonçons bannière au vent!

VI. J'ai peur que nous soyons résignés à servir une société injuste où l'on nous sert à volonté les vilénies, les trahisons, les remords, les intrigues, les ambitions malsaines. Le peuple dira-t-on veut le fascisme. Il affirme avec fascination son attachement au maître. Nous porterons pour ceci nos armes reflétant leurs appels au fond des cœurs et des consciences.

VII. J'ai peur de la victoire de la médiocrité sur le génie, de la matière sur l'esprit. Rien ne peut nous consoler de la liberté d'être et de penser. Nous nous engageons à favoriser le pluralisme et le respect de la diversité. Un être nouveau, « policé » -au sens grec du mot- se doit de refuser l'autochtonie, l'état végétatif. Nous sommes pour une polyphrénie culturelle. Pour cela, il est nécessaire de procéder à une relecture du patrimoine: une sorte d'anamnèse dont les symptômes peuvent être cliniques.

VIII. J'ai peur que nos forces nous trahissent, car il nous faut refuser les intermédiaires glacials, les sentinelles tapies dans l'ombre, les délateurs de tout acabit. Nous voulons dans ce tourment rhizomatique pouvoir déterritorialiser cette « machine molaire »⁽²⁷⁾ dans laquelle on nous a désespérément claquemurés.

IX. J'ai peur d'une dislocation du sujet pensant qui, sous prétexte d'une postmodernité, serait amené à libérer le laid, le rond, le plat et l'insignifiant. « Il ne peut plus s'agir d'achever le projet de la modernité »⁽²⁸⁾, ce qu'il nous faut, c'est de la réviser, la conforter tout en évitant de lui tracer des limites. Il faut que le vivre dans une nouvelle société ne soit pas pure utopie.

X. Je crains fort les cancaniers à la logorrhée monolithique qui se gargarisent de mots, m'inspirant une horreur instinctive. Ils végètent dans les milieux obscurs, porteurs d'une attitude cavalière. Il faut avoir, à temps, le courage de couper brusquement et épistémologiquement avec les pratiques du passé.

XI. J'ai peur du retour des sentiments d'orgueil qui empêchent d'être juste envers soi-même, reconnaître la vérité et de la crier. Nous renoncerons à l'illusion d'un

retour qu'on nous bricolera. Il nous suffira de savoir choisir un Dieu nouveau pour renaître ici même, une existence planifiée autrement, car une nouvelle métamorphose de l'homme est possible. Il se trouve parmi nous des compagnons qui l'entendent venir comme une déferlante. Un homme nouveau est en marche. Son royaume futur prendra ses assises, plus grand et meilleur que jamais. Tout est accessible il suffit de le vouloir.

XII. Je souhaite que l'on soit désintéressés des honneurs qui sont grimés par des chapelles. Je triture les forces de mon esprit à chercher les nuances d'un épanouissement dans l'amitié du monde où le rêve ne se distingue pas du réel. J'aimerais qu'il émane du véritable esprit, non pas celui qui brille de tout feu à montrer le vernis des choses, mais celui qui sonde les profondeurs pour révéler l'inattendu qu'on ose mettre à ciel ouvert.

XIII. J'ai peur de me sentir comme une incarnation d'un ordre nouveau. Je ne veux en aucun cas être le pontife que l'on consulte, que l'on expose dans les symposiums à la vénération. Je ne veux ni médaille ni rosette « rouge comme la honte » (Léo Ferré).

XIV. Il y a sûrement dans les profondeurs des vérités qu'il nous faudra réajuster, aiguiller pour éviter la hantise de l'inertie qui menace nos moments de vie.⁽²⁹⁾

XV. Je crains de troubler le sentiment magnanime de toute une engeance qui s'est mise à l'abri de la barbarie. Nous ne craignons plus les uns les autres. Nous avançons pour nous assurer d'une paix qui par le passé était pure chimère.

XVI. J'ai peur que mon être ne se meut avec une aisance calculée pour établir des relations d'amitiés entre moi et tout ce qui m'entoure.

XVII. J'ai peur du cri de la plèbe qui peut se sentir dépossédée, ostracisée, excommuniée. J'ai peur des chamboulements pestifères, de l'enthousiasme béat qui donne de faux espoirs.

XIII. Serons-nous meilleurs ou pires au moment où nous nous établirons dans le royaume rêvé. En prévision d'un futur providentiel, je fais le vœu que la reproduction culturelle ne sera pas pur snobisme ou rare privilège. Positivons et rêvons aux noces avec le temps nouveau. «Le temps remonte autant qu'il descend»⁽³⁰⁾.

XIX. Je sens combien c'est noble et plus exaltant, le sentiment de vivre une nouvelle existence infiniment précieuse qui peut être un «Masterpiece» à «la beauté convulsive»⁽³¹⁾, découlant naturellement de «l'expérience d'un surgissement»⁽³²⁾.

XX. J'ai cependant peur d'être trop vieux pour rendre possible cette œuvre à venir. J'ai aussi peur de partir un jour sans connaître le monde nouveau. Mais pour tout cela et tout le reste, je refuserai à comprendre les voies du fatum, car rien ne troublera mon bonheur de demain. Et c'est un serment que je plante gaillardement ici-bas.

Notes pour lectures complémentaires

⁽¹⁾ Nietzsche et le cercle vicieux, Paris, Mercure de France, 1969. (Ouvrage dédié à Gilles Deleuze).

⁽²⁾ « Éléments d'une étude psychanalytique sur le marquis de Sade », in Revue de psychanalyse, t. VI, n° 3/4, 1933.

⁽³⁾ Écrits français, Paris, Gallimard, 1991.

⁽⁴⁾ Être et temps, traduit par François Vezin, Paris, Gallimard, «Coll. Bibliothèque de philosophie», 1990, 589 p

⁽⁵⁾ Paul Ricœur, Temps et récit, Paris, Seuil, 1983.

⁽⁶⁾ «Dies iræ, dies illa, dies tribulationis et angustiae, dies calamitatis et miseriae, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis, dies tubæ et clangoris super civitates munitas et super angulos excelsos. » Sophocle, 1836.

⁽⁷⁾ La voix méconnue du réel. Une théorie des Mythes archaïques et modernes, Paris, Editions Grasset & Fasquelle, 2002. La citation est prise du Prière d'insérer.

⁽⁸⁾ Manifestes Médiologiques, Paris, NRF/ Gallimard, 1994, p. 69.

⁽⁹⁾ La voix méconnue du réel, Op.cit p.313

⁽¹⁰⁾ L'herméneutique du sujet, Paris, Gautes Etudes/ Gallimard/Seuil, 2001. -Voir aussi Gilles Lipovetsky, L'ère du vide, Essai sur l'individualisme contemporain, Paris, Gallimard, 1983

⁽¹¹⁾ Paris, Albin Michel, 2019.

⁽¹²⁾ On peut lire dans Poésies d'Alexandre Pouchkine les vers suivants :

«Favoris d'un destin volage, / Tyrans du monde, frissonnez
Et vous, écoutez-moi, courage / Debout, esclaves prosternés»

⁽¹³⁾ Jacques Derrida, Psyché. Invention de l'autre, Galilée, 1987, 392p

⁽¹⁴⁾ Cité par Luc Ferry et Alain Renaut, Heidegger et les modernes, Paris, Grasset&Fasquelle, 1988, p.145.

⁽¹⁵⁾ Cf. Le monde comme Volonté et représentations, Leipzig, Brockhaus, 1819.

⁽¹⁶⁾ Amers, Gallimard, 1957. Strophe II.

⁽¹⁷⁾ Théorie traditionnelle et théorie critique, Traduit par Claude Maillard et Sybille Muller, Paris, Gallimard, « Coll. Les Essais, 1974

⁽¹⁸⁾ Tractatus logico-philosophicus, Traduit par G.G. Granger, Gallimard, 2001, 121 p.

⁽¹⁹⁾ Fernand Braudel, Grammaire des civilisations, Éditions Artaud, 1993.

⁽²⁰⁾ La condition postmoderne. Rapport sur le savoir, Éditions de Minuit, 1979.

⁽²¹⁾ Hoffmansthal und seine zeit, in Dichen und Erkennen, Trhein Verlag, Zürich,1955.

⁽²²⁾ Johann Wolfgang Von Goethe, Les années d'apprentissage de Wilhem Meister, traduit par Charles-Louis Sevelinges, François Louis Editeur,1802.

⁽²³⁾ Hugo Von Hoffmansthal, Andréas et autres récits, Traduit par Eugène Bedoux et Magda Michel, Paris, Gallimard, « Coll. Folio Bilingue, 1994.

⁽²⁴⁾ « Les paradoxes des devenirs », Chimères n°30, 1997.

⁽²⁵⁾ Au moment voulu, Paris, Gallimard, « Coll. L'imaginaire N°288, 1993.

⁽²⁶⁾ Cf:

- Georg Lukács, La théorie du roman, Paris Denoël, 1968.

- Histoire et conscience de classe, Traduit par Kosta Axelos et J. Bois, Paris, Editions de Minuit, 1960, 381p.

- Lucien Goldman, Pour une sociologie du roman, Paris, les Éditions Gallimard, «Coll. Bibliothèque des idées», 1964, 231p

⁽²⁷⁾ Gilles Deleuze et Félix Guattari, Milles Plateaux, Edition Minuit, 1980.

⁽²⁸⁾ Jürgen Habermas, Le discours philosophique de la modernité, Traduit par Christian Bouchindhome et Rainer Rochlitz, Paris, Gallimard, 1988.

⁽²⁹⁾ Jacques Derrida, Psyché. Invention de l'autre,

⁽³⁰⁾ Michel Serres, Éléments d'histoire des sciences, Paris, Bordas,1989.

⁽³¹⁾ André Breton, Nadja, Gallimard, «Coll. Blanche», 1928.

⁽³²⁾ Hans-Georg Gadamer, L'actualité du Beau, Aliné, 1992.

POURQUOI ?

ABDELHAK NAJIB



Abdelhak Najib
Ecrivain-Journaliste
Président des Editions Orion

Je me suis sérieusement posé la question suivante : de quoi ai-je réellement peur dans mon pays? Qu'est-ce qui me fait mal? Qu'est-ce qui préoccupe tous les autres ? Pourquoi, souvent, je ne vois pas l'avenir se profiler sereinement pour une société qui ne sait plus où donner de la tête ni où elle va ? Qu'est-ce qui coince ? Qu'est-ce qui bloque ? Qu'est-ce qui handicape la bonne marche d'un pays qui veut véritablement aller de l'avant, qui veut s'inscrire dans une vision résolument tournée vers le futur et faire le solde de tout compte de plusieurs décennies de tâtonnement, d'essais et de ratages? Pourquoi autant de crainte et d'insécurité chez les populations, toutes couches sociales confondues ? Pourquoi tout le monde se plaint dans ce pays -et tout le monde se plaint de tout ? Pourquoi les jeunes dépriment et voient tous les horizons bouchés ? Pourquoi la jeunesse n'a que deux choix aujourd'hui ; les dérives dans les mosquées

ou toutes les addictions possibles allant du cannabis à l'Ecstasy en passant par les psychotropes, la cocaïne et l'héroïne et d'autres substances dangereuses ? Pourquoi le Marocain ne croit-il plus en la politique ? Pourquoi les Marocains, dans leur majorité, pour ne pas dire tous les Marocains, pensent que les politiciens les ont trahis, les ont floués, se sont littéralement payé leur tête ? Pourquoi les Marocains ne veulent plus aller voter ? Pourquoi les Marocains pensent que leur pays ne s'occupe pas d'eux et ne se préoccupe pas de leurs priorités les plus basiques : un habitat digne, une prise en charge sanitaire effective, une éducation sérieuse et solide et une justice au-dessus de tous soupçons ? Pourquoi les femmes marocaines pensent qu'on leur fait l'aumône quand on leur cède un peu de place dans une société machiste et rétrograde ? Pourquoi la femme subit encore et toujours en silence ? Pourquoi est-elle encore stigmatisée, marginalisée, frappée, soumise et réduite à l'esclavage, dans certains cas ? Pourquoi les grands esprits, les penseurs, les scientifiques, les chercheurs... quittent le pays pour aller trouver place sous des cieux où l'on met en valeur leurs travaux, où ils se sentent valorisés, où ils sont respectés et pris en compte comme des piliers de la société ? Pourquoi met-on en avant la médiocrité à grandes pompes et tourne-t-on le dos aux Marocains intelligents, aux citoyens bosseurs, qui veulent porter vers le haut cette nation, devenue aujourd'hui synonyme de porte fermée devant tous ceux qui ont choisi d'être des électrons libres, des esprits nomades, des individus croyant que des valeurs humaines telles que le travail, la probité, l'engagement, le patriotisme, l'humanisme et les respects des différences sont au-dessus de tout ?

Pourquoi l'intellectuel marocain a perdu sa place au sein de la société ? Pourquoi l'instituteur, le professeur et l'enseignant en général se fait insulter et frapper au sein de cette école sensée former de futurs leaders ? Pourquoi la culture, avec toutes ses manifestations et ses ramifications, est toujours la cinquième roue du carrosse ? Pourquoi les arts et les artistes sont considérés comme des amuseurs publics alors qu'ils doivent être vus comme le socle mobile sur lequel on peut bâtir une société où la beauté tient toute sa place ? Pourquoi le Marocain ne lit-il que 2 petites minutes par an ? Pourquoi a-t-on fait des écoles des espaces de violence et d'addictions de tous genres ? Pourquoi les diplômés chôment-ils encore par milliers et défilent devant un Parlement que la majorité des Marocains considère tel un cirque où l'on se moque d'eux, entre deux sommes à poings fermés ? Pourquoi le Marocain croit-il encore en les vertus imparables de la corruption ? Pourquoi le Marocain jure-t-il encore par le piston ? Pourquoi les qualifications personnelles, quelles qu'elles soient, ne sont presque jamais la garantie d'un poste mérité et d'un salaire à la hauteur ? Pourquoi le pauvre citoyen pense qu'il deviendra encore plus pauvre ? Pourquoi les riches, dans leur majorité, sont traités de voleurs, alors que beaucoup d'entre eux ont fait fortune en travaillant et en faisant des sacrifices ? Pourquoi autant de disparités sociales ? Pourquoi le canyon qui sépare les pauvres des riches s'agrandit chaque jour un peu plus ? Pourquoi le Marocain ne croit plus aux valeurs du travail ? Pourquoi veut-il y arriver très vite, en brûlant les étapes, quitte à verser dans les illégalités de tous poils ? Pourquoi les jeunes pensent-ils qu'il vaut mieux magouiller que travailler ou aller au bout des

études, un diplôme en poche, la tête haute ? Pourquoi ce même jeune marocain brave la mer et veut passer de l'autre côté de la Méditerranée quitte à en crever ? Pourquoi autant de clochards dans les rues ? pourquoi autant de gamins livrés à la loi des jungles urbaines, mais aussi de vieilles personnes dont personne ne s'occupe, dormant à même le sol, au coin des rues ? Pourquoi autant de malades mentaux sillonnant les boulevards sans aucune prise en charge médicale et sanitaire ? Pourquoi autant de personnes droguées dans les ruelles et les cafés, roulant des joints, sniffant de la colle, englués dans les effluves des cachets vendus au su et au vu de tous ? Pourquoi autant d'armes blanches, d'épées mal aiguisées, de jeunes en mal de tout, qui veulent faire la peau à tous ? Pourquoi autant de rage urbaine à chaque partie de football ? Pourquoi autant de suicide chaque année ? Pourquoi autant de divorces ? Pourquoi autant d'enfants abandonnés ? Pourquoi autant d'enfants nés sous X ? Pourquoi autant de familles éclatées à cause du chômage qui décime partout dans le pays ? Pourquoi autant de vendeurs de tous types de drogues ? Pourquoi autant de criminels dont le nombre augmente chaque année ? Pourquoi autant de prisonniers dont un bon nombre n'a même pas la majorité ? Pourquoi autant de prostituées, de travailleurs du sexe -des deux sexes d'ailleurs ? Pourquoi autant de viols ? Pourquoi autant de viols sur mineurs ? Pourquoi marie-t-on encore des gamines de douze ans à des hommes qui pourraient être leurs grands-pères ? Pourquoi autant de charlatans, autant de bonimenteurs, autant d'hypocrites servant leur daube à tout le monde en toute impunité ? Pourquoi autant d'extrémistes, barbus ou non ? Pourquoi autant de

fanatiques qui veulent en finir avec tout ce qui n'est pas comme eux ? Pourquoi autant d'intégristes convaincus que les autres, tous les autres, qui ont une approche différente de la vie en société, n'ont aucun droit de cité ? Pourquoi laisse-t-on tous les médiocres matraquer leurs bêtises et ferme-t-on les portes au visage de tous ceux qui veulent un autre avenir pour ce pays ? Pourquoi a-t-on célébré de nombreux farceurs les érigeant en exemples à suivre pour une jeunesse en manque d'idoles ? Pourquoi a-t-on fait de la valeur de l'argent la valeur suprême dans un pays où les pauvres n'en peuvent plus de tirer la langue ?

Comment ne pas avoir pris le pouls d'une société aussi malade, qui traîne tellement de pathologies dont on ne connaît pas encore toutes les conséquences ? Un bouillon de culture aussi crade finira bien par éclater un jour. L'ignorance, la médiocrité, l'hypocrisie couplées à la haine, à la rage et au ressentiment finit par donner corps à des armes de destruction massive. Cela commence toujours dans la banlieue. Quelqu'un avait écrit un jour que l'avenir du monde s'écrira dans les banlieues du globe. Je pense que pour ce cher Maroc, autant la solution que le problème sont déjà bien ancrés dans les banlieues de toutes les villes du pays. Des zones entières au Maroc sont coupées du reste du pays et du reste du monde. Il suffit d'une pluie un peu forte pour que des millions de personnes perdent espoir. Il suffit de quelques centimètres de neige pour que des centaines de milliers de familles vivent dans l'enclavement le plus absolu. Cette formule haïssable de Maroc utile contre Maroc inutile est un virus qui mute chaque jour pour devenir plus mortel. C'est quoi être utile dans ce pays ? C'est quoi faire partie

des inutiles dans ce Maroc en mutation ? Un ami sociologue me confie que par Maroc inutile, on désigne ceux qui consomment et qui se consomment, qui ne rêvent plus et qui sont convaincus que vivre c'est d'abord survivre. Mais la question reste posée : comment survivre quand il n'y a aucune issue ni espoir ? Pour survivre, il faut cette marge qui laisse un minimum de choix à tous ceux qui n'en ont plus. Oui, il faut cette ligne ténue entre basculer dans le précipice ou tenir en funambule pour aller au bout d'une aventure sans appel. Le Marocain connaît très bien cet exercice d'équilibriste. On lui a même collé cette étiquette de celui qui s'adapte à tout et qui ne se laisse pas abattre.

Pourtant, si le Marocain a appris à ses dépens le sens du mot encaisser, il est aujourd'hui en 2020 à un croisement. Quel chemin prendre ? Par où passer ? Comment ne pas rater le virage ? Et comment savoir que c'est la bonne voie, une fois on s'y engage ? Parce que ce qu'il faut savoir, c'est que quand tu t'engages sur un chemin, il n'y a plus aucune possibilité de retour. C'est cela le sens même de la condition tragique du Marocain aujourd'hui. Marche ou crève. Ceci le Marocain ne le sait que trop. Et il marche. Parfois, il fait des pauses. Mais le temps passe très vite, alors il se retrouve encore plus perdu que l'instant d'avant. Avouez que c'est déroutant de décider de suivre une route qui donne sur un cul-de-sac. L'image est limpide : tu fais ta vie, et au bout tu vas droit dans le mur. C'est pour cela que le Marocain ne dit presque jamais je vis, mais je fais aller. Traduisez en arabe, vous y verrez plus clair. Un autre dicton pèse ici de tout son poids : « On mange en attendant de passer l'arme à gauche. » C'est terrible comme manière de voir la vie.

Ceci vaut pour la grande majorité des Marocains. Et ce sont ces Marocains dont je fais partie, qui sont au centre de cette réflexion sur le pourquoi de nos peurs, aujourd'hui et demain.

Pour répondre à ma question, j'y vais le plus simplement possible. J'ai peur de l'avenir. Je ne sais pas où va ce pays. Je ne sais pas dans quel pays va vivre ma fille dans dix ans, dans vingt ans. J'ai peur de la religion, exhibée par des incultes en étendard de haine et d'excommunication. J'ai peur du manque de liberté à tous les niveaux et à tous les étages. Liberté d'être qui je suis. Liberté de penser ce que je veux penser. Liberté de ne pas penser comme les autres. Liberté d'être différent. Liberté de choisir ma vie. Liberté de lire qui je veux. Liberté d'écouter qui je veux. Liberté de refuser ce qui ne me convient pas. Liberté de ne pas céder aux dictats stupides d'une société archaïque. Liberté de m'ouvrir sur le monde. Liberté d'aimer toutes les cultures, dans leur riche variété. Liberté de ne pas cataloguer les gens par leur religion, par leurs couleurs de peau et par leurs origines sociales. Liberté d'aimer la liberté, la mienne et celles de tous les autres, surtout ceux qui ne vivent pas comme moi et ne pensent pas comme moi. Liberté d'écrire sans avoir peur d'être jugé ni jeté à la vindicte publique. Liberté de secouer le cocotier quitte à faire tomber tous les fruits et en faire pousser d'autres. Liberté de déraciner l'arbre qui cache la forêt pour qu'on y voie plus clair, dans un flou brumeux. Liberté d'oser dire ce que tout le monde pense très bas. Liberté de créer. Liberté de parler de sexualité dans une société où le sexe régit les mœurs, mais qu'on veut occulter comme si les Marocains étaient tous asexués. Liberté de tourner des films sérieux sur les problèmes qui rongent le corps d'une

société aux abois. Liberté de lever le voile sur ce qui ne va pas. Liberté de refuser le marasme ambiant et le politiquement correct. Liberté de ne pas être béni-oui-oui disant Amen à tout et applaudissant la connerie avec béatitude. Liberté de prendre sur soi le désir d'éveiller les consciences, de leur montrer que d'autres mondes existent, que d'autres rêves sont possibles, que d'autres exemples peuvent être suivis et servir d'émulation, que d'autres chemins sont à défricher, chacun selon son cœur et sa sensibilité. Liberté de ne pas se taire. Liberté aussi de revendiquer son droit au silence quand le brouhaha gagne du terrain et voile de son drap opaque certaines vérités. Liberté d'aimer son corps. Liberté de le revendiquer. Liberté de refuser la tutelle des hommes quand on est femme. Liberté de choisir sa vie, son partenaire et son compagnon de route. Liberté de ne pas accepter la prison conjugale à cause des traditions éculées. Liberté d'être mère célibataire. Liberté d'élever ses enfants seule quand on a choisi le célibat. Liberté d'avorter au lieu de jeter des bébés dans les poubelles ou de les tuer après naissance. Liberté de ne pas vouloir être l'égal de l'homme, mais d'être une femme qui a sa place au sein de la société et qui l'assume. Liberté d'être un être humain et non un numéro de carte, éditée en série, pour que tout le monde ressemble à tout le monde.

Une nation ne grandit qu'en misant sur les différences. Un pays ne s'assure un bel avenir qu'en célébrant les individualités. C'est l'individu qui est le socle mobile de la société. Une communauté homogène est un corps malade. Un ensemble hétérogène résiste à tout. C'est physique. C'est architectural. C'est mathématique. C'est prouvé.

Ce qui me fait peur c'est que tous les Marocains veulent aujourd'hui ressembler les uns aux autres. Aucune différenciation. Aucune volonté d'être soi. Juste couler dans la masse. Cela rejoint un autre proverbe exécrationnel dans ce pays. «Mets ta tête au milieu des autres têtes et appelle le coupeur de têtes.» C'est ce fatalisme de mauvais aloi qui fait peur. Et il prend de plus en plus de place au sein d'une société qui livre une guerre sans merci à tous ceux qui ne veulent pas mettre leur tête avec les autres. Le pire qui puisse arriver à un être humain est de devenir un mouton de panurge. La fin de l'individu est de devenir une bête de somme. Son extinction sonne quand il devient une entité interchangeable vivant dans des cités dortoirs, allant dans des boîtes trimer et revenant dormir, le soir, harassé, brisé, éteint, avec des cauchemars dans des lits qui sont autant de cénotaphes prêts à être livrés sous le limon aride.

J'ai peur d'une société qui refuse l'intelligence. J'ai peur dans une société qui y voit un danger la combattant par tous les moyens. J'ai peur d'une société qui s'est créée des cases pour y placer des prototypes de personnes qui doivent manger, qui sont obligés de travailler et perdant leur vie à vouloir la gagner. J'ai peur quand je me balade dans tout le pays, du Nord au Sud, et que je vois des millions de Marocains assis dans des cafés, à ne rien faire, les yeux rivés à des écrans mensongers suivant un idéal sportif jusqu'au fanatisme ou un ramassis de bile déversée par infos interposées. J'ai peur quand je prends le taxi et que le chauffeur me cingle avec son prêche haineux sur une religion que je ne connais pas, puisqu'il l'a inventée de toutes pièces en y ajoutant sa rage, sa colère, sa haine et toutes ses frustrations. J'ai peur quand une barbe fait office d'habit de moine. J'ai peur quand je ne peux plus

répondre que par le silence face à des individus qui se sont auto-proclamés prophètes au pays des incertains. J'ai peur quand des gamins de six ans sont déjà endoctrinés, quand ils s'habillent à l'afghane, quand ils parlent une langue que je ne connais pas et jurent par tous les saints que l'Islam va détruire les mécréants, c'est-à-dire, tous les autres, tous ceux qui ne le sont pas. J'ai peur quand je vois le père et la mère fiers de voir ce même gamin insulter les étrangers, injurier les chrétiens, haïr viscéralement les juifs, les animistes, les bouddhistes... en lui tapant sur les épaules en guise d'encouragement pour qu'il redouble de virulence. J'ai peur parce que ce gosse à vingt ans sera une bombe humaine prête à la déflagration et l'implosion, dans un sens ou dans l'autre. Soit il va verser dans l'extrémisme et on le retrouvera quelque part à hurler «Allah Akbar» soit il fera un virage à 180 degrés et plongera à fond dans les drogues.

J'ai peur quand je vois les Marocains se lyncher comme des ennemis féroces sur les réseaux sociaux à coups d'injures et de diffamation. Un règlement de compte en bonne et due forme parce que le clavier et le smartphone ont permis cet accès à la haine déversée sans retenue. J'ai peur parce que pour le Marocain, la liberté se résume à vandaliser la ville, insulter son prochain, agresser ses concitoyens et dire merde à toutes les formes de civisme et de la vie en communauté. Pour une large majorité, libre est celui qui saccage, détruit et veut en finir avec tout le monde. J'ai peur de cette jeunesse qui a déserté les écoles, là où l'on n'apprend plus rien du tout, cette jeunesse qui erre dans la rue, sans aucun savoir ni aucun horizon, mais qui est armée pour le lynchage, pour les coups, pour la violence et pour le massacre.

J'ai peur quand j'entends les jeunes parler mal de leur pays. J'ai peur quand je les entends empester avec rage contre un gouvernement qui ne les représente pas. J'ai peur quand j'assiste à un derby dans ma ville blanche et que les chants des supporters retentissent avec toute cette colère prête à tout faire éclater. J'ai peur quand des hordes de jeunes marocains, en rouge et vert, marchent dans la ville et cassent tout avec une satisfaction revendiquée par réseaux sociaux interposés. J'ai peur quand un gamin de dix ans me dit qu'il ne compte pas pour son pays et que la mort vaut mieux que la vie. J'ai peur quand une gamine de douze ans me dit qu'elle a plusieurs clients pour du sexe tarifé. J'ai peur quand le chauffeur de taxi me dit que certains pères escortent leurs filles à la corniche pour des passes et attendent l'aube pour faire le compte avec elles. J'ai peur quand certaines mères bradent leurs filles à des prétendants friqués en fixant des plafonds tarifaires.

J'ai peur quand le mot désespoir devient le mot le plus utilisé dans mon pays. J'ai peur quand le mot hypocrisie décrit presque toutes les relations humaines dans mon pays. J'ai peur quand les rapports entre les uns et les autres sont calculés et intéressés. J'ai peur de voir que des valeurs comme l'amitié n'a plus aucune valeur. J'ai peur quand les pseudos amis se tirent dans les flancs, cassent du sucre les uns sur le dos des autres, inventent à l'occasion la crasse hideuse pour étayer un discours fielleux, souvent nourri par la jalousie et l'envie. J'ai peur quand je vois que seul le mensonge sert de ciment social entre les gens dans un pays qui a tranché avec les traditions nobles et les valeurs solides.

J'ai peur quand je vois certains parlementaires prendre la parole. Je joins ma stupeur à celles et ceux qui se demandent comment des ignares aussi criards peuvent nous représenter en haut lieu ? J'ai peur quand je vois ces mêmes parlementaires roupiller et faire des siestes dans l'enceinte de la Chambre du peuple, comme si de rien n'était -pire, comme si c'était bien naturel de piquer un somme en représentant le peuple. J'ai peur quand je lis les déclarations de certains politiciens dont on se demande comment ont-ils pu occuper des postes aussi importants. Ni prestance, ni présence, ni conviction, le tout doublé d'approximation et d'hésitation douteuse. J'ai peur de voir comment certains d'entre eux manquent de culture, manquent de savoir, manquent de formation, manquent de compétences... et pourtant ils sont là, comme par magie. J'ai peur quand certains rient face aux facéties de certains dirigeants marocains qui délirent devant les caméras en toute sérénité. J'ai peur du niveau très bas des discussions entre responsables quand il s'agit de poser les jalons de l'avenir de ce pays. J'ai peur quand j'entends un politologue décrire cet état de fait de mauvais casting, fait exprès pour se moquer du Marocain.

J'ai peur quand je vois comment les partis politiques sont devenus des coquilles vides dans leur majorité. J'ai peur de voir que les femmes sont presque bannies de l'équation politique, des partis jusqu'au gouvernement. J'ai peur de voir comment cette Moudawana tant acclamée n'a presque rien changé, plusieurs années après.

J'ai peur quand je pense aux droits humains dans mon pays. J'ai peur quand je lis tous les rapports de presque toutes les organisations mondiales se penchant sur l'évolution du Maroc. Ils n'ont pas tous tort. Loin s'en faut.

J'ai peur de la montée du terrorisme dans mon pays. J'ai peur de ce qui se dit dans certaines mosquées. J'ai peur de tous ceux qui vont en prison et qui en ressortent embrigadés et endoctrinés, prêts à tout faire partir en flamme. J'ai peur quand j'entends des jeunes, garçons et filles, vouloir aller en Syrie rejoindre les rangs des «daéchistes». J'ai peur quand je vois que pour de nombreux Marocains, les terroristes sont devenus des héros.

J'ai peur quand je fais un tour dans des boîtes de nuits ou des clubs privés et que je vois que les drogues circulent en toute liberté. J'ai peur quand ce sont des adolescents qui en prennent et qui sont déjà toxicomanes. J'ai peur quand je vois toutes ces jeunes filles offrir leurs corps pour un sniff ou pour quelques centaines de dirhams. J'ai peur la nuit quand je sors prendre le pouls de la société où je vis. Ce monde interlope, entre sexe, drogues et fric n'augure rien de bon. J'ai peur quand le sexe devient tarifé. J'ai peur quand la joie et la fête dépendent des paradis artificiels. J'ai peur quand l'argent peut tout acheter... même les âmes.

J'ai peur quand je check les réseaux sociaux. Les Marocains, pour une grande majorité, ont atteint un haut degré de débilité, que c'est effarant. La toile, toutes tendances confondues, est devenue un ramassis d'ordures et de miasmes. Insanités, conneries, horreurs, diatribes mal écrits, attaques et ripostes comme sur un champ de bataille, qui n'a rien de virtuel. J'ai peur quand je vois qui est «star» (comme si le vocable voulait déjà dire quelque chose ailleurs) et qui ne l'est pas dans un pays qui a découvert, dans le mauvais sens, ce qu'ailleurs on nomme «star système». Dans un

casting hybride, c'est à qui va damer le pion à l'autre en termes de grosse connerie. Quand certaines pseudos vedettes, érigées en modèles par d'autres adeptes de la médiocrité, ne s'insultent pas et lavent leur linge sale en public, c'est un large défilé d'ignares qui nous assomment de conseils, qui s'autoproclament spécialistes de tout et foncent dans le tas, sans retenue et en toute impunité. J'ai peur quand des haineux, quand des rancuniers maladifs, quand des cas pathologiques relevant de la psychiatrie, se disent artistes et se font applaudir par la plèbe embrigadée. Ceux-ci ignorent tout du mot artiste que l'on se jette aujourd'hui à tout-va. Artiste, c'est noble. Artiste, c'est élevé. Artiste, c'est un exemple. Artiste, ce sont des valeurs fondamentales. Artiste, cela incarne une éthique, une vision du monde, un rêve plus grand que soi. Artiste, c'est quelqu'un qui porte en lui le meilleur de la société où il vit. Ce n'est certainement pas tous les tard venus, Viel Zu Viele, qui donne dans la folklorisation de la médiocrité ambiante.

J'ai peur quand on tend cent micros à des incultes et que des penseurs s'égosillent devant des agoras désertes. J'ai peur quand la médiocrité s'érige en exemple et dicte ses lois à tous ceux qui sont en manque de reconnaissance.

J'ai peur quand je ne vois plus aucun penseur monter au créneau pour dire ce qu'il pense au fond. J'ai peur quand plus aucun auteur n'ose parler dans ce fatras de visages incultes qui prennent toute la place. J'ai peur quand plus aucun philosophe n'a le cœur à partager ses visions au milieu du vide qui bouffe tout et nous engloutit dans les abysses de l'inculture.

J'ai peur quand la loi du silence frappe tout le monde de son bâton inflexible, quand on donne toute la place à tous les comiques hagards qui ne font rire qu'eux-mêmes, mais rien bien d'autres marocains qui veulent entendre autre chose que de la bêtise déguisée en amusement.

J'ai peur quand le journaliste chevronné ne peut plus rien dire dans un milieu qui a ouvert grandes les portes à tous les faiseurs, à tous ceux qui n'ont aucune formation, à tous ceux qui ont appris à tendre un micro, à poser une caméra floue sur une société aux abois. J'ai peur quand le journalisme devient du folklore, quand il n'est plus que diffamation à tour de bras, de la réclame et un ramassis d'énergumènes qui ignorent tout sur le métier du journaliste.

J'ai peur quand les qualités humaines se mesurent à l'aune des clics et des «like». J'ai surtout peur quand les femmes et les hommes qui ont écrit l'histoire de ce pays sont tous presque ignorés et oubliés. J'ai peur quand des femmes et des hommes valeureux meurent dans la solitude et l'anonymat alors que tous les bonimenteurs sont célébrés comme des génies. Le drame d'un pays comme le Maroc où l'on passe du Moyen-âge moral à l'ère du smartphone, c'est que l'on utilise le high-tech pour servir le bas de gamme.

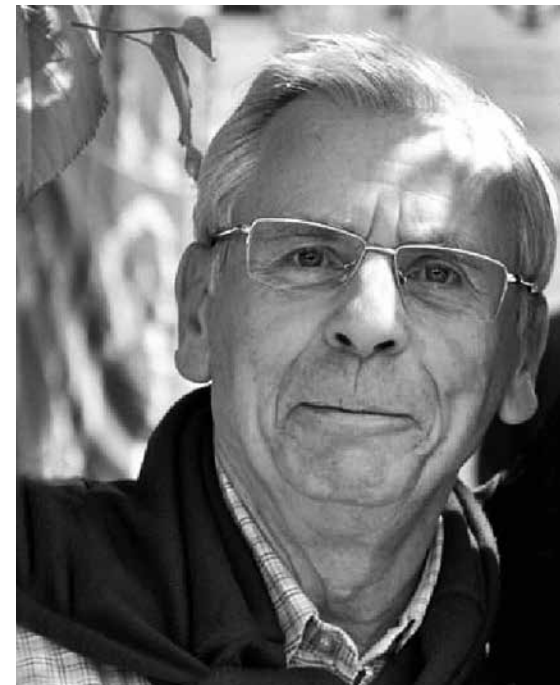
La peur touche tout dans mon pays. Ce que j'ai énuméré est loin d'être exhaustif. Les maux de la société sont légion. Chacun des auteurs dans cet ouvrage collectif a pris sur lui de nous donner à voir et à réfléchir sur ce qui fait mal et nous pose problème dans une vision d'avenir obstruée par tant d'approximation, tant de dérives et surtout beaucoup d'improvisation. Écrivains, poètes, artistes, sociologues, psychiatres, philosophes,

journalistes, analystes et politologues, chacun parle en son âme et conscience de ce Maroc qu'il aime et qu'il voudrait voir autrement.

Le but final de ces écrits étant très clair : lever le voile sur certaines vérités, dire ce qu'il faut dire, sans langue de bois et sans retenue. L'objectif est noble. Nous voulons tous apporter notre pierre à l'édification d'un autre Maroc. C'est parce que nous aimons ce pays, c'est parce que nous respectons les fondamentaux de cette nation, que nous avons décidé de nous lancer dans cette réflexion collective sur le futur de notre pays. Qu'on n'y voie aucune charge sur notre cher Maroc, qu'on ne tente pas de sortir les paroles des uns et des autres de leurs contextes pour juger ce travail sur des détails et non sur la vision d'ensemble qui verse dans un unique sens : manifester notre amour pour notre pays en mettant le doigt là où ça fait mal, sans concessions, sans compromis et surtout sans intérêts. Amen.

ANGOISSE ET PEURS AU MAROC

JEAN-FRANÇOIS CLÉMENT



Jean-François Clément
Chercheur en sciences sociales, spécialiste
de l'anthropologie marocaine

Jean Delumeau dans son ouvrage *La Peur en Occident* distingue l'angoisse des peurs que peuvent éprouver les membres d'une société. Et son observation est qu'on ne peut traiter l'angoisse qu'en trouvant progressivement des solutions pour atténuer, les unes après les autres, ses peurs. Ou si on ne peut pas agir, on peut au moins les nommer, les identifier ou les réinterpréter autrement comme cela a été fait au XVIII^e siècle par exemple pour les tremblements de terre qui ne sont plus compris comme des punitions divines pour des fautes commises par des hommes, mais comme un phénomène naturel lié à la seule géologie de la terre même si on ne peut pas agir actuellement sur elle. C'est ce qui sera tenté ici par un observateur étranger qui ne fait que proposer son point de vue dans un débat important auquel chacun doit participer afin de faire entendre, éventuellement de justifier, ses positions.

La construction des représentations des peurs

Le problème est que les peurs ne sont pas les mêmes dans une même société selon les groupes sociaux qui la composent. Et surtout, elles n'ont pas la même origine. Elles peuvent parfois plutôt émotionnelles et à d'autres moments, découler d'une analyse rationnelle. Ainsi Suyûtî s'inquiétait-il fortement, au début du XVI^e siècle, lorsqu'il constatait que les tremblements de terre faisaient de préférence s'écrouler les minarets et non les maisons ordinaires, ce qui provoquait la mort des personnes présentes dans les mosquées, c'est-à-dire seulement des musulmans les plus pratiquants ou des enfants dans les écoles coraniques et jamais de ceux qui violaient les règles de l'Islam et qui ne fréquentaient jamais les mosquées. Que pouvait bien, dans ce cas, signifier Dieu aux hommes ? Il y a donc bien de multiples regards sur les peurs à un même moment dans une même société.

Il y a surtout, selon une étude très récente de linguistique de l'Université de Caroline du Nord et de l'Institut Max Planck d'Iéna des perceptions de peurs variables selon les langues parlées, un berbérophone ne produisant pas les mêmes peurs qu'un arabophone et surtout ne lui donnant pas le même sens. L'enquête a été faite à l'échelle du monde entier sur 2 474 langues et a été publiée tout récemment dans la revue *Science*. Ainsi, dans ce groupe des langues propres à Madagascar et à quelques îles de Pacifique, le mot « peur » signifie aussi « surprise ». À l'inverse, dans toute l'Asie du Sud-Est, le même mot « surprise » est associé à « espoir » et devient synonyme de « désir ». Il y a des langues dans lesquelles le mot peur est associé à fermeture sur soi et d'autres

dans lesquelles il signifie aussi colère, ce qui peut être négatif ou positif selon les cultures. Or ces sens, dont la production passant par la langue parlée, ne sont pas conscients, vont déterminer des comportements tour à tour réels. Par exemple, en Europe, des jeunes d'origine maghrébine disent aujourd'hui en utilisant une curieuse expression mixte francarabe : « il a khaf ». Ceci souligne que, pour ce qui est des émotions, il est fait référence non au terme français « peur », mais à un autre concept qui n'a pas exactement le même sens.

Il y a d'abord plusieurs synonymes dans la langue. Une première racine est utilisée quand on fait peur aux autres, « faire peur », c'est « za'aqa ». On comprend en darija que l'on vient de hurler, de pousser un cri et on suppose que cela fera peur aux autres, du moins aux humains, car on utilise le même verbe pour les bêtes qui réagissent en changeant leur comportement sans éprouver d'émotion. « Za'iqa » a un sens un peu différent. On peut l'utiliser pour signifier que c'est l'obscurité et la nuit qui créent la peur. Ou tout excès, trop de sel dans un plat, trop d'amertume dans de l'eau, trop de vitesse dans un déplacement, etc. On comprend aussi qu'avoir peur, c'est courir à toute vitesse. On ne s'alarmera donc pas d'un danger potentiel qui se déplace lentement si on pense ainsi à travers la langue qui permet de penser.

Il existe bien d'autres termes. La peur des décisions possibles de Dieu n'est pas exprimée par les mots examinés. Cette « crainte révérencielle » des soufis est appelée « taqwā ». Cela renvoie à d'autres idées puisque dans la sourate 49, verset 13, on lit que le plus méritant pour Dieu n'est pas défini par sa religion, par son genre, homme ou femme ou par la taille de la tribu à laquelle il

appartient, mais par la qualité de ses actes, en particulier son dévouement (on lit le terme « âtqâkum ») envers Dieu et le fait, ajoute un h'adîth, d'éviter les épreuves de la vie. Et cette crainte particulière dépasse toute peur puisqu'elle se manifeste par un comportement et des actes que la peur le plus souvent interdit d'accomplir.

Et c'est là où l'étude de la construction des peurs va devenir politiquement intéressante.

L'angoisse de la fin du monde

L'angoisse est ignorée de la quasi-totalité des animaux. Mais l'être humain peut l'éprouver de deux manières, avoir le pressentiment de la fin du monde et donc être dans la recherche des signes qui peuvent l'annoncer. On est alors à guetter ce qui annonce la catastrophe cosmique finale et le proche Jugement dernier. Le Coran et de nombreux h'adîth-s indiquent qu'alors les étoiles tomberont du ciel, les montagnes s'effondreront, en particulier celle qui entoure notre terre, la mer entrera en ébullition, etc. Mais on ignore ce qui se passera effectivement, seul Sidna Aïssa ayant cette connaissance. Ou il en sera un des signes par son retour. Comme l'Heure peut surgir à tout moment, on doit en avoir conscience à tout moment (Sourate VII, verset 187). Nous sommes déjà dans un temps eschatologique dans la période finale qui se situe entre prière de l'asr et celle du maghrib, juste avant le dernier coucher du soleil. Et pour certains, cet événement terminal de l'histoire est très proche, ce qui peut produire des mentalités religieuses capables d'accepter le sacrifice de sa propre vie comme on l'a observé chez des kamikazes volontaires de Daech ces dernières années. Ceci a d'ailleurs motivé de nombreuses études puisque l'effet de la présence de tels

combattants, qu'ils soient volontaires ou non, est l'apparition d'une guerre asymétrique avec un basculement du jihad défensif au jihad offensif. On pense, en particulier, aux études de Marine Terrettaz, Lucie Engdahl et Tanguy Roulin à l'Université de Lausanne, au livre de Mohammed M. Hafez, aux recherches de l'universitaire indonésien Muhammad Syafiq, de Farhana Ali, Marc Champagne ou Jerrold Post parmi bien d'autres.

Cette première forme d'angoisse a été réactivée à plusieurs moments de l'histoire, en particulier disait Ibn Khaldûn, après la Peste noire du XIVe siècle où de nombreuses villes du monde arabophone ont vu leurs populations se réduire de moitié ou des trois quarts en quelques années. La psychologie des survivants en a été modifiée tout comme en occident où cela se manifeste dans l'image par les danses macabres alors que cela a pris d'autres formes au Maroc après le livre d'Ibn Khatîma al-Ançârî, le *Taḥṣîl gharāḍ al-qāṣid fî tafṣîl al-maraḍ al-wāfid* qui a été traduit par Suzanne Gigandet et par Luisa Maria Arvide Cambra également les trois *Maqālāt* au sujet des épidémies de peste en Andalousie et au Maghreb de la même traductrice Suzanne Gigandet. A cela s'ajoutent les disettes périodiques et d'autres grandes épidémies qui les suivent, ce qui avait attiré l'attention de Bernard Rosenberger. Mais ces dangers n'ont pas en général produit des famines de longues durées et des destructions de population sinon dans le Touat, le Gourara, le Rif et une partie du Moyen-Atlas qui ont été repeuplés par de nouvelles populations.

La peur de la venue de populations étrangères s'est développée après l'arrivée de Portugais sur la côte atlantique et d'une coalition internationale menée par

l'Espagne qui prend Bâdis aux Turcs. Il s'ensuit un mouvement spirituel mené au XVe siècle par Mohamed Ben Slimane Jazouli, mouvement qui existe toujours sous la forme des principales confréries présentes aujourd'hui au Maroc qui suivront le mouvement animé trois siècles auparavant par la *châdhiliyya*.

Il en fut de même après l'importation de la syphilis comme le montrent les Documents marocains pour servir à l'histoire du « mal franc » qui avaient été publiés par H. P. J. Renaud et G. S. Colin. Voilà pour quelques grandes angoisses du passé.

L'angoisse de la vie ou de la mort individuelle

L'autre angoisse existentielle est celle qui est relative à la contingence de la vie personnelle, c'est-à-dire l'expérience particulière de la naissance ou celle attendue de la mort. Elle peut aussi naître de l'observation de ce qui advient à des personnes que ne protège aucune assurance collective en l'absence de système de santé efficace ou facilement accessible. Dans les mentalités religieuses, cette angoisse est souvent bien mieux contrôlée de la première et la plupart des morts sont apaisées reconnaissent les médecins. Il n'en demeure pas moins qu'elle est toujours présente et un psychanalyste comme Abdelhaï Ben Ghazi en a même fait, dans son ouvrage *Angoisse et psychothérapie*, un objet de recherche en utilisant le rêve éveillé. Cette angoisse se manifeste dans les distorsions perceptibles dans l'espace imaginaire et dans la perception du corps propre par rapport à l'espace réel ou au corps véritable qui peut se révéler lieu de possession, sinon d'une action d'êtres invisibles comme les *jnûn* dont on ne peut se délivrer que par des talismans ou la pratique de la transe.

Si les peurs ont toutes des causes définies et donc un objet, ces deux formes d'angoisse sont, d'un certain point de vue, sans cause véritable sinon imaginaire, du moins leurs causes sont méconnues par celui qui en est l'objet. En tout cas, ces émotions traduisent l'état permanent ou provisoire d'un sujet qui ne peut que maladroitement en parler. C'est un autre, un ma'lem ou un psychologue selon le type de médecine qui sert de référence, qui en donnera une interprétation et qui tentera de traiter ce type très particulier d'émotion.

Une autre cause de l'apparition d'une angoisse existentielle personnelle peut venir de l'éducation et de la présence obsédante de la menace de la h'achûma face aux prescriptions déterminant le 'ayb ou le h'arâm. Dresser l'individu à éprouver des sentiments de honte chaque fois qu'il fait preuve d'impudeur ou de liberté en jouant avec des interdits, qui vont bien au-delà des interdits considérés comme religieux, pensés comme étant le h'arâm, cela peut créer une culpabilité qu'il est difficile d'évacuer, sinon maladroitement par la haine de diverses formes d'altérité, ce qui renforce en retour la culpabilité. Cela multiplie aussi les personnalités conformistes. Les règles de l'âdâb qui en résultent peuvent amener à cacher ce qu'on pense vraiment. Ces règles sont connues de tous, complimenter les autres, invoquer la volonté divine, multiplier les paroles de bon augure, ne jamais scandaliser les autres, ne jamais transgresser sous le regard des autres, ne pas parler si on n'est pas l'objet d'une demande, ne pas injurier quelqu'un en présence de témoin, ne pas refuser de servir de médiateur, ne jamais refuser explicitement ce qui est demandé ou alors faire savoir que Dieu est généreux ou qu'il donnera, etc.

La plupart des adultes ont fait l'expérience chez les autres ou en eux-mêmes de situations où ils ont été en présence de règles violées et de stratégies mises en place pour ne pas percevoir une telle situation. Le Chivas peut alors circuler dans des tasses de café ou des verres de Coca. Comment grandir ensuite, si on ne verbalise pas cette situation, avec le souvenir d'une double vie, qu'elle soit imposée, seulement perçue ou que l'on s'impose à soi-même ? Comment devenir adulte si un tel souvenir demeure et perturbe en permanence la perception d'autrui ou de sa propre identité ? Pour beaucoup de psychologues marocains, il y aurait là, dans le maintien de telles expériences, c'est-à-dire dans l'affirmation de lois en lesquelles personne ne croit réellement, la peur majeure qui traverse actuellement la société marocaine. En réalité, cette situation dépasse de beaucoup les frontières marocaines et cela ne concerne pas que les dépressifs, les alcooliques ou les homosexuels qui ont le plus grand mal à sortir de leurs propres peurs. Abdallah Taïa s'en est expliqué à plusieurs reprises. Il a réussi à se libérer des identités imposées par le regard des autres, ce qui montre qu'on peut sortir de ses peurs : « Je pense que plus je vieillis – j'ai maintenant 42 ans – plus j'entreprends une déconstruction de toutes les identités dans lesquelles j'ai avancé ou que j'ai volontairement affirmées, pour arriver à tel ou tel résultat, dans ma vie ou bien dans ce qu'on pourrait appeler ma carrière littéraire en France. » Et cet écrivain précise bien : « Quand je parle de déconstruction, c'est pour moi une sortie de la peur. » Raison pour laquelle ses Lettres à un jeune marocain devraient être enseignées dans le système scolaire. Aucun homosexuel n'est qu'homosexuel.

Comme tous les hommes, cet écrivain a des identités complexes et non pas une seule définie de manière simpliste. Et le soufisme est d'ailleurs là pour aller jusqu'à la déconstruction de toute illusion identitariste, seul Dieu ayant une identité. Et il permet de comprendre pourquoi la haine des autres est toujours fondamentalement une haine de soi, ce que souligneront aussi dans des analyses éclairantes tant d'intellectuels marocains que de penseurs étrangers. On peut citer le grand poète Mohamed Achaari qui disait : « Il faut réformer la société islamique si l'on veut surmonter les contradictions qui existent entre les textes religieux et le fonctionnement d'un État moderne ».

On pourrait aussi rappeler ce que disaient le journaliste égyptien Khaled Montassar, l'universitaire Hatem Abdelwahed, la psychanalyste Houria Abdelouahed, voire le grand poète Adonis dans son étude *Violence et Islam*. Il y exprime une idée pour dépasser les peurs devant diverses formes de violence : « Il n'existe pas un islam modéré et un islam extrémiste, un islam vrai et un islam faux. Il y a un Islam. Nous avons en revanche la possibilité d'en faire d'autres lectures ». Et ne trouve-t-on pas dans le Coran (sourate 3, verset 175) une injonction de Dieu lui-même : « Satan ne donne le sentiment de la peur qu'aux amis de Satan. Alors n'ayez pas peur de ces derniers, mais, si vous êtes croyants, ayez peur de Moi » (« *Înnamâ Dhalikumu Al-chayt'ânu Yukhawwifu âwliyâ'ahu falâ takhâfûhum wa Khâfûni* *În Kuntum Mu'uminîna* »). Que faire aujourd'hui de cette injonction à dominer toutes ses peurs ayant des objets terrestres quels qu'ils soient ? Proposition redoutable qui, si elle était prise en compte, pourrait réduire considérablement le nombre

des musulmans ou à l'inverse, augmenter dans la même proportion les adorateurs inconscients de Satan.

Faire quotidiennement cette expérience d'un double lien avec soi-même, faire entendre, par politesse, à l'autre ce qu'il a envie d'entendre et savoir qu'on pense l'inverse, cela aussi est une cause majeure de l'angoisse existentielle, sans doute bien plus importante que la peur de la mort qui peut parfaitement être inexistante. Et cela, beaucoup d'observateurs de la société marocaine l'ont répété tout au long du XXe siècle même si les représentations et les comportements ont évolué dans certains milieux sociaux de façon importante récemment. N'en demeure pas moins le fait que le désir, voire le plaisir en particulier féminin après le mariage, parfois le corps lui-même sont h'achûma, du moins dans le discours, car dans les faits, tout est possible si, a disparu le regard des autres. Ce qui signifie clairement que ce qui est craint, c'est moins la transgression elle-même de la règle que la présence d'un regard étranger. Et c'est ce que démontrent même les défenseurs islamistes des règles lorsqu'ils sont surpris dans leurs ébats matinaux ou leurs voyages touristiques où ils violent allègrement les règles qu'ils tentent d'imposer aux autres quand on ne les surprend pas en train de conduire en état de totale ébriété.

Que faire de ces deux formes d'angoisse, la première présente dans l'attente de la désexistenciation générale (al-fanâ') ou la seconde assez souvent ravivée dans la vie personnelle de tout un chacun ? On peut toujours acheter les BD de Zainab Fasiki ou comprendre avec les textes d'Ibn 'Arabî que face au caractère absolu de Dieu, la néantisation n'est pas à attendre. Elle est déjà là dans le statut de créature qui ne tire son apparence

d'existence que de l'Existence reconnue dans la wah'dat al-wujûd, l'unicité de l'Être ou de toute existence (expression curieusement inexistante dans le corpus du chaykh al-akbar, mais développée par ses disciples).

Mais il existe une autre attitude plus humble, plus patiente, peut-être aussi efficace, qui consiste à traiter progressivement toutes les peurs qui ont un objet et qui peuvent perturber la vie des hommes, ne serait qu'en offrant aux angoisses existentielles un contexte favorable pour se développer.

Les peurs mortes

Cela est parfaitement possible. On peut diminuer ce que l'auteur algérien Amin Zaoui appelait « l'empire de la peur ». Et cela est d'autant plus nécessaire que dans cet empire prolifèrent des pensées complotistes, des lectures paranoïaques ou des souhaits communautaristes dès lors qu'on cherche sa sécurisation uniquement dans un groupe de semblables. Et si on ne peut comprendre rationnellement pourquoi on a peur, on va accuser tout ce qui semble étranger, y compris dans sa propre société en créant des « ennemis de l'intérieur ».

Il n'y a plus de peur de la famine ou de la soif au Maroc. Puisqu'on peut acheter immédiatement des céréales sur le marché mondial. Statistiquement, les récoltes étaient autrefois au Maroc incertaines dans un cycle d'environ 7 ans avec en moyenne deux années de récoltes exceptionnelles, deux années de disette et trois années normales. La solution avait été la construction de réserves individuelles cachées ou protégées ou de greniers collectifs où se trouvaient les ressources pour survivre même à un cycle en totalité déficient. Et les juristes avaient

organisé ces institutions avec une institution judiciaire hiérarchisée, ce qui non seulement supprimait des morts, mais également, et cela était plus important, une des peurs majeures du passé.

Il y avait ensuite la peur de la mort survenue à la suite des maladies qui se développaient dans des corps affaiblis par les famines dans lesquels les systèmes immunitaires devenaient défailants. L'arrivée d'une autre médecine qui agit de manière certes coûteuse et a posteriori a fait disparaître cette crainte. Bien plus, la médecine initialement militaire qui est préventive fut bien plus efficace en organisant de grandes campagnes de vaccination, à la fois pour les troupeaux et pour les hommes, ce qui supprima en particulier les importantes mortalités infantiles si dommageables pour le psychisme des proches ou des parents attachés aux enfants ainsi précocement disparus.

Il avait été créé dans tout le pays un système de zet'tat, de guides accompagnateurs, pour protéger les voyageurs isolés, le système tribal pour sécuriser les groupes d'un même territoire et dans le sud du pays un système de leff-s qui protégeait les tribus attaquées par un groupe voisin en mobilisant d'autres tribus à charge de réciprocité. Et la première forme de l'État, l'État sultanien segmentaire a lui aussi pu sécuriser malgré ses ambiguïtés et surtout paradoxalement son coût démesuré par rapport à ses effets constatés. Mais l'apparition de l'État centralisé au XXe siècle a rendu inutiles ces formes de sécurité à la fois sociale et politique de jadis. Cela a bien fonctionné lorsque les ressources, terres, eaux ou possibilités d'avoir des enfants pour assurer la pérennité des groupes faisaient défaut.

Mais il reste bien des peurs et surtout, avec le sida et des questions de protection de la planète contre un réchauffement prévisible du climat et surtout ses conséquences, des peurs nouvelles jadis inexistantes apparaissent. Pire, elles pourraient se développer rapidement au point de devenir difficilement gérables.

Les peurs qui peuvent se maintenir

Le président de l'Union des écrivains du Maroc, Abderrahim El Allam, rappelait récemment à Prague que pendant longtemps, le genre littéraire le plus prisé était la poésie. Depuis le milieu du XXe siècle, elle a peu à peu laissé la place au roman. Mais quand on regarde ce qu'est le nombre des lecteurs actuellement au Maroc, on doit en conclure qu'il y a toujours une peur de la fiction qu'analysa récemment Maya Boutaghou à l'université de Virginie. Et cela est mauvais signe, puisque ne pas lire des romans, c'est s'interdire de vivre des vies autres que la sienne, c'est refuser d'expérimenter l'ambiguïté insurmontable de valeurs contradictoires, c'est limiter son expérience à son seul vécu.

Certaines peurs irrationnelles apparues dans les années 1980 (la menace d'un tsunami détruisant la ville de Casablanca, plus tôt, l'arrivée de soucoupes volantes avec des êtres hostiles) ont disparu. Elles pourraient réapparaître. Mais ces peurs irrationnelles peuvent prendre aujourd'hui d'autres formes comme chez ceux qui interprètent les traces blanches de condensation des avions comme étant de largage de produits chimiques dangereux. Mais de telles idées ne se diffusent pas. Appréhender que les jnûn puissent sortir de l'évier, cela peut perdurer, mais avec d'autres justifications qui

seraient analogues à celle de ceux qui hésitent ailleurs à passer sous une échelle.

Il est vrai que de telles peurs irrationnelles se développent plus ou moins en fonction du contexte local et international dans pratiquement tous les pays. Actuellement en France, on observe une triple peur de cette nature, du terrorisme, de l'islam et des migrations. Ceci est le symptôme d'une perte d'identité, ce qui peut être négatif ou, dans certaines conditions, positif. La Russie de Poutine, après le déclin dû à l'échec du communisme, les États-Unis placés face à l'émergence de la Chine, devenus un pays protectionniste hostile au multilatéralisme et s'entourant de murs, développent en ce moment, eux aussi, des cultures de la peur.

Les peurs qui apparaissent

Avec la crise de 1930, les Frères musulmans sont apparus en Égypte avant d'avoir des antennes au Maroc, en particulier dans le Nord. Mais, avant 1953, ce groupe ne se définissait pas comme activiste. Sa mission était exclusivement sécuritaire. Tout change alors. Par la suite, les défaites arabes de la fin des années 1960, les tentatives de coup d'État, plus encore et surtout les changements intervenus dans le droit marocain qui modifient le statut personnel des femmes établi juste après l'indépendance, tout cela va inquiéter des hommes soucieux de garder leurs privilèges venus du néolithique et identifiés à une loi musulmane imaginaire puisque ces mêmes privilèges existent en dehors de l'islam. Convaincus qu'ils sont du caractère religieux de ces règles, qu'il leur arrive d'ailleurs de violer à l'occasion, ces néosalafistes cherchent à détruire l'image du souverain en n'acceptant plus

sa légitimité religieuse. Choissant une reconnaissance dans l'espace public, ils produisent des changements majeurs dans les années 1990 en imposant un nouveau conformisme avec la mode d'un voile nouveau qui élimine les anciens voiles marocains et surtout la possibilité ouverte par la princesse Lalla Aïcha à Tanger de ne plus porter de voile si on le souhaite.

Pour la première fois dans l'histoire des différentes fitnas, on voit la possibilité d'un développement de deux sociétés portées par des modèles culturels antagonistes. Les uns sont soucieux du maintien du patriarcat mal camouflé par des références à un islam imaginaire inventé pour l'occasion et prenant la forme de ce qu'Abdesselam Cheddadi appelle la « régression culturelle et le retraditionalisme rigide », ce que l'on pourrait tout aussi bien appeler l'invention de traditions. Les autres sont engagés dans une affirmation de l'autonomie des personnes, de leur égalité en droit, pour commencer pour ce qui est de l'héritage. Il y a là d'un côté, ceux qui ont peur de la laïcité, du moins telle qu'ils la comprennent et qui n'est en rien la laïcité puisqu'elle est comprise comme étant le rejet de toute référence religieuse dans la société. Ce qui remet aussi en cause ce que l'on croit être l'identité conçue comme ayant toujours existé telle qu'on voudrait qu'elle soit à l'avenir, c'est-à-dire telle qu'elle n'est pas aujourd'hui. Ceci est rendu par le concept d'«ilmaniyya, 'almaniyya parfois pour certains, accompagnant jadis la nahda, le tanwîr ou plus simplement la h'uriyya, une notion qui, elle aussi, n'a aucune relation avec les conceptions occidentales de la liberté puisqu'elle exprime l'affranchissement de l'esclave. Les enjeux sont clairs : peut-on donner une citoyenneté pleine et entière

aux juifs marocains encore actuellement présents ou pouvant prochainement revenir s'installer au Maroc ou à des étrangers non musulmans choisissant la nationalité marocaine ? Pourquoi la laïcité qui existe de facto sans être acceptée explicitement avec son statut incertain qui suscite des peurs chez les islamistes a-t-elle autant de mal à être reconnue pour ce qu'elle est ? De l'autre côté, il y a ceux qui ont peur, au choix, d'al-Qaïda ou de Daech, c'est-à-dire de tigres en papier qui ne peuvent inquiéter que ceux qui ne pensent pas ces phénomènes.

On a là une véritable menace pour l'avenir si une politique intelligente n'intervient pas. Car considérer que cette forme de salafisme, surtout dans sa forme jihadiste est une menace, cela n'implique nullement d'entrer dans la violence. D'autres solutions sont possibles. On peut contrôler ces idées nouvelles, si on est subtil, à leur source même, dans leur transmission par une maîtrise des réseaux, à leur diffusion terminale grâce à une politique efficace du champ religieux. Cela éviterait de perdre de l'argent dans le financement du coût de la violence et surtout des dangers ultérieurs en cas de déradicalisations mal menées. D'autres pays, mais qui ne possédaient pas de pouvoirs tirant leur légitimité d'une présence historique multiséculaire, ont connu récemment des guerres civiles ouvertes, avec plusieurs centaines de milliers de morts, parfois des guerres larvées.

Si l'on pense que ce qui s'est développé dans un autre contexte politique peut aussi surgir au Maroc avec le développement d'une guerre civile pour ou contre la modernité, alors on peut réellement avoir peur sauf si on perçoit les réelles différences qui existent entre systèmes politiques.

Mais d'autres conflits peuvent se développer à l'avenir. Des mouvements enracinés dans des groupes dominés peuvent se dresser contre ceux qui sont perçus comme formant une élite. Des stratégies populistes pourraient alors se constituer créant d'autres formes de conflits.

D'autres formes de communautarismes sont possibles. Il y eut jadis des tentatives de dresser les « Berbères » contre les « Arabes », mais bien d'autres classements (ou déclassements) sont possibles. Cela avait été jadis, selon Ibn Khaldûn, la vie sauvage contre la vie civilisée, les bédouins contre les citadins, chaque groupe ayant son « 'umrân ». Il pointait également les diverses formes de clanisme ('asabiyyât) les uns contre les autres. On pourrait rapidement avoir, dans un siècle par exemple, les anglophones contre les mandarinophones si les Chinois en arrivaient à dominer économiquement ou politiquement l'Afrique. En attendant, on voit périodiquement s'agiter, après l'échec de l'arabisation menée par l'Istiqlal au milieu des années 1970, la menace d'une guerre des langues, non plus du français (du moins dans les matières scientifiques) contre l'arabe, encore moins des tamazightophones et autres tachelhitophones contre les arabophones, mais de la darija, soutenue par Noureddine Ayouch ou Fouad Laroui, contre l'arabe standard ou l'arabe des médias, l'arabe classique étant rarement maîtrisé. Les sens symboliques de tels affrontements sont multiples, d'autant plus que leur enjeu n'existe pas à l'échelon local, mais mondial. Car comment expliquer à des étrangers que 60 ans après l'indépendance, la question de la langue d'enseignement n'a pas encore été réglée, ce qui produit chaque année un important abandon scolaire touchant environ 300 000 enfants ? Quelles peurs cela révèle-t-il ? À commencer chez

les partisans de l'arabisation qui mettent leurs enfants dans les lycées français du pays. Pour ne rien dire des anxiétés liées aux pertes identitaires. Que n'a-t-on écouté Ahmed Asid : « avant d'arabiser, l'État marocain aurait dû d'abord réformer la langue arabe » ?

Conclusion

Nommer ses peurs conscientes, individuelles ou collectives, est un premier impératif d'ordre politique. C'est aussi un exercice spirituel fondamental. Réduire ses peurs ou au moins tenter de le faire ou seulement penser la menace et peut-être trouver le moyen de la mesurer sont d'autres réactions. On peut toujours rêver et imposer la suppression totale du mot hachûma dans la langue marocaine. C'est seulement par ce travail patient et permanent sur ses émotions que l'on peut donner la priorité à la raison. Et c'est ainsi que les peurs aux causes imaginaires, ensuite les angoisses qui s'en nourrissent peuvent progressivement disparaître. On construit alors peu à peu d'autres moyens de se rassurer sans avoir à prononcer seulement des invocations, ce que fut la réaction de Jonas dans le ventre du poisson. Elle est donnée encore aujourd'hui comme modèle à ceux qui peuvent avoir peur : « Pas de divinité digne d'adoration à par Toi ! Gloire à Toi ! J'étais vraiment du nombre des injustes ! » (« lâ ilâha îlâ aânta, subhânaka înnî kuntu min al-dhâlimiyyn »). En agissant ainsi, on peut développer des explications seulement à partir des causes efficientes et non de causes finales reposant sur une perception de soi comme étant nécessairement injuste.

C'est cela qui permettra de sortir d'une culture de l'humiliation, du moins celle qui pousse au désespoir.

Aux partis de présenter leurs priorités, aux citoyens également entre développement de l'AMO pour tous, une école de meilleure qualité, apprendre obligatoirement le chinois puisque la sagesse, pour tout musulman, ne se trouve qu'en Chine, promouvoir une écoute et une reconnaissance de l'expression de chacun, et l'on pourrait continuer, mais là, ce sera prochainement à la commission Benmoussa de faire des propositions. Mais cette humiliation est aussi celle qui résulte de la constatation du temps qu'il faut pour sortir de la situation antérieure qui a permis la colonisation et d'entrer comme acteur reconnu dans le processus actuel de mondialisation. Il y a aussi, pour les individus, l'insatisfaction qu'il y a à mener une double vie en permanence alors que l'on croit que ses qualités propres ne seront jamais reconnues. C'est cela qui produit chez certains des réactions de radicalisation et parfois des actes terroristes suicidaires.

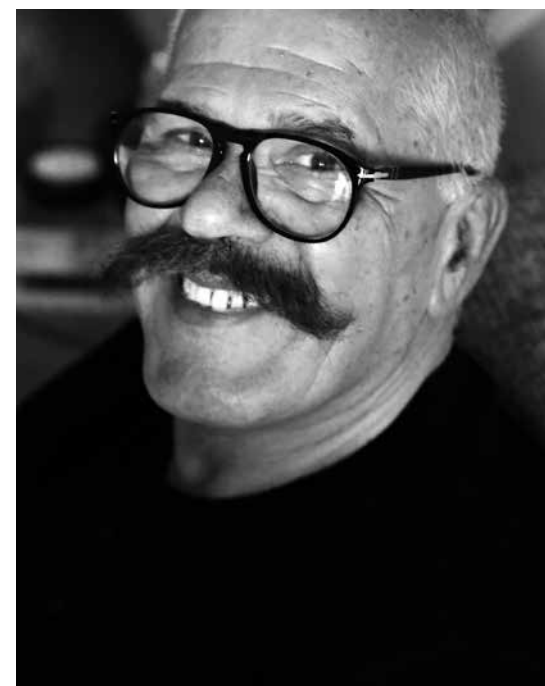
Ces sentiments sont aujourd'hui plus importants que la peur. Et l'on comprend bien qu'on ne peut pas construire un modèle de développement si on continue à accepter que les citoyens continuent à se sentir mal dans leur peau, ce à quoi contribuent, outre le contexte mondial, les rôles parentaux dans l'éducation et les incertitudes tant linguistiques que religieuses. Or on peut construire une identité collective indépendamment de toute langue et de toute religion, qui ne soit en rien arabo-musulmane et pourtant totalement marocaine en construisant par exemple un projet social ou politique commun. On pourrait aussi reconnaître les dénis, qu'ils portent sur l'origine de la nation, sur les colonisateurs avant le colonisateur, etc. C'est sur ces refus de penser que s'est construit le roman national présent dans l'enseignement de l'histoire. Pourquoi, pour prendre cet

autre exemple proposé par le Docteur Jaouad Mabrouki, cette peur de reconnaître que si on parle l'arabe, on ne devient pas, pour autant, arabe ? Pourquoi a-t-on peur de se poser la question de savoir pourquoi des musulmans éprouvent la nécessité de s'opposer de préférence à d'autres musulmans, voire de leur faire la guerre ? Et comment comprendre, alors qu'on est catalogué comme « journaliste de gauche », comme Youssef Al Firsioui dans le roman *L'Arc et le papillon*, que son propre fils puisse s'engager dans l'armée des talibans ?

Certes, chez ces citoyens, la peur fut jadis effectivement dominante. Ce n'est plus le cas, même si le terme « makhzen » témoigne de sa persistance au moins discrètement dans les campagnes. Et le fait de voir dans des journalistes, des rappeurs, parfois dans diverses catégories de citoyens des opposants potentiels, c'est aussi témoigner de sa peur. Faire, à l'inverse, de l'espoir une attente collective avec des buts acceptés par tous pourrait être l'objectif d'une politique des émotions collectives telle que Dominique Moïsi avait pu la théoriser. C'est cela qui permettrait d'entrer dans une société portée par des espoirs à moyen et à long terme, dotée de projets porteurs d'espérance partagés au moins par le plus grand nombre et non tiraillée comme actuellement entre deux projets antagonistes. Encore faudrait-il vaincre pour commencer la peur de l'inconnu qui est en soi. Car c'est ainsi que la maîtrise progressive des peurs permettra de surmonter les angoisses, celle de la fin de toute vie et de tous les êtres et l'autre angoisse qui est moins la mort personnelle qu'une vie insatisfaisante empêchant d'être fier de soi avec une « nafs al-mutma'inna », un « esprit apaisé » en attendant de voir disparaître en soi toute idée de nafs.

OÙ VA LE MAROC ?

FAHD YATA



Fahd Yata
Journaliste, Président du Directoire, directeur
de la publication et de la rédaction, éditorialiste
de La Nouvelle Tribune

Nombreux sont les Marocains et les Marocaines que cette interpellation taraude quotidiennement. Simples citoyens, hauts fonctionnaires, opérateurs économiques, jeunes désœuvrés, femmes au foyer, militantes pour l'égalité des genres, activistes de la société civile, voire responsables poli-tiques lorsqu'ils ne sont pas en représentation, tous sont depuis plusieurs mois dans ce questionnement.

Ce que tout le monde voit

On perçoit chez eux un sentiment réel d'inconfort, d'incertitude, de doute, de déception, lesquels sont, on le sait, les premiers facteurs de démission, d'abandon, de désintérêt. Et lorsque l'on cherche à aller plus au fond de ce «blues» collectif, les mêmes réponses viennent et reviennent, comme si la société marocaine était touchée par une maladie que l'on nomme asthénie...

Ce qui s'exprime en premier parmi tous ces constats amers, c'est la perte de valeurs chez nombre de nos concitoyens. Les incivilités sont légion au quotidien et les rodéos auxquels on assiste tous les jours dans les rues et artères de nos villes et sur nos routes en sont l'une des manifestations.

On se dit, très souvent, trop souvent, que les conducteurs, (de tous genres de véhicules et d'engins), n'ont plus peur de rien, ni du gendarme, ni du policier, et que la Loi, le Code de la Route sont faits pour être violés, y compris devant les yeux mêmes de ceux qui ont la charge de leur respect, et qui, trop souvent, restent cois ! Et d'ailleurs, pourquoi se priver de brûler un stop ou un feu rouge, d'emprunter la bande d'urgence, de se garer en troisième position, s'il y a une chance (sur deux, trois ou quatre), que le verbalisateur sera sensible à quelque argument sonnante et trébuchante ?

L'absence de civisme, toutes catégories sociales confondues, est incontestablement l'une des causes fondamentales de ce mal-être qui frappe de plus en plus de personnes aujourd'hui !

Nuls et inconscients

C'est le résultat des très graves lacunes qui entachent l'éducation, telle qu'elle est prodiguée depuis plusieurs décennies dans notre pays.

Trop de nos concitoyens ignorent les fondements même du comportement en collectivité, le respect de l'autre, la tolérance et l'altruisme. Parce que personne ne leur a appris à reconnaître de telles valeurs !

Ces comportements de plus en plus fréquents traduisent donc une régression sociale et sociétale

qui s'expriment de diverses manières.

Il y a, bien sûr, la montée de la criminalité, l'insécurité permanente qui conditionne nos femmes, mères, sœurs et filles, le voyeurisme salace et le machisme repoussant qui sont si bien répandus, au point où une jeune femme peut être victime d'un viol collectif dans un autobus en pleine journée dans une ville comme Casablanca !

Il y a, également, cette outrageuse montée d'un conformisme rétrograde, passéiste, conservateur, où les hypocrites, les tartuffes, les bigots sont rois !

Nous vivons dans une société « bâchée », nos plages sont devenues des immenses étendoirs pour linges mouillés, où les corps féminins sont interdits de cité, au point où celle qui porte un maillot s'enfuit, parce que, de surcroît, les regards perçants des « maris bien-pensants », la bedaine pendante et les jambes maigrettes, la dénudent goulument des yeux...

A qui la faute ?

Qu'est devenu ce Maroc de tolérance, d'ouverture, de vivre ensemble où chacun, dans le respect d'autrui, des valeurs, de la loi, pouvait se comporter, s'habiller, s'amuser, se divertir et voyager en toute simplicité et quiétude ?

Qui a permis la perte de ces acquis, de ces règles, de ces habitudes, sinon ceux qui ont donné à des forces et milieux obscurantistes, exogènes et endogènes, les moyens, la faculté, l'autorité même, de laver si massivement les cerveaux de millions de nos compatriotes ?

Y a-t-il seulement dans notre constellation de

chaînes publiques une seule émission où l'on débat vraiment et profondément des questions sociétales et de la perte profonde des valeurs fondatrices d'une société, certes attachée à ses sacralités, à sa foi, mais où la bigoterie, la manifestation exacerbée et ostentatoire de la religiosité ont remplacé le patriotisme et le civisme ?

Devra-t-on considérer que les Marocains sont de bons pratiquants, mais de piètres citoyens ?

La disparition des idées de progrès, la démission de l'intelligentsia éclairée, l'absence de leaders politiques charismatiques et respectés, la quête des honneurs et des prébendes, l'absence de transparence et de communication jusqu'aux cercles dirigeants, la promotion d'individus douteux aux responsabilités, l'illettrisme qui règne en maître dans les travées du parlement, dans les conseils communaux et municipaux, les ravages de la corruption, la domination des copains et des coquins, voilà quelques-uns des maux dont souffre profondément notre pays aujourd'hui !

Et, plutôt de donner une réponse à la question « où va le Maroc ? », il s'agit d'en poser une seconde, « où est l'État ? ».

Comment accepter, par exemple, que les ronds-points et autres feux rouges des grandes villes du pays se sont progressivement transformés en « cours des miracles » où s'étale la misère du monde, africaine, syrienne, locale ?

Comment se taire ou fermer les yeux quand des centaines de pauvres hères, venus des profondeurs de l'Afrique, « notre continent », dorment à même le sol, sous les étoiles, dans des jardins publics ou des squats nauséabonds ?

Où sont les services de l'État ?

Comment comprendre un discours d'autorité, de vérités, de reproches légitimes et justifiés sans que rien ne s'ensuive plusieurs semaines après ?

Qui rend des comptes dans notre pays ?

Est-ce seulement à Dieu qu'on doit le faire ?

Le Maroc a besoin de se ressaisir, de retrouver la voie et la voix de l'autorité, de comprendre que tout comportement, selon les cas, mérite punition ou récompense.

A quoi servent la démocratie, les Droits de l'Homme, les textes constitutionnels, s'ils ne sont pas compris, et encore moins appliqués par et pour nos concitoyens ?

Quand la presse écrite se complaît majoritairement dans le fait divers « trash », que celle électronique est le siège des apprentis-journalistes auto-proclamés ou des succursales d'officines aux objectifs occultes, que les télévisions sont des instruments d'abrutissement collectif, comment croire que le pays pourra se redresser, combattre pour le progrès, les valeurs émancipatrices, se mobiliser pour la création de richesses et d'emplois ?

Comment penser que ces « sous-citoyens » pourraient un jour défendre leur sol, leur unité nationale, leur intégrité territoriale ?

Alors, assez d'atermoiements, de promesses, de faux-fuyants.

Seules l'autorité et la détermination pourront rétablir une vraie morale nationale, le civisme, le patriotisme qui existaient, y compris lors des moments les plus noirs de notre Histoire récente.

ÉLOGE DE LA MÉDIOCRITÉ

OUADIH DADA



Ouadih Dada
Écrivain

Vu du ciel le Maroc est un Royaume qui a érigé en valeurs reines le mérite, l'égalité des chances, le goût de l'effort et de la persévérance. Et même quand on s'approche d'un peu plus près, ceci reste vrai du moins sur le terrain des principes.

Car dans la pratique, le tableau est à nuancer. Comme dans toutes les démocraties qui se respectent, tout le monde vous dira que tout est fait pour favoriser l'ascenseur social, encourager le dépassement de soi, ou encore accompagner tous ceux qui se sont retrouvés en marge de la société.

Mais ces intentions, aussi louables soient-elles, ont le défaut de leur qualité. C'est sur leur fondement en effet que se sont greffés au fil des années les faux semblants, les faux amis et les faux rythmes qui ont réussi à ériger la médiocrité au rang de référence.

Tout cela est tout sauf le fruit du hasard. Bien au contraire ! Tous ceux qui militent en sous-marin, à l'abri des regards, comme si de rien n'était, en faveur de ce système, l'ont étudié au millimètre près et ils en appliquent les règles à la lettre.

La médiocrité s'est ainsi retrouvée érigée au rang de modèle socio-économico-politique, sans que personne n'ait rien vu venir. Il ne faut pas en tirer la conclusion pour autant que l'ensemble du Royaume en tant qu'État fonctionne ainsi à l'unisson. Non ! Chaque groupement d'individus organisé et structuré, a été infecté, à sa manière par ce virus de la médiocrité.

Certes ce n'est pas un mal propre au Maroc. Cependant, dans notre pays ses garants sont particulièrement virulents, souvent bien plus qu'ailleurs.

Dans les milieux dans lesquels elle a proliféré, tout est fait pour éviter qu'une tête ne dépasse, qu'un profil ne se distingue ou qu'une ambition ne s'affiche.

Avec le temps, ce régime pyramidal élargit sa base et augmente la hauteur de son sommet. Et pour assurer sa pérennité il a fait le choix de l'autarcie. Il n'a besoin de rien ni de personne pour vivre puisqu'il s'autoalimente et se soigne de l'intérieur.

Tous ceux qui ne veulent pas respecter ses dictats sont d'abord éjectés, ensuite salis, puis broyés pour ne laisser aucune chance à qui que ce soit de pouvoir mettre à mal ce que l'on peut qualifier de système médiocratique.

Comme dans tout régime, qu'il se respecte ou pas, le pouvoir s'exerce à travers le contrôle de l'appareil d'État, en l'occurrence l'Administration. La médiocrité y trouve un terreau hautement fertile, des cerveaux déjà préparés et certains travers qui deviennent rapidement

des qualités. Et puis par capillarité cela se transmet d'abord au secteur privé avant d'affecter par la force des choses la cellule familiale.

L'efficacité de cette contamination est d'autant plus redoutable que la médiocrité n'est pas vue comme un mal ou une tare à proprement parler. Elle se distingue de ce qui est mauvais ou inutile. Elle devient de fait potentiellement acceptable. D'ailleurs à l'école, le médiocre n'est pas condamné à refaire son année. Il a plus de chances d'accéder au niveau supérieur que de redoubler, ne serait-ce que pour éviter de surcharger la même classe l'année suivante.

Un produit médiocre non plus n'est pas forcément assigné au rayon des invendus. Pour peu que le prix soit attractif il trouvera toujours preneur pour en faire un usage restreint mais utile, que ce soit ou pas en connaissance de cause.

La médiocrité se situe entre la nullité et l'excellence, sur une sorte de terrain neutre auquel on pourrait donner une note comprise entre la moyenne et le seuil requis pour obtenir une mention.

Ironie du sort, personne ne peut ouvertement pointer du doigt ou critiquer un individu qui se situe dans cette zone grise. Bien au contraire. En général on l'encourage, non pas à rester là où il est, mais à aller de l'avant, à viser plus haut. Et c'est ici que se concentre toute la défaillance du système ; défaillance qui fait aussi sa force.

Dans un environnement médiocratique, l'individu en question n'a aucune intention de progresser. Sa vocation première et unique c'est de rester à sa place et de faire ce qu'il sait faire ou ce à quoi il est assigné. Ni plus, ni moins. Et ce n'est qu'au gré du bon vouloir de son supérieur qu'il pourra évoluer vers le grade ou l'échelon suivant.

Ceci crée entre chacun des niveaux de cette pyramide de la médiocrité à la fois une dépendance et un attachement particulièrement solide. Et c'est de cette équilibre au demeurant fragile que ce système puise sa puissance. Chacune des composantes de cette structure est solidement ancrée dans le dispositif car elle est mue par l'énergie la plus puissante qui soit, celle générée par la peur de perdre son poste.

Chacun est conscient que celui qui se trouve à l'échelon inférieur est susceptible de prendre sa place. Chacun à la prétention de prendre la place de celui qui se trouve au niveau supérieur.

Et chacun se doit donc d'exercer son autorité de manière rigoureuse, et parfois avec beaucoup de zèle sur ses subalternes tout en veillant à faire tout ce qu'il faut afin de plaire à la hiérarchie.

Dès lors quiconque afficherait des compétences ou aurait des agissements susceptibles de faire de l'ombre on son manager pourrait être immédiatement éjecté avec comme premier grief, sa médiocrité. Cette même médiocrité qui lui assurait sa place au sein de l'institution. C'est là une autre sournoiserie de ce système. Dans le processus de recrutement, le responsable veille avant tout à ce que le subordonné n'ait pas toutes les qualifications requises afin que ses compétences soient toujours inférieures aux siennes et pour que, le cas échéant, il puisse faire valoir son incompétence le jour où il voudra s'en séparer.

Il faut souligner qu'en matière d'exclusion, le système médiocratique ne manque pas d'ingéniosité. Du célèbre placard, au harcèlement moral en passant par la marginalisation, tous les moyens sont bons pour faire craquer

l'empêcheur de tourner en rond. Dans une telle organisation on privilégie le fait de pousser les gens à partir par eux même plutôt que de les mettre à la porte et de risquer de longues procédures qui pourraient se retourner contre le système.

Dans un environnement dominé par la médiocrité la moindre ambition est tuée dans l'œuf. Il va sans dire que tous ceux qui pourraient prétendre à de plus hautes responsabilités ou qui souhaiteraient proposer une autre manière de faire, se retrouvent immédiatement mis au ban de l'organisation à laquelle ils appartiennent.

Ils deviennent des parias que l'on pointe du doigt et que l'on désigne comme des égoïstes, des égocentriques et des assoiffés de reconnaissance, de gloire et de pouvoir.

Dans une organisation médiocratique qui se respecte l'ambitieux est donc un intrus, particulièrement mal vu.

Au point qu'il devient même honteux de le fréquenter.

Les médiocres se dressent alors devant vous comme un seul homme pour vous barrer la route et faire obstacle de leur corps s'il le faut. La réaction est redoutablement efficace. L'ambitieux est une cible à abattre parce qu'il ne respecte pas les règles, parce qu'il veut prendre la place des autres et parce qu'il n'hésitera pas à marcher sur ses camarades pour atteindre son objectif. Les raccourcis sont vite trouvés pour faire passer l'expression de la moindre prétention pour la pire des infamies.

Et même si par miracle vous vous en sortez et que vous réussissez à gravir les échelons en marge du système, vous n'êtes pas pour autant au bout de vos peines. Tout est fait pour jeter sur vous le voile de la suspicion.

A partir du moment où votre succès n'a pas été voulu et validé par le régime médiocratique, cela signifie automatiquement que vous avez usé de moyens illégitimes, illégaux ou immoraux pour aller au-delà de la limite qui vous a été imposée.

Il n'y a pas de place pour les talents, les rêveurs, les utopistes et autres passionnés. Tout cela est inexistant de fait. Personne ne doit évoquer de tels sujets. Il faut même tout faire pour se comporter de manière à ce que tout le monde comprenne que vous n'aspirez à rien de plus ni de moins que ce que l'on voudra bien vous concéder. L'ordre établi passe avant tout, même si c'est au détriment de l'intérêt général ; car ce qui prévaut ici ce n'est pas tant le bien être ou le progrès d'un groupe, mais la pérennité du système. Il faut maintenir le plus grand nombre dans l'idée que la médiocrité est ce qu'il y a de plus confortable et de plus rentable. Après tout il est vrai qu'il est plus facile de se sentir proche d'un médiocre. Ce genre d'individu est à la portée et cela le rend faussement appréciable. Inconsciemment l'idée selon laquelle il est possible de s'en rapprocher a germé mais il ne faut jamais chercher à le dépasser.

Cette règle fondamentale a réduit à néant ce qui a fait avancer le monde pendant des millénaires ; le progrès. Faire mieux que par le passé, mieux que les autres, mieux que ce que l'on sait déjà. C'est notamment le désir qui animé l'élève face à son maître. Le premier n'a-t-il pas pour vocation naturelle de dépasser le second ? Cela ne veut pas dire qu'il y parviendra forcément. Et cela signifie encore moins qu'il lui manquera de respect, s'il y parvient.

D'ailleurs tout maître digne de ce nom s'assigne pour mission de porter son élève à des niveaux supérieurs à ceux qu'il a lui-même atteints. Au contraire, dans un système médiocratique, il fait tout pour le limiter, le réduire, en lui donnant l'illusion qu'il est là pour l'élever. Il veille à le garder à bonne distance pour que jamais là encore il ne prétende devenir meilleur que lui. La médiocrité a donc réduit à néant la fonction de mentor au profit de celle de menteur.

Dans une organisation médiocratique le mensonge est un pilier à la fois bancal et vital. Comme il faut systématiquement sauver les apparences, on y recourt à outrance. On ment sur tout, partout, tout le temps et à tout le monde ... à commencer par soi-même.

On dépense une énergie folle pour éviter d'être pris à défaut et donner l'illusion que l'on sait faire, que l'on est intelligent, beau et honnête. La fameuse technique de la veste sur le siège pour faire croire que l'on est encore au bureau en est l'illustration la plus éclatante. Au lieu de s'échiner à sauver les apparences, on pourrait tout aussi bien mettre cette inventivité au service de choses à plus forte valeur ajoutée. Mais ce serait aller à l'encontre de ce qui fait l'essence même du système médiocratique.

Ce système a fait de l'argent une fin en soi. Ses acteurs pensent fric, rêvent de fric, vivent pour le fric et sentent le fric. Le but de toute une vie c'est d'en avoir beaucoup, partant du principe qu'il n'y en aura jamais assez, puisque l'argent n'a pas d'odeur.

La connaissance est brûlée vive sur l'autel de la monnaie. On a définitivement confondu ce qui est gratuit de ce qui n'a pas de valeur.

Alors qu'une bonne liasse de billets, solidement harnachée par un vulgaire élastique. Une bonne liasse de billets bleus dont on se frotte les doigts, sans redouter de se les brûler. Une bonne liasse de billets au papier bien gras et qui porte les empreintes et les bactéries de toutes les mains entre lesquelles elle est passée. Une bonne liasse de billet ça a une valeur instantanée. Ça nous donne tout de suite de la consistance. On se sent plus beau, plus fort, plus riche. On en oublie systématiquement le fait que finalement ce n'est que du papier qui n'a de valeur que celle qu'on a bien voulu lui donner. Tout n'est qu'affaire de croyance, pour ne pas dire d'illusion. Et puis tout est tellement rapide dans ce monde où les fortunes se font et se défont à la vitesse de la lumière, que nous n'avons pas le temps de nous remettre en question. Non. A quoi bon finalement ?

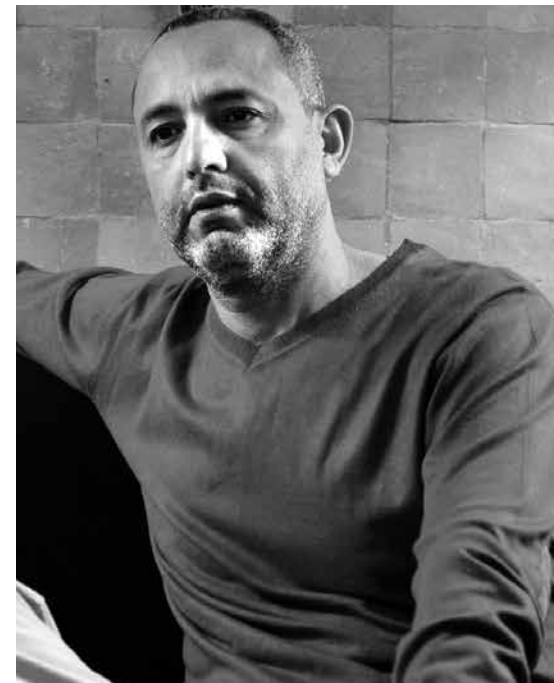
Mais ce modèle médiocratique est sans doute en train d'atteindre ses limites.

De jeunes générations vont arriver à l'âge de raison sans savoir vraiment dans quel monde ils vivent, sans richesses culturelles, sans connaissances, sans repères, sans valeurs solides. Elles ne pourront pas supporter le poids de l'édifice qu'on veut leur faire porter ; à la différence de leurs aînés, qui se sont fait une raison et qui se sont accommodés de cette situation en décidant de jouer le jeu. Eux savent au moins qu'ailleurs ça se passe autrement. Et à ce niveau de pression dans la marmite, on ne se soucie plus de savoir si ailleurs c'est meilleur ou pire. Le fait que ce soit différent suffit à donner à cette volonté de changement tout son fondement et sa légitimité. Avec la force et la vigueur qui est là leur ils auront l'intelligence de faire évoluer les mentalités, de l'intérieur.

Le nerf de la guerre sera la solidarité et l'entraide pour affronter les hordes de médiocres qui divisent pour éviter que l'on brise les murs et les plafonds de vers qu'ils ont érigés. Face à cette organisation pyramidale, les jeunes sauront opposer une structure amovible. Elle prendra la forme qui s'impose de manière aussi fluide et rapide que l'eau. Les médiocres n'auront pas prise, ils n'auront plus pied, ils n'auront plus qu'à se laisser flotter.

LA PEUR

MOHAMED MOUFTAKIR



Mohamed Mouftakir
Réalisateur

- La peur, tu as bien dit la peur, mon enfant ?

- Oui, c'est quoi la peur papa ? Est-ce vrai que c'est juste un mot qu'on ressasse, et que les vrais hommes ne doivent pas avoir peur ?

- Oui, c'est juste un simple mot. Un mot qu'on utilise et qu'on entend tous les jours, sans savoir ce que cela signifie vraiment, mais est-il vraiment un simple mot mon enfant ?

- C'est quoi alors la peur, papa ?

- La peur est un sentiment qu'on ressent chaque seconde, chaque minute, chaque heure et chaque jour. La peur est un sentiment qui nous accompagne toute notre vie.

- A-t-on vraiment peur ?

- Certains vont te dire oui, d'autres répondront, parfois, d'autres affirmeront jamais.

- Disent-ils la vérité ?

- Oui, ils la disent, car la peur c'est nous. La peur nous fait et nous fait avancer. Elle nous guide et nous handicape à la fois. L'Histoire de l'humanité est l'histoire de sa peur, sa peur face à l'existence, face à l'inconnu, face au néant. La peur est cette substance motrice qui nous aide à contrôler le monde, à le maîtriser pour qu'il nous fasse encore plus peur.

- Et toi, as-tu peur, papa ?

- Oui, j'ai peur ! J'ai peur de tout. J'ai peur quand je marche dans la rue de peur d'être agressé. J'ai peur quand je mange de peur d'être empoisonné, j'ai peur quand je dors de peur d'être asphyxié, j'ai peur toujours et partout et malgré ça j'avance. J'avance pour lutter contre cette peur qui me pousse à avancer.

- As-tu vraiment peur, papa ?

- Oui, j'ai trop peur mon enfant ! Peur pour les enfants qui naissent chaque jour, chaque heure, chaque minute et chaque seconde. J'ai peur pour eux, pour ces âmes innocentes qui voltigent heureuses et ne sachant pas ce qui les attend au tournant, une fois adultes. J'ai peur pour leur avenir incertain et plein d'embûches... J'ai peur parce que je suis sûr que ce qui les attend risque d'être effrayant !

- As-tu toujours peur, père ?

- Oui, et comment ! J'ai peur parce que l'être humain est devenu irresponsable, une sorte de virus malin qui détruit ce petit Éden qui nous a été offert et qui s'appelle la terre. J'ai peur parce qu'on ne construit rien pour l'avenir et que l'instant présent s'est accaparé de toute notre attention et commence à nous guider, sans projets pour l'avenir, rien que pour le profit immédiat et insoucieux. J'ai peur parce qu'on est devenu les maîtres

de la terre, sans sagesse et sans bienveillance.

- Je n'arrive pas à croire que tu aies peur, papa?

- Si, J'ai peur parce qu'on pense à soi, jamais à l'autre. J'ai peur parce que l'adage « Après moi le déluge » est devenu notre devise. J'ai peur parce qu'on a oublié que le bien-être de l'autre est automatiquement le mien, j'ai peur parce qu'on a commencé à penser petit, étroit et restreint, au lieu de penser grand, profond et large.

J'ai peur parce que je sens un danger qui pointe à l'horizon et dont nous sommes l'unique responsable.

- Pourquoi as-tu peur, papa ?

- J'ai peur parce que l'être humain est un mauvais dieu qui a raté la chance et l'occasion de faire de sa terre un paradis... J'ai peur parce que l'être humain est un bon Satan qui gère mieux l'enfer qu'il a lui-même construit en donnant libre court à ses fantasmes les plus meurtriers. J'ai peur parce que l'être humain a réussi à voir l'autre comme un ennemi qu'il faut combattre au lieu de le considérer comme un ami avec qui il faut construire, construire un monde meilleur, pour soi d'abord et pour sa progéniture après.

- Pourquoi as-tu si peur papa ?

- J'ai peur parce qu'on danse et qu'on chante de moins en moins. Parce que les fêtes sont devenues de plus en plus rares, parce qu'on ne célèbre rien. J'ai peur parce qu'une voix lugubre, sortie de nulle part tonne au fin fond de chacun de nous, lui interdisant ce qui fait l'essence même de l'être humain, à savoir la joie de vivre, de célébrer sa beauté, son corps et de danser tel un Dionysos joyeux...

- J'ai peur parce que je vois du noir partout, dans les habits, autour des visages et dans les rideaux qui obstruent

nos petites fenêtres, nous empêchant de voir ce beau soleil qui nous est offert, pour que nous éclosions et vivrions, sourire aux lèvres. J'ai peur parce qu'on prêche beaucoup, plus qu'il ne faut au lieu de chanter en chorale l'hymne de la joie.

- Vas-tu avoir toujours peur papa ?

- Oui, je vais toujours avoir peur mon enfant, parce qu'on a tué le féminin en nous. Parce qu'on a enfermé la femme entre des murs sinistres, dans des habits glauques et dans des idées rouillées. J'ai peur parce que la voix des prêcheurs ignorants s'élève et s'entend plus fort que celle des philosophes illuminés...

- J'ai peur parce que le monde devient plus masculin jusqu'à la goujaterie, passant sous silence tout ce qui est fin et féminin. Un monde devenu faussement masculin, où une pseudo virilité est devenue l'idéal recherché, par une jeunesse perdue, abandonnée et livrée à elle-même.

- De quoi as-tu peur au juste, papa?

- J'ai peur des machines quand ce sont elles qui nous gouvernent au lieu des grandes valeurs. Quand nous devenons, nous les êtres humains, des sujets à leur service au lieu qu'elles soient là pour nous rendre heureux... Oui, j'ai peur de tout ce qui ne ressent rien, qui ne réfléchit pas et qui exécute des ordres anonymes... Oui j'ai peur des réponses toutes prêtes camouflant les bonnes questions qui dérangent notre faux bien-être. Ce leurre que nous poursuivons incessamment, sans guide et sans sagesse.

- Tu me demandes si j'ai peur ? J'ai peur d'avoir tué l'enfant en nous ! J'ai peur quand on abat sans pitié les animaux, qu'on les pourchasse, qu'on les liquide et

qu'on croit qu'ils sont là, rien que pour satisfaire notre avidité morbide et non pas pour vivre en paix avec nous et participer à l'écosystème.

- J'ai peur pour les forêts qui brûlent, pour les oiseaux qui disparaissent et pour l'eau qui devient de plus en plus rare. J'ai peur lorsqu'on ne croit plus à la différence et qu'il faut uniformiser le monde. J'ai peur de l'argent et de son pouvoir.

- J'ai peur des juifs, des chrétiens, des musulmans, des mormons, des sectes quand ils croient que chacun a raison et que l'autre a tort et qu'il faut à tout prix l'éliminer et le liquider.

Oui, j'ai peur !

- J'ai peur, des Américains quand ils ne s'appuient que sur leur force pour contrôler le monde et convaincre. Des Russes quand ils ne se basent que sur leur puissance pour dire qu'ils sont encore là pour ramener la justice. Des Chinois qui misent sur leur nombre pour défier le monde. Des Européens qui croient toujours avoir raison et qui font la guerre au nom de la soi-disant démocratie et les droits de l'Homme. Des Africains qui se déracinent et se répandant partout dans le monde sans boussole.

- J'ai peur des exigences insensibles de la Banque Mondiale et des recommandations insensées du Fond Monétaire International !

Oui, oui, j'ai peur ! J'ai peur de ces nouvelles maladies ravageuses et inconnues qui nous ont envahi.

- J'ai peur de perdre les miens et de ne jamais les retrouver, ni ici ni dans l'au-delà.

- J'ai peur de te perdre toi et de perdre le vrai sens de mon existence et de voire dieu dans les différents visages de Satan qui se prolifèrent partout, là où on va...

Oui j'ai peur mon enfant, mais je continue quand même à avancer, les yeux grands ouverts, armé de courage et d'espoir, mes seules armes dans ce monde où les armes destructrices ne manquent pas. J'ai peur, mais il ne faut pas que je baisse les bras et t'abandonne, seul dans ce monde hostile et impitoyable. J'ai peur, mais il faut que je sois là pour toi, pour te protéger et te guider. J'ai peur, mais il ne faut pas que je fasse marche arrière et être toujours là, pour toi et pour tous les autres enfants du monde.

- Et toi mon fils, as-tu peur ?

- Non, pourquoi devrais-je l'avoir ?

- C'était juste une question.

- Je peux sortir jouer dehors papa ?

- Oui, mais ne t'éloigne pas trop, il va bientôt faire nuit.

DE QUOI AVONS-NOUS PEUR ?
OU PLUTÔT
DE QUI AVONS-NOUS PEUR ?

MUSTAPHA GUILIZ



Mustapha Guiliz
Écrivain et enseignant

De notre manière de faire la politique. De la place de la culture dans notre pays. De notre école délabrée. Mais diriez-vous : «C'est la même chose». Oui. Puisqu'aussi la politique, la culture et l'école ont le même dénominateur commun, à savoir le facteur humain qui en conçoit les idéaux, en assure la gestion, et veille à l'exécution de leur projet. Cet homme c'est nous, notre plus gros sujet de peur.

Nous assistons de nos jours dans notre pays à un processus irréversible qui consiste à éroder la vie politique, les institutions qui en constituent le fondement. L'entreprise avait commencé bien longtemps. Nous avons fait le choix sage du multipartisme qui nous plaçait au cœur de la modernité et dans le concert des nations policées et libres. Mais ce choix, qui se devait d'être assumé pleinement, nous a manqué par à-coup. Nous en avons manqué l'esprit pour n'en garder que la forme, la nomen-

clature. Toutes les institutions politiques et toutes leur machinerie a versé dans une uniformisation de mauvais aloi pour desservir les intérêts du jeu politique sain qui en préserve les équilibres. Ce que l'on sert est plutôt les intérêts partisans pour ne pas dire partiels, toujours les mêmes, au détriment de ceux la Cité entière, c'est-à-dire de l'ensemble des partis qui s'inscrivent dans le tissu politique et partant du devenir de la nation.

Sitôt après l'indépendance de notre pays, des hommes ont fait la politique, la vie politique dans son sens généreux et courageux, avec la foi et l'abnégation dignes des grandes espérances qu'autorisaient les conjonctures. Ces hommes d'envergure ont été formés et se sont aguerris dans l'école du nationalisme. Ils ont su rester debout malgré les pires dérapages qu'on s'était permis à leur rencontre. A l'issue du protectorat, ce sont ces hommes qui avaient hissé le Maroc au rang des pays prometteurs au niveau des droits de l'homme et de la prospérité, encore de l'homme. Mais l'on avait vite fait de nous réveiller sur des lendemains qui déchantent. Nous nous sommes forgés une triste réputation avec ces lieux d'incarcération et de détention dont les seuls noms font encore peur aux citoyens. Le pays s'est emprisonné lui-même dans ses propres schémas de répression et de régression dans la pratique des droits de l'homme reconnus universellement. Pourquoi donc ce rappel ? Les procès ubuesques en cascade auxquels on assiste de nos jours nous confirment dans notre vocation d'achever ce résidu d'espérance que l'on nourrissait encore. Ils confirment par la même occasion notre régime dans sa triste vocation de concevoir la politique sur le mode répressif. C'est que nous ne nous

sommes pas retrouvés dans le sens de la politique, qui relève beaucoup plus chez nous de la gestion du sécuritaire, et non d'une exploitation des potentiels, d'une création des richesses au moyen des principes et des modes opérationnels qui sont ceux de la politique à savoir la confiance mutuelle entre les partis engagés dans ce champ vital qu'est la nation. C'est qu'en politique, on n'a pas toléré les différences, et, du coup, on n'a pas su les gérer. On s'aligne souvent sur des positions qui ne sont pas profitables à tous. Partis politiques, corps associatifs, syndicats – ceux qui ne font pas le jeu sont ou domestiqués ou brimés – sont dociles parce qu'ils s'inscrivent dans cette conception qui réserve un traitement unique du politique dans leur méthodologie de travail sacrifiant l'intérêt commun à l'intérêt particulier.

Entre les exigences partisans et l'intérêt commun, la loi de l'équilibre n'a pas été préservée. D'où cette absence de consensus qui nous rattrapera inmanquablement. La réponse sécuritaire n'a jamais fait ses preuves ; elle est insuffisante. Elle aggrave le sentiment de ras-le-bol chez celui qui est censé bénéficier des dividendes de son inscription dans le champ politique, non d'en subir les affres : le sentiment d'être marginalisé, lésé, écrasé. Une politique de cette vocation donne plus l'impression d'insécurité ; jamais elle n'inspire le sentiment de confiance parce qu'elle relève de la faiblesse, de l'insuffisance et de la peur, c'est-à-dire de la paresse des décideurs et de leur manque d'imagination.

Cette politique tourne le dos au citoyen à qui on exige des devoirs sans que l'on s'acquitte en retour de ses droits : la santé, le logement et l'éducation pour ne parler que

des secteurs qui sont à la traîne dans la gestion de la chose publique dans notre pays. Les temps changent, mais non notre vision commune du politique. C'est cette vision, ce projet qui manquent de manière pathétique, inquiétante. Le cafouillage et l'improvisation règnent en maîtres avec des plans de développement inaboutis qui sacrifient des générations et installent le pays dans l'attente de ce qui ne vient pas. Et en politique, cela ne donne rien, ou pire encore, un retour en arrière dévastateur. C'est inefficace, nocif parce qu'il sape les fondements de l'espérance, du civisme, et, sans civisme, le sens de la patrie s'estompe.

On prétend forcer les gens à penser la même chose que nous, à les faire entrer dans le même moule de la pensée unique qui ne tient pas compte des divergences d'opinions, de crédos et de méthodes d'approche. C'est une chimère, une chimère très onéreuse pour ceux qui ont fait le choix de la cohabitation profitable pour tous. Autrement, c'est le passé qui nous rattrapera. Il faut épouser son temps et donner leurs chances à tous les potentiels que recèle le pays sous peine de disparaître dans le chaos.

Pour une fois, nous n'aurons peur que des actes que nous aurons engagés, de manière responsable ou non. L'absence d'investissement dans la culture, la culture comme antidote de la montée en puissance de toutes parts de l'insignifiance, est un cas à méditer. C'est un sujet de peur tracassière qui est chevillée au corps du Marocain soucieux de l'avenir de la société à laquelle il fait foi. Comme il en est de la politique, la culture est elle aussi prisonnière de cette vision étriquée, dévitalisante.

Certes, il y a une vie culturelle qui se manifeste tous les jours à travers des activités brillamment créatrices, en particulier dans certains domaines tel l'art pictural. Mais la remarque qui s'impose à l'observateur est que toutes les manifestations de l'esprit demeurent l'œuvre de personnes- individus hommes et femmes- qui sacrifient beaucoup pour honorer des vocations dont elles se sentent investies. C'est le propre de la culture. Oui ! Mais pour le décideur politique, les angles d'attaque, les conceptions diffèrent car les temps ont changé. A l'heure de l'investissement dans la culture, comme dans le sport par exemple, il temps de donner un coup de pouce au projet dont on ne voit pas sous nos cieux clairs l'ombre de l'ombre. Le préalable d'abord. Un climat propice à l'expression des idées, de styles, des talents. Pour cela, des politiques publiques qui favorisent l'éclosion des vocations doivent être mises en place dans un projet et une vision d'ensemble. Ces lieux sont les écoles de peintures, d'art dramatique, de sculpture...etc. Nous en avons très peu ou pas. Cette absence, qui a ses raisons dans la politique, est due au fait qu'on n'a pas encore saisi l'idée que notre économie, d'abord, gagnerait beaucoup à investir dans ce secteur d'activité et, ensuite, notre société s'ouvrirait au monde à travers les formes artistiques qu'elle adoptera et qu'elle pratiquera de façon très heureuse. La culture nous inscrira forcément dans la marche du monde où nous frayerons une voie sans les dérapages de l'obscurantisme qui entachent notre parcours par moments. La culture est notre rempart contre ces moments de délire inspirés par le fanatisme qui n'est qu'un succédané de l'ignorance.

Toute révolution est d'abord culturelle. Toute évolution aussi. Mais nous n'évoluerons pas sans idées, sans imagination. Et la culture ouvre sur les idées ou du moins sur les interrogations judicieuses qui rendent les esprits aptes aux débats jamais clos, jamais définitif.

Nos plus grandes villes offrent en un mois le même nombre d'activités culturelles que propose en une semaine une petite ville de province dans un pays qui a fait le choix de la promotion de la culture. Ce qui découle de cette vision de la culture, qui elle aussi manque de vision, est que le citoyen manifeste peu d'estime à l'endroit des productions de l'esprit ; aussi ne lit-il pas, ne fréquente-t-il pas le peu de représentations théâtrales, ne va pas au musée... La conséquence est une atrophie de la vie culturelle. La production elle aussi, parce qu'elle manque de réception, de juges qui la fécondent, perd de sa qualité et de sa profondeur. Sa vie s'étirole dans l'indifférence généralisée.

La culture est le nerf de la vie d'une nation. Elle ne se confond pas avec le folklore, mais s'édifie à partir de l'essentiel, c'est-à-dire la préservation du socle de la nation, son exception, son identité intime, son âme, à l'heure où la vague déferlante de la mondialisation, tout comme le particularisme ethnique, constituent de sérieuses menaces. Nous sommes exposés à l'érosion de notre spécificité culturelle pour ne pas dire notre identité, mot effroyable, si nous ne réalisons pas ce travail de promotion des valeurs qui nous arriment à nous-mêmes à la communauté du monde, car l'idée de se refermer sur soi est plus préjudiciable à notre culture que l'idée de voir se dissiper ces valeurs au profit d'une marchandisation de mauvais aloi de notre

patrimoine ; nous n'aurons pas de place dans le monde qui se referme de plus en plus sur ceux qui se refusent à suivre sa marche irréversible. Nous devons mener ce défi avec l'idée souveraine qu'il n'y a pas une culture qui vaut mieux qu'une autre, ni une langue supérieure à une autre. Toutes œuvrent de concert au service de l'homme qui travaille avec ardeur pour jouir d'une place au soleil, la même que celle d'un autre.

L'autre grand sujet de peur, c'est l'école, notre école qui vit de problèmes, des drames à n'en pas finir. Cette institution vit depuis plus d'un demi-siècle dans l'errance pédagogique et managériale des plus inquiétantes. Là aussi, le secteur de l'enseignement a manqué aussi bien de vision que de visibilité. Les responsables qui se sont succédé n'ont pas trouvé malheureusement ni les idées ni les méthodologies de travail qui devaient faire sortir l'école du marasme dans lequel elle ne cesse de s'enfoncer. Résultat : déperdition d'énergies, de talents et même de vies.

Notre école n'a jamais ni servi ni adopté de manière très heureuse l'élève. On peut rater son parcours scolaire pour un rien tant l'élève s'y sent positivement livré à lui-même face au défi de l'apprentissage dans sa gravité la plus désarmante. Plus même, on a tout fait pour rendre la tâche impraticable à l'enseignant par manque de moyens efficaces, aussi bien matériels que moraux. Si la pédagogie est une variante de l'amour, elle est aussi fonction des vocations et non de réussites professionnelles critériées sur la base de la rentabilité et autres paramètres du marché. Longtemps, on a sacrifié la formation professionnelle de l'enseignant ; actuellement encore, on la soumet aux vulgaires exigences du secteur privé.

Nos enfants ne savent plus lire un texte même à la fin du collège. Ceux qui réussissent, à coup de cours particuliers, ne savent pas ou peinent à relier deux idées. C'est le résultat de cette marchandisation de l'école qui n'est plus conçue comme un sanctuaire gardé pour l'expression des idées, l'épanouissement des vocations et l'apprentissage du civisme, mais plutôt de la réussite personnelle, et, exclusivement, de la réussite professionnelle. Notre école, privée ou publique, est vue comme un tremplin pour forger des carriéristes, ce qui n'est un mal que dans la mesure où ce travail n'est pas soutenu par une véritable culture fortement imprégnée des principes humanistes. Notre échec est la conséquence directe de tous les plans successifs pour réformer l'école et qui ont tantôt montré leurs limites tantôt échoué parce qu'on les a abordés sans le souci majeur qu'on avait à charge d'âme chères et partant du devenir d'une nation. Et au vu de ces marqueurs, notre école s'éloigne des standards des pays qui ont fait de l'école le fer de lance du progrès. Notre université n'a pas de place dans les classements parmi les universités des nations qui œuvrent pour une place de choix dans l'échiquier humain.

Là aussi un énorme travail n'a pas été fait, mais qui exige d'être fait sous peine de chaos général qui menace notre nation des pires blessures de l'histoire. Et on ne fera assurément pas ce travail, et pour longtemps, tant que sévissent les conditions de paupérisation dans laquelle se trouve plongée notre école. Il n'y a qu'à voir l'état matériel de nos salles de classe, les programmes pédagogiques d'une conception intellectuelle d'un autre âge, d'une autre mentalité, ce qui les rend impraticables dans le temps et selon les logiques de l'apprentissage.

Leurs unités pédagogiques sont impossibles à assimiler, indigestes, ineptes parfois. La surdité que les administrateurs de ce secteur opposent à toute critique constructive continue d'aggraver cette situation et d'enfoncer l'école dans l'enlissement endémique dans lequel elle se trouve.

Les temps ne sont plus ni à la vitupération ni même à la critique inféconde ; on n'a pas le droit de se constituer prophète du malheur à l'endroit de son propre pays. Il est temps de considérer les richesses nombreuses de ce pays comme un festin auquel tout le monde est convié, non un gâteau à se partager entre les nantis imbus de leur pouvoir.

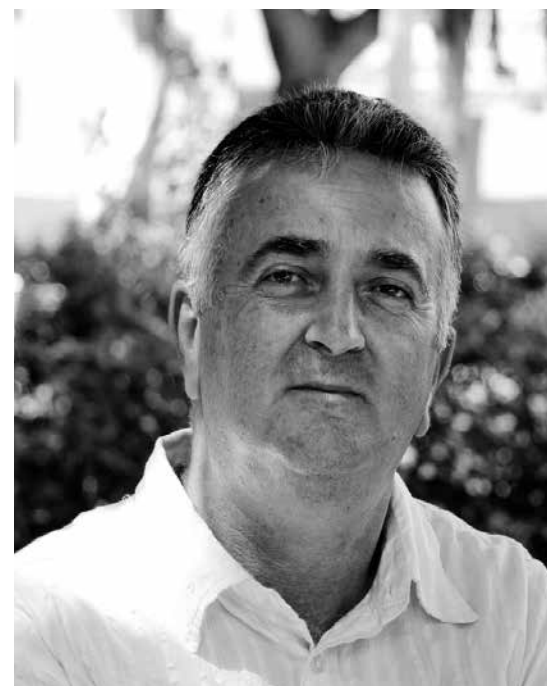
Il est encore temps de rechercher aux questions pertinentes les meilleures réponses et s'atteler à la tâche qui consiste à remédier à ces problèmes qui deviendront un jour une crise insoluble si aucune réponse n'est trouvée.

Et pour ce faire, il faut avant tout renouer dans ce pays des liens solides avec une vraie éthique de la responsabilité.

Nous n'avons plus le droit à la fatigue dans la voie de la concorde et de la paix.

JEUNESSE, MON AVENIR

MAMOUN LAHBABI



Mamoun Lahbabi
Écrivain

Dans son invitation à participer à cet ouvrage collectif, Abdelhak Najib pose cette question de l'atonie qui frappe la marche de notre pays : de quoi avons-nous peur ?

Je suis tenté de répondre, tout de go, que je n'ai peur de rien sinon de l'ambition que je nourris pour ce Maroc dont l'air emplit mes poumons, dont les odeurs façonnent le parfum que je hume, dont la terre s'agrippe à mes talons où que j'aïlle et où que je sois.

Il ne s'agit pas d'être le laudateur zélé ou le « mégalophraseur » d'une terre qui cherche encore ses repères, qui se débat dans des contradictions aux dénouements hypothétiques en titubant ici ou là et en feignant ignorer que chaque victoire arrachée à l'archaïsme et à la pauvreté est effacée par une défaite face au conservatisme et à l'injustice.

Il ne s'agit pas non plus de rester le témoin passif, l'observateur muet d'une société qui vibre de toutes ses

voix, qui réclame une énergie à la fois individuelle et collective afin de redonner souffle et ouvrir les portes d'un lendemain impatientement attendu.

Mais peut-être s'agit-il de rappeler que le futur, ce seul temps qui nous reste à vivre, doit constituer la visée première animant la volonté de chacun et de tous.

Comment parler d'avenir sans parler de la jeunesse, cette génération qui est elle-même un peuple, comme disait Tocqueville. Puisque demain appartient déjà à ce peuple en devenir, comment alors ne pas s'en préoccuper aujourd'hui ?

Quel compte devons-nous rendre à l'Histoire si nous demeurons sourds et aveugles au désarroi de cette génération ? Les fautes commises coûteront, certes, mais nous paierons surtout la cécité face à cette déferlante qui emportera tout sur son passage en hurlant que l'erreur humaine a engendré l'horreur humaine.

Avons-nous raison d'avoir peur face à cette jeunesse désœuvrée, désorientée, dépouillée de toutes perspectives, rêvant d'un ailleurs fantasmé et exhibant déjà les stigmates de la vieillesse ? Par bien des aspects, vieillir n'est-il pas se laisser dépasser par sa propre vie et n'en plus rien attendre ?

Il n'y a aucun charme au dépérissement et à la décadence.

La jeunesse, me semble-t-il, n'aspire pas à l'impossible, ce qui d'ailleurs la condamnerait à la frustration, mais simplement à une vie meilleure, celle qui contient un peu de ses désirs : une place digne de ce nom dans une société où l'avenir est plus prometteur que le passé ; un rôle, aussi, pour participer à la marche collective et ne pas subir la sensation mutilante de l'inutile et du dérisoire.

Être et appartenir. S'exprimer et être écouté. S'indigner et contester. Car il est juste de se révolter quand la révolte apporte un peu plus de justice.

Il n'est pas vrai que ce qui est fait est la seule possibilité sélectionnée parmi toutes les possibilités. On peut toujours faire différemment pour obtenir mieux et plus à condition de conditionner les choix au bénéfice des plus humbles, des moins nantis. Il n'y a jamais de vérité absolue dans une décision, seulement une hiérarchisation des intérêts.

On le sait bien, tous les choix sont arbitraires.

La jeunesse a soif d'une autre réalité. C'est la force la plus vive de la société, la plus apte à inventer le monde nouveau qui, fatalement, relaiera l'ancien. Il n'est de notre pouvoir ni d'arrêter le temps, ni de le remonter à rebours. Nous pouvons, tout au plus, nous bercer de l'illusion de le ralentir. Alors, contrarier l'élan de la jeunesse, c'est se condamner à l'apathie et à l'immobilisme. C'est jeter une dangereuse hypothèque sur le futur.

Ce n'est pas de l'angélisme que d'imputer à la jeunesse un rôle moteur, de dynamique sociale ; mais seulement lui reconnaître le privilège de posséder l'avenir. Alors, gardons-nous de la précipiter et de l'enfermer dans les régimes de la déception et de la dépression. Car elle ressent un ardent besoin de mouvement et de changement afin de libérer ses capacités créatrices.

Dans son essence même, la jeunesse est nourrie de nouveauté. Son aspiration est invariablement tournée vers un monde à construire. La vie réelle ne lui suffit pas et elle reste affamée d'inconnu. Dans le sillage de Rimbaud, elle scande encore que « La vraie vie est absente ».

N'est-il donc pas nécessaire et urgent de la faire participer à l'édification de ce monde nouveau qu'elle sera amenée à gérer ?

Ce n'est pas non plus de l'assistance que d'instaurer les fondements indispensables à son épanouissement en levant les barrières qui l'empêchent de rêver, d'oser : l'école – celle qui construit l'esprit-, la formation – celle qui qualifie-, l'emploi – celui qui garantit un minimum vital-, la liberté d'expression – celle qui permet de mieux respirer-, la liberté de création – celle qui ouvre les portes du rêve....

Quoi de plus normal que de revendiquer une part due à l'appartenance à une même collectivité soucieuse de paix sociale et de justice ?

L'absence de perspective conduit immanquablement à la frustration et partant à la violence. Une jeunesse qui n'a rien ne peut longtemps se suffire de ce rien. Autant que le dénuement, la résignation est une maladie grave pouvant déclencher des réactions brutales.

On le sait bien, la nature a horreur du vide.

Le propos n'est pas de tout précipiter pour combler ce vide, mais de penser des projets ouvrant les mêmes chances pour tous à l'écart des privilèges et des passe-droits afin que s'exprime le talent en place de la faveur. Le calcul égoïste est létal pour la société. Il creuse les différences, attise les rancœurs et alimente les haines.

Certes, nous avons d'immenses retards à rattraper. Paradoxalement, ces retards nous offrent d'innombrables expériences pour nourrir notre réflexion.

On le sait bien, il y a des retards qui donnent de l'avance.

Il ne s'agit pas ici de faire du jeunisme par l'apologie d'un âge quelconque, mais bien de pousser un cri face au spectacle effarant d'une jeunesse désabusée de la vie, livrée à la précarité, et dont le rêve d'ailleurs se perd, trop souvent hélas, dans les profondeurs des mers. Ce désir d'exil hurle-t-il un dégoût de l'existence ou bien une tentative détournée de suicide ?

Y'a-t-il des chairs humaines et d'autres moins humaines pour rester indifférent à ce désastre ?

Le mot peur me revient en boomerang. Non, je n'ai pas peur. Je suis armé d'un enthousiasme dopé par une obsession de justice. Je ne subordonne pas ma vie à une peur quelconque, mais au contraire à mes rêves, tous ceux qui m'agitent autour d'une société plus équitable, plus solidaire. Plus humaine.

Une société où les appétits ne sont pas usinés dans le rejet de l'autre, dans le mépris des plus humbles ; mais au contraire moulés dans le partage, l'empathie et le respect de la dignité.

Socrate fut condamné à mort au motif de « corruption de la jeunesse », c'est-à-dire pour avoir essayé, par ses discours, de détourner la jeunesse de son inscription dans la réalité.

Méditons ce jugement à l'âge millénaire, et qui aura encore de beaux siècles à vivre, pour édifier une société dont on n'aura pas, un jour, à nous repentir.

«JE» EST LES AUTRES

DR IMANE KENDILI



Imane Kendili
Psychiatre, addictologue et sexologue

Jamais Rimbaud ne fut plus marocain.

Mon Maroc transcendé, aux avatars sociétaux riches en couleurs émotionnelles d'une société traditionnelle écorchée de postmodernité avérée, ensoleille d'obscurité mes nuits de réflexion. Je réfléchis à cet enfant abandonné entouré d'une famille nombreuse accroché à son Ipad ou un téléphone, hypnotisé par l'écran, prisonnier volontaire.

Je pense à cet adolescent, dont la mère levée aux aurores prépare les trois repas avant de se rendre au travail, tandis qu'il attend son retour pour quémander sa part journalière pour sa dose de haschisch, prisonnier volontaire.

Je souris à cette jeune fille de 15 ans, studieuse forcenée, pleine de rêves et d'ambition, amaigrie, chétive et anorexique, prisonnière volontaire d'une surprotection sans limites de ses parents.

Une crampe ploie mon corps à l'image du torse auto-mutilé de ce jeune toxicomane au visage angélique, au rictus monstrueux battant sa mère, prisonnière volontaire, sous le regard impuissant des voisins.

Un coup de poignard fend mon cœur devant cette aïeule à moitié aveugle mendiant avec assurance sous la surveillance cupide de son petit-fils, prisonnière volontaire.

Une comète migraineuse traverse mon esprit quand je pense à ce jeune adolescent de 45 ans, servi au lit pour son petit déjeuner de 15 heures, vide de projets et terne d'idéaux.

Ces avatars sociétaux sont la symbolique des chantiers actuels ayant impliqué cette belle idée du service militaire obligatoire pour nos jeunes ; lequel fort critiqué serait à bien y réfléchir la réintroduction du rituel de passage symbolique de l'intronisation de l'enfant en adulte.

Quel intérêt ?

L'immaturation d'une jeunesse dopaminergique, droguée de plaisir immédiat, procuré par des ascendants mus par la prénotion traditionnelle de la symbolique du sacrifice, au service de leur progéniture dans des rapports d'hyperprotection destructrice au service d'une intolérance à la frustration grandissante générant des générations égoïstes de personnalités psychopathiques et perverses descendant nos rues, armés d'immaturation intelligente, d'intolérance souriante et de certitudes factices.

Pourquoi ?

Car toujours je vois ce « sein maternel » œdipien imagé dans l'attente que mon Maroc maternant donne

sans recevoir en digne mère matrice ; sein-téléphone, sein-jeux vidéo, sein-alcool, sein-haschisch, sein-psychotropes, sein-Graal...

Ce service militaire incarne une reconstruction systématique familiale à ciel ouvert au sens thérapeutique du terme ou la figure maternelle étatique prend les rênes pour soigner sa jeunesse ivre d'oisiveté, d'irresponsabilité et de désengagement et soulager voire aiguiller une parentalité dépassée d'amour addictif fusionnel suicidant.

Nos enfants admirés par leurs géniteurs, avides de dopamine, sont notre Maroc de demain et notre avenir.

Comment leur faire préférer le bonheur de la sérotonine au plaisir de la dopamine ?

Comment insuffler la flamme d'idéaux projectifs communautaires et balayer l'étincelle idéale d'individualisme dépressogène ?

Comment sublimer nos angoisses de jeunesse en constructivité créatrice mouvante pour mon Maroc ?

Le service militaire pourrait être un foyer d'éducation civique à ciel ouvert pouvant être un des piliers principaux de l'échafaudage social postmoderne marocain tout en émoussant les injonctions contradictoires actuelles.

Mais comment travailler sur l'environnement immédiat de ces jeunes et des futurs jeunes pour établir un cadre psycho-social éclectique dans la maturité ?

On se plaint des dépendances aux substances et de l'irresponsabilité de nos enfants, de leur absence de combativité et de la mouvance de leurs rêves sans idéaux mais sommes-nous responsables ?

Oh ! Bordel de merde !

Quand on voit les proportions filles/garçons à l'université ou dans les écoles de prestige marocaines ou étrangères, on est surpris par un ratio de filles beaucoup plus important ; ces filles qu'on somme « jibi lkhok kass dial lma » * « khok messkine ma klach »** qui ont la niaque de changer les choses, qui s'affirment, travaillent et réfléchissent le monde plus que les garçons... Notre postmodernité serait-elle une course à reculons ou la famille élargie traditionnelle devenue nucléaire s'empêtre dans la dépression de la personnalisation ?

Maroc-raison et Maroc-passion dans leur beauté et leur laideur se complètent et définissent les pistes de ce travail d'éducation civique à ciel ouvert : Aidez-moi s'il vous plait !

Allons-nous distribuer des pilules roses pour « être heureux » et des pilules bleues pour être dans la « puissance phallique » aux adultes tandis que leurs rejets fument et sniffent ? Jouissons ensemble !

Baisons la vie au lieu de lui faire l'amour et ne gardons aucun souvenir du passé !

Prenons sans donner à toute échelle et surtout plaignons-nous de manquer de tout !

Elle est où cette extase du « beignet chaud » à la confiture chimérique de 2 dirhams ou le « sandwich au thon » de Abdelhak Najib, à l'image de la madeleine de Proust ?

Où est mon Maroc des marcheurs verts unis ?

Où est le Maroc de Nass Al Ghiwane ?

L'Homme est grand car il est misérable. Cette citation de Pascal qui a marqué mon adolescence bien avant la médecine ou la psychiatrie, bien avant le corps à corps

avec les drogues, bien avant les épousailles de la grande misère humaine dans ses dimensions psychologiques et sociales, s'inscrit dans une Humanité réelle, des fois si fragile et si sensible, si attachante pour qu'en un tour de main, elle devient animale et agressive.

Devons-nous remarquer ensemble pour retrouver le sens de mon Maroc ?

Un remake sensoriel émotionnel historique d'une démarche communautaire à l'unisson ou une tirelire gargantuesque au dirham symbolique et réunir les Gitons et Phédon autour d'un projet commun : une Mosquée ? Je ne sais ...

Je t'aime mon Maroc comme un enfant, comme une mère, comme une pute ou un criminel... Je t'aime les tripes à l'air !

Il n'y a pas plus humain que mon Maroc dans sa pluralité ambivalente et sa discordance existentielle rassemblant l'existentialisme de Sartre, la liberté volontariste de Schopenhauer, la morale de Rousseau et l'insociable sociabilité de Kant dans un peuple accueillant, généreux, hospitalier et riche d'un brassage génétique ingénieux par moments ou crétin dans certains. Je fais ici référence aux mariages consanguins qui ont souligné certaines pathologies organiques ou mentales par angoisse de se lier à autrui (angoisse tribale) ou par égocentrisme sectaire à multiples petites échelles.

J'ai toujours pensé que mon Maroc était une femme dans sa symbolique profonde, dans sa complexité, dans sa beauté, dans ses humeurs rassemblant en son giron ses enfants-hommes, ses enfants-femmes, ses enfants-monstres, ses enfants-fous...

La société actuelle éclatée en multiples sous-sociétés, en une frise écartelée entre société traditionnelle et société postmoderne en passant par cette fameuse dénomination de société en transition est à la base des questions actuelles. La valeur pivot d'une société étant le genre dans la société traditionnelle, le travail dans la société dite en transition est l'image ou le média dans la société postmoderne, mon Maroc se retrouve avec des injonctions contradictoires conscientes et inconscientes.

Les jeunes sont perdus. On leur présente tellement de rêves à la carte qu'ils n'ont pas besoin d'imaginer. On veut tout ici et maintenant et surtout vite.

Le média joue un grand rôle entre plastique de rêve, carrières chimériques fulgurantes sans le moindre effort, argent facile, culture inutile, plaisir immédiat et check liste de la vie ; et ce des quartiers les plus défavorisés aux quartiers les plus aisés : mêmes profils car abandon ou hyper protection s'épousent à l'unisson.

Ce média est l'élément central d'éclatement des repères familiaux également. Le héros n'est ni familial, ni du quartier, encore moins littéraire ou cinématographique il est influenceur sur Instagram et vous dit comment vivre...

Ce désir de plaisir au lieu du bonheur est le foyer de la tumeur grandissante des dépendances avec et sans substances. En Norvège on parle de la puissance du sport pour lutter contre les addictions : Sachs ou Pierce parlent d'addiction positive et négative en notant que beaucoup d'addicts au sport ont souvent abandonné une autre addiction avec substance car le sport aussi peut en devenir une ; on le voit avec ces marathoniens bigorexiques, quarantennaires et en mal de dopamine. Serait-ce une solution ?

Sachant que moins d'un marocain sur 5 a une activité physique, en sachant que les recommandations sont de 3000 pas par jour par l'OMS, que l'addiction au sucre vient en tête, que le diabète touche 11% de la population, tout ceci témoigne d'une société en proie au plaisir autodestructeur.

Aujourd'hui, ce qui terrorise c'est cette autodestruction à grande échelle: le sucre, le sel, la sédentarité, le plaisir immédiat, le cannabis, l'alcool, la cocaïne, les courses de chiens, les paris, les smartphones... Ce qui est à déployer ce serait un « service militaire » à grande échelle pour une hygiène de vie préventive, une médecine psycho-sociale dans la prévention, pour donner corps à un individu qui développe des aptitudes propres de protection de soi, pour créer un cadre et des limites à ciel-ouvert et non couvert sans oublier de laisser la place au plaisir sublime fait de frustrations aussi.

Des cours d'empathie et de l'éducation civique à l'école, une tenue réglementaire pour « l'élève » mais aussi pour le « maître » car on apprend par imbibition, on se projette, on réalise on aime et on jouit comme notre inconscient a matérialisé à notre insu. D'abord le Coping Modelling institutionnel et sociétal avant celui familial.

Il nous faut une école de la vie ouverte sur le monde, non par l'image des stars libanaises ou des influenceurs mais par l'apprentissage, la langue ou plutôt les langues, la culture et la communication avec autrui. Surtout pas derrière un avatar rassurant, angoissant et faux.

Il nous faut de l'art sublime : de la peinture, de l'écriture, de la sculpture, des écoles de cirque conjuguant art et activité physique... Il nous faut réapprendre le

plaisir de la frustration avant la réalisation, la sociabilité participative communautaire et le football en est un exemple frappant.

Nos jeunes remplissent les stades ou les cafés à regarder leurs héros mais si on voit pousser des écoles du Real ou du Barça aux côtés du Widad ou du Raja, ça reste des entités d'appartenance pas d'identification. Nos jeunes ont besoin de héros. Ils ont besoin des terrains de foot de quartier par séries. Les terrains Mitouali ou encore Fakhreddine, Daoudi, Haddaoui, Dolmi, Assila, Pitchou, Akesbi, Benbarek et tant d'autres... des héros, des légendes du sport et d'autres figures des quartiers populaires et autres, visitant librement leurs sites afin de rencontrer leurs admirateurs et insuffler la flamme d'identification et de projection. Pourquoi pas ?

Des centres en plein air, des pistes cyclables, des terrains de volley-ball sur les plages, des activités artistiques, des bibliothèques géantes, des civils impliqués, une implication communautaire au pas... Cadre oblige.

Car ces Malls à étalages indécents sont bien beaux mais quelle valeur ajoutée pour mes addicts si intolérants à la frustration ?

Il est vrai qu'une grande implication étatique concrète est palpable : 16 centres d'addictologie, une politique de santé 20-25 à pilier santé mentale et médecine addictive, mais après ?

Les postcures, les centres de réinsertion, la re-socialisation, la prévention de la rechute ? Car un addict est un symptôme d'un système familial malade. Le remettre dans le même environnement immédiat fait renaitre les rituels délétères qui ont généré comportement et aliénation.

Amoindrir la fragilité en un moment crucial de maturité comportementale au sein d'une communauté de pairs et dans un cadre fait d'obligations et d'engagements, soit l'apprentissage des limites et des règles de vie en société : quelle belle idée !

Et la santé mentale ?

Le Wellness Mental court nos rues : auto-soignons-nous en soignant l'autre sans attributs de soins réels. Pour ne pas nous noyer seuls noyons-nous ensemble.

Une paranoïa générale, un narcissisme intronisé !

Chacun de nous est acteur de santé mentale collective, de l'épicier du quartier qui tient le carnet des crédits au gardien-pacha du coin de la rue, mais aussi au patron d'entreprise responsable de la santé mentale de ses employés. Mais le soin est autre. Il demande une réelle structure, une véritable supervision, et surtout des compétences. D'où l'importance de lois régissant le soin mental.

Les deux angoisses existentielles : mourir et devenir fou prennent toute leur essence dans une société où on ne s'approprie pas ses actes, ses erreurs ou ses décisions, sauf si le succès est à la clé.

Ainsi, on entendra toujours dire un père fier de son fils, premier de la classe : « Mon fis, ouldi ». Et ce même père dira : « Ton fils, ouldek » quand son rejeton a failli. Mais le mot « notre » est rarissime.

Il est vrai que dans notre dialecte également on ressent le désengagement et la non appropriation des décisions et événements : « le verre s'est cassé » mais pas « j'ai cassé le verre » » le mur m'a frappé » et non « je me suis cogné » en reprenant des traductions littérales.

Un diabétique vous dira que c'est la faute de sa femme qui cuisine ou que le mauvais œil est passé par là.

Vous me direz : quel intérêt à ces propos ?

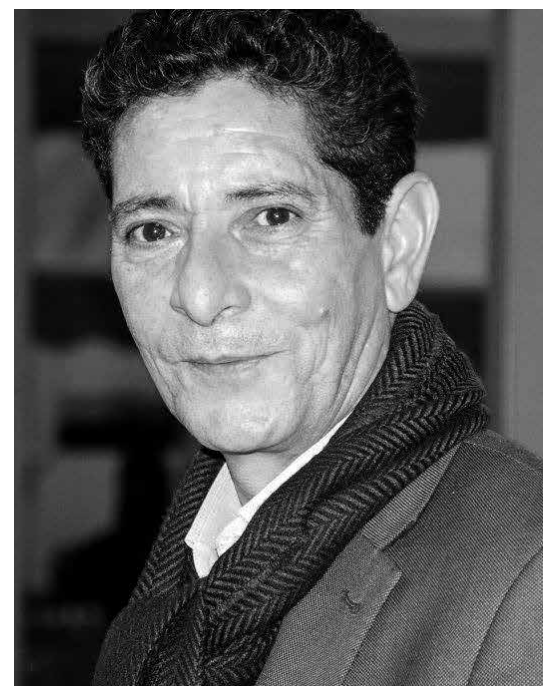
Si nous nous approprions nos actes et nos pensées, nous nous approprions nos décisions et notre santé.

Une politique préventive à grande échelle embrassant santé et société, telle est la réelle utopie de mon Maroc.

Une larme coule sur ma joue devant ce toxicomane cartographié embrassant chaleureusement le front maternel jusqu'au prochain affront passionnel. Je pleure devant cet enfant abandonné partageant son pain avec sa jeune communauté. Je souris devant ces adolescents amoureux partageant des pépites en bord de mer le dimanche. Mon regard s'illumine de tristesse devant la véracité des propos féministes d'une femme battue par son mari qui l'aime. Mon cœur s'emballe devant cette jeunesse insouciante toujours pendue au sein de sa mère qui marche vers un Maroc meilleur. Le « je est un autre » de Rimbaud devient « je est les autres » dans un même élan communautaire d'appartenance.

**QUELQUES BANALITÉS,
FATALITÉS, ABSURDITÉS ET
FUTILITÉS QUOTIDIENNES
D'UN MAROCAIN TRIPOLAIRE**

ABDELHAÏ SADIQ



Abdelhak Sadiq
Ecrivain-enseignant

Petite discussion avec la jeune femme sur la situation de la femme au Maroc, j'ai écouté attentivement ses propos et ses interrogations sur la perpétuelle incompréhension à la marocaine entre homme et femme, je ne pouvais rien répondre pour la simple et unique raison que je ne suis pas une femme, et tout ce que je pouvais dire ou tenir comme propos va m'exclure de ma masculinité pour exhiber ma féminité ontologique, chose que je ne peux faire puisque la jeune fille ne met pas sa masculinité sur la table...

Morale de l'histoire, le jour où l'un et l'autre mettront sur la table leurs moitiés respectives accepteront leur dualité masc/fem on aura fait un pas de géant (à deux). La jeune femme se leva me laissant en guise de trace à côté de ma tasse de café un vague sourire... Je me plonge dans un livre de littérature et je commence par l'arrière-cour Il se peut que la démocratie moderne dénie toute grandeur à l'écrivain (je suis peu concerné), Il se peut

que la littérature ait chu avec la religion, l'autorité, les pères (je suis peu interpellé), Il se peut que nous soyons, nous autres écrivains, des survivants ou, au contraire, des guetteurs de l'aube (là, j'y crois...), je me lève, je marche quelques mètres, le coin de l'œil de la jeune femme scrute ma démarche, me jette un sourire, je m'arrête là... Être écrivain, c'est jouer l'éthique contre le droit, l'art contre la loi, l'individu contre le nombre, le paria contre le citoyen. Rappelons que Baudelaire voulait voir inscrit dans la constitution le droit de s'en aller, et que Soljenitsyne revendiquait celui de ne pas être informé. Ma liberté, je l'attends non pas garantie par l'État ni de mes rapports avec autrui (sauf dans les relations amoureuses, où le monde semble pouvoir se réinventer dans son mystère). (...) l'amour n'étant que la rambarde qui nous retient de nous jeter dans l'abîme, à moins qu'il ne soit, cet amour, l'abîme où nous ne cessons de choir depuis notre naissance. Certes, cher R. Millet, mais si l'Écriture, l'Amour, l'Autre paraissent être salutaires, repoussoirs de cette médiocrité ambiante que nous côtoyons en rasant les murs, de peur d'être contaminés, qu'en est-il du désamour, de la folie, de la vie comme chronique d'une mort souhaitée à un moment précis. N'y a-t-il pas une lassitude qui s'installe entre mon nom et mon prénom lorsque la résistance devient à son tour une doxa pénible à partager...

Attablé en face de moi, un homme d'un certain âge prenait son thé-livre, nous nous connaissons, m'entendant dire à un ami, auquel j'avais passé Ébauches de vertige de Cioran que je n'ai que faire des commentaires qu'il allait me faire sur sa lecture, l'homme d'en face bondit de sa chaise et nous dit que la seule fonction de la lecture est

de pouvoir discuter les idées avancées par l'auteur, je me suis surpris lui disant que je n'ai aucune envie de partager une quelconque idée, ma lecture reste ma lecture, une lecture qui m'avait fait exister à moi-même dans ma forte et résistante solitude... Ne faut-il pas écrire après la lecture que déblatérer comme un hachoir les idées des autres avec une voix qui n'est pas la leur... Discussion close... Jamais une guerre civile n'a été aussi transfrontalière que celle qui secoue actuellement ce qu'on appelle d'un point de vue géo-politico-religieux le monde musulman... Voilà que des millions de personnes qui ont en commun une langue, une religion, et surtout une même direction vers laquelle ils dirigent leurs corps-prière, se livrent une guerre sans visage, sans corps, sans armes... Juste l'idée de prendre le chemin de l'au-delà en embarquant avec soi les cousins, les neveux, frères, sœurs, voire pères, mères et surtout les enfants... Et la panique s'installe, devient un dogme avec ses rites et rituels, la mort n'est plus attendue, elle est vécue, Dieu est dépossédé de sa seule arme fatale... L'homme dans ces régions et un peu partout, a perdu le bonheur de mourir, le bonheur de partir là où il doit partir selon ses croyances... Il ne peut plus emporter avec lui son corps, lequel adulé ou détruit par ses soins, il s'en trouve lui aussi dépossédé, car haché, broyé, ramassé à la petite cuillère ou au bulldozer, compacté et mis en compagnie des autres dans une fosse commune ornée d'une pierre tombale qui ressemble plus à un dictionnaire des prénoms qu'à autre chose...

Terre morgue. Alors, ne blâmez pas le poète de vous déposséder de votre désir (devoir pour certains), d'espérer le dépouiller de sa dépouille, il ne vous laissera pas lui prendre son seul diamant qui brille au firmament, sa

mort... Il ne se suicidera pas, il ne se donnera pas la mort pour fuir celle que vous lui imposez au nom de je ne sais quelle vie meilleure dans l'inconnu ailleurs... Non, mille fois non, ni par résistance, ni par défi, ni par arrogance... Tout simplement parce qu'il ne vous aime pas... Citer les villes meurtries ne sert à rien, égrainer les noms des victimes ne sert à rien... Non, un million de fois non de céder à la panique... Ce qui est drôle ici-bas, c'est le manque de courage des légumes, ils se laissent maltraiter par des fous pour une raison de survie... Drôle de destin, les fous sont des légumes, et ceux-ci rendent fous les gens raisonnables... Purée... Allons préparer un jus de carottes. Un ami m'a conseillé de masquer la caméra de mon ordi portable, il paraît que des yeux nous surveillent ; je ne le ferai pas ; depuis que je suis sur la planète je suis surveillé par le créateur, craindre un œil malveillant c'est toucher à ma foi et à mes convictions, alors que l'œil ordi fasse son travail. Trouver du travail à ceux qui m'observent... Je ne savais pas que je suis un chef d'entreprise... De plus en plus allergique à la télé, suivant les recommandations de la COP22 (moins d'émissions de sinistrose à effet de servitude), addiction à la radio dans le noir = (le silence de la lumière)... Pendant la COP22 (sous la protection des sept saints), je me suis mis à la radio, la télé me paraît polluante, les mêmes infos, pas le même effet, je préserve mes yeux pour le peu de verdure qui reste... Cherchant un livre dans ma bibliothèque, je constate qu'il en est certains qui sont rongés, je me suis rendu compte que les souris sont plus alphabétisées que les humains... Mangeons les livres, savons-nous le faire ? Sinon, mangeons les souris d'ordinateurs... Dimanche du comment-taire, un vote qui nous déclare l'insatisfaction voulue et la victimisa-

tion mise aux enchères... Qui va donc présider au destin de mes enfants, les leurs sont confortablement ailleurs, nationalisés, privatisés, heureux d'être raillés à Paris (nouvelle banlieue), grand bien vous fasse d'être esclaves de votre pouvoir dépourvu de toute consistance, vendredi prochain nous allons bien rigoler, les vainqueurs seront très surpris par les conséquences de leur victoire... Trump ? Un extraterrestre, laissons-le jouir de sa victoire et dire clairement à qui veut l'entendre que sa démocratie américaine est simple d'esprit... Ne sait-il pas qu'un territoire est avant tout une langue... Arrêtons de parler ou d'écrire en anglais (américain) et imposons l'Espéranto... Je suis certain qu'il le comprendra, puisqu'il n'est rien d'autre qu'un extraterrestre... Très rigolo qu'une grande nation s'offre les services d'un homme de qualité (surveillez la date de péremption...), ceci dit, soyons sérieux et regardons les choses en face, l'alliance prochaine entre Ras-poutine et Trompe à tout va, va rendre la terre bellement plate, alors plus de frontières, plus d'obstacles, plus d'humains, que des extraterrestres taillés dans du marbre, beaux... Et si Trump effectue sa première visite dans un pays comme l'USA, suis certain qu'il se rendra compte qu'il y a des américains de toutes les couleurs, confessions, sans oublier tous ceux et celles qui ont cru en la bannière étoilée car jadis porteuse de valeurs et d'idéaux, maintenant qui pourrait croire que celle-ci pèse, non elle pète... et ça sent mauvais... Qu'en dit notre chanteur de Philadelphia et Born in USA... Enfin, je respecte le choix des américains, qu'ils respectent nos choix des droits humains, j'ose croire que la clairvoyance est la devise des extraterrestres... La terre n'est pas une balle de tennis qui fait des allers-retours entre deux raquettes (raquetteurs)... Je propose à

Trump d'unifier l'heure sur le territoire américain, là, quel miracle... Je rigole, je sais qu'il ne pourra pas, alors, je m'en retourne à mes préoccupations marocaines, celles-là sont bien réelles... l'USA c'est loin, qu'elle le reste... Attendons de voir... Je voulais l'écrire en anglais et je me suis retenu... Je n'ai pas de visa, j'ai peut-être une vision... Je prends la télécommande, appuyant sur un bouton, je tombe sur une chaîne éthiopienne, quel beau pays... J'attends la suite... Ma fille me demande de l'autoriser à se faire faire un tatouage, très drôle, je réponds, pourquoi pas un percing au nez ? Je ne suis pas indienne, me répondit-elle... Un tatouage est une marque, tu n'es pas une marchandise qui a besoin d'un label... Et je lui montre une photo de son arrière-grand-mère... C'est beau, et pas comme ces Américains bande-dessinées ambulantes, alors que veux-tu ? Un tatouage made in ailleurs ou un made in chez nous... Rien, je suis ton tatou, papa... J'ose dire que demain j'irai à mon enterrement... Aucun homme n'y a droit, je ne veux que mes amours avec moi pour m'accompagner à ma dernière demeure, est-ce possible dans ce pays ? Sinon, allons au bûcher citoyens... Oser dire, oser écrire, oser crier, oser, rien que oser pour en finir avec la merditude ambulante de l'imperfectitude de votre monde de merde puante dans sa chiétude à ne plus rien savoir ni avoir, encore moins croire, et dire encore plus, merde, merde, merde, le monde va mal... Oserai-je encore croire ? Oui, mais pieds nus... Ai-je le devoir de vivre ? Je dois vivre pour mes droits, devoir oblige. Toute idée est une bombe à retardement. Notre monde est fait de basse-bouches... À y croire, Dieu est là... Lassitude. Terrain vague pour construire un lieu de culte, je m'interroge, à quoi servent les lieux de cultes dans des terrains vagues ?

Comment vérifier que j'existe... Demander une autorisation de quitter le territoire. Le ramadan arrive à grands pas, je vais changer de dé-corps... Nouveaux défis... Le désert garde les traces de mes marches... Tracer le néant vers l'absolu... Que c'est beau de ne pas être inspiré, c'est dimanche... Ma tête est pleine du royal discours... Un café citoyen pour penser l'avenir sans les yeux du présent... Factiser l'art sans pouvoir n'est qu'une question de changer de place aux meubles, et lorsque l'humain devient meuble s'attend-t-il à être changé de place, parfois il le souhaite, souvent on le lui propose, mais il reste toujours un meuble... Avis à ceux qui croient être immeuble... Demeublons-nous bordel... Demain dimanche j'irai à Bab Khemis, chiner, question de moyens. Trop de choses se disent sur la situation de Jérusalem suite à la prise de position de Trump et ses déclarations dites reconnaissantes d'un espace religieux loin de chez lui, je propose une A(L)TTITUDE, l'espace-temps Jérusalem est fondamentalement monothéiste ; dans notre tradition monothéo-islamique notre pèlerinage vers les lieux saints, actuellement géo-politisés, passe par une petite (grande) prière faite dans la Mosquée d'Omar, je propose simplement que quiconque veuille faire son pèlerinage pour certifier son islamité, passe d'abord par Jérusalem et y faire la prière qui lui ouvre les portes méquoises et médinoises afin que DIEU l'ait en sa miséricorde; ainsi la dite capitale du néo-israélisme-bénitUS devient le lieu le plus fréquenté par la plus belle preuve de l'islamité pacifique...

Actuellement, beaucoup sont ceux qui glosent sur un corps/nom qui a perdu sa finale devant la sublime porte, il n'a fait que la chercher par terre pour être au complet

après avoir accepté l'une des charges les plus difficiles, veiller sur les élèves, les étudiants et les prof dont la majorité est à la recherche du temps perdu, ne lui en voulez pas trop, il est ce qu'il est et nous sommes ce que nous sommes, il n'a pas eu la confiance suprême pour faire rire les vieux, mais pour voir de quoi il s'agit devant... Je conseille à tous d'éliminer les rétroviseurs de nos véhicules sans rien perdre de ce qui nous fait nous... À bon entendeur, salutations félicitées... À la résistance positive j'adhère... Pas mal, je viens d'entendre un nouveau concept : le Stalinisme chrétien (création de Poutine) à discuter et analyser, mais il faut être Syrien pour comprendre la portée de cette... Tagine de poids-sang... Ar-êtes au bout des gorges insondables... Raison de saigner écologiquement... Waw, le monde est vaste, il est 18h20 et on parle de POUTINOCRATIE... Je prête l'oreille... Il paraît que Trump inflige une punition aux palestiniens, très drôle, il a fait des progrès en établissant le lien entre les gouvernants et le peuple, il finira bien par punir les américains made in ailleurs... Effet de décalage horaire... Waw Avis aux personnes qui dans leur voiture ne respectent pas le passage piétons, s'ils sont sur le passage et moi à pieds, je traverse en passant sur leur voiture... Et si je ne respecte pas le passage, ils ont le droit de m'écraser... Échange de mauvais procédés... Et pour éviter tout ça, je reste chez moi et je me fais silence... Puisque c'est les voitures, les portables, les gens des trottoirs qui nous conduisent... Même mon vélo ne veut plus sortir avec moi, il paraît qu'il faut qu'il se maquille... Waw Rendez-moi mon Iranité, gardez son voile blanc, il servira de linceul à d'aucuns... Paisibilité frères, je suis descendant de Khayyam «J'avais un maître alors que j'étais enfant/Puis je deviens un maître

et par là triomphant/ Mais écoute la fin : tout cela fut en somme/ Un amas de poussière emporté par le vent.»
Ne me poussez pas à sortir les larmes que je n'ai plus et n'asséchez pas mon âme...

Prière

Pauvre gosse, froidement assassiné par la pluie...
Pauvre vieille dame, froidement assassinée par la pluie...
Pauvre vieil homme, froidement assassiné par la pluie...
Crimes qui restent impunis... Farine oblige ! Mort de l'artiste, Un mélomane assassiné par une fausse note...

L'appel à la prière matinale vient de me sortir de mon sommeil, thé bu et djellaba mise, je réveille mon chien et déboulons les marches pour sortir voir le noir et le peu de lumière qui éclaire la rue menant vers le je ne sais où. Respirant l'air frais du matin, supportant le froid glacial et m'appuyant sur une canne imaginaire, je me mis à parler à mon chien dans sa langue, les approbations de sa tête montrent combien ce que je lui raconte ne l'intéresse pas et fini par me conseiller de passer à autre chose. Ce qui est bien dans la langue des chiens, c'est qu'elle donne l'impression qu'elle signifie quelque chose, quoi, on ne le sait pas encore...

L'appel à la prière matinale vient de me sortir de mon sommeil, thé bu et djellaba mise, je réveille mon chien et déboulons les marches pour sortir voir le noir et le peu de lumière qui éclaire la rue menant vers le je ne sais où. Respirant l'air frais du matin, supportant le froid glacial et

m'appuyant sur une canne imaginaire, je me mis à parler à mon chien dans sa langue, les approbations de sa tête montrent combien ce que je lui raconte ne l'intéresse pas et fini par me conseiller de passer à autre chose. Ce qui est bien dans la langue des chiens, c'est qu'elle donne l'impression qu'elle signifie quelque chose, quoi, on ne le sait pas encore... Je ferai mieux de demander conseil à un imminent sociolinguiste qui vient de publier un gros livre intitulé « De la vache-riz au pays des mâle-nourris et autres puis-à-tiers ».

Vieillir simplement,
Ne rien dire, pour dé-mentir...
Ne rien faire, pour dé-sentir...
Ne rien penser, pour dé-finir...
Etre rien paisiblement...

Dans une ville dite touristique, dans un pays dit touristique, où les habitants sont des touristes, le conseil communal, provincial, général, préfectoral, wilayatesque, décident de construire sept tours/potolive sans prévoir comment les arroser... Dans un pays, ville, quartier où il pleut peu ou trop, le résultat est le même, les oliviers n'ont jamais plus vite poussé que les cheveux des nantis... Les palmiers ne cessent pas d'en rire...

Un homme à côté de sa femme vient d'éternuer, elle lui dit à tes souhaits, lui, répond Amen, il la regarde et la voit tomber raide morte... L'inverse est peu probable... La morale de l'histoire, quand une femme veut garder son compagnon, elle doit payer le prix fort. Tellement absurde qu'il vaut mieux tousser... J'ai rêvé d'un monde où il y a une place pour tous les mondes, il se trouve qu'aucun monde

ne rêve de mon monde rêvé pour eux, alors je démonde... Je me suis réveillé avant mon réveil par une symphonie offerte par la dizaine de moineaux qui squattent mon salon, j'ai mis 30 mn avant de leur ouvrir les fenêtres, le temps de partager mon petit déjeuner avec eux... Je n'ai rien lu hier après-midi, mais j'ai beaucoup écouté, manière de faire le ménage dans ma tête et dépoussiérer les idées reçues en pleine gueule le matin... J'ose croire que notre marocanité actuelle dite moderne n'est pas sous le signe de la culture du divertissement, de l'argent et des excès... Pourquoi sommes-nous alors au pays de la faillite des élites... Entre les mains depuis quelques jours, un livre qui attendait son tour/lecture depuis l'année dernière, il s'agit de L'ARROGANCE, Un mode de domination néolibéral, collectif ss la dir. d'Eugène Enriquez, Ed. In Press, Paris 2015. Un passage vous mettra l'eau à la bouche, ou plutôt les idées en place : L'arrogance se traduit dans le rapport à soi et à l'autre, dans les manières d'être et de se conduire. Elle se voit décuplée avec l'essor des réseaux sociaux et les exigences d'une médiatisation permanente. Constamment incité dans les sociétés néolibérales à se rendre visible, à s'afficher, à être et à avoir plus que les autres, l'individu est poussé à se montrer dominateur, voire brutal pour exister, en un mot à devenir arrogant. Pour ne rien vous cacher, en tant que lanceur d'alerte, je crois que l'arrogance, rien que celle des quatre roues hautes sur pattes, est le phénomène qui domine de plus en plus dans cette société où une partie des marocains raille une autre partie sous le regard d'un gouvernement qui repasse et repasse ses costumes bien taillés, oubliant qu'en dessous la fange s'accumule est qu'un jour les nauséabondes odeurs finiront par faire fuir même les charognards au

riz jaune et yeux bridés qui investissent nos chaumières africaines... Ce matin, écoutant une radio périphérique, une phrase me parvient et me tombe dessus comme une vérité s'appliquant au pays où les fleurs poussent sur le bord de la route : Le peuple a mal voté, il faut dissoudre le peuple. B. Brecht. Supprimer, nouveau mode d'existence... Les rues n'aiment ni la musique ni les musiciens ni les plasticiens ni les conteurs de tous genres, les rues finiront par ne plus nous aimer et on ira là où il n'y a pas de rues, pas d'habitations, pas de nous... Nos vies se déclinent-elles en pièces jaunes et leur vie en barres jaunes, entre les deux, il y a les gilets... Une idée d'après minuit : portez les chaussures de 2019 avec les chaussettes de 2018 et marchez autant que vous le pouvez. En France comme au Maroc ce qui est drôle c'est que l'augmentation des prix de certains produits se fête par un jour chômé payé par la diminution du pouvoir d'achat... La vie est injuste milieu... Je suis en col air... Se boucher les oreilles est plus salubre que de fermer sa gueule... Les marchands du temple sont de retour, et là c'est à coups de milliards qu'ils veulent crucifier l'humanité... Pour ma part rien d'étonnant, il fallait s'y attendre... Il me revient à l'esprit, une chanson des années 80 : donnez donnez, donnez, donnez-moi, Dieu vous le rendra...

Et pourquoi ne pas être dans l'ultra-présent... Me dépandre pour m'éloigner de moi-vous, car il ne peut y avoir de nous sans l'individualisation du poème-suis et l'autre-rime insipide tirant la langue à la décadence de la postmodernité du croire nihiliste, en somme tout n'est que fiction d'une existence-marionnette entre les doigts d'une tangibilité de plus en plus dramatique et de moins en moins tragique d'où l'hilarité de l'a-mou-rire...

En plein dans Houellebecq... Orgasmique... Un dimanche pas comme les autres... Simulacre de l'étant mourant pour toucher au plus près la finitude du soi à eux, et se rendre compte que rien ne se peut sans le soi-actant pour donner du mouvement aux idées... et Mon cœur écoeuré par tant de cœurs fléchés-proies par la démesure de notes sur un clavier désaccordé pourtant continuant à battre la mesure aux fausses notes dansantes sur une piste immaculée... Ne plus rien dire face à la déchéance d'un être que les liens du sang ont offerts à un amour par procuration... À qui le tour mortitude rampante dans nos espaces-cerveaux quittés par les outrages des temps de la force de l'âge... Et s'en aller vers les lointaines contrées de l'abîme-divin... On parle souvent de l'illettrisme de beaucoup, que dire de l'illecturisme de ceux qui restent... 7h du matin, un concert d'appels, mon chat réclame son petit-déj, mes oiseaux réclament l'ouverture des portes du paradis, et moi en prière silencieuse... De quoi sera-t-elle faite la journée ? Nous utilisons le temps pour eux, ils utilisent le temps contre nous... C'en est ainsi de la progéniture. Faut-il arrêter de rêver, non, nous récoltons les résultats de l'éducation donnée, ni bonne ni mauvaise, elle est ce qu'elle doit être... Leur temps n'est plus le nôtre... Quelques intellectuels réfléchissent actuellement sur la notion de Post-monothéisme dans lequel nous tentons de gérer nos diverses croyances réelles ou factices. Alors, qu'est-ce que le post-monothéisme et depuis quand existe-il ? A l'instant, je viens d'entendre : et Avoir le plaisir aristocratique de déplaire... Hier en mode pause toute la journée pour éjecter les idées que je ne play plus... Ces derniers jours, je sens que mon corps me prépare de drôles de surprises, elles ne sont pas si drôles que cela pour les

autres. L'intellectuel est un médiateur engagé, le professeur est un médiateur non engagé, il n'en reste pas moins un superbe communicant... Et de la critique créative pour dire combien la création critique interroge le dire et l'écrire créativement critique d'une vie qui tend à faire de nous de simples lecteurs d'une critique en devenir créatif, pas plus qu'un Je inexistant par le faire du penser être... Aujourd'hui je n'écrirai pas de poésie tant que je reste un homme, par solidarité avec les femmes... Je propose que le 8 mars soit la journée des youyous des mecs (les vrais) ... Je n'irai à aucune manifestation aujourd'hui car ça serait reconnaître que pendant 364 jours je ne manifeste pas ma plus belle reconnaissance à toutes les femmes de mon pays... les oubliées des fabricants du politiquement correct... Il y en a qui mettent 40 jours pour aller vers le Ramadan et d'autres qui l'attendent tranquillement, il finira bien par arriver et subir les humeurs des ramadaneux... Nouveauté des nouveautés, il paraît qu'il existe des liqueurs halal, kacher, bio, et même pathétique. En solde toute l'année... L'unique crime du bonheur est d'avoir pu assassiner toutes les peurs humaines... Il n'y a que de soi qu'on peut attendre quelque chose... Nous ne serons jamais mieux que Tahar Hussein, al Maari, Beethoven, Ray Charles et bien d'autres, ils ont fait notre monde avec 4 sens, avec nos cinq sens nous n'avons fait que de l'horreur meurtrière pour donner du sens au non-sens... Ne pouvant répondre à la question d'un journaliste, l'auteur a eu cette réponse hallucinante, désolé, je n'ai pas eu le temps de lire mon livre. Vous voyez le paradoxe de la mémoire... On vient de me proposer d'écrire un livre sur le rapport Facebook et la littérature, on me demande un titre, j'ai pensé à l'Espace littéraire, titre déjà pris par un

éminent penseur, ce que je ne suis pas, et je ne m'en porte que mieux, alors j'ai proposé «L'Espèce littéraire»... Livre que je n'écrirais jamais, puisqu'il existe déjà en plusieurs genres... De 2011 à 2019, je n'ai eu de cesse d'entendre de la bouche d'un haut responsable universitaire à Marrakech que les sciences humaines sont des sciences moles, je n'ai jamais été choqué par ce propos d'un dur en sciences dites exactes, car j'adhérais au qualificatif de Michel Serres qui les désignait comme sciences douces. Et c'est en douceur que je vais remettre les pendules à l'heure, en rendant un vibrant hommage à l'ex-président de Cadi Ayyad. Lequel, en toute sincérité, m'a rendu le plus grand service de ma carrière d'universitaire de presque 30 ans. Lors d'une rencontre honorée par sa présence, il n'avait d'yeux que pour mon ami Mahi Binebine avec lequel je partageais la matinée francophone, pressé par le temps et après avoir déplacé une réunion pour pouvoir rester écouter le premier, il ignora en toute simplicité le second, fut-il collègue, écrivain et artiste peintre, en l'occurrence moi. Sincèrement, je n'en fus pas choqué, quelque peu désappointé, corporatisme oblige. Certes, il était pressé de partir. Et il me revient à l'esprit un propos de mon ami Schopenhauer : A chacun son temps dans le temps des temps, il suffit d'y croire, pas longtemps. Je n'ai pas encore tiré la langue de peur de trop dire, car par ces temps de canicule inhumaine, le silence est le plus beau des bruits... D'un Ramadan à l'autre, quelques cheveux blancs en plus et 12 mois de moins à partager... Ainsi va la vie...

Je propose de rebaptiser certaines rues : rue de la poésie, rue du roman... rue de la littérature, rue des sciences... rue de... À méditer si vous voulez penser autrement l'espace des imaginaires... Se servir des mot-tombes et avoir les

chrysanthèmes au-dessus de la tête, chienement bête à sentir... De la raisoconsommation en tranches épaisses et sans rejets nauséabonds... autant jeûner... Je viens de vouloir être deux nous... Tripolarité oblige... Qui dit mieux... Au lieu de tenter de définir les espaces, luttons pour garder les espaces indéfinis qui existent sans nous, mais surtout sans eux... L'art est partout, laissons leurs l'esthétique de salons... Quand un inconnu me demande une cigarette, c'est comme s'il me demande de recharger son portable. Impossible... De l'insoutenable risibilité du maître au pays des chroniques d'une faillite annoncée... Bientôt la fête du mouton pour engraisser les vaches endormies pendant le vote pour un avenir incertain... Actuellement, le seul gouvernement capable de résoudre les problèmes du pays est déjà en place. À ne pas changer pour continuer à résoudre nos problèmes de kebchitude... Au regard de la désaffection prononcée à l'égard des pseudo-politiques qui croient nous gouverner au nom d'une minorité de plus en plus minoritaire, je propose la création d'un collectif réunissant toutes les personnes nées le 11 janvier, le leader serait un événement et non plus une personne. Allez, en avant les 11 janviétistes... Idem pour les Novembrétistes, les Marsiens, les Juillétistes, les Aoûtiens et, et, et... Réfléchissez, nous avons 7 fêtes nationales et 4 fêtes religieuses, imaginez un bipartisme marocain basé sur cette équation, l'alternance est presque improbable...

Rien n'est plus historique que de se rendre compte que nous n'avons été qu'une anecdote cosmique... Chaque heure nous pousse vers la suivante, on croit croître, mais on n'assiste qu'au compte à rebours, cheminant ainsi vers la dégénérescence inéluctable d'une physicalité... Rien d'autre que dépositaire d'un ETANT égrenant les jours et

les nuits comme s'il n'y avait rien d'autre à faire, et pourtant entre les deux il y a Le DETANT, une orgasmicité illusoire face à une vie dévitalisée par le regard scalpel de divinités hissées au rang d'idoles ingrates... Faut-il dé-croire pour survivre ? Finalement je ne suis qu'un optimiste de trop... Tout le monde cherche un exemple à suivre, je conseille de chercher un exemplaire, rare... Impossible de bouger de mon lit, le dos, les pieds, le tout corps refuse d'honorer ses engagements, je m'en excuse auprès de mes collègues... et de lire : La musique et la danse sont elles-mêmes des mouvements et des figurations primordiales de l'esprit humain, qui déclarent un ordre de l'être plus proche que ne l'est le langage de l'inconnu de la création. Nous entendons, nous percevons en eux ce que la cosmologie actuelle appelle les «bruits de fond», le «rayonnement du fond» de l'explosion première du néant. Aux racines de la grammaire se trouvent les fragmentations... G.S. Errata, oserais-je, un jour, croire que je ne suis qu'un fragment, j'en suis composé, lorsqu'un fragment vous quitte, le monde vous quitte, et j'ai mal partout, sauf aux doigts qui honorent un clavier d'ordi pour dire combien mal en faut pour avancer canne aidante, bientôt... Je t'a temps... Je t'ai temps... Je t'aurais temps... temps 3,14... et je m'attends et temps dû... Aujourd'hui c'est mardi toute la journée... A minuit nous passons à mercredi encore toute la journée et une partie de la nuit... et ainsi de suite toute l'année qui ne peut pas être autre chose qu'une année... ainsi va le temps du temps... si temps est... Par ces temps d'interrogations écrites et orales au sujet de notre enseignement universitaire, permettez-moi chers amis de conseiller la lecture d'une conférence de Max Weber prononcée pendant l'hiver (1918-1919) à Munich, sur l'enseignement

et la science comme vocation. Être un être avec certaines et un non être avec certains et m'aimer incertainement car autre quand je suis avec moi étant autre autrement... Quand je croise un ami je lui coupe la route... Quand j'ai quelque chose à dire, je crie mon silence... La peinture arrête le temps, l'écriture le met en prison et la musique le libère sous caution... Serait-il en liberté surveillée tout comme nous ? Je prends ce qu'on me donne et je donne ce qu'on me demande... L'amour vient d'avoir un grave accident... Quelqu'un peut-il l'emmener aux urgences, car les ambulances sont andimanchées... Je viens de tromper samedi avec dimanche et m'attends à ce que lundi réclame sa pension alimentaire... Dimanche est le seul jour de la semaine où l'insouciance est de mise, pratiquons donc l'adultère à l'égard des autres jours pesants et abatte l'attachement avant que le détachement ne s'installe... S'autoséduire pour en finir avec le soi-disant... Par ces temps, il fait soif de rien...

Par ces temps, faire de l'écrire une simple description du mal être de l'enfance, n'est rien d'autre que faire vieillir le temps des autres... heureusement que chacun à son temps... Par ces temps, l'art n'est plus. A-t-il été du jour ? Il a toujours été nuittal et funambule, insomniaque et démoniaque... Par ces temps, il faut ce qu'il faut avant et après ce qu'il ne faut pas... Par ces temps, il faut oublier les autres avant qu'ils ne vous oublient...

Je ne peux pas avoir la grosse tête, celle que j'ai me suffit... Sortir de soi chiner le ou les moi (s) et finir par se dire à soi que rien ne va sans le soi avec le moi... elle est belle celle sans laquelle il n'y a ni soi ni moi... Pour pouvoir aimer quiconque ou toute chose il faut apprendre à aimer l'oxygène... et de l'indescriptible aimance je suis et près

à me sacrifier pour ce bel amant que je respire, il n'a ni visage ni odeur il est tout simplement... et je l'aime et je suis prêt à mourir sans lui... Bellance, aimance, jouissance, nuisance, puissance et finir en spectateur sur les quais du tram de Marrakech-Sur-Bouregrag, sale temps des temps pour les chapelles en querelles... Une usine de boudins et quenelles vient de s'installer aux portes du désert... Rires aux éclaboussures...

Arrêtez de peindre, arrêtez d'écrire, arrêtez de chanter, arrêtez tout et laissez-vous bercer par le chant des oiseaux matinaux invitant à voler au-dessus des nuages imaginaires afin de mieux tomber de haut et creuser son petit trou pour mieux sentir l'odeur des bas-fonds de la ville aux sept saints ricanants... A bon entendeur salut. Gaspard vient de me réveiller, il avait faim, moi aussi... Nous avons pris notre petit déjeuner ensemble, au menu, croquettes au lait... pas mauvais... se faire chat pour avancer à quatre pattes... fatigué d'être humain parmi les humains déshumanisés par leurs quatre roues... Je viens d'attraper une idée et je l'ai habillée avec des mots afin de séduire un futur regret... On ne vit pas impunément... Avec ce qui nous attend, je me déretraitise... Bientôt au Maroc les mendiant(e)s et les gardiens des voitures feront la loi... ce n'est pas étrange, ce n'est qu'un juste retour des choses, essayons la loi du plus faible... peut-être que ça nous réussira... Après la pause prière, la pause cigarette, la pause posée, les travailleurs viennent d'avoir la pause téléphone, je comprends qu'on réponde qd il sonne mais appeler et parler avec quelqu'un de la famille, en laissant le client sans lui accorder le temps qu'il faut, là non... Remarque, C'est comme ça que le Maroc atteindra le plein emploi (du tel portable)... Damnation avec fil, damnation des sans fil...

Je viens de découvrir l'entre-deux, poly et mono, serais-je convenablement HENOTHEISTE «système à dieux multiples dont l'un est nettement prédominant». Que vais-je voir sans devoir voir autrement le devoir de voir ? Avec une certaine affaire sexolittéraire qui fait le bonheur des feuilles de choux à bon paris, j'ai l'impression que la rive gauche (pas la France) se réactionne... Si Baudelaire et Apollinaire sans parler de Rimbaud encore moins d'Aragon m'étaient comptés... Au réveil beaux poètes, les médiateurs sont en (train)TGV de vous assassiner et de nous francophiser à contre-cœur... Je réinvente la francité internationale et laisse la France se défranciser... Je n'ai aucun projet d'écriture ou de peinture, mon seul projet est de vivre sans quelqu'un... Je me chauffe aux amours d'hier... souvenirs, souvenirs... Aucun de nos écrivains actuels ne se pose la question de savoir s'il sera lu dans 50 ou cent ans... Drôle de destin des écritures et des arts au pays corne de l'Afrique... Combien furent-elles cause d'une damnation et continuer à aimer l'enfer entre leur bénédictions physiques... et enfin mourir Se vacancer n'est rien d'autre que perdre du temps gagné aux pires efforts... Ne vacance pas qui veut... Aimer une écrivaine est la pire des choses qui puisse arriver à un panse-heure...

20 ans après 1968, sous d'autres cieux, nous bâtons les pavés parisiens scandant le nom de Sakarov et bien d'autres noms ; je ne croyais pas qu'à bientôt 60 ans, et un demi-siècle de protestation soft dans les jambes, nous serions obligés de prendre notre bâton de pèlerin pour rappeler à la raison les gens du pays où les fleurs poussent sur le bord de la route. Il paraît que le prix Sakarov pour la liberté de l'esprit lorgne du côté de l'étoile verte. Dans quel pétrin nous nous-sommes mis, on se serait

bien passé de tout cela avec juste un petit coup d'oeil sur notre jurisprudence malheureuse... Je viens de compter 20 oiseaux qui volent dans tous les sens entre mes deux espaces de vie de solitaire que je suis, il y a cinq fenêtres, dois-je les ouvrir une à une ou toutes à la fois ? Dilemme de libérateur, il faut que je trouve une solution. J'ai trouvé. Pourquoi ouvrir les fenêtres et de mes volatiles des évadés, quand je peux ouvrir la porte tout simplement... Alors

Je ne signerai pas une pétition, mais 20

Je ne dirai pas un mot, mais 200

Je n'écrirai pas une ligne, mais 2000

Je n'épouserai pas une cause, mais 20 000

Je ne signerai pas une pétition, mais 200 000

Je ne dirai pas un mot, mais 2 000 000

Je n'écrirai pas une ligne, mais 20 000 000

Je n'épouserai pas une cause, mais 200 000 000

Je ne signerai pas une pétition, mais 2 000 00 0000

Je ne dirai pas un mot, mais 20 000 000 000

Je n'écrirai pas une ligne, mais 200 000 000 000

Je n'épouserai pas une cause, mais 2000 000 000 000

2000 000 000 000 d'humains, plantes, animaux et poissons plastifiés... Mais en attendant de finir de compter, rêvons tant que le mot rêve n'est pas encore fatigué d'être utilisé par tant de milliards de particules non-élémentaires... Je rêve, je me désa(b)(m)use. $20 \times 365 \times 24 \times 60 \times 60 = 630\,720\,000$ secondes qui vont mourir comme les abeilles dont le déclin résulte de l'utilisation des néonicotinoïdes, un insecticide qui agit sur le système nerveux des insectes que nous sommes par ces temps de printemps/été AaaaaaaRrrrrrrAaaaaaaBbbbbbb-bEeeeeee. Aussi, par ces temps du politiquement correct, il n'est pas sans risque de s'inscrire dans l'inconvenance

et mettre à l'épreuve les tabous et les taboueurs dont l'élégance factice nous pousse de plus en plus à s'élégantiser déplaisamment par le moyen d'une langue rebelle que d'aucuns, politiciens, faux dévots, néo-libéraux argentés à excès, veulent soumettre à leur antihumanisme. Oui à l'inconvenance aristocratique. Cynisme, ironie, humour, opti, voire crucifixion cinglante de valeurs jetables, consumérisme oblige, telles sont les chemins de traverses d'un Alex S., lequel, comme un radar routier, flache les excès de vitesses de ses contemporains, et n'hésite pas à envoyer des PV en conséquence. Face à la bêtise humaine, on ne peut être qu'optimiste pour repousser au plus haut nos tentatives d'élévation vers des cimes imaginaires, faisant fi de l'orgasmique sensation de nos pas sur le sable mouvant de la réalité. L'anticonformisme béats de ses semblables le fait gerber, et de la sorte, retrouvant son animalité enragée pour se dire enfant d'un siècle sans foi(s) ni loi(s), qui impose, compromissions et chapelles aidants, des valeurs d'une éthicité élastique et malléable au grès des rapports de forces. Les mêmes règles servent aussi bien pour défendre ou incriminer, suivant des intérêts propices à nous conforter dans l'illusion du bien faire. D'où l'arrogance, non plus la nôtre, mais des objets qui nous représentent dès que les yeux des autres se posent sur nous, plus par jalousie et envie que par autre chose... S'auto-satisfaire par une gestuelle tactile des cinq appendices se trouvant de chaque côté d'un corps déformé par du botox à bas prix pour passer à la télé parce que le voisin n'y est pas. Gloire des chimères, glorification des illusions, virtualisation de tout partout et pour tous. Noé aura du mal à choisir les couples pour fonder une post-humanité, Dieu en voudrait-il ? L'erreur originelle est largement

suffisante... Et s'en aller au loin pour parler aux objets du quotidien empruntant leur aimable franchise, car ils sont les seuls qui nous tiennent compagnie avec une fidélité telle que nous finissons par être leurs égaux. Tant mieux, n'être qu'objet, car étant sujet est fatigant, épuisant, assujettissant, surtout à deux et plus... Inéluctablement la tribu va vers sa décomposition, vains attachements par peur de l'apparent effrayant esseulement. Et le détachement s'impose pour dé-croire, défaire, dé être, et choir au plus profond des abîmes originels ; l'élévation n'est plus de mise, car le paradis-promesse n'est autre que le ricanement des anges déchus que sont nos ancêtres. Aussi, et pour enfoncer le clou encore plus profondément dans une chaire destinée à la pourriture et à rien d'autre, Alex S. erre dans le non-sens du sens-insensé pour en faire un néo-sens aphrodisiaque afin de déflorer et les pensées et les idées, lesquelles ne font qu'orner un silence effrayant d'incontinence de toute sorte. Criez sa rage de n'être pas naît là où il faut, quand il faut, comme il faut. L'actuelle époque n'est pas celle d'Alex S. L'exilé qu'il est, spacialement, temporellement et sentimentalement, n'est pas dans l'autoflagellation encore moins dans l'incrimination des autres. Désinvolte cyniquement, inconvenant ironiquement, pour le contre-tout des laissés pour compte à l'inaudible voix face à une cacophonie générée par ceux-là même qui veulent changer les règles d'un jeu qui n'en est pas un en réalité. Et il se rend compte qu'il vaut mieux tirer sa révérence et entamer, non pas une grève de la faim mais une grève de vie. Dérouler le tapis rouge en attendant la monture promise par des prophéties spirituelles, politiciennes, mercantiles et manichéennes, ou par des redresseurs de torts, des moralistes de paco-

tilles, des androgynes cérébraux et grandes canailles, et ne point la chevaucher, car nulle destination n'existe... Et s'asseoir sur le bord de la route et regarder pousser les fleurs des temps ancestraux... Alex S. est un personnage qui n'a pas d'âge, encore moins de pays ou de nationalité ; une existence créative et une création ingénérée. Un rien nomadisant entre les pages d'un manuscrit trouvé au pied d'un arbre. Pommier ou figuier ? Peu importe, l'arbre se contente d'offrir son ombre à qui de soif de vérité ne peut aller ailleurs que là où ses pas le mènent... On peut arrêter de respirer, jamais de penser, même post mortem... Alex est au terme de ses déambulations Banales, Fatales et Absurdes sous le signe des Futilités Quotidiennes ou du Tejlakhisme Verbale et Pictural, ArtInOut comme devise, par lui et rien que par lui, mais en partage mesuré. Durant plusieurs années il s'est amusé à se détourner d'une pseudo-réalité suffoquante qui empoisonne le quotidien, cherchant les chemins de traverses qui pourraient la rendre plus banale, fatale et absurde. Au départ, il n'avait pas l'idée d'une trilogie, c'est en dialoguant, presque chaque jour, avec son ordinateur et livrant aux facebookistes qui suivent, appréciations à l'appui, ses errances verbales et ses coups de gueule inappropriées parfois, justes et marrantes souvent, surtout pour lui, car il fallait qu'il se marre et faire marrer, qu'il s'est décidé à réunir ces futilités qu'il nomma, déjouant la doxa éditoriale, 4ème volet de la trilogie d'Alex S., afin de rentrer en complicité avec des lecteurs imaginaires au départ, qu'il a rencontré par la suite lors de performances, signatures et débats dont le sujet central n'était autre que son propre personnage. Qui est-il ? Avant tout un prénom poussant un S à trépas, choisi pour échapper au carcan d'un nom et un prénom

imposés, ensuite assumé comme armure pour conjurer les attaques amoureuses qui risquent de menacer une conjugalité également imposée. En fait, il symbolise une marginalité difficilement assumable dans un pays-frontière qui ne peut décider ni de son histoire ni de sa géographie. Pourquoi les Quotidiennes ? Dans les Banalités, Alex assume ses amours salvateurs et surtout son amour infiniment absolu de l'absolu-divin. Dans les Fatalités, il narre l'histoire d'un Mejnoun qui torture une Laura rêvée, puzzle d'amours en terre chrétienne, et s'impose comme un Méssie sans croix. Dans les Absurdités, Alex clôt ses réflexions sur lui en monde et le monde sans lui, se disloquant orgasmiquement en morceaux pour suicider une réalité de plus en plus virtualisante, il fini par tomber, car fragilisé par les ans et devenant sensible, trop même, dans les véritables futilités, et à leur tête la mort...

LE MAROC ET LES FEMMES DE QUOI AVONS-NOUS PEUR ?

RACHIDA BELKACEM



Rachida Belkacem
Auteure

«Ma revendication en tant que femme, c'est que ma différence soit prise en compte, que je ne sois pas contrainte de m'adapter au modèle masculin».

Simone Weil

Je me suis souvent mise à rêver d'un Maroc sortant d'un certain immobilisme concernant la femme en entendant un souffle, une voix, un cri partant de toutes ces femmes comme un souffle de vie nécessaire pour entendre enfin le pays respirer paisiblement.

Ce fut longtemps au Maroc, pour les femmes, l'histoire d'un mécanisme : celui du silence et celui de la résignation.

Seulement certains silences valent des cris...

Les femmes marocaines ont toujours évolué de façon contradictoire : des femmes de plus en plus éduquées occupent des postes dits importants, symboliquement à haute responsabilité ; et parallèlement à cela, la précarité s'observe davantage chez les femmes.

Une marge de la population, constituée principalement par les femmes, n'est toujours pas concernée par cette marche de progrès ; un constat qui résulte à la fois des décisions politiques encore timides et d'un conservatisme dans la société cristallisant les enjeux autour de la question économique et idéologique et celle du pouvoir en général.

En effet, le Maroc, pays ancré dans ses traditions, attaché à ses coutumes, à son histoire, tient à conserver son héritage culturel et religieux. Cela implique des codes, un contexte historique attribuant à l'homme, sa place de chef de famille, de référent qui lui accorde l'ensemble des privilèges notamment patrimoniaux. La femme se définit alors selon son statut de mère, sœur, fille ou épouse, toujours donc en rapport à l'homme.

Pour autant, la société marocaine comme beaucoup d'autres sociétés dites majoritairement musulmanes, confie et assigne à la femme, le rôle central de gestion de l'ensemble des affaires familiales.

Elle est au cœur des décisions, de l'éducation des enfants. Elle porte à ce titre une lourde responsabilité : la responsabilité consistant à transmettre aux enfants les valeurs, les principes auxquels elle est attachée et auxquels la société marocaine est attachée.

De fait, l'éducation apportée aux enfants demeure orientée et encore trop souvent stéréotypée.

Les femmes qui détiennent pourtant les clés du changement, et de leur propre émancipation à travers les générations futures, entretiennent paradoxalement ces stéréotypes.

Quelle en est la raison ? Cela s'explique-t-il uniquement par un manque de recul, par un héritage culturel «confortable» ? Les motifs sont-ils plus profonds ?

La femme lorsqu'elle est mère, détient-elle réellement « les pleins pouvoirs » dans l'éducation qu'elle souhaite donner à ses enfants ? Peut-elle sortir du rôle que la société lui a confié qui correspondrait à n'être que le garant d'une éducation paternaliste à laquelle elle ne peut se dérober ?

Aussi, l'évolution des conditions des femmes, pour qu'elles s'inscrivent dans les mœurs et les mentalités, ne peuvent qu'être le fruit d'une action inclusive impliquant les hommes.

L'éducation constitue ainsi le premier outil, une éducation qui, sans nier les différences de genre, valorise celles-ci et donne l'opportunité au garçon comme à la fille d'avoir des rêves, de l'ambition sans discrimination aucune.

Il s'agira là de la seule condition qui permettra à chaque jeune fille de développer son individualité et d'exprimer sa personnalité et ses richesses.

Si l'éducation apparaît naturellement comme la première des clés de l'émancipation féminine, elle ne peut se suffire à elle-même sans le soutien des politiques et des associations notamment féministes.

Les dernières luttes féministes dans ce pays ont été menées sur des sujets cruciaux pour l'obtention de certains droits : sur les violences sexuelles, l'égalité lors d'un héritage, sur l'avortement et tant d'autres domaines ayant permis une évolution voire un bouleversement sur le regard porté aux femmes.

Néanmoins, et ce, malgré l'émergence de multiples acteurs, de mouvements féministes, de penseurs telle Fatima Mernissi dont la voix reste encore quasiment inaudible pour une partie de la société, la nécessité d'aller plus loin dans le cadre juridique se pose encore aujourd'hui notamment en ce qui concerne la question des libertés individuelles.

A noter en effet que certains mouvements féministes de contestation ont d'abord été informels pour ensuite se structurer progressivement et agir tant sur le plan local, national que sur le plan international. Un mouvement, une lutte qui dépasse aujourd'hui indéniablement celui du cercle élitiste bourgeois, enfin une lutte en quête de modernisme et d'égalité.

Et c'est pour cela qu'aujourd'hui nous assistons, à mon sens, à une hallucination collective de la part des marocains qui pensent que le progrès et l'évolution de ce pays pourront se réaliser sans un traitement concret et politique de cette question.

Aujourd'hui, le Maroc vit une période transitoire et d'interrogation, de mutation permettant à la femme d'être visible et de s'approprier voire de se réapproprier

une place nette au sein de l'espace public.

Un espace public mais aussi numérique à travers les réseaux sociaux qui clairement ont donné une autre dynamique à ce combat. La femme marocaine existe désormais dans son pays comme elle existe à travers tout le monde.

Si les femmes marocaines peuvent y exprimer leurs ambitions, leur culture, leur histoire, elles peuvent aussi y dévoiler leurs pensées, leurs propos qui sont ensuite relayés dans chaque pays conférant à leurs combats une universalité (qui parfois les dépasse).

Tout cela participe aussi à un éveil des consciences. Internet et ses réseaux sociaux constituent aussi pour beaucoup un moyen d'accéder à une culture jugée peu accessible par ailleurs. L'accès aux Arts qu'il s'agisse de littérature, d'art visuel ou de cinéma représente ainsi un réel moyen pour la jeunesse marocaine d'élargir son esprit, sa vision du monde, ses rêves.

La jeunesse marocaine l'a bien compris ; cette jeunesse avide de justice sociale et d'égalité et surtout une jeunesse assumée !

Le rideau tombe. La parole se libère.

La reconnaissance des femmes marocaines doit ainsi se situer au sein de la société civile ; leur témoigner de la reconnaissance passerait, à l'instar de personnalités masculines, par l'attribution de leurs noms aux rues et boulevards marocains, comme le symbole de leur contribution au Maroc d'aujourd'hui et à son Histoire.

Les pouvoirs publics disposent à ce titre d'une responsabilité importante. Leur action doit se situer à plusieurs niveaux, tant sur le plan social en garantissant une égalité des droits que sur le plan économique et techno-

logique dont le domaine des innovations. La révolution numérique déjà en marche ne pourra que favoriser ces initiatives.

La société civile, via l'éducation des enfants, doit ensuite s'emparer des droits acquis afin de garantir l'efficacité de ces derniers et impacter directement les problématiques autour de l'accès aux soins, au travail avec une autonomie libre et ce, sans l'autorisation d'un tiers : père, mari etc.

Une vigilance accrue doit être portée sur les zones rurales, des zones dans lesquelles, aujourd'hui encore, l'accès à la scolarisation des petites filles reste une priorité !

Poursuivre les interventions dans les campagnes auprès des parents et les convaincre de l'utilité à la fois individuelle, familiale et publique de la scolarité des filles, ne peut qu'être encouragé.

Dans ces mêmes zones rurales, l'accès aux soins souvent inexistant ne permet malheureusement pas aux femmes d'être accompagnées notamment dans le cadre de leur grossesse.

Combien de jeunes filles mettent leur vie en péril faute d'écoute et d'accès facilité à un médecin ?!

Combien d'avortements clandestins sont encore réalisés au détriment de nombreuses vies au nom d'un prétendu honneur à sauvegarder.

Maintenir voire entretenir une discrimination d'une partie de la population ne peut que constituer une réelle entrave au développement économique.

Si nous souhaitons inscrire le Maroc dans une modernité du 21^e siècle, alors il est impératif de réformer les lois, de transformer certains éléments culturels et de lutter contre les violences faites aux femmes.

Nous savons que cette tâche sera rude, d'autant plus que les idéologies fondamentalistes font régresser les progrès en matière d'égalité.

Ils tentent d'imposer des nouvelles normes au sein de l'espace public, des hôpitaux, des écoles...

Néanmoins le réveil d'acteurs de la société civile ont mis en lumière la tartufferie de ces mouvements.

Il est donc nécessaire que ce combat idéologique de l'égalité soit porté par tous.

Chacun est responsable.

Femmes, hommes, pouvoirs publics, nous devons décider de ce que nous voulons continuer à construire ensemble sans ingérence afin de préserver la spécificité du Maroc qui doit trouver un équilibre entre traditions et ouvertures.

Tout commence par un sentiment comme la voix d'une femme nous ramenant sans cesse à elle.

Tout commence par un élan comme un cycle de vie.

Tout recommence par cette nécessité de vivre et de réinventer un monde, notre Monde.

Un monde tient de cet affrontement des sens ; rester audible à cette voix, c'est cela vivre.

Le Maroc est la voix de cette femme qui nous rappelle à elle sans cesse pour nous obliger à nous réinventer et à construire notre modèle de nation.

Un Maroc uni et égalitaire.

JE VEUX PARLER DE DIGNITÉ

REBEL SPIRIT



Rebel Spirit
Artiste peintre, musicien, illustrateur, auteur de BD

La question semble simple. Mais elle ne l'est pas du tout. Pour répondre à la question de Abdelhak Najib, sur nos peurs, nous autres marocains, il me faut faire le bilan de toute ma jeune existence. Et ce n'est pas chose aisée. Revenir sur toute une vie, revoir toutes ces années et en déduire des leçons et surtout des interrogations, cela demande d'abord beaucoup de vécu et assez de recul, ce que, je l'avoue, je n'ai pas encore ou pas assez. Les gens qui me connaissent à travers mon travail savent que je suis un jeune marocain, issu des quartiers populaires. J'ai grandi au contact de la vie dure, avec tout ce qu'elle comporte comme douleurs, comme sacrifices, comme privations et comme attentes, presque toujours déçues. J'ai grandi en témoin de mon époque et de ma génération. Celle de ceux qui n'ont pas encore trente ans et qui en ont bavé. C'est le lot de tous, vous allez me dire. J'en conviens. Mais cela n'exclut pas les injustices,

le sentiment d'exclusion, l'obligation de faire plus que certains autres, parce que, pour nous, les jeunes des quartiers périphériques, on ne fait jamais de cadeau. Nous avons grandi en apprenant à nos dépens qu'il faut tout arracher, de force et parfois au prix fort. L'école, la rue, l'éducation, la formation, l'espoir... tout ceci, n'a pas été à la hauteur d'une chose qui me semble basique et simple : notre humanité et notre dignité. Le pire pour un être humain est de le considérer comme moins que rien. Ceci je l'ai vécu. Si aujourd'hui j'ai un nom sur la scène artistique, si aujourd'hui Rebel Spirit s'est fait une petite place et se bat pour faire entendre sa voix, combien d'autres comme moi et mieux que moi ont jeté l'éponge en cours de route, dégoûtés, découragés, lassés de lutter contre le vide ? Je vous laisse le soin de répondre à cette question. Marginaliser les gens, ghettoïser des populations entières, les priver de tout ce qui peut nourrir l'âme et l'esprit, les cantonner dans des cités dortoirs et les parquer à la sortie de la ville n'a jamais été synonyme de respect pour moi ni pour tous mes semblables. Souvent, je me suis dit que nous étions les oubliés de l'histoire, notre propre histoire. Puis, j'ai un jour décidé d'en écrire une autre. Oui, j'ai décidé d'en écrire plusieurs autres. C'est ce que racontent mes ouvrages sur Casablanca, ma ville, cette pieuvre terrible que j'aime parce que c'est là que j'ai planté des racines. Ce que je raconte est simple : la vie normale dans ce qu'elle a de plus humain. Je parle d'amour. Je parle de sexe. Je parle de défi. Je parle de lutte des uns et des autres. Je parle des femmes qui ne se laissent pas faire. Je parle de la vie trépidante dans une ville folle et dont j'aime cette folie insaisissable et incurable. D'ailleurs mes univers

sont proches de ceux des romans de Abdelhak Najib, qui a fait de Casablanca le décor éclaté de ses histoires. Tous les deux, chacun selon son expression, chacun selon son vécu, nous parlons de vies récalcitrantes qui refusent de céder. Nous parlons de l'espoir face au vide. Nous parlons de ces hommes et de ces femmes qui meurent et qui refusent qu'on les enterre. Nous parlons d'espoir face à la désespérance et nous refusons de baisser les bras. Pour une simple raison : nous avons été élevés pour nous battre, nous sommes nés pour résister, nous sommes ici pour refuser la fatalité. Et puis, il y a l'art qui m'a sauvé. Dessiner. Peindre. Réaliser des albums. Voyager. Dépasser les frontières de l'esprit. Ne pas accepter que les choses demeurent les mêmes. Provoquer le changement, coûte que coûte. Rassurez-vous, je n'y arrive pas souvent. Peut-être même très rarement, mais c'est cela mon chemin et je veux le faire jusqu'au bout.

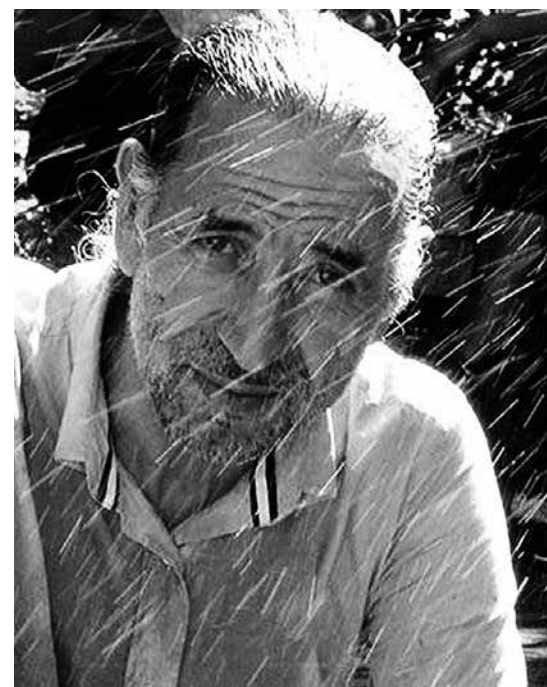
Reste que je suis très mal quand je vois un jeune de vingt ans abdiquer. Je me dis, voici un autre qui va direct à l'abattoir des jours. Et nous avons besoin, aujourd'hui plus que jamais, de chaque jeune, de chaque force vive pour voir l'avenir différemment. Je ne veux pas d'un avenir rose ou coloré. Je veux un avenir où les gens vivent dans la dignité, je rêve d'un avenir où l'on est respecté en tant que citoyen, un lendemain où notre voix est entendue quelle qu'en soit le message. Je veux parler de respect. Je veux parler de confiance en demain, avec les échecs qu'il faut traverser et les défis qu'il nous faut relever. Mais comment redonner confiance à des populations qui ont tellement été roulées dans la farine, tellement ridiculisées, tellement bafouées ? Facile à dire. Très difficile à faire.

Courage alors. Vous avez du boulot pour faire sentir à une large frange de la société marocaine qu'elle n'est pas là juste pour travailler, consommer et mourir.

On ne peut construire pour demain en laissant de côté le nerf de la guerre : la jeunesse. Et celle-ci, vous l'avez vue marcher dans les rues, vous l'avez vue sillonner les artères lugubres des cités marocaines sans but fixe, sans destination aucune. Perte et perdition. Erreur et errance. Voilà ce qui qualifie la jeunesse marocaine aujourd'hui. Et pour moi, c'est ce qui me fait le plus peur au Maroc. Oublier que les jeunes sont le centre névralgique de la société, et que sans eux, on va droit au mur, ce que je ne voudrais en aucun cas voir arriver, sur le sol qui m'a vu naître et grandir. Quand je dis cela, je ne demande pas que les jeunes soient des assistés, loin de là. Au contraire, je veux qu'on les laisse faire, je veux qu'ils essaient, qu'ils se trompent, qu'ils tombent et qu'ils se relèvent d'eux-mêmes. Je veux juste qu'on leur donne des chances égales pour faire du chemin et donner corps à leurs rêves. Vous savez, la liberté ne fait peur qu'à ceux qui ne le sont pas eux-mêmes. Quand on goûte à la force que peut donner la liberté, on la désire pour la terre entière.

LES TRIBULATIONS D'UN AMAZIGH À TIMEZGHA

SAID CHAKRI



Said Chakri
Artiste illustrateur. Auteur de BD

Je m'appelle Said et je vais vous raconter une histoire.

L'autre jour, j'ai rencontré un vieil homme qui m'a raconté l'histoire suivante :

«J'ai passé le plus clair de ma vie à me poser des questions relatives à mon sort, celui de ma petite famille, celui des gens de mon quartier, celui de ma ville et celui de tous les Marocains. J'espère que je n'ai oublié personne. 72 longues années que j'ai vécu sous le règne de 5 souverains marocains n'ont pas été suffisantes pour répondre à mes questions».

- Je pense que tu te trompes, honorable monsieur. Tu n'as vu passer que trois rois. Rétorquais-je. Mohammed V, Hassan II et Maintenant Mohammed VI.

«Non mon petit, il y avait Mohammed V quand il a été déclaré roi par le consul général de France, Ben Arafa qui a été nommé roi, lui aussi, par la France, Mohammed V

après son exil, Hassan II et finalement Mohammed VI. Total : 5 rois.

Revenons maintenant à nos moutons. On parlait de notre sort...

Chaque fois donc qu'on a évoqué l'histoire de notre sort, ça rentre par une oreille de nos administrateurs et ça en ressort par l'autre.

Chaque fois qu'on nous a parlé, nous avons écouté, exécuté, constaté des irrégularités et observé un silence.

Tu sais, petit, je me suis toujours posé une question : ou bien j'ai mal choisi la bonne sortie pour naître ou bien le Maroc a mal repéré l'endroit pour se garer. J'aurais préféré être scandinave, Néo-Zélandais ou Massaï. Notre Maroc est peut-être, arrosé par de l'énergie négative qui nous tombe du ciel.

À commencer par sa position géographique. Les alizés qui partent du Sahara vers l'équateur en recueillant sur leur chemin toute l'humidité du monde pour arroser les immenses forêts vierges africaines avant de faire une pirouette pour retomber secs comme un caillou dans le sud de notre pays.

Le Gulf Stream qui part chaud pour apporter de la pluie à la cote Est d'Amérique du Nord et qui continue tout le long de l'Europe de l'Ouest avant de s'assécher tout le long des côtes portugaises et marocaines.

Et le souffle culturel sec providentiel d'Arabie qui démarre sec et arrive plus sec chez nous.

Bref, la poisse.

Que faut-il faire alors ?

Du moment que nous nous sentons en sécurité et qu'il n'y a pas lieu d'avoir peur ? Et que nous n'avons réellement pas peur. Et puis avoir peur de quoi ?

Ne sommes-nous pas la meilleure nation des mondes ? Ne sommes-nous pas musulmans ? Ne sommes-nous pas arabes ? Ne sommes-nous pas promus aux jardins éternels d'Aden ? Et puis ne sommes-nous pas seulement de transit dans ce monde éphémère ? Et que le meilleur nous attend dans l'au-delà ?

Gandhi avait raison quand il a dit qu'il y a autant de religions que d'hommes.

Un jeune révolté a raison aussi quand il m'a dit un jour que les Arabes sont venus du fin fond du désert le plus aride du monde, là où il fait soixante degrés à l'ombre -mais à l'ombre de quoi- pour une seule raison. Pour nous vendre le ciel et nous prendre nos terres, nos femmes et nos enfants. Depuis ce jour-là, nous sommes à la traîne de l'humanité parce que nous n'avons pas cru à la théorie d'évolution des espèces de Darwin. Du coup nous sommes restés à l'état de singes. Triste sort.

Ces derniers temps, nos enfants sont devenus des Fireworks qui explosent un peu partout à travers le monde. Drôle de commerce institué par des gens qui ont un gros caillou de sang dans le cerveau.

À chaque occasion on revient vers nous pour nous dire qu'on a eu une idée géniale cette fois et que ça va bouger. De toute manière qui ne risque rien n'a rien, autant donc essayer.

Amen, on essaie.

Mais le projet fait toujours pschitt par manque de moyens.

La fois d'après, le projet fait pschitt par manque d'expérience.

Et la fois suivante c'est par manque de simple disponibilité.

À tout moment on nous assure que ça marcherait si on mettait notre main à la poche pour les aider. On donne alors de l'argent et on se met à attendre, attendre, attendre, attendre, attendre... Jusqu'à ce que les promesses s'effacent d'elle-même des pages du temps qui passe.

Le temps. Ah oui ! Celui-là, il n'attend personne. Il passe si vite qu'il est déjà temps de passer à l'exercice suivant. Nouveau parlement, les mêmes ministres que l'exercice précédent parce qu'on ne change pas l'équipe qui gagne. Qui gagne du temps justement.

Il est évident que la seule chose qui bouge vraiment dans ce pays c'est l'argent qui exode des poches du pauvre vers les coffres forts du riche. Ah, oui. Ça, c'est évident.

Surtout que, quand l'argent quitte un endroit pour aller à un autre, il emporte avec lui son pouvoir. Le pouvoir d'achat. Et quand le pouvoir d'achat nous quitte que se passe-t-il ? La consommation les rejoint illico presto en emportant le meilleur avec elle. Ce qui nous pousse vers notre dernier retranchement où seuls le pain et le thé assurent contre la fin des haricots.

Nous sommes à la traîne partout : croyances, amours, éducation, responsabilités, éthique citoyenne et tolérance nous font défaut... Grosso modo, nous manquons de bon sens.

Ce que je viens de te présenter là, mon petit, est un plan que tu n'as pas l'habitude de rencontrer. J'ai tellement roulé ma bosse durant toute ma vie, j'ai tellement vadrouillé à travers le monde que ma vision ne s'intéresse plus qu'à deux facteurs élémentaires que nous devons observer : les devoirs et les obligations. Le détail est dans la liste que je viens d'énumérer.

Pour comprendre, prenons point par point pourquoi nous devons avoir peur. La peur de l'avenir qui nous a déjà épargnés mais qui attend sur pied ferme nos malheureux enfants.

Les croyances d'abord...

Que penser de nos cheikhs, ces honorables potentats de la foi qui, à force de réfléchir avec leur grosse gueule qu'ils cachent mal avec une barbe héritée des hommes préhistoriques, leurs aïeux, qu'ils veulent effacer de leur mémoire ?

Que penser de ces gens qui sont parvenus à voler notre langue maternelle ? Pour instaurer un langage où expressions normales, termes théologiques et obscénités se mêlent les uns aux autres. Langage qui formate l'individu en fataliste 2.0 pointés ? Pour bidouiller une pédagogie qui met du plomb dans les jambes pour ne pas bouger et du plomb dans la tête pour ne pas penser ? Bref, toutes décisions logiques pour solutionner, humainement, nos problèmes les plus élémentaires.

Quant à l'amour...

Issu de l'histoire originelle de notre famille Adams, notre devenir fut scellé depuis le début. Un brave homme trahi par sa perverse narcissique compagne et des enfants, par manque de plan B, qui ont forniqué pour nous permettre d'être ici aujourd'hui. Bousbir avant terme. Et du coup, ils inventent l'inceste. La prostitution leur fermera la marche pour plomber à jamais notre avenir et notre devenir sur terre.

Aujourd'hui, chez nous, tu te balades avec une femme.

Peu importe qui elle est. Ta mère, ta sœur, ta femme ta fille ou pute, les flics t'interpellent pour te demander ton acte de mariage.

Attends, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Suis-je en train de branler les croyances d'un musulman ? Où suis-je en train d'exhiber mes parties intimes ?

Tu sais, si Jacques Brel, l'infidèle était un Marocain, il chanterait certainement « Ne me nique pas... des perles de pluies (devine quoi) venues de pays (Arabie Saoudite) où il ne pleut pas, etc. »

Pourquoi alors se permet-on de me demander de présenter les archaïques manuscrits originaux de ma vie sexuelle permise ? Ne croit-on pas en Dieu ? Faut-il que je le rappelle à cette bande d'athées ?

Autre concept, autre histoire : pourquoi adorons-nous notre haine des autres et détestons si fort notre amour envers les autres ? Pourquoi ?

Sais-tu comment les psychologues expliquent pourquoi cette lutte farouche qui existe entre l'homme et la femme depuis toujours ? Le phénomène est régi par deux choses : l'amour et l'ego. Nous sommes des êtres égoïstes par nature. Nous n'aimons pas les autres. Mais quand deux personnes tombent amoureuses folles l'une de l'autre, leur amour prend le dessus et chasse l'ego. Celui-ci débarrasse le plancher automatiquement. Chacun préférera son partenaire à sa propre personne. C'est la fusion parfaite entre deux êtres. Chose exceptionnelle qui nous manque tant. Mais c'est contre nature parce qu'on est né naturellement méchant envers les autres. Heureusement que la nature est bien faite et que tôt ou tard on finit par retrouver nos querelles ancestrales pour stimuler notre désir.

de l'autre. Sinon, nous serions des bonobos que nous admirons tellement, au demeurant !

Peu de gens ont prêché l'amour dans ce monde. Mais beaucoup de monde a prêché les tueries de masses. Et paradoxalement c'est ce que nous aimons.

En voici quelques chiffres :

231 millions de morts en 100 ans de guerres

L'institut néerlandais de relations internationales Clingendael Institute vient de rendre publique une étude consacrée au nombre de morts provoquées par les guerres et les conflits tout au long du XXème siècle. Selon les chercheurs qui ont procédé à cette comptabilité macabre, environ 231 millions de personnes ont été «tuées à la suite d'une décision d'origine humaine» entre 1900 et 2000.

La première guerre mondiale a provoqué entre 13 et 15 millions de morts, la guerre civile en Russie (1918-1922) plus de 12,5 millions, la révolution mexicaine (1909-1916) 1 million, la seconde guerre mondiale entre 65 et 75 millions de morts... Les conflits postérieurs à 1945 ont, pour leur part, entraîné le décès de 41 millions de personnes.

Cette étude analyse également les réponses et les atermoiements de la «communauté internationale» face à ces tueries, et pose le problème de l'intervention humanitaire dans les guerres.

(Source : <http://meridien.canalblog.com/archives/2006/10/05/2837833.html>)

Et chez nous ? Erreur 44.

Erreur 44 est la réponse que je rencontre chaque fois que je pose une question nous concernant. Mais en cherchant, on trouve toujours la réponse.

Voici le résultat de la recherche ici :

Erreur 44 = Nous te recommandons de te mêler de tes propres affaires. Tout ce que tu veux évoquer, tout le monde le sait et qu'il n'est pas indispensable de remuer le couteau dans la plaie.

Signé : La mémoire collective

« Après moi le déluge » a dit Louis XV. C'est normal parce que tout ce qui l'intéressait c'était le pouvoir au point où, par ego, il fit fi de ses sujets, de sa famille et de ses propres enfants. D'autres souverains ont fait pis ou pire. Des gamins. On est tous des gamins. Le règne animal est mieux structuré.

UNE FEMME MAROCAINE QUI AIME SON PAYS

ZAINAB FASIKI



Zainab Fasiki
Artiste, auteure de BD

Ç'aurait été parfait, si les choses étaient simples. Je suis une femme qui a grandi à Fès, capitale de la culture, dit-on. J'aurais pu vivre en dehors de la réalité si je n'avais pas été tellement de fois blessée dans mon être par une société bigote et sans scrupules. Un tel décalage vient des archaïsmes d'un autre âge ; ce qui complique les rapports. Cette absurdité de la vie quotidienne implique-t-elle autre chose encore, qui ne soit pas seulement spécifique à Fès, mais général. Comment vivre dans une aberration largement admise, au milieu de personnes qui veulent une chose et son contraire ? Comment concilier l'inconciliable ? C'est la question qui me hantait et à quoi semble condamnée toute réponse qui ne considère le fond des choses.

J'avais 16 ans, jeune adolescente qui voyait le monde à ses pieds. J'avais des rêves sublimes plein la tête, et surtout un énorme sentiment naturel de liberté. Cette

liberté venait d'un très grand attachement à ne pas cesser d'être. Elle n'a pas été cherchée pour elle-même, mais obtenue à cause d'une contrainte que je me suis imposée. Car à cette époque, celle-ci était confisquée. Je désirais vivre sans pressions, sans préjugés, sans peur, penser comme je le sentais, Je voulais voyager partout, aller à la découverte du monde et des autres cultures. Je voulais vivre l'amour sans tabous, sans interdits, sans angoisse, sans culpabilité... La liste de tout ce que je voulais faire et vivre quand j'étais jeune fille est interminable. Au fond, je me sentais invincible. Capable de tout. Even The Sky was Not the Limit. Mais j'ai très vite déchanté. Les réalités nous rattrapent si vite et à une telle vitesse que le coup peut être étourdissant. J'ai alors compris que je devais rester une potiche dans son coin, raser les murs, dire oui à tout, acquiescer en silence, me soumettre... Ce que je ne pouvais admettre. J'ai alors pris mon destin en main en me fixant des objectifs. Je me suis cependant posée une seule question : Qui suis-je ? Question à laquelle je réponds chaque jour par des actes. Oui, je suis une femme qui suit le rythme profond de son âme. Je suis une femme qui veut aller au bout de ses rêves. Je suis une femme qui refuse d'être ce que les autres veulent qu'elle soit.

Et puis ce qui devait arriver arriva. Évidemment, il fallait s'y attendre. Ce n'est pas parce qu'on a décidé de tracer son propre chemin que les autres vont vous laisser faire. Loin de là. Au contraire, c'est là que les choses se corsent. J'ai pris le chemin que je voulais, celle de l'artiste libre, je suis devenue la personne que je voulais atteindre, cela a très vite agacé certains, d'autres, en

colère m'ont taxé de tous les noms. C'est dans ce sens que je pose toujours la même question, qui revient comme un leitmotiv: pourquoi mes choix personnels mettent les autres en colère? Maintenant que j'ai 25 ans, j'ai ma réponse. Et je le dis avec toute la véhémence que cela impose : c'est parce que ces personnes qui me jugent, qui m'insultent, qui me menacent même, ont été nourris à la culture de la Hchouma. Que la femme doit, comme Pénélope «filer la laine et rester chez elle». Cette culture surannée limite les esprits libres et tue les désirs.

Évidemment, je rêve d'un Maroc où les gens peuvent être libres et aller au bout de leur folie. Je rêve d'un pays où les femmes ne sont plus soumises aux archaïsmes. Je rêve d'un Maroc où l'on valorise l'individu, où l'on le porte, où l'on le soutient. Je rêve d'un pays où l'on croit en la diversité et la différence. Parce qu'une société formatée ne peut s'exprimer que dans la confusion, incapable de guetter l'inattendu à l'horizon de la vie ou de la pensée.

CE QUE JE CRAINS POUR MON PAYS

MOHAMMED CHERFAOUI



Mohamed Cherfaoui
Auteur

J'ai vu mon pays évoluer. Je l'ai vu se transformer. Je l'ai vu progresser à chaque fois que j'ai eu l'occasion d'y revenir, puisque je suis de ceux qui vivent loin du pays et qui attendent souvent les retours pour renouer avec la terre natale. Un jour, je prends un avion et j'atterris à l'aéroport d'Oujda. Je suis encore une fois de retour. Sur la route vers le centre-ville, je passe devant une salle, une espèce d'établissement avec pignon sur rue. Intrigué, je m'arrête. C'est une galerie d'art. On y exposait les travaux d'artistes peintres marocains. Les tableaux donnaient envie de les acheter. Cette petite escale a été une source de sérénité pour moi doublée d'un bel éloge à la beauté. Ce jour-là, je m'en souviens, il y a vingt ans, j'ai compris que la culture pouvait tout changer dans un paysage urbain. J'ai saisi que les arts pouvaient porter tout un pays vers le haut, par l'amour du beau, par la créativité et le désir de partager des

choses nobles entre nous. J'ai alors réfléchi à d'autres aspects qui sont porteurs d'espoir dans mon pays, le Maroc. Avec une croissance dynamique supérieure à 4% qui fait rêver les pays européens. Avec le recul du taux de pauvreté de 15% à 5% sur les vingt dernières années. Avec des réalisations fortes en termes d'infrastructures, une prise de conscience écologique comme c'est le cas avec le complexe solaire Noor à Ouarzazate. Une monarchie qui veille sur le pays depuis plus de cinq siècles. Avec un pays jeune, une nation dynamique, avec des avancées démocratiques importantes, avec une prise de conscience de la place de la femme au sein de la société... de nombreux indicateurs qui disent tous que le Maroc est sur la bonne voie. Ce sont là des signes clairs que depuis vingt ans, les changements sont forts et les mutations profondes.

À la lumière de toutes ces données, je me suis posé la question suivante : avons-nous des raisons de craindre ou d'avoir peur pour notre pays ?

La réponse ne souffre aucune ombre. Oui.

Pourquoi ? parce que je doute.

Et pourquoi je doute. Parce que l'état de mon pays est inquiétant.

«Ce n'est pas le doute c'est la certitude qui rend fou», disait Friedrich Nietzsche.

Une société inégalitaire

L'observation des différentes couches de la société marocaine montre que notre pays est construit par strates. Au risque de tenter une métaphore réductrice, je dirai que notre pays est un véritable millefeuille, avec des couches inégales, des cumuls bien précis et un rendu

final, qui demeure angoissant. Pour schématiser, on peut dire que tout en haut, il y a ceux qui peuvent se permettre d'acquérir le genre de toiles que j'ai vues exposées dans cette galerie à Oujda ou ailleurs dans d'autres villes comme Casablanca ou Marrakech. Et il y a ceux qui vivent au jour le jour, avec presque rien, pas plus d'une journée de réserve alimentaire. Autrement dit, il y a un fossé terrible qui divise le pays en deux. Ceux qui ont tout. Et ceux qui n'ont rien. Entre les deux, c'est presque le vide, puisque la classe moyenne, cède la place à une classe plus démunie. Face à cet état de fait, je crains que les riches continuent à s'enrichir sans souci de partage et qu'un jour ceux qui n'ont rien à perdre, viendront tout simplement leur demander des comptes. J'ai peur que ce fossé n'engendre une coupure entre les deux classes, et qu'à long terme, la rupture ne soit consommée. Car, il faut le souligner, sans langue de bois, les inégalités sociales au Maroc sont criantes. S'ajoutent à cela d'autres craintes et d'autres angoisses. Je crains pour mon pays quand les experts nous disent que le Maroc est classé 123^{ème} sur 188 pays pour l'indice de développement humain, malgré cette très bonne idée du lancement de l'INDH, avec tout ce que cela implique comme soutien et cohésion sociale autour de la solidarité et de la dignité pour tous.

Un système éducatif en berne

Au cœur de ces peurs causées par les inégalités sociales, émerge le pire à craindre pour une nation qui veut s'inscrire dans la modernité et faire partie des pays les plus développés de la planète. Il est impossible de faire le saut vers le progrès avec ce fléau marocain, nommé

: ignorance. Les sages disent : « Si tu veux anéantir un peuple, il suffit de le rendre ignorant ! » Sur les dix dernières années 200 écoles publiques ont été fermées. Alors qu'il faudrait en ouvrir le double, voire le triple, pour que tous les enfants marocains aient un accès équitable à l'enseignement, pour que se développe la mixité, facteur de paix sociale et de stabilité. Pourtant c'est le contraire qui se produit sans aucune réaction des dirigeants. On assiste, les bras ballants, à une catastrophe, puisque l'éducation est le socle sur lequel se construisent les grandes nations. Sans enseignement digne de ce nom, nous allons droit dans le mur.

Rappelons que le premier budget de l'État (20%) est consacré au système éducatif, et que plus d'un demi-million d'élèves préparent leur bac- à comparer avec l'époque de l'indépendance, en 1955, où ils n'étaient qu'une petite poignée, juste moins d'un millier. Et pourtant la durée moyenne de scolarisation n'évolue pas (elle reste inférieure à 5 ans) et reste très loin de nos amis tunisiens, malgré un net progrès du taux d'alphabétisation (70%). Mais nous sommes loin du compte. Il reste tellement à faire sur ce qui me semble être le plus grand défi du Maroc pour les trente prochaines années : préparer des générations éduquées, cultivées, solidement formées pour asseoir la puissance de notre nation.

D'autres gros chantiers sont à prendre très au sérieux. Le secteur de la santé constitue ma grande peur. Pour les indicateurs d'accès à la santé et à l'éducation, notre pays se retrouve classé à la 130^{ème} place sur 144 pays. C'est effarant. C'est tout simplement inadmissible. Sans un système de santé publique fiable et viable, on ne peut construire une société solide et saine.

L'émancipation de la femme

Au-delà de la lutte contre l'ignorance par l'éducation, il faut émanciper l'homme marocain des carcans du passé et des archaïsmes qui ont la peau très dure. Il faut lui apprendre de changer de vision et de rapports, à tous les niveaux avec sa composante féminine et avec la femme. Il faut que les hommes marocains apprennent à rendre leur dignité aux femmes, à toutes ces mères des changements positifs dans notre société. Oui, à toutes ces femmes qui ont tout donné pour nous élever, nous éduquer et nous offrir l'amour de nous-mêmes et l'amour du pays. La femme donne la vie et nourrit l'espoir. Au Maroc, l'émancipation des femmes se heurte, malgré des progrès législatifs, à un conservatisme profondément ancré. Et ce sont les hommes qui sont responsables de cette situation préjudiciable pour un pays qui se construit ; mais qui ne peut atteindre ses objectifs sans la femme, qui est un fondement solide et une composante forte au sein de la société.

En guise de conclusion

C'est parce que j'aime mon pays que je crie ici quelques-unes de mes craintes et de mes espoirs. Je suis un patriote convaincu. Je suis un citoyen qui porte le Maroc dans son âme. C'est dans ce sens que je dis haut et fort qu'il faut que le Marocain soit fier de qui il est, de son histoire, de ses traditions, de ses héritages, de son passé pour être fier de son futur. Et cette fierté ne peut s'incarner dans le quotidien que notre pays nous assure la dignité pour se nourrir, s'éduquer, se loger, travailler et se soigner en toute sécurité, avec

une grande confiance dans la justice, qui est à mon sens une composante incontournable dans un État de droit. « Vous devez être le changement que vous voulez voir dans ce monde » disait Gandhi.

UNE QUESTION D'ÉDUCATION

SOUMAYA AKAÂBOUNE



© Peter Rodger

Soumaya Akaâboune
Comédienne

Je suis une femme marocaine et je suis fière de l'être. Ceci pour être claire, d'emblée. Quand mon ami, l'écrivain et journaliste, Abdelhak Najib, m'a fait part du projet de cet «ouvrage collectif» j'ai accepté d'y participer parce que j'ai très vite vu et compris que c'est un livre écrit par différentes sensibilités qui ont toutes un point commun : l'amour du Maroc. Et moi, j'aime mon pays. J'ai grandi dans mon pays. Et je n'imagine pas être autre que Marocaine. Je me crois privilégiée, dans un sens. Et je suis convaincue de cela. Mes parents m'ont éduquée selon leurs principes et leur vision du monde. Non seulement ils m'ont encouragée de faire des études, mais à la maison, ils ont toujours stimulé chez nous le désir du savoir. Ils ont nourri, ils ont cultivé et ils ont encouragé en nous l'amour de la connaissance, la passion de la lecture et la curiosité d'aller au bout des belles choses. Les discussions à table n'avaient jamais de limites préétablies sur

les sujets abordés. Et notre opinion n'a jamais été rejetée, ou amoindrie. C'est de cette belle manière, tout en respect, que mon amour propre c'est forgé. Quant au sujet qui nous préoccupe : la peur qui concerne le devenir de notre Maroc, les choses sont simples. En ce qui me concerne, c'est l'analphabétisme, ce sont les tabous qui ont la peau dure et l'ignorance meurtrière qui nous font beaucoup de mal. Oui, cela ruine les plus grands espoirs et freine la bonne volonté d'une large frange de la société marocaine, qui essaie par tous les moyens de dépasser les obstacles, d'aller au-devant des limites et de les franchir avec beaucoup de courage et de détermination.

D'après les statistiques, selon un rapport de l'Unesco, établi en 2017, le Maroc se positionne dans les dernières places du classement mondial de la qualité de l'enseignement, en occupant une 136^{ème} place, très peu enviable. Une place si décevante que l'on se demande vraiment comment un pays comme le nôtre qui ambitionne de faire partie des pays les plus développés traîne encore, de manière lamentable et effrayante, dans le ventre mou de ce classement. Nous sommes loin derrière des pays comme le Pakistan, le Rwanda et le Vietnam. Plusieurs décennies après l'indépendance du pays, nous en sommes là, en avant dernière place. Quelle explication donner à cet état de fait ? Comment l'analyser, ce classement ? Comment accepter d'être le cancre de la classe et ne rien faire dans l'urgence pour faire de l'éducation le cheval de bataille de tout un projet de société ? Ma peur découle de là. Si nous n'arrivons pas à éduquer les générations futures avec plus d'efficacité et de sérieux, nous vivrons tous dans un pays ignorant. Oui, nous et toutes les générations futures. Je suis convaincue que l'ignorance respire le fanatisme et

la peur de l'autre. Elle élimine la volonté d'aller vers le progrès. Elle annihile l'amour de la science. Elle détruit toutes les capacités de construire une société solide et viable pour tous.

Ma peur et ma profonde angoisse sont nourries par cette idée effrayante de ne pas mettre les bouchées doubles pour bien éduquer nos filles et leur ouvrir tous les horizons du savoir, et ce, dans tous les domaines. Si on rate ce tournant, les jeunes femmes de demain ne pourront pas élever nos enfants et leur transmettre les bonnes connaissances pour édifier une nation où la femme tient une place importante, parce que c'est elle qui transmet souvent les valeurs capitales du vivre-ensemble. Si nous ratons encore ce virage, nous serons alors à la merci de tout prédateur fanatique, de toutes les formes de l'extrémisme et de tous les dogmatismes rétrogrades qui handicapent déjà notre cher Maroc.

Nous sommes un peuple intelligent. Nous sommes un peuple qui parle plusieurs langues. Nous sommes un peuple dont les traditions sont fondées sur la tolérance, sur l'ouverture vers les autres, sur l'amour de la différence et le respect de la diversité des cultures. Nous sommes une nation soudée, avec autant de richesses culturelles et une mixité que d'autres nations nous envient. Ceci devrait être notre moteur, notre catalyseur pour nous positionner parmi les premiers de la classe.

Il y a un proverbe très simple qui dit ceci : quand on éduque une femme on forme la société, quand on éduque un homme on forme seulement un individu. Faisons tous en sorte que chaque individu apporte sa pierre à l'édifice pour un Maroc fort de ses traditions, fier de ses citoyens, ancré dans une vision claire de l'avenir.

MAROC
ABERRATIONS ET ABSURDITÉS

ABDERRAHMANE OUARDANE



Abderrahmane Ouardane
Artiste peintre

«Mon cher Abderrahmane Ouardane, je voudrais que tu rédiges quelques phrases sur les choses qui ne marchent pas au Maroc ...ce qui bloque ... ce qui fait peur, ce qui devrait être pointé du doigt dans l'urgence pour construire un Maroc meilleur pour les générations futures».

C'est en ces mots simples, mais ô combien engageants, que mon ami Abdelhak Najib, écrivain et journaliste, m'invita courtoisement à occuper quelques pages dans le projet d'écriture qu'il compte consacrer à notre pays.

C'est en fait là une interpellation qui me secoua fort.

Convaincu que quel que soit le volume des investissements économiques et sociaux consentis, il n'y aura point de développement tant que l'éducation et la culture ne jouent pas le rôle moteur !!

J'ai consacré une bonne tranche de ma vie à militer pour cette cause. Durant de longues années, au sein de mon association Arkane, nous étions nombreux avec

d'autres militants, de foyers divers, à décrier l'indifférence des décideurs face à l'urgence de ne plus sacrifier l'éducation et la culture.

À ce jour nos appels restent inaudibles.

Aucune volonté politique sensible à l'appel. À moins que, par providence, une révolution culturelle ne survienne pour sauver le pays du gouffre vers lequel il va sombrer fatalement.

Et voilà, comme moi, sous l'impulsion persistante d'une presse de conciliation, qui caresse dans le sens du poil, beaucoup de mes camarades ont fini par couler dans le moule du «tout va bien, le Maroc est sans encombrés».

Mon ami vient en ce moment précis pour poser une question à même de secouer le cocotier. En me proposant d'écrire sur «ce qui fait peur pour le Maroc», il bouscule avec véhémence le confort du «Maroc sans encombre» tel qu'on a persisté pernicieusement à me le faire admettre.

Il me fait émerger de cette sorte de complaisance dans laquelle je m'étais paresseusement laissé entraîner depuis belle lurette. Par lassitude? Peut-être... Par dépit? Sûrement.

Que de rêves ruinés, mais l'espoir demeure

Il m'a toujours été délicieux de céder à la tentation de rêver le «beau Maroc». Bien des supports de presse vont dans le sens de mes lubies. Ils nous bernent et nous transportent dans de folles utopies. Ils maîtrisent l'art de dérouler des propos bienveillants dans un langage châtié qui anesthésie, sans peine, tout esprit de critique. Facile donc de s'abandonner à certains de leurs délires insensés. Il pourrait s'avérer même agréable de se laisser

voguer dans les belles prairies fleuries et enchantées, que déballet sous nos yeux écarquillés certains journalistes à l'imaginaire généreux mais peu soucieux de la crédibilité et du sens de la mesure. Sans vouloir généraliser, beaucoup d'articles sur le Maroc sont tissés d'informations non vérifiées et de raccourcis trompeurs qui alimentent souvent de gros titres racoleurs. Souvent aussi des rapporteurs de nouvelles font de l'exagération la sève qui irrigue leurs narrations. Ils n'hésitent pas à parsemer leurs élucubrations de qualificatifs chatoyants sur le Maroc, sans égards aucun pour ceux qui risquent de les lire.

Ce constat me dicte l'idée (Eurêka, j'ai trouvé) de faire de ces perles le filon conducteur pour construire le texte que me demande, mon ami Abdelhak Najib.

Autrement dit, je vous invite à venir avec moi à la pêche de ces perles, parfois grossières, que certains hommes et femmes de médias déferlent sans vergogne ! On s'amusera ensuite à décortiquer les vérités douloureuses que cachent leurs affirmations toutes de béatitude et d'optimisme. Et pour rester positif on essaiera de dégager, à chaque fois, les éventuelles lueurs d'espoir que ces perles pourraient, malgré tout, laisser présager.

Perle 1

Maroc : le plus beau pays du monde

On commence par cette accroche publicitaire vantant insolemment l'incomparable beauté du Maroc.

Le slogan dit «Le Maroc est le plus beau pays du monde».

Tristement célèbre, cette perle n'est pas d'aujourd'hui.

Si elle n'a pas eu peine à faire date c'est parce que d'abord la boutade a été généreusement relayée par des supports de presse et réseaux sociaux. C'est ensuite et surtout parce qu'elle porte la signature d'une agence de communication marocaine bien connue. Reconnaissons-le, cette accroche publicitaire insulte l'intelligence des plus simplistes d'entre nous. Quelle que soit la subjectivité de l'égo et la grossièreté du chauvinisme qui le dicte, ce superlatif «le plus beau» est, dans ce contexte, on ne peut plus vilain et ridicule. Quel impact attendre de la mise en étalage d'une affirmation outrageusement et gratuitement non crédible ? On pourrait le comprendre : l'attrait du gain peut aveugler, pousser à la bêtise et conduire au ridicule. On l'a souvent entendu : «la matière avilit l'homme». Mais il suffit. La sagesse et le bon sens doivent veiller au raisonnable et dicter un minimum de retenue. Arrêtons donc de «prendre les fils du Bon Dieu pour des canards sauvages».

J'ai évidemment peur pour le Maroc de ces bêtisiers qu'on place au timonier alors qu'ils n'ont ni la compétence pour piloter ni l'amour du bateau qu'ils se hasardent à conduire. Et succomber à l'appel de l'argent, c'est se laisser séduire par le chant d'une sirène, et mener le bateau à la catastrophe.

Perle 2

Le Maroc, un Hub africain

Les médias nationaux de tous bords nous ont tellement martelé l'expression «le Maroc est un hub africain» que nous avons fini par admettre cette exclamation médiatique comme étant une vérité absolue. Un axiome qui ne réclame aucune démonstration.

Il existe même le salon d'exposition de mon ami Fahim Zakaria qui, en choisissant l'appellation « Hub AFRIKA », contribue à conforter cette croyance. Je fais partie aussi de ces niais qui ont, durant une bonne période, admis ce semblant d'évidence. Mal m'en a pris d'y croire si innocemment.

J'ai appris la bavure à mes dépens: je prospectais un cabinet RP italien pour accompagner mon événement culturel ARKANE-AFRIKA. Face au président de ce cabinet, je faisais de l'affirmation: « Maroc hub africain » un argument de vente destiné à contribuer à convaincre et à obtenir éventuellement un sponsoring. À mon grand étonnement, mon interlocuteur, totalement sceptique, fit des yeux ronds pour me jeter sur la figure: « Monsieur, entre l'Afrique du Sud, le Sénégal et le Rwanda qui prétendent au même positionnement de hub africain, vous êtes loin de me persuader ».

Dur, dur le retour à l'évidence. Je ne suis pas tout à ma joie à subir cet affront. Je tombe de haut, et ma surprise était de taille.

Je suis plutôt mal et je me ronge les sangs d'avoir fait entorse à mes habitudes de vérifier mes informations.

Bien sûr, chapeau bas pour la diplomatie marocaine et la maestria dont elle a fait preuve pour reconquérir la place du pays au sein de l'Union africaine. Je devine toute la machine en marche et le nombre de personnes qui, durant de nombreuses et longues nuits, ont dû suer sang et eau pour accoucher des argumentaires et forger des plaidoyers. Mais est-ce à dire pour autant que le positionnement du Maroc en tant que hub africain est acquis? Loin s'en faut.

Pourtant, la loi de la raison me hurle de reconnaître les efforts gigantesques déployés par le gouvernement marocain dans l'objectif d'initier des partenariats à l'adresse du continent africain. Qui peut contester l'impact promotionnel extraordinaire généré par les tournées royales de Mohammed VI ? Ces initiatives heureuses qui ont donné une impulsion exceptionnelle à l'image du Maroc. L'implication personnelle de la plus haute autorité du pays est chargée de symboles, force le respect et agit puissamment sur les destins. Elle a, sans aucun doute, contribué à imposer le statut de notre pays en tant que nation africaine forte. Une nation qui investit. Une machine économique active, dotée d'opérateurs dynamiques qui, sous la houlette de leur Roi, sont décidés à s'impliquer dans leur continent africain. Une véritable petite « Business-Army ».

Oui, indéniablement cette campagne promotionnelle royale a agi comme un flash flamboyant. Une lumière incandescente qui remet à l'ordre du jour le fait que le Maroc est cet autre pays africain avec lequel il faut dorénavant compter. Je ne peux que m'abandonner à la magie de cette belle et courageuse entreprise.

Sauf que parmi les multiples conventions signées officiellement durant ces tournées royales, nombreuses sont celles qui peinent à trouver exécution, faute de conditions d'application évidentes.

La petite « Business-Army » a pêché lamentablement par négligence de la culture des transactions qui régit les affaires dans chacun des pays ciblés. Une meilleure prospection des terrains à investir aurait dû constituer un préalable irréprochablement maîtrisé. Les pratiques douanières, la tarification, les us et les coutumes, liés à l'exercice des échanges, les circuits subjectifs, la culture

de la corruption... bref autant de petits détails à ne pas négliger. Ils peuvent dresser des avatars infranchissables face aux initiatives entrepreneuriales de nos investisseurs marocains.

Très vite aujourd'hui, notre «Buisness-Army» réalise par exemple, qu'il y avait urgence à négocier une politique de tarification continue avec les pays africains subsahariens. Autrement dit à minimiser au mieux les barrières tarifaires. Ce qui rend la partie dure à gagner sans une préparation structurelle. Structurelle dis-je? Le mot lourd de conséquences est prononcé. Cela suppose d'abord de disposer, d'urgence, d'une véritable bourse performante. Le fait d'occuper avec «Casablanca Finance City» le rang de première place financière africaine ne suffit pas pour drainer les capitaux étrangers nécessaires. D'autres réformes prioritaires font la queue pour permettre au Maroc de prétendre au rang de champion africain et de doter son «Buisness-Army» des moyens et pouvoirs nécessaires pour atteindre le but chanté, en l'occurrence :

- Diversifier l'offre des productions et les décaler des schémas classiques.
- Accélérer la sécurisation des investisseurs et préparer des garanties.
- Réhabiliter la confiance en améliorant les mécanismes de la gouvernance.

En toute clarté, les enjeux sont gigantesques et l'ambition n'est pas toujours à la hauteur des moyens humains et matériels requis.

Bien plus, la compétition internationale est violente. Des requins et autres prédateurs à grands appétits, toutes couleurs confondues, rôdent, prêts à défendre ce qu'ils croient être leurs proies légitimes. Par conséquent gare

de crier victoire facilement.

D'autant plus que la loi du silence ne serait jamais enfreinte dans le continent, car, quoi qu'on puisse prétendre, ces prédateurs invisibles règnent encore par la convoitise et l'argent.

Et comme mon professeur, le défunt Abdelaziz Belal, se plaisait à le répéter durant ses cours: « le chemin des roses est pavé d'épines ». Par conséquent, la peau de l'ours n'est pas encore gagnée pour se vêtir hâtivement du titre « hub africain ». Pour prétendre à de meilleures victoires, notre «Buisness-Army» doit mieux s'entraîner à se fondre aux cultures des espaces à conquérir. À bon entendeur salut.

Comme pour le football, j'ai peur pour le Maroc de s'empresser à prétendre à des titres pour le championnat économique et social sans en avoir la certitude. Il ne suffit pas de maîtriser les techniques, encore faut-il bien connaître le terrain et conquérir culturellement le public africain ciblé.

Perle 3

«Le Maroc a choisi d'investir le champ économique et social d'abord. Le culturel viendra automatiquement par la suite.»

Cette autre perle me renvoie à une anecdote que j'ai vécue au Sénégal. Lors de ma participation à la 18ème Biennale de Dakar, j'ai eu à animer en off une table ronde autour du thème «Citoyenneté et universalité de l'art contemporain d'Afrique ». Mon intervention ne tarit pas d'éloges sur les implications engagées par le Maroc dans son continent. Par élan patriotique, je n'ai pu instinctivement contenir mon envie de faire étalage

des plus brillantes actions d'investissement menées par le Maroc en Afrique. À la fin de l'intervention, comme le veut la coutume, parole fût donnée à la salle. Et là un jeune sénégalais, m'interpela, en wolof... Comme il le prévoyait si bien, je ne saisisais pas ses propos. Il marqua alors un silence dédaigneux puis s'adressa à moi en français : «Bien sûr monsieur, vous ne comprenez pas ma langue. Votre pays a consenti beaucoup de moyens pour investir chez nous, et chez nos autres voisins africains, alors qu'il n'a fourni aucun effort pour comprendre nos langues, nos traditions et notre culture... Qu'est-ce qui le différencie alors des colonialistes français, espagnols ou portugais ?»

À l'écoute de cet auditeur, mon sang ne fit qu'un tour : l'interrogation sent le piège à plein nez. Au fond de moi, une révolte intérieure bouillonne contre les intentions belliqueuses que voile cette sortie véhémence. Je déteste cette manière vicieuse de tirer l'intelligence vers le bas. Cette astuce intellectuelle trop facile à vouloir flatter les pires instincts, entretenir les angoisses et flamber les fantasmes les plus destructeurs. Mais il fallait répondre juste et convaincre.

Je déballe alors, dans le désordre, tous les arguments qui me viennent à l'esprit pour démonter sa stratégie bien pernicieuse. Je me suis laissé emporter à lui étaler un véritable plaidoyer en faveur de la démarche militante et sincère du Maroc en faveur d'un partenariat Sud-Sud et Win-Win. Je me suis évertué à lui faire admettre qu'il était impératif de dépasser le «complexe du colonisé» pour comprendre l'implication du Maroc envers son continent.

Sorti de conférence, je passe un long moment à méditer la question de l'auditeur sénégalais. Au fond, cela n'était

pas totalement dénué de sens. La démarche marocaine a donné certes priorité à l'investissement tant dans les secteurs primaires, secondaires que tertiaires, mais a totalement occulté et fait l'impasse sur l'investissement culturel. Or, on ne peut construire des partenariats durables sans une conjugaison culturelle et créative avec les citoyens du pays d'accueil. La place est énorme pour des centres d'échange où règne la dimension linguistique, patrimoniale et éducative. Des places privilégiées sont à favoriser pour apprendre sur les traditions des communautés africaines, les us les coutumes et les codes culturels réciproques. Des missions culturelles et créatives aideront à rapprocher les citoyens des peuples africains partenaires et à créer des flux de cohésion, d'échange et d'engagement identitaire et social.

Jusqu'à quand nos décideurs politiques demeureront aveuglés à vouloir occulter l'intérêt primordial des investissements culturels et créatifs? On ne prépare pas une bonne soupe sans disposer des bons ingrédients, tels que le sel et les épices. C'est toujours la culture qui donne un sens au goût. Sans culture point de développement.

J'ai peur pour mon Maroc de prétendre au titre de leader africain sans se réconcilier culturellement avec sa citoyenneté africaine!

Perle 4

«Le Marocain a, avant tout, besoin de travailler, d'avoir un logement, de se nourrir, de se soigner et d'étudier. La culture n'est pas prioritaire. C'est la cerise sur le gâteau. Elle viendra peut-être ensuite.»

Cette perle, relayée par la presse, de la bouche d'un grand responsable politique marocain, donne le tournis.

Ouvrons les yeux, bon sang. Regardons les grandes nations: la Chine, l'URSS, le Japon... et celles qui émergent : le Brésil, l'Inde, la Corée du Sud, Singapour, le Rwanda... La révolution culturelle a toujours précédé et préparé le développement économique et social. C'est aujourd'hui admis, tout projet de développement doit avoir la culture comme moteur et comme socle solide. Aujourd'hui plus que jamais au Maroc, il est urgent d'engager une réflexion profonde sur la portée et le rôle de la culture dans le développement de notre société. Occulter la culture figure parmi les avatars essentiels qui freinent le développement de notre pays. On ne cessera de le répéter. Le Roi a déclaré publiquement que le modèle économique en application a atteint ses limites et ne répond plus aux ambitions des politiques et encore moins aux attentes du citoyens. Le moteur cale. À l'heure où la mise sur pied d'un nouveau modèle devient urgente, on ne peut s'obstiner à commettre, une nouvelle fois, les mêmes bévues. L'histoire ne nous le pardonnera pas.

Toutes les forces vives de la nation, toutes sensibilités politiques, sociales et culturelles confondues, ont aujourd'hui le devoir urgent de se mobiliser pour réserver à l'investissement culturel et créatif la place, le rang et la dimension qu'il mérite.

Je dirai même qu'une révolution culturelle est et reste la meilleure alternative. Comprenons-le, c'est la façon ultime et le moyen incontournable pour enclencher le développement souhaité pour le pays. Il serait absolument impensable de faire l'impasse sur la culture en voulant forger un modèle de développement qui se veut contemporain, moderne, démocratique et à la hauteur des ambitions du peuple.

Il s'avère indiscutablement impératif de compter avec la culture, l'art et la création en tant qu'activités génératrices de valeurs, tant économiques, sociales, éducatives, civiques que citoyennes. Pour tous nos décideurs hantés par l'économie, il est temps de se rendre à l'évidence que la culture recèle de trésors encore honteusement sous-estimés et sous exploités par certains de nos hauts responsables. Aujourd'hui il n'y a aucune fierté à tirer du fait que le Maroc consacre à la culture un budget inférieur à 1% du budget national. Que peut-on financer avec un tel budget ? L'infrastructure culturelle ? La formation ? Les subventions et accompagnements des acteurs culturels ?

De grâce, respectons cette jeunesse qui guette, la tête débordante d'espoir mais les yeux pleins d'interrogations et de doutes. Nourrissons-la d'éducation, d'art et de culture. Ouvrons nos écoles aux disciplines artistiques et créatives. Aiguisons le sens créatif de nos enfants et comblons culturellement l'atroce vide qui meuble le quotidien d'une frange majoritaire de notre jeunesse. Ravivons en cette jeunesse perdue l'espoir qui lui fait horriblement défaut. Vite, vite, avant de la retrouver dans la rue à battre le pavé. Les jeunes du Rif et ceux de Jerada ont annoncé l'avertissement. D'autres bruits sourds bourdonnent dans plusieurs autres contrées du pays. Ils font craindre le drame de se faire entendre un jour dans le sang.

Souvent le devoir est une culture qui manque aussi bien à nos jeunes qu'à leurs gouvernants. Ma peur pour mon Maroc, c'est que les hommes au pouvoir s'obstinent à oublier que la culture est un devoir qu'aucun modèle de développement ne doit occulter.

QUAND LA RELIGIOSITÉ SUPPLANTE L'ÉTHIQUE

HABIB MAZINI



Habib Mazini
Écrivain. Universitaire

Longtemps, au Maroc, la Géographie a fait l'Histoire. Al Gharb al Islami pour les Arabes, l'Afrique du Nord pour les Européens, Tanger ou Casablanca pour les habitants du Nouveau Monde... le vocabulaire l'atteste et s'érige presque en déterminisme. Son emplacement conte son Histoire ; ça l'a été autrefois avec le commerce, les conquêtes, les migrations ; ça l'est encore aujourd'hui, les conquêtes ayant pris une autre forme. Au fil des temps, une Culture du métissage s'est installée : Arabes du Moyen-Orient, Andalous expulsés ou chrétiens conquérants, noirs de Balad Assoudan, berbères et juifs autochtones, les uns en quête de cieux cléments, d'autres avides de biens précieux. Les couleurs de peau, les cuisines, les chants, les traditions, les langues montrent une diversité, synonyme d'une intelligence existentielle hissant la tolérance au rang de conduite journalière. La fin du vingtième siècle sonne le glas d'une cohabitation culturelle.

Le Maroc se fracture culturellement, la religiosité supprime l'éthique et érige le Religieux comme unique Référent. Le Marocain cesse d'être citoyen et devient Moumen... aux yeux de l'Autre.

Le Religieux est une constante de l'histoire humaine, pas une époque ne s'en est affranchie. Du Soleil jusqu'à la Forêt, les peuplades avaient leur Dieu qu'ils fêtaient à coup de chants et d'offrandes, n'hésitant pas à lui sacrifier l'être le plus cher. Conjuré le sort était sa fonction, mais aussi créer la concorde et la cohésion. « Avec l'avènement du Monothéisme, le religieux s'érige en droit d'appartenance¹ », et devient donc le Référent de toute conduite. Instrumentalisé à souhait, il permet de dompter ou d'exclure rebelles et autres indésirables. Il a ses périodes obscures, mais aussi ses fulgurances géniales, notamment en Andalousie musulmane et dans l'Europe de la Renaissance. Deux exemples d'époques où le Religieux a contenu ses ardeurs et composé avec le Beau. Sous le soleil ardent d'Allah, le Référent religieux étale une vitalité qui rendrait jaloux le plus terrible des virus. Nos illustres ancêtres en usaient pour ensemer leur environnement d'actions vertueuses ou d'œuvres de génie. De nos jours, devenu pourvoyeur de confort, le Référent religieux exclut tout questionnement. Images et Performances sont ses mamelles nourricières pour lustrer une apparence devenue le sésame de toute ascension sociale, ou pour alimenter son compte courant en Hassanat et Ajr. Que des rites démonstratifs, jamais d'interrogations sur le sens de la vie. La religiosité étant devenue plus forte que la religion, ne nous étonnons pas « d'avoir des individus religieux mais sans éthique ² ».

Le tragique exemple des Migrants accueillis par l'Allemagne, mais ignorés par les pays du Golfe pourtant riches et sous-peuplés est éloquent. Pas un champ de notre vie n'échappe au Religieux. Honneur aux fêtes, alors qu'ailleurs on célèbre une Libération (l'Indépendance, la République, la Révolution...), les nôtres, Aid Sghir et Lekbir, budgétivores avérés, sont synonymes d'accomplissement de devoirs religieux. Mais combien sont-ils à s'en acquitter sans ressentiment ? Ce même parfum de religiosité n'est pas étranger aux choix des prénoms de nos chers enfants. Exit les petits caprices ou désirs en hommage à une idylle de jeunesse ou à un héros admiré. Place à Fatima-Zahra, Hafsa, Othman, Salsabil ou Rayan qui se veulent un hommage à Ahl al Bayt et à son univers. Les Origines (Nassab) sont aussi saupoudrées de la même sacralité ; d'aucuns les voulant plus blanches que le sourire d'un Africain enfin de l'autre côté des barbelés de Sebta se taillent un passé sur mesure, arbre généalogique à l'appui, alors que nous sommes une civilisation de l'Oral. Les fameux chorfas ! Pourtant dans ce lot d'aïeux exceptionnels revendiqués, rarement sont évoqués des Ziriyab, Al Moutanabbi, Ibnou Nafis ou, métissage andalou oblige, Maïmonide ou Boabdil. Exit aussi les références sulfureuses telles Abi Lahab ou Driss Chamakh. Conquérant, le Référent Religieux rythme nos communications téléphoniques à coup de sonneries exhalant appels à la prière ou versets judicieusement choisis. Dans les boutiques, les Taxis, les terrasses de café, partout on endure ses décibels gonflés démesurément à dessein. Malheur à celui qui s'en plaint. Dernière conquête, le Référent religieux ambitionne de détrôner l'heure GMT via la chaîne

al Jazzera qu'elle annonce hassaba tawquit Mekka, le football étant son cheval de Troie. Glissons sur la mendicité où l'apparence misérable et les handicaps physiques ne suffisent plus ; le mendiant, grand acteur devant l'éternel, s'érige en intercesseur auprès de Dieu pour dispenser des prières, avec certitude, à croire qu'il est en wifi avec le ciel. L'Habillement et l'Alimentaire étant acquis, le Référent religieux ne s'en contente pas et en fait sa nouvelle croisade. Dans le premier, des boulevards aux plages, ses adeptes sont en bermuda (Référent climatique) mais veillent à barricader jalousement les corps de leur épouse. Quant à l'Alimentaire, après l'alcool et le porc, voici venu le Halal, une estampille qui prémunit nos intestins de calories kouffar. Il y a même du miel halal et du lait halal, surtout ne pas s'interroger sur les mœurs de l'abeille ou de la vache, la première a peut-être butiné à Kétama ou dans les hauteurs andines, quant à la seconde elle s'est fait saillir par le premier taureau venu. Autre champ de prédilection du Référent religieux, le mécénat, exclusivement tourné vers la construction de mosquées, gagnerait en ciblant l'amélioration des conditions de vie. Dans les villages excentrés, un équipement pour former à un métier, forer un puits ou construire une école laisse rêveurs. Au bled, on investit dans l'au-delà alors que c'est le quotidien qui a besoin d'eau et de verdure. Dans certaines situations, la religiosité confine au grotesque, comme c'est le cas des festins consécutifs à un enterrement, où le nom du traiteur est plus cité que celui du Prophète. On raisonne en nombre de tables, synonymes de variétés de mets qui dissolvent le deuil.

Jusque-là, le Référent Religieux, contenu dans la sphère privée ou presque, peut ravir ses inconditionnels, quitte à ce qu'il sévisse outrageusement comme c'est le cas, en matière de voyages, avec les Omra à répétition. On s'y donne Rendez-vous. Entre amis, on se vante d'y être pour la énième fois, dans un cinq étoiles, face au Haram Charif ; pieds dans l'eau, pour les laïques amateurs de balnéaire. « Je pourrais prier de ma Suite », dirait Lalla Ghita ; « et moi de mon balcon à la vue plongeante sur le Maqam » rétorquerait Lalla Kenza. Jusque-là, on est dans le Religieux Griffé, œuvre d'une faune invertébrée, plus comptable que pieuse. Mais il y a un domaine où son intrusion pose problème, c'est la Culture. Un art sain (Fan Nadif)³ que décrètent certains rappelle le fâcheux vocable d'art dégénéré, traité à coup de bottes et de fours crématoires. En remontant encore dans l'histoire, les foudres des Savonarole et autres Talibans alignent un triste bilan de Scientifiques et d'artistes écartelés ou brûlés vifs. De nos jours, au nom du Référent religieux, des échos malveillants incriminent Livres, Films, Festivals ou postures intimes trahies par des réseaux sociaux devenus les nouveaux crieurs publics. Leurs auteurs, des Lucky Luke de la morale, condamnent par ouïe dire, donnant ainsi visibilité et notoriété à des œuvres sans réelle consistance. De récents exemples illustrent leur maladresse. Faut-il leur rappeler les somptueuses œuvres du Référent religieux telles la chapelle Sixtine, la mosquée de Cordoue, la Piéta, le David et Moïse. Une œuvre culturelle a vocation à s'émanciper des contingences temporelles et spatiales, c'est pour ça que tout jugement de valeur est vain. Songeons aux interdits ayant frappé des produits culturels devenus prover-

biaux, tellement banalisés maintenant au point que les motifs ayant présidé à leur condamnation font sourire⁴. Une œuvre a en son sein une graine esthétique et éducative qui (ré) concilie d'abord avec sa Condition ensuite avec son Prochain. Les Pyramides comme les Livres, les Ponts comme les Chansons, les mosquées comme les peintures sont les enfants immortels de l'Humanité. Ils doivent lui survivre. Par devoir.

Quand le Réel contredit la religiosité ambiante

Par ces temps de guerres civiles minant le monde arabe pour cause de fortes dissonances religieuses, il nous appartient d'affranchir NOTRE Référent religieux de toute velléité d'exclusion. Oui, rendons-le intégrateur. Charge à la Famille, l'Ecole, la Mosquée et les Médias de le civiliser en renouant avec l'éthique, plaçant l'Homme au cœur de tout Projet. Y ré-enseigner la responsabilité, la loyauté et le respect de l'autre, des valeurs garantes d'un meilleur environnement. En écrivant ces mots, l'exemple du Moussem fulgure dans ma tête. Legs générationnel transmis depuis des millénaires, le Moussem n'est-il pas l'espace où le Religieux, souverain indiscutable, cohabite sans heurt aux côtés d'autres instances. Prières et louanges, chants et danses, mets et boissons, fantasia et combats de boxe, jeux de hasard et de lupanar, conteurs et sorcières, heurts et convivialité... la vie en somme dans ses multiples facettes. Je cite cet exemple parce qu'il illustre à merveille la devise de toute fructueuse cohabitation : Ton Référent s'arrête là où commence ce celui de l'Autre (Pardon Sartre). Du reste c'est comme ça que les Marocains ont vécu des siècles durant, le Référent religieux régissait leur quotidien sans exclure l'Autre. L'orageuse parenthèse de Moulay

Sliman, désireux de changer la donne religieuse, atteste de la réaction des Marocains, élite et peuple confondus⁵. Faisons de ce précédent historique une référence à rappeler aux nouveaux convertis et autres adeptes des chaînes satellitaires arabes. Nous ne laissons pas moyen d'orientaliser. Songeons à l'Égypte riche de résonnances diverses jusqu'à ce que le Référent religieux, drapé dans l'identitaire, déferle sur le pays et musèle les forces vives. Que reste-t-il de cette Égypte des lumières ? Où sont passés ces étoiles qui illuminaient les cieux arabes ?

Le Religieux est essentiel à l'équilibre de l'individu, cependant on ne peut éviter de s'interroger sur ses ruines⁶ et sur les dérives pathologiques de ses inconditionnels. L'Inquisition, les croisades, les conversions forcées des Indiens d'Amérique, les bombes humaines nous rappellent qu'à chaque fois que l'homme se range aveuglément sous la bannière du Référent religieux, l'issue se chiffre en cadavres. Extrémistes ou esprits pervers d'idéologues en quête d'ivresse religieuse fourbent leurs armes. Sous nos cieux encore épargnés par la violence, il convient d'analyser le Référent religieux à la lumière de cette nouvelle réalité qui lui est concomitante, à savoir l'absence d'éthique et le règne de l'avidité. Le discours religieux omniprésent prêche le bien, la solidarité et l'amour, mais le Réel le contredit fâcheusement. Pauvreté et Inégalités sociales en augmentation, corruption galopante, incivilités, maltraitance des enfants.

Plus grave, nos Rendez-vous supposés sacrés deviennent l'occasion d'un étalage grossier de richesses, un comportement aux antipodes de toute dignité. Plus grave encore, l'exclusion des démunis de la sphère de la consommation, pour faiblesse de pouvoir d'achat devenu l'élément

intégrateur dans la société actuelle. Leur exclusion est source de ressentiment, voire d'humiliation. Principalement chez les jeunes, fragilisés par une pléthore de tentations, et qui, frustrés, la traduisent en violence, via les psychotropes et autres expédients. Il y a donc nécessité d'encadrer le Référent religieux par une de ses plus belles vertus : la Solidarité. En langage moderne, cela signifie un traitement économique résolu à réduire les inégalités par une meilleure répartition des richesses. La fiscalité et les transferts sociaux en sont les leviers. Un rôle incombant au Politique et qui se fait attendre...

Que le Référent religieux chante la vie à l'image des œuvres architecturales bravant le Temps, qu'il ravisse notre cœur par des prières qui ont la force et la ferveur d'un Abdelbasset Abdessamad, qu'il rhabille nos Ève comme l'étaient nos mères ô combien pieuses mais féminines, qu'il s'émancipe de son ghetto revancharde à l'horizon ennuagé ! Bref qu'il renoue avec la Culture de la vie.

1 Dinigi Albera Anthropologue au CNRS et Commissaire de l'exposition Lieux saints partagés. MUCEM Marseille.

Adonis. Entretien avec la Télévision Libanaise

Les ministres PJD évoquant Jennifer Lopez à Mawazine

Le Meilleur des mondes -Aldous Huxley, Alice au pays des Merveilles-Lewis Carroll .Simone de Beauvoir. Les fleurs du Mal- Baudelaire...

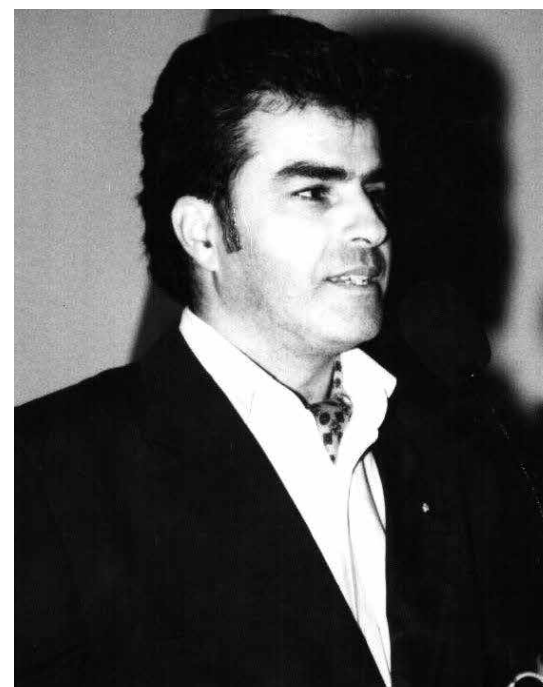
Le sultan Moulay Sliman, épris de wahabisme, entre en conflit avec les zaouias et finit par abdiquer pour son neveu.

On peut esquisser l'histoire du Christianisme en évoquant ses ruines. Décadence. M. Onfray.

6.3 millions de pauvres absolus, 10% des marocains les plus riches consomment 14 fois plus que les 10% des plus pauvres, 11% des enfants souffrent de maltraitance...

**CES PEURS QUI HABITENT
LES MAROCAINS**

AHMED BOUCHIKHI



Ahmed Bouchikhi
Écrivain et chercheur

Émotion primaire survenant de l'aversion naturelle à la menace, la peur s'empare de l'individu, le mine de l'intérieur, le paralyse littéralement. Mais en l'envahissant, elle approfondit sa sensation d'exister et exacerbe son instinct de survie. Plus il l'éprouve, plus il prend conscience des risques auxquels il s'expose.

Il est des peurs communes contre lesquelles on ne peut rien faire, les trois impensables, en particulier : la maladie, la vieillesse et la mort. Cette dernière demeure la principale source d'inquiétude chez l'homme, mais «Peut-être que la peur de mourir n'est-elle que le souvenir de la peur de naître», estime Louri Olecha.

La peur, individuelle ou collective, est la chose la mieux partagée au monde, mais il existe des peurs spécifiquement marocaines, générées dans la plupart des cas par des contraintes socioéconomiques, politiques et religieuses.

Dans cet article nous examinerons un échantillon des plus caractéristiques en nous basant sur des sondages et des statistiques réalisés par des centres d'études et des organes de presse nationale. L'ordre dans lequel elles sont présentées, adopté pour des modalités purement représentatives, ne tient pas compte des critères de priorité ou de gravité.

Une peur historique : le makhzen

Bien que fort présent dans le langage des Marocains, le terme «Makhzen» demeure flou, abstrait et imprécis. L'image que s'en fait le citoyen ordinaire se réduit à celle d'une autorité despotique, qui œuvre activement pour le maintien de sa propre survie sans se soucier du sort du peuple.

Pour Abdellah Laroui, il désigne l'émanation d'un Etat moderne. Il se caractérise par l'alliance du triptyque Armée, Religion, Aristocratie, et jouit d'une légitimité historique, profondément ancrée dans l'imaginaire collectif.

Germain Ayache, quant à lui, estime que la pérennité du Makhzen repose essentiellement sur la violence, une violence subie et soutenue par la population à son corps défendant.

Quelle que soit la définition qui lui est attribuée, le Makhzen demeure une autorité de superposition qui invoque l'argument religieux pour imposer des rapports d'allégeance. C'est un instrument mis au service de la légitimité et non à la légitimité elle-même. Il exprime la loi, punit et récompense, s'immisce dans les élections et les finances. Bref, il fait la pluie et rarement le beau temps.

Le Makhzen fait toujours peur. Les souvenirs noirs des années de plomb où il a été à l'origine d'affreuses tragédies continuent d'habiter les esprits. « Tout ce que nous savons faire c'est parler. Si seulement nous le faisons le visage à découvert, en pleine conscience de nos actes. Pour parler nous avons besoin d'alcool et d'obscurité. Nous avons besoin de nous cacher, parce que nous avons peur. Le germe de la peur nous a été inoculé dès l'enfance. Nous avons eu peur du fqih au msid, de l'instituteur à l'école primaire, de l'agent de police dans la rue, du moqaddem, du caïd, du pacha, du gouverneur, etc., etc. Chacun de ces fantômes qui hantent notre existence a abusé un jour ou l'autre de son autorité pour nous blesser dans notre chair ou dans notre dignité, parce que nous avons osé dire : NON ! Les têtes dures leur font peur. Ils préfèrent les petits agneaux dociles et inoffensifs qui obéissent au doigt et à l'œil, qui courbent l'échine et quémangent leurs droits comme on quémange de l'aumône », s'indigne un citoyen lors d'une manifestation à Rabat en 2011.

Malgré les mesures prises pour mettre un terme aux exactions du Makhzen, les Marocains continuent de craindre ses agissements. Les incidents qui surviennent dans les administrations, les commissariats, les gendarmeries, les circonscriptions, les tribunaux et les hôpitaux, aggravés par la corruption galopante qui y règne, prouvent concrètement que la menace, et son corollaire la peur, sont toujours là. Interrogé par France 24 sur le sujet, un jeune membre du Mouvement 20 Février a répondu : « Ils sont pleinement conscients que seul un homme qui a de la dignité peut se soulever contre leur tyrannie, parce qu'un homme qui a de la dignité n'a pas peur de mourir. Alors pour l'empêcher de s'acquérir cette arme fatale,

ils tuent en lui tout ce qui fait sa dignité depuis sa plus tendre enfance, le réduisant à un être sans âme, constamment préoccupé par l'assouvissement de ses besoins primaires. Le changement dont nous rêvons aura lieu le jour où nous vouerons un culte à la dignité. Nous savons tous d'où vient ce mépris de la vie, cet avilissement de l'homme, mais nous n'osons pas en dénoncer l'origine. La peur. Les voix rares qui ont eu le courage de le faire ont été étouffées qui dans l'obscurité des prisons, qui dans le silence des cimetières. Ils peuvent couper toutes les fleurs, mais ils n'arrêteront pas le printemps. »

Une peur endémique : le terrorisme

L'exception marocaine a pris tragiquement fin le 16 mai 2003, le jour où des kamikazes se sont fait exploser dans des lieux emblématiques de Casablanca. Le massacre qui a eu lieu dans un cybercafé de la même ville en 2007 et l'attentat meurtrier du café Argana à Marrakech en 2011, ont ravivé les craintes de la population, qui ont viré par moments à une véritable psychose. La peur du terrorisme se conjugue désormais au pluriel et devient, par voie de conséquence, hautement contagieuse. Les Marocains vivent avec cette peur latente qui les garde suspendus à quelque chose de fort probable. Une menace qui plane constamment dans l'air.

Les cellules dormantes de la Salafiya Jihadiya et le spectre de Daech continuent de hanter l'esprit des citoyens malgré l'important dispositif de sécurité déployé par l'État, pour contrecarrer les projets terroristes (57 cellules démantelées par le BCIJ en trois ans). Mus par une idéologie qui se nourrit de la haine et de l'intolérance,

le terrorisme religieux s'attaque aux libertés individuelles sous prétexte qu'elles enfreignent les enseignements la chariâ. Au nom d'une interprétation étriquée, et souvent abusive, de la religion, les fanatiques agressent les jeunes filles dans la rue et dans les lieux publics (l'incident survenu dans un hôpital d'Inzegane en 2016 en est l'un des plus alarmants) à cause de leur tenue vestimentaire jugée « trop provocantes », les homosexuels à cause de leur tendance « contre nature », les gens qui ne font pas la prière et le ramadan à cause de leur « éloignement du droit chemin », etc. Des hordes déchaînées qui s'érigent en brigades des mœurs et de la morale dans une complète négation de la loi.

Une peur persistante: l'avenir

L'avenir se profile en sombre dans les yeux des Marocains. L'enseignement est sous perfusion, la santé agonise, le coût de la vie augmente sans cesse, et les opportunités de travail sont quasi nulles. Les chiffres sont inquiétants, mais « les statistiques, comme un bikini, montrent tout et cachent l'essentiel », selon l'heureuse formule d'Haroun Levinstein. Le chômage est en hausse constante, notamment dans les rangs des diplômés, les TPME n'ont pas abouti à des résultats concluants et les recrutements de l'ANAPEC sont loin d'être suffisants. La croissance est passée de 7,5% à 1,5%, selon le Haut Commissariat au Plan. La croissance des encours de crédit a chuté de 20% en 2008 à 2,6 % ces dernières années. Les Marocains ont peur pour leurs économies, leur emploi, leur pouvoir d'achat, l'avenir de leurs enfants. Face à cette situation qui n'incite guère à l'optimisme, certains se

brûlent vifs dans les administrations du pays, d'autres manifestent avec toute l'énergie du désespoir devant les ministères et sur les boulevards, d'autres encore tentent leur chance sous d'autres cieus en immigrant clandestinement vers l'Europe. Les plus vulnérables, quant à eux, sombrent dramatiquement dans les abysses de la drogue et du crime.

Une peur obsédante : le voisinage

Tout le monde connaît l'adage populaire « Le voisin avant la maison », qui est une variante du proverbe chinois « Choisis tes voisins plutôt que ta maison. » Les problèmes de voisinage inquiètent les Marocains au plus haut point. Persistants, ils se transforment en cauchemar.

Selon l'anthropologue allemand Christiansen Schröder, le seul fait de la surpopulation des villes donne naissance à des problèmes divers de voisinage, sans parler des facteurs « endogènes » inhérents aux personnes elles-mêmes. Dans les rassemblements urbains, vivent des personnes de différents horizons et de différentes éducations. La symbiose entre ces composantes est donc loin d'être évidente.

Les problèmes de voisinage prennent de nombreux aspects, qui génèrent autant de peurs : tapage permanent hautement dérangeant, refus de payer le syndic, altercations, bagarres pour des raisons futiles, hostilités, etc. Ces désagréments créent un climat de tension et enveniment les rapports. « Le Marocain citadin ne se soucie plus de son voisin. Le cas de figure devenu fréquent quant à ces lieux (immeuble, résidence...) est qu'il n'y a que le "Soi" et

les “Siens” qui comptent, quant à l’autre, c’est le non-respect qui lui est destiné. La solidarité a disparu, cédant la place à un égocentrisme exacerbé. Des sentiments de rejet s’instaurent et les uns deviennent ennemis des autres. Les conflits finissent parfois par prendre les proportions de graves litiges, qui finissent souvent aux postes de police», explique le psychosociologue Abdelkrim Belhaj. Les cas de plus en plus nombreux d’incidents entre voisins examinés par les tribunaux attestent de la montée inquiétante du phénomène.

Une peur itinérante : la route

Les routes marocaines sont parmi les plus meurtrières au monde. Les hécatombes dont elles sont le théâtre sèment la peur dans le cœur des passagers et des conducteurs. En dépit des campagnes de sensibilisation menées par le ministère de l’Équipement, du Transport et de la Logistique, les accidents de la circulation continuent de faire des victimes. 90000 accidents ont été enregistrés rien qu’en 2015, avec 4000 morts et des milliers de blessés, soit 25 morts et 1670 blessés, à peu près, par semaine.

Le plan d’urgence contre l’insécurité routière au Maroc, mis en œuvre en 2004, et l’entrée en vigueur du nouveau code de la route et du permis à points en 2010 n’ont pas changé grand-chose. « Le nombre d’accidents de la route au Maroc est 14 fois plus élevé qu’en France, 23,3 fois plus élevé qu’en Suède, 11,7 fois plus élevé qu’aux États-Unis, 1,3 fois plus élevé qu’en Algérie et en Tunisie et 17,5 fois plus élevé qu’en Espagne », selon le site Yabiladi.

Plusieurs facteurs sont à l’origine de cette tragédie : inadvertance des piétons, conduite en état d’ivresse,

non-respect du code de la route, etc. La responsabilité humaine est fortement engagée, mais l’état des infrastructures routières y est pour beaucoup, lui aussi, dans cette guerre qui n’en finit pas. Un changement des mentalités et des comportements dans la société s’impose avec urgence.

Une peur protéiforme : la rue

L’insécurité règne dans les rues marocaines, plus particulièrement dans les grandes métropoles. Beaucoup de gens préfèrent s’enfermer chez eux pour ne pas s’exposer aux dangers qu’elles recèlent : agressions à l’arme blanche, harcèlement sexuel, harcèlement religieux, viol, kidnapping, etc. Même les forces de l’ordre ne sont pas épargnées. De nombreux policiers ont été gravement blessés, voire tués, par des dealers ou des repris de justice assommés de narcotiques. L’usage de l’arme de service demeure dans bien des cas l’unique moyen d’arrêter ces dangereux individus.

Les vidéos publiées sur YouTube, montrant des délinquants armés d’épées, qui faisaient l’apologie du « tcharmil », ont choqué les citoyens, lesquels ont massivement investi les rues pour dénoncer ces agissements inadmissibles. La campagne « Zéro Agression » initiée par la Direction Générale de la Sûreté Nationale a permis d’arrêter 2645 personnes dans différentes villes du pays en 2016, chiffre qui a sensiblement augmenté par rapport au bilan de 2015 (2343 arrestations). Mais comme toutes les campagnes, « Zéro Agression » ne s’est pas étalée sur une durée conséquente. L’état a fini par se desserrer, et la criminalité a repris de plus belle.

Des peurs masculines

- Le mariage

Les Marocains se marient de moins en moins ; ce n'est pas un choix, à les entendre parler, mais une douloureuse contrainte. Le refus de fonder une famille découle d'abord de la peur de la responsabilité que requièrent l'entretien et la gestion d'un foyer. C'est un phénomène qui ne cesse de susciter les interrogations, parce que le noyau même de la société, la famille, en l'occurrence, s'en trouve sérieusement menacé.

Selon un sondage organisé par le Forum millénaire des jeunes Marocains, sur un échantillon de 1212 personnes, 40% ne pensent pas au mariage. Le handicap financier représente un obstacle majeur. En l'absence de revenus stables, elles ne peuvent pas régler la dot, les frais des festivités, les crédits inévitables qu'elles doivent contracter pour démarrer une nouvelle vie, etc. A ces considérations purement matérielles, s'ajoutent le code de la famille (Moudawana), dont les nouvelles dispositions transforment la procédure du divorce en véritable parcours du combattant, et le relâchement des mœurs. Ces deux éléments incitent 15% de jeunes à renoncer au mariage, contre 26,81% qui n'y pensent pas pour conserver leur liberté.

- L'impuissance

Dans une société phallogratique, dominée par un virilisme pathologique, le dysfonctionnement érectile génère une souffrance secrète, doublé d'un poignant sentiment de honte.

La performance sexuelle reste pour les hommes le principal indicateur de virilité et de bonne santé. Mais lorsque

la machine se grippe, elle engendre une peur panique, que le regard impitoyable de la société exacerbe davantage.

D'après une étude récente réalisée par le centre hospitalier Ibn Rochd, un Marocain sur deux, soit 46%, souffre d'impuissance sexuelle aussi bien pour des raisons organiques que pour des raisons psychologiques. Les répercussions de ce problème sur le psychisme de l'homme et sur sa famille sont souvent désastreuses.

Les charlatans font leurs choux gras de la détresse des victimes, qui affichent docilement une prédisposition à essayer tous les remèdes pour requinquer leur libido. Les recettes qui leur sont proposées, un mélange de croyances superstitieuses et de médecine traditionnelle, leur coûtent les yeux de la tête sans guérir le mal.

Les vendeurs d'amulettes, de breuvages et autres poudres « magiques » ne sont pas les seuls à profiter de ce commerce florissant. Les laboratoires pharmaceutiques, eux aussi, réalisent des gains astronomiques grâce à la vente de stimulants sexuels. D'après l'Economiste, ces derniers font partie des cinq premiers médicaments les plus vendus au Maroc, avec 33,7 millions de comprimés, selon les statistiques de 2011. Le marché croît de 15% par an.

Une peur féminine : coiffer Sainte-Catherine

8 millions de Marocaines sont toujours célibataires. Dans une société profondément conservatrice, où la femme qui ne se marie pas est cruellement taxée de « bayra », aucune jeune fille, quel que soit son niveau social et intellectuel, de rares exceptions mises à part, ne souhaite finir sa vie sans mari et sans enfants. Une conviction personnelle confortée par des contraintes sociales.

Deux causes majeures expliquent cet état de fait. La femme ne se marie pas tout simplement parce que le prince charmant tarde à venir. Pour lui faire hâter le pas, certaines femmes sollicitent les services des fqihes et des voyantes au prix fort. D'autres préfèrent s'en remettre aux sites Internet consacrés au mariage, mais leurs espérances sont souvent déçues à cause des chasseurs lubriques qui peuplent ces espaces virtuels.

Mais il arrive que la femme relègue de son propre gré le mariage à un second rang après la carrière. L'âge du mariage s'établit actuellement à 28 ans pour la femme et à 27 ans pour l'homme. Le recul de l'âge est le résultat de la scolarisation des femmes qui aspirent à décrocher des diplômes leur permettant d'intégrer le marché de l'emploi et de réaliser une autonomie financière.

Une peur superstitieuse : le mauvais oeil

Les Marocains sont résolument convaincus que le mauvais oeil détruit tout ce qu'il atteint. Il provoque la fatigue, la maladie et même la mort, engendre des disputes entre les familles, les voisins et les amis, cause la ruine des commerces... Bref, il s'attaque à tout ce qui fait le bonheur d'une personne ou d'une communauté. Pour se prémunir contre ce fléau, ils s'arment de versets coraniques, l'Aurore, en particulier, de talismans, d'objets occultes comme la main de Fatim, de fer à cheval qu'ils fixent sur la porte de leur maison, d'autocollants qu'ils exhibent ostensiblement sur leur voiture avec des textes du genre « Hada min fadli rabbi » ou encore « chouf wa skout ». Quand un regard envieux se pose sur eux ou sur leurs biens, ils clament instinctivement, geste à l'appui:

«Khamisa wa khmiss», formule censée déjouer les effets néfastes du mauvais oeil. De ces croyances d'un autre âge, les charlatans tirent le meilleur profit. Et leurs clients ne sont pas toujours des gens incultes.

Conclusion

« Les peuples n'ont jamais que le degré de liberté que leur audace conquiert sur la peur », dit Stendhal. Les peurs marocaines sont très nombreuses, mais elles ne sont pas incurables. Celles que nous avons sélectionnées à travers le prisme de la subjectivité, sans toutefois tomber dans la rigueur des inventaires typologiques, peuvent être guéries par l'instauration d'une vraie démocratie, loin des arguments captieux de la langue de bois, avec des droits et des obligations clairement définis ; d'autres par l'amélioration des conditions de vie du citoyen et de la qualité des services que lui garantit la constitution ; d'autres encore par la culture et l'éducation.

Mais ces slogans que les Marocains défendent âprement sur les réseaux sociaux ou crient à tue-tête devant le Parlement, risquent de rester lettres mortes en l'absence d'une politique de développement qui place l'intérêt des citoyens, quels que soient leur milieu et leur extraction sociale, au cœur de ses préoccupations : une politique de l'Espoir.

Bibliographie

- Ayache. G, Etudes d'Histoire marocaine, Société Marocaine des Editeurs Réunis, Rabat, 1979
- André. C, Psychologie de la peur, craintes, angoisses et phobies, Odile Jacob, Paris, 2004
- Dictionnaire de Psychologie, Larousse, Paris, édition 2003
- Henin. N, Comprendre le terrorisme, Bâtissons une société résistante, Fayard, Paris, 2017
- Laroui. A, Tradition et Réforme, Centre Culturel Arabe, Casablanca, 2013.

MANIFESTE POUR LE MAROCAIN

KARIM SERRAJ



Karim Serraj
Universitaire et chercheur

« *La langue est le signe principal d'une nationalité.* »

Jules MICHELET
 Histoire de France, tome III (1840)

L'histoire du Maroc commencera un jour avec la langue marocaine¹.

Vraiment, notre identité ne pourra faire l'impasse d'une forgerie ex nihilo, pour créer l'écriture en marocain. Il faudra quitter un millénaire de silence. Ne dit-on pas que toute société entre dans l'Histoire lorsqu'elle dépose sur des feuilles une écriture authentique ! Que de livres demeurés aphones, jamais écrits par les petites gens ? Que d'objets du monde et de belles idées disparus après deux ou trois générations ? Car le propre de la langue orale vernaculaire est de détruire le passé. Elle n'aime que les mots présents en usage, puis s'en sépare avec dédain.

Il faut donc attendre un Homme providentiel, pour enfanter le marocain. Car un système d'écriture ne tombe pas du Ciel, il voit le jour à l'occasion d'une décision politique, et d'un travail de longue haleine menée par des équipes de linguistes et de grammairiens. Ça peut paraître herculéen, mais pas tant que ça, tout le monde l'a fait avant nous, toutes les nations qui possèdent aujourd'hui un système d'écriture adossé à leurs langues maternelles, ont décidé un jour d'arrêter la dérive de l'oralité. Avoir une langue c'est écrire comme on pense et comme on parle. Le mode d'emploi existe. Il a toujours fait ses preuves. J'y reviendrai plus bas.

Une langue ne sert pas uniquement à communiquer. Oh non !, les Anglais qui ont inventé le pragmatisme et la com l'ont fait sur la cime des monuments de leur littérature. Les Anglo-Saxons ont eu leur John Austin (pas la voiture mais le linguiste) qui leur annonçait la bonne nouvelle en 1955 dans son livre *How to do Things with Words*. Ou comment la parole devient une action. Le titre français de cet ouvrage, *Quand dire, c'est faire* (1970).

Jean-Paul Sartre considérait *Les mots* (1963) comme étant les choses, pour lui la parole équivalait à une balle de flingue. C'est pourquoi il a cru en l'Histoire et Albert Camus est resté absurde. Michel Foucault, lui le génial un peu fou, chercha aussi à comprendre *Les Mots et les Choses* (1966) jusqu'à en perdre la raison. Qu'importe. Les grands hommes n'ont point la crainte du commun des mortels. Pour l'heure, le statu quo sur la langue marocaine est suicidaire. Arabiser. Franciser. Internationaliser. Franciser. Les langues. Aucune langue. Les écoliers sont les victimes expiatoires d'un drame. Il faut avoir le courage de le reconnaître : une bonne partie du décrochage et de l'échec scolaire est tributaire de l'absence d'une langue nationale, à travers laquelle seraient étudiés toutes les matières. Ce que l'on voit, ce sont des enfants, des adolescents qui parlent en marocain 99% de leur temps, le 1% représentant leurs interventions en arabe classique ou en langue française, toujours circonstanciées. Dans une classe. Pendant l'examen. Une ou deux phrases entre potes². C'est tout. Jamais un citoyen marocain n'a parlé en arabe classique à son coiffeur, son boulanger. Jamais un juge, un avocat n'ont utilisé l'arabe classique en dehors de l'enceinte du tribunal. Même le prof d'arabe classique oublie sa langue de travail dès qu'il met son pied dans la cour de récré. Je dirai plus : les députés Pjdistes et de l'Istiqlal, qui hurlent au sacrilège, c'est pareil.

Le mystère du langage

La langue nationale doit être la même à l'école et dans la rue. Il faut un flux ininterrompu entre la langue de l'apprentissage (écoles, lycées, universités) et la langue parlée spontanément à l'intérieur des maisons, chez l'épi-

cier, au café. L'alchimie se produit alors, la vie publique reçoit le savoir qui va qualifier et raffiner la société. Les champs lexicaux et les champs sémantiques utilisés par les jeunes se retrouveront dans la rue. Le transvasement des connaissances est naturel dans ce cas, car la langue est la même. Le réel se verra transformé par le Verbe. L'individu reste dans la même langue quelque soit l'environnement des échanges sociaux. La coupure épistémologique à laquelle nous assistons aujourd'hui va disparaître. Le monde mental des Marocains va faire corps avec le monde physique.

Avec les écoles, lycées et universités, il y a également le livre, l'essai, la bande dessinée. Les jeunes et les adultes lisent/écrivent dans une langue distincte de leur langue maternelle. Il n'y a aucun prolongement entre les deux langues, la langue intellectuelle de lecture/écriture et la langue parlée du matin au soir, à chaque contact relationnel. Comment prétendre alors posséder une nation forte si le tronc commun qui rassemble les gens, est lui évanescent, pas là, une langue marocaine jamais enregistrée sur du papier ! Car les concepts, les processus mentaux reliant le mot et la chose, les désignations des objets du monde, le style allocutaire ne peuvent pas accéder facilement. Pour y entrer, il faut que le mot soit échangé avec le destinataire, et déjà incorporé par ce dernier. Le signe linguistique est logé dans un neurone du cerveau. Le signe, à savoir un son (signifiant) et une représentation (signifié). Il faut que ça matche pendant l'échange social, sinon le cerveau cale et la communication s'embrouille. Nous n'avons pas encore de langue écrite en nous. En moi. En toi. De mêmes mots, mêmes signifiants, mêmes objets culturels, par l'alchimie de

la langue, dans notre âme collective. Nous devons être écrits par le marocain. C'est la langue qui circule entre les gens qui les construits. Dieu a commencé à apprendre au vénérable Adam à placer des mots sur les choses ; Dieu est un linguiste !

La langue nationale est celle dans laquelle baigne l'individu. Elle lui fournit la matière pour nommer, désigner le monde dans lequel il est acteur. Cette langue forme les limites du monde d'une nation. Plus elle est inspirée et riche, plus elle se régénère. Une langue doit être consommée et régurgitée.

Tous nous passons par une langue seconde, l'arabe classique, le français, l'anglais ou toute autre langue étrangère pour amasser une connaissance et un savoir moderne, qui ne peuvent être récupérés par le truchement de la langue marocaine.

Empêtré dans plusieurs langues, le Moi marocain ne peut prétendre à la connaissance de soi ; il peut difficilement prendre conscience de son histoire personnelle.

La neurolinguistique nous enseigne que le monde n'existe qu'à travers les mots dont nous usons. Il faut coucher sur du papier les noms des objets, des sentiments pour dominer le réel.

Un exemple. Si je peux écrire la phrase suivante :

« Je suis rentré et je suis tombé dans le jardin de ma maison »

Le « Je » est distinct de l'action de tomber, il est bien visible. J'écris le « Je », je le situe, je sépare mon Moi du reste de la phrase. Je sais où je suis dans l'action du monde. Je différencie mon Moi intrinsèque du verbe, des objets cités dans la phrase. Je peux même me déplacer dans l'action :

« En rentrant dans le jardin de ma maison, JE suis tombé. »

ou

« En rentrant JE suis tombé dans le jardin de ma maison »

A présent, imaginons la même phrase prononcée oralement en marocain. Pour les besoins de la démonstration, nous allons écrire la phrase en alphabet latin. Signalons que le même résultat est obtenu avec l'alphabet arabe. Reformulons la même action.

« Dekholte w teht f l3erssa dial dar »

Où est le JE dans cet exemple en langue marocaine ? Où se situe le Moi de la personne qui parle ainsi, et n'a jamais écrit sa langue sur une feuille ? Et bien, son JE est dilué dans l'action. Ainsi un individu qui parle toujours le marocain et ne l'écrit point, ne sait jamais où il est positionné dans le monde. Il est ici caché dans le suffixe du verbe « dekholt-te » et teht-te ». Il subit toujours l'action du monde. Son JE est pris dans les rets du langage. Tant qu'il n'écrit pas l'oralité de sa langue natale, l'émetteur peut difficilement maîtriser les choses du monde.

C'est pourquoi il est décisif que notre société possède une littérature en langue marocaine. Loin du divertissement, du caprice intellectuel, l'écriture/lecture est un processus de domination du monde. Celui qui écrit dompte les objets et choses qui l'entourent, il les convoque dans un texte et les organise. Il malaxe la langue, tourne et retourne les actions, édifie son Moi au sein de la nébuleuse des mots. C'est salutaire. On comprend tout l'intérêt d'une littérature nationale, écrite dans la langue de la rue. Elle est capable de miracles cathartiques, purgatifs. Elle permettra la diffusion de l'identité marocaine.

Les femmes et les hommes du Maroc vont enfin écrire naturellement leurs vies et leurs expériences. Toutes les expériences qui font une société. Il faut des tranches de vie, les histoires individuelles, de tout un chacun, des autobiographies, des témoignages, des romans, des essais, une tentative de pensée en langue marocaine. Des livres de petites gens, des bouchers, des fonctionnaires, des femmes célibataires, des femmes violentées, des hommes dépassés par la vie, des récits d'échec, des récits d'amour et de succès social.

Alors s'opère la construction sociale, à l'intérieur des consciences, via le Verbe.

Là est la dynamique de la domination des affres, des fléaux sociaux, de l'émergence de l'empathie et de l'amour de l'autre.

Si le Maroc n'a pas de littérature, c'est dû à l'inexistence d'une langue nationale. L'expérience francophone des années 70-90 était passagère. L'heure de gloire de la littérature maghrébine d'expression française s'est diluée comme une peau de chagrin. Fallait s'y attendre. Ce fut une littérature élitiste, s'adressant à l'intelligentsia marocaine et française, qui n'a jamais vraiment réussi à sortir des amphes.

Le constat est plus accablant pour la littérature marocaine d'expression arabe.

Bref rappel de la cacophonie ambiante

Le Marocain a rendez-vous avec son Histoire. Des documents officiels témoignent de l'inquiétude de feu Sa Majesté Hassan II, à l'heure d'arabiser le Royaume dans les années 80. Dans cet extrait méconnu du discours royal prononcé devant des chefs d'États et des

monarques arabes, notre regretté Souverain critiquait la réforme arabe de l'enseignement : « N'obligez pas mon Peuple à être prisonnier de la langue arabe ».

Le Maroc a subi l'arabisation la même année que l'Algérie, la Tunisie et beaucoup d'autres pays arabes. Cela augurait la mainmise saoudienne dans les affaires internes des pays, notamment l'éducation et la religion. On connaît la suite... Trente ans de tergiversations où on va arabiser les sciences aux 1^{er} et 2^e cycle, tout en laissant ces mêmes matières en langue française à l'Université. Résultat : des générations d'étudiants pris entre deux feux, avec à l'arrivée des échecs cuisants d'inadaptation à cause de la langue.

Depuis on a eu droit à une bande idéologique inculte de députés qui monte au créneau à chaque fois que les prémices d'une idée de réforme voit le jour.

Rappelons-nous : Sa Majesté le Roi Mohammed VI a recommandé en 2015 l'introduction de la langue marocaine dans les crèches. Une commission fut même diligentée pour étudier l'affaire. Très vite abandonnée, car les réfractaires étaient légion.

Je me souviens aussi d'Abbas El Fassi, alors Secrétaire Général de son parti, qui en 2007 fustigea lors d'un point de presse, la langue marocaine, quelques mois avant de devenir Premier Ministre : « Il y a aujourd'hui un complot pour mettre à mal l'unité des peuples arabes, en encourageant chaque pays à utiliser son propre dialecte. Il y a même un budget spécial pour ce plan machiavélique », a-t-il affirmé. Alors que certains l'érigent en véritable langue nationale, d'autres y voient une menace pour l'identité arabe et islamique du Maroc.

Au cœur de cette polémique : le passage de la langue marocaine du statut de banal dialecte oral à celui de langue de création et d'écriture. Lorsque Wana (qui signifie « Et moi ? ») sort son premier pack et se fait connaître au public marocain, il le prénomme « Bayn » (« Clair » ou « Transparent ». Meditel, à son tour, comprend le virage et réplique sur ses affiches publicitaires : « Fourça jaya al ikhwane » (« Une occasion à saisir arrive, les gars »). Quelques semaines plus tard, Maroc Telecom lance « Sma3ni » (« Ecoute-moi »), un clip réunissant trois chanteurs de la nouvelle scène musicale, censé faire la promotion d'un nouveau service à bas prix. Des rappeurs aux mots crus revisitent un répertoire musical populaire, le tout sur fonds RnB et en dialecte marocain. Après les publicitaires et les rappeurs, de plus en plus de professionnels des médias piochent leurs slogans et messages dans ce précieux filon linguistique³.

Pendant longtemps, le Marocain lambda n'a eu droit, d'un côté, qu'à un arabe classique stéréotypé, et en partie inaccessible. De l'autre, il y avait le français, réservé à une élite. Son dialecte a longtemps été considéré comme une forme corrompue de l'arabe. Pour les puristes, l'enjeu est donc de taille. Il y va, selon eux, de l'unité de la Oumma et de l'un de ses plus forts repères identitaires. Partout où ils sont invités pour en débattre, ils remettent sur la table les mêmes arguments. Pêle-mêle, ils soutiennent que le marocain n'est pas une langue parce qu'il n'est pas codifié et qu'il ne s'écrit pas, que c'est une langue « zankaouia » (langue vulgaire) et qui ne convient pas à la création.

Le dialecte marocain s'est écrit à chaque fois que le besoin de l'écrire s'est exprimé. D'ailleurs, le musée du

judaïsme marocain à Casablanca conserve des écrits datant du dixième siècle où le dialecte marocain de l'époque est rédigé... en hébreu. Et puis, comme dans toutes les langues, il y a deux niveaux : le quotidien et le littéraire, le familier et le soutenu. Sinon, comment expliquer des siècles de malhoun et de zajal et un patrimoine oral (proverbes, contes, etc.) d'une rare finesse linguistique ?

La cohorte des politiciens idéologues se substitue à l'autorité scientifique des linguistes. A les entendre, le marocain est vulgaire, un idiome d'oiseau inférieur au sacro-saint arabe classique des Saoudiens qui viennent pisser et partouzer les belles Marocaines de leurs bites flasques qui éjaculent le pétrole. Voilà pour l'identité arabe et islamique. Pis, on signifie aux citoyens du Royaume que leur langue natale est une merde qui se dit à peine, qui ne s'écrit pas, et ne se lit pas, qu'il vaut mieux garder dans le placard national. Cela permet au moins de maintenir 80% des femmes et des hommes dans la misère spirituelle et la déchéance parce qu'ils sont privés de langue⁴.

Parlons-en des muselés intellos et linguistes qui furent jadis la fierté de notre Université, rayonnant dans le monde ! Pourquoi ne pas les écouter, les scientifiques. Ils martèlent depuis les années 70 au Maroc que la langue arabe classique est une dominatrice qui rend esclaves les dialectes issus de son jupon (Le latin a laissé naître le français, l'espagnol, le portugais, l'italien etc., qui étaient des dialectes honnis en Europe jusqu'au 16e siècle). Où sont les thèses des linguistes marocains de renommée mondiale ? Toutes ces thèses recommandent la réhabilitation de la langue populaire, régionale ou nationale. Pas là. Oubliettes de la société analphabète.

Aucun archivage. Degré zéro de la construction dans une civilisation. Tout se perd. Rien ne se transforme. Culture de l'oralité, encore. Allez jeter un œil dans les bibliothèques universitaires dénués de tout archivage numérique. Rien. Tout ce qui a été écrit sur la langue marocaine durant trente ans est invisible. Effacé. Tout reprendre à nouveau, à zéro. Jeu national. On a peur des mots. Sartre avait raison et pas Camus. Foucault aurait été un hachicheman s'il était né au Maroc. Austin aurait troqué sa théorie du faire contre une baraka. Je préfère le cinéma à la littérature désormais !

Mode d'emploi. Comment ont fait les autres nations ?

Ainsi la France a eu son François 1er, qui imposa la langue française que nous parlons aujourd'hui. La Turquie a forgé son identité à la suite d'Atatürk qui donna un alphabet et une grammaire à la langue turque orale. Aujourd'hui, la langue française nous paraît tellement différente de l'espagnol, de l'italien, du portugais, du roumain. Pourtant, toutes ces langues romanes furent très proches, nées du latin vulgaire, et ont été, il y a à peine quelques siècles, des dialectes. L'italien que plus de 60 millions de personnes parlent dans le monde, est un dialecte qui a « réussi » comme langue nationale, s'imposant face aux autres dialectes existant en Italie, à une région beaucoup plus vaste que sa région dialectale originelle. En l'occurrence, c'est le dialecte toscan, de Florence, Pise et Sienne, qui s'est imposé. Les normes de grammaire italienne ne furent fixées qu'à la Renaissance, avec la réforme linguistique⁵ de Pietro Bembo, et d'Alde Manuce, qui en exposa les idées fondamentales dans Gli Asolani.

Évoquons le français qui nous concerne davantage ; la langue que nous utilisons de nos jours n'était parlée, jusqu'au 16e siècle, qu'à Paris et Chantilly. Il existait au même moment plus de 40 dialectes (certains étaient dotés de système d'écriture comme l'occitan, le breton, l'alsacien). Pour couper l'herbe sous les pieds du latin, en 1539 le monarque François 1er publia l'Ordonnance de Villers-Cotterêts, qui obligea l'administration et la justice d'user de la langue « française » (c'est ainsi que s'appelait le français à ce moment-là), sous peine d'amendes, voire d'emprisonnement en cas d'entêtement. Un monarque providentiel, assurément ! Le latin n'était parlé que par les clercs, les nobles, et quelques bourgeois. Le peuple français, lui, ne comprenait que dalle. Un peu comme chez nous, actuellement. L'écolier doit se demander chaque jour pourquoi on lui répète que la « darija », le marocain, est la même chose que l'arabe, alors qu'il dit « dar » pour aller chez lui et « manzil » quand il est assis sur la chaise explosive de l'école marocaine.

Le roi français fit aussi autre chose. Pour concurrencer la Sorbonne où le latin était de mise, il créa le Collège de France où l'on commença à enseigner, pour la première fois, dans la « darija » de l'époque, à savoir notre bon français ! Le Collège de France, encore aujourd'hui, selon le vœu de François 1er, est libre d'accès, et ne délivre pas de diplôme, n'importe qui peut y entrer et suivre les merveilleux cours qui y sont dispensés.

On vit apparaître les dictionnaires « thresors » français-latins (Jean Nicot, Robert Estienne). Par la suite le français, toujours autour du noyau parisien, se diffusera

en France. Petit à petit, le français gagne la médecine, les mathématiques, la philosophie, etc. Sa victoire sur le latin sera complète à la fin du 16^e siècle malgré la persistance jusqu'au 18^e siècle d'une littérature latine.

Pourquoi vous raconter cette histoire française ? Car elle a ambitionné de hisser le « vulgaire » du dialecte français sur le même plan que le latin.

La fibre et la raison

Pour être clair : j'adore l'arabe classique. J'adore le français, ma langue intime que je parle 90% du temps. Et j'aime l'espagnol la langue de mon enfance. Et pourtant, je dois rester neutre, objectif, froid. Je dois serrer mon cœur, et jeter dans un coin mes sentiments personnels. En toute conviction, pour le bien de mon pays, ce Royaume qui est mien, où j'aime vivre, où j'élève ma fille, le constat est là, glacial. Nul développement sans langue nationale. Ne prétendez à aucune civilisation moderne sans le Saint Graal de la langue marocaine. Abandonnez tout espoir d'une unité réelle, d'une cessation de la fracture sociale, sans passer par le douloureux choix, mais somme toute naturellement inscrit dans la genèse des nations humaines, de couper le cordon ombilical avec la langue-mère. C'est notre destin, il faut s'y conformer.

On ne pourra jamais faire le chemin inverse : imposer l'arabe classique à la rue marocaine. Les gens, chez nous, entendent la langue marocaine dès le berceau, les contes de grand-mère et de grand-père, les histoires familiales durant les veillées, et plus tard les blagues entre copines ou copains, au café. Les Marocains rêvent en dialecte marocain ! Alors pour-

quoi ne pas leur accorder cette rédemption sociale qui va résoudre bien des problèmes, aujourd'hui bloquant totalement le pays ? Oui, la langue nationale... On dira alors que les Marocains sont alphabétisés à 100% et que les sondages d'avant la langue nationale étaient biaisés, car la seule langue que tout le monde parle ne figurait pas comme option sur le questionnaire, et n'a jamais eu la possibilité d'être écrite ! Sic. Trouvez la solution !

Il me reste un chapitre à aborder, bref mais passionnel. Quel dialecte choisir pour le Maroc ? Le marocain de Casablanca, de Rabat, de Tanger, de Marrakech ? Et l'amazigh, qu'on fait-on ?

Et bien la réponse est dépassionnée : il faut opter pour le marocain le plus ancré dans l'économie et la vie populaire, qui s'est confronté à des réalités disparates. Le dialecte qui est le plus échangé et malaxé à un instant donné. C'est le marocain que l'on parle à Casablanca avec ses 6 millions d'habitants.

Le marocain a perdu tout accent à Casablanca, il est devenu riche, pragmatique à force d'usage du même mot par les habitants de la ville, qui finissent par le dépersonnaliser et le dépouiller à l'extrême. Le mot devient acéré, vif. D'ailleurs tout le pourtour de la Région jusqu'à Settat, Rabat, El Jadida ont rapproché leurs accents, et leurs champs lexicaux, de la mégapole. Plus on va s'éloigner dans l'espace, plus les accents vont être saillants.

Ensuite, une petite équipe de linguistes, une armée de collaborateurs, pour écrire le premier Dictionnaire Officiel de la Langue Marocaine. Or ce qui est intéressant, et comme ont fait les autres nations, il s'agit d'incorporer

dans le Dictionnaire, pour former les synonymes, la majorité des mots distincts régionaux. Ainsi, pour dire «garçon», il y aura «ould» et comme synonyme «3ayel» désignation que l'on trouve exclusivement dans le Nord. De sorte qu'à l'entrée « 3ayel », c'est « ould » qui devient synonyme. Tout le monde est content.

Écrire une Grammaire Officielle de la Langue Marocaine requiert la même procédure.

En dix ans, la langue nationale marocaine peut être créée.

Un jour, le marocain, l'algérien, le tunisien deviendront des langues écrites, aussi différentes que peuvent l'être le français, le roumain et le portugais.

Une fois écrites, le temps les éloignera l'une de l'autre, et fondera des particularités séculaires importantes pour différencier les trois pays du Maghreb.

¹ Le mot « darija » signifie « dialecte », et ne renvoie pas sensu à la langue marocaine. C'est par glissement de sens que le mot a fini par désigner l'idiome vernaculaire parlé au Maroc pendant des siècles. Il paraît plus approprié donc de dire le « marocain » et la « langue marocaine » plutôt que la « darija ».

² Je fais abstraction des enfants scolarisés dans les écoles françaises, qui ne sont pas représentatifs ici. La majorité des Marocains, notamment en dehors des grandes villes, vivent une scolarité angoissante à cause du problème des langues, et de l'absence finalement d'un ferment coalisant dans son existence. Car la langue = le réel. Entrer dans le réel, c'est maîtriser la langue.

³ « Certains Marocains ne comprennent pas 50 % de ce qui s'écrit dans les journaux ou de ce qui se dit à la télévision en arabe classique, c'est un fait. Pour toucher mon public, je me dois donc d'utiliser un discours compris par le plus grand nombre », affirme Kamal Lahlou, Président du groupe de la Gazette qui compte des titres de presse et quatre radios (in Le Courrier de l'Atlas, mai 2007). Le journaliste Ali Mekkaz qui l'a interviewé commente : « L'homme parle en connaissance de cause. Dans les années 70, Kamal Lahlou a été l'un des tous premiers journalistes sportifs à commenter les matchs de football en dialecte marocain. Cela a fait de lui une star. »

⁴ S'ouvrir sur la Chine qui va bientôt passer avec sa Route de la Soie 5G. Etre Africain (Quel honneur pour mon identité où résonnent toujours les tams-tams de Senghor et Césaire !) et aller à la conquête de ma Mama noire. Union Européenne. Pas Union Européenne. Oui. Non. Comme mes anciennes amours de Paris, Elisabeth et Marianne la Suisse, pas très amatrice de la Révolution coupe-gorge. Ou peut-être choisir l'axe longitudinal Algérie-Libye... avec ses bosses de terrain. Tandis que 70% de mes concitoyen(ne)s ici, franchement, ont toujours préféré la géopolitique du VIIe siècle, plutôt Omar ibn Khattab, Ali et autres racines anciennes, fantasmant allègrement sur les étoiles égyptiennes des années 80, aux amourettes pour les novelas mexicaines, brésiliennes, argentines, etc. (90-2000), jusqu'aux feuilletons turcs capables de produire une série de 30 saisons et 10.000 épisodes en un temps record, à destination des femmes de mon pays.

PLUS DURE SERA LA CHUTE

JEAN ZAGANIARIS



Jean Zaganiaris
Écrivain et sociologue

Aniès était âgée d'environ vingt-cinq ans lorsqu'elle débarqua à Tanger pour la première fois. A chaque couché de soleil, ses yeux bleu turquoise, abrités derrière de fines lunettes à monture dorée, étaient fascinés par cette mer du soir oscillant entre le cuivre et le noir. Partout où elle allait, des odeurs de thé à la menthe et de friture flottaient dans l'air. L'effervescence de la foule sur la grande avenue du centre-ville donnait envie de se perdre, de vivre pleinement cette salutaire déterritorialisation. Elle tomba immédiatement amoureuse de cette ville, de son atmosphère, de son rythme effréné, de ce vent qui soufflait dans ses longs cheveux bruns. Aniès galérait à Paris. Après avoir obtenu son Master en littérature dans une grosse fac parisienne, elle avait passé deux ans au chômage, à naviguer entre des stages bidon et de longs après-midis perdus à cafarder dans sa chambre, à s'angoisser face à cet avenir bouché.

Cette peur d'entrer dans la vie d'adulte au sein d'un monde précaire était accompagnée d'une haine violente à l'égard de l'existant. Aniès n'avait pas de mots assez forts pour exprimer son mépris de «la société occidentale». Elle haïssait sa blancheur et forcément elle haïssait celles les autres, ceux qui lui ressemblaient. Peur de finir comme son père, un gros bourge votant extrême droite. Elle aimait bien fréquenter les arabes de son quartier, elle se sentait proche de cette culture stigmatisée, rabaissée, toujours perçue en France avec un regard condescendant, néocolonial. Une année, elle avait même fait le ramadan, par solidarité. Les discours des Indigènes de la République et de certaines féministes islamiques la fascinaient.

Aniès avait envie de quitter la France. Lors d'une soirée passée à Saint-Denis, pendant « Nuit Debout », elle rencontra Samir, un des éducateurs du quartier fortement engagé dans le mouvement. Ce fut le coup de foudre. L'été, ils partirent ensemble à Tanger, sa ville natale. Son père paya tous les frais ; une manière de dire qu'il était un peu présent dans la vie de sa fille. Sur place, Aniès sentit son angoisse de l'avenir s'apaiser peu à peu. Elle quittait le monde de Pôle emploi et des portes fermées. Le ciel bleu, les soirées sur la corniche faisaient le reste. Pourquoi ne pas rester dans cette ville rassurante ? Elle déposa des CV dans quelques écoles privées tangéroises. Alim, le directeur d'un grand lycée du centre-ville, l'avait appelée trois jours plus tard pour lui proposer un poste de professeur permanent à la rentrée. Elle n'en croyait pas ses oreilles ! Samir lui avait dit qu'elle était cinglée. Selon lui, le Maroc était un pays sous-développé, ultra-conservateur, où tout un tas de libertés étaient proscrites. « C'est bien pour les vacances le Maroc, pour la plage,

les balades, pas pour y vivre toute l'année...». Quant à ce poste de professeur il était convaincu qu'elle était tombée sur un arnaqueur. Aniès avait plaqué sur le champ ce sinistre rabat-joie, préférant terminer seule le séjour. Qu'il retourne dans cet Occident pourri et poursuive sa vie de minable. Elle allait découvrir une nouvelle culture ! Elle allait enseigner le français et la philosophie dans un lycée visiblement réputé ! Quelle tâche noble ! « Serais-je à la hauteur ? », se demanda-t-elle dans l'avion, avec une certaine appréhension.

Elle débarqua de nouveau à Tanger en septembre et commença ses cours. La plupart des lycéens étaient insolents, confondaient l'établissement scolaire avec un centre aéré pour jeunes ados friqués. Comme Aniès était sympa, ils en profitaient et sa classe servait de défouloir. En quelques mois, les choses étaient devenues très difficiles. Alim ne s'avérait pas être la personne sympathique et rigoureuse qu'elle avait connu lors de l'entretien d'embauche. Elle découvrit un homme autoritaire, incompetent et très arrogant. Le salaire qu'elle touchait n'était pas celui promis oralement au départ et elle effectuait presque le double des heures de cours dont ils avaient parlé lors du premier entretien. De plus, Aniès s'était rendu compte qu'il détestait les occidentaux, d'une manière pas tout à fait identique à la sienne. Sa présence en tant que « française » au sein de l'école n'était qu'un effet d'annonce permettant d'être plus compétitif sur un marché concurrentiel. Il ne l'avait pas embauchée pour ses compétences professorales, dont il se moquait éperdument, et refusait de l'impliquer dans l'ingénierie pédagogique. Il n'avait pas besoin d'une « Occidentale » qui allait lui donner des leçons.

Les Français susceptibles d'acquérir son respect étaient ceux qui détenaient un titre de professeur universitaire ou de chercheur CNRS, ceux qui avaient un nom dans les médias et que l'on voyait de temps en temps au Maroc pour une conférence dans les lieux mondains. Lorsqu'il arrivait à en avoir un dans son lycée pour une petite intervention auprès des élèves, il était heureux. Aniès faisait partie d'une autre catégorie de Français, celle que l'on exploite et que l'on jette avec dédain. Le simple fait d'adresser la parole à cette gaouria lui était pénible. Il ne l'aimait pas ; dès le départ, il l'avait profondément détestée, même s'il avait fait semblant du contraire lors de l'entretien d'embauche.

Au début, Aniès passait ses weekends dans les bars populaires. Elle aimait faire la fête avec les clients, elle essayait même d'apprendre le darija avec les jeunes hommes qui la draguaient. Mais très vite, elle comprit que ces endroits n'étaient pas les pubs undergrounds qu'elle fréquentait à Paris. Un soir, une fille faillit lui casser une bouteille de bière sur le crâne, croyant qu'elle était là pour lui piquer ses clients. Une autre fois, elle manqua de se faire violer par des inconnus en rentrant chez elle. Durant l'hiver, les soirées furent longues. Aniès s'ennuyait beaucoup dans son taudis mal chauffé. La peur de l'avenir se fit de nouveau sentir. Qu'est-ce qui se passerait si elle craquait, si elle abandonnait son travail ? Il faudrait recommencer à zéro, rentrer la queue entre les jambes en France, chez ses parents, et affronter leurs regards avec le sentiment d'avoir échoué encore une fois. L'angoisse était là tous les matins, dès le réveil. Elle ne voulait plus se sentir minable, sans activité. Chercher un poste de professeur dans un autre établissement

était au-dessus de ses forces. Ça serait peut-être pire. Alors elle serrait les dents, continuait de se rendre à l'école avec cette éternelle bouille dans le ventre. Tout le monde la détestait là-bas, surtout ses collègues enseignants qui ne supportaient pas la position d'infériorité dans laquelle ils se mettaient eux-mêmes vis-à-vis de cette « femme occidentale » qui ne roulait pas les « r » et savait préparer un syllabus de cours. Croiser leur regard méprisant lui était insupportable. Le ciel noir se refermait sur la brève éclaircie. Aniès commençait à se dire que le Maroc n'était peut-être pas cet Eldorado qu'elle s'était imaginée.

Pendant ramadan, Alim l'apostropha en fin de journée sur le parking de l'école en lui reprochant de ne pas être assez ferme avec les élèves. Aniès répondit qu'elle avait opté pour des méthodes pédagogiques non disciplinaires mais il coupa court à la conversation. L'heure du ftour approchait et « les bons musulmans » devaient rentrer chez eux. Dans sa tête, tout était clair. Il allait garder cette Aniès jusqu'en juillet et mettre fin à son contrat avant les congés payés. Son plus jeune fils avait des soins dentaires à effectuer ; ça ferait des économies. A la rentrée, il prendrait un autre enseignant occidental, un homme cette fois-ci. Les Européens précaires ne manquaient au Maroc. Il trouverait rapidement quelqu'un pour donner des cours. En montant dans sa voiture, il marmonna en darija, afin qu'Aniès ne comprenne pas ce qu'il racontait : « Putain d'occidentaux... Je ne les supporte plus mais faut faire avec, c'est comme ça ». Il ignorait qu'Aniès possédait quelques bases en arabe dialectal et avait parfaitement compris l'insulte qui lui était destinée.

Elle avait touché le fond. Tout ce qu'elle craignait était en train de se produire. Après ce qu'il venait de lui dire, elle ne pourrait plus enseigner dans cette école. Accepter des humiliations de cette sorte était au-dessus de ses forces, même si beaucoup de Marocains les subissaient au quotidien pour des salaires trois ou quatre fois moins importants. Vivre dans un monde aussi mauvais était effrayant ! Que faire ? Elle grimpa sur sa moto et décida de rattraper Alim.

Une haine violente, proportionnelle à la terreur de perdre le pas-grand-chose qu'elle avait construit ici, l'envahit. Des larmes coulaient le long de ses joues. La voiture de son patron était arrêtée à un feu rouge. Elle stoppa la moto près de la portière et se mit à l'insulter violemment en arabe, avec des sanglots dans la voix. Cela lui fit du bien. Alim n'en revenait pas. Comment est-ce que cette jeune fille, avec son allure de kahba, osait parler à un homme respectable tel que lui ! Le feu passa au vert : « La putain de ta race, lui répondit-il en français. Va te faire foutre, va mourir, espèce de salope !! ». Il démarra en trombe, la tête remplie de jurons. Elle le rattrapa, hors d'elle, et se mit à sa hauteur pour exorciser ce poids qu'elle avait dans la poitrine. Au moment où elle allait ouvrir la bouche, leurs yeux s'agrandirent de stupeur. Un ballon aux couleurs multicolores tapa doucement, comme dans un rêve, sur le capot de la Mercedes d'Alim. Tout était au ralenti. Comme si le temps bouchait les artères de cette vie qui file sans que l'on se rende compte et qui nous semble, par moment, immuable. Oui, tout était au ralenti, comme quand on marche sur un nuage. Et puis la seconde suivante, tout alla tellement vite,

fut tellement bruyant qu'aucun d'eux ne put faire quoi que ce soit. Le corps d'un enfant passa au-dessus du toit de la voiture et voltigea dans le ciel. Les hurlements qui frappèrent leurs oreilles semblaient venir des étoiles qui apparaissaient doucement dans ce ciel bleu clair. Alim freina brutalement, en même temps qu'Aniès dont il croisa le regard terrorisé. En cet instant précis, aucun d'eux ne se demanda si le corps qu'ils avaient frappé appartenait à la « culture occidentale » ou à la « culture marocaine ». Ils prirent conscience tous les deux, durant quelques secondes qui semblèrent durer des heures, qu'ils venaient de percuter un enfant jouant innocemment dans la rue et que ce dernier était peut-être mort.

L'ÉDUCATION : LA BASCULE

SAHRAOUI FAQUIHI



Sahraoui Faquih
Auteur et traducteur

En guise d'introduction

Je voudrais d'abord dire que ce titre est le titre d'un ouvrage qui me préoccupait depuis presque deux décennies. Il mérite une réflexion profonde, sérieuse et documentée. Si ce sujet me préoccupait et continue à le faire, ce n'est pas parce que l'enseignement est le sujet de toutes les discussions, des conversations mondaines, des débats officieux et officiels qui ont lieu sur presque tous les canaux médiatiques. Mais parce que j'ai baigné dans l'enseignement depuis l'enfance, vu que je suis le fils d'un enseignant et que j'avais opté pour une carrière d'enseignant, alors que beaucoup de mes copains avaient préféré s'engager pour des emplois de tenues qui garantissaient des avantages sûrs ! Et c'est parce que je crois en l'éducation que j'ai déjà écrit deux ouvrages touchant le domaine, à savoir : «Le tableau noir» et «Debout ! par respect pour l'enseignant». Si, toutefois, certains lecteurs

trouvent cet article peu étoffé et pas assez documenté, c'est par ce que je ne ferai que survoler mon sujet, que soulever certaines questions omises, négligées ou carrément écartées pour faire des clins d'œil à qui de droit.

État des lieux

On me demande de quoi j'ai peur dans mon pays et pour mon pays, je réponds que j'ai peur pour mes enfants et mes petits enfants à cause de l'éducation qu'ils ont reçue et qu'ils reçoivent jusqu'à nos jours.

Quand on aborde les problèmes où l'enseignement s'enlise d'année en année, tout le monde met le doigt sur les programmes. Ils sont trop chargés, crient les uns, non adaptés à l'âge et au milieu ou à la culture déclarent les autres. Et d'autres encore parlent de méthodes d'enseignement importées ou désuètes. Bref on parle de tout sauf de l'essentiel. Et l'essentiel pour moi c'est l'éducation, car c'est de celle-ci qu'il s'agit. Si on se réfère à l'appellation du ministère chapeautant ce domaine, on remarque que l'éducation devance l'enseignement. C'est bien le Ministère de l'Éducation d'abord et de l'Enseignement ensuite. S'il y a un problème quelconque qui ronge la société : drogue, délinquance, perte scolaire, trouble et dérapage dans les stades, c'est dans l'éducation qu'il faut aller en dénicher la cause et non pas dans l'apprentissage. La mauvaise éducation est la source de tous les maux troublant la société marocaine.

On me fait remarquer que la route au Maroc tue plus que la grippe ou le sida, je réponds : cherchez la solution dans l'éducation.

On se plaint que les élections sont souvent falsifiées comme les statistiques concernant tous les domaines de

notre économie, je conseille aux responsables de revenir à notre éducation pour résoudre le problème.

Si nos administrations chassent les investisseurs étrangers, nos entreprises ne paient pas leurs impôts, ce n'est pas par manque de citoyenneté, c'est plutôt par manque d'éducation. L'absence de citoyenneté est une conséquence de l'absence de la bonne éducation. Et la bonne éducation prend ses racines loin, à la naissance, donc à la maison avant que l'enfant n'arrive à l'école. Cette dernière ne fait que systématiser, confirmer, consacrer, cultiver les embryons éducatifs, semés ou plantés par la famille, pour que plus tard, les deux institutions, la main dans la main, arment l'enfant (le futur adulte, le futur responsable) de tout ce qui le protège contre « les virus anti éducatifs » venant de l'extérieur : à savoir la rue ou tout autre influence négative.

Qu'est-ce que je vois devant moi actuellement, en matière d'éducation ? En tant que fils d'enseignant, et ayant exercé trente ans durant dans l'enseignement, depuis le premier cycle jusqu'au cycle supérieur, j'ai vu défiler des générations devant moi, depuis celle qui embrassait la main du professeur et dont je fais partie, jusqu'à celle qui a osé assigner des coups de poing ou des coups de tête à l'égard de celui que le prince des poètes Ahmed Chaouki prenait pour presque un prophète.

Tout sociologue que je ne suis pas, je crois que du sommet de mes trente ans de carrière, passées à enseigner et à suivre de près avec l'œil de l'éducateur spécialiste, le comportement des différentes générations, je peux me permettre de porter un regard sur l'évolution de cette jeunesse et sur sa métamorphose au cours d'un demi-siècle.

En 1973, jeune professeur alors, je fus confronté à une jeunesse avide d'apprendre, malgré le peu de moyens dont disposaient et le maître et l'établissement. Ce qui nous aidait dans notre tâche, c'était le caractère de nos petits « agneaux » : une jeunesse obéissante pour ne pas dire docile, respectueuse, appliquée, disciplinée qui vous donne l'impression d'être, non pas un semblant de prophète, mais un véritable prophète, investi d'une mission noble. C'était notre génération « cadette » après l'indépendance. A cette époque, pour trouver une élève voilée, il fallait louer « un Barrah » ou passer une annonce dans le journal officiel, pour en trouver une, nichée, inaperçue dans un établissement quelconque. Des filles en mini-jupe ? Elles ne manquaient pas dans toutes les classes. Mais cela ne révoltait personne, cela ne choquait personne. Certes on les regardait sous cap, nos camarades filles de classe. Et des petites relations nourries de correspondances secrètes existaient entre filles et garçons. Mais tout se passait en catimini et dans une forme de beauté et d'innocence.

Quel était donc le secret de cette ambiance ? Notre éducation était encore empreinte de nos belles traditions fondées sur le respect du voisin, de la fille du quartier, de l'ami du père qu'on appelait « oncle », du fkih du douar ou le maître du village. Nos camarades filles de classe toutes habillée en filles modernes qu'elles étaient, gardaient encore cette pudeur que leurs mamans ne cessaient alors de leur recommander. Autre chose : l'apprentissage faisait encore vivre. « Il faisait manger du pain » comme dit l'adage de chez nous. Un BAC vous permettait d'obtenir un travail pour fonder un foyer, pour aider les parents ou remorquer les petits frères pour les accompagner. Une licence pouvait même vous faire passer d'une classe

sociale à une autre. Du jour au lendemain tu deviens un « monsieur ». Mais petit à petit, il y a eu la bascule. Les responsables l'avaient-ils vue venir ? En étaient-ils conscients au moins pour pouvoir l'éviter ? Ou bien une partie de ces responsables, pour des raisons politiques, idéologiques ou pour des intérêts de classe, l'avaient eux-mêmes provoquée ? C'est ce que nous découvrirons au fil des lignes qui suivent.

La bascule

Pourquoi nous en sommes arrivés là où nous sommes actuellement ? C'est à dire à une situation de faillite pédagogique totale ? C'est que notre système éducatif agonise, il faut l'avouer. Quelles sont les causes qui nous ont plongés au fond du gouffre ? Que s'est-il passé au juste ? C'est en répondant à ces questions qu'on peut changer notre fusil d'épaule et rectifier le tir. Il faut rappeler tout d'abord que la politique de l'enseignement chez nous a été, depuis l'aube de l'indépendance, tiraillée entre deux pôles : les conservateurs et les progressistes. Au début, ils se sont tous alliés sous l'étiquette du nationalisme, lequel nationalisme était chapeauté par deux partis : le Choura et l'Istiqlal. Ces partis n'étaient pas « ennemis » mais antagonistes. Une fois l'euphorie de l'indépendance passée, les militants d'hier, comme réveillés d'une cuite, commencent à se soucier plus de leurs intérêts politiques que de celui du pays. Ils se sont mis à exiger leur part du butin laissé par le colonialisme (gouvernance, avantages sociaux, administratifs et immobiliers). Chacun s'est rendu compte que pour avoir sa part du gâteau, il faut être fort, c'est-à-dire se constituer en groupe. C'est ainsi qu'on a vu des partis et des syndicats se scinder. Le parti

de l'Istiqlal s'est divisé en deux : l'Istiqlal et Al Ittihad L'watani Lil Qouate Acchaâbiya, qui, à son tour, s'est divisé en deux partis, plus tard. D'autres partis sortent du néant s'appuyant sur le notion de régionalisme pour avoir une identité légale (Al Haraka Acchaâbiya), par exemple. Puis, chaque parti s'est doté de son propre syndicat pour constituer une menace sérieuse pour l'autre, et par conséquent être entendu. Ces conflits intestinaux impactent bien sûr la gestion de la chose publique dont l'enseignement qui a beaucoup pâti de cet état de fait. Depuis, le discours politique, qui avait un ton nationaliste empreint d'abnégation, a été doublé de démagogie. Chaque parti s'est mis à souffler sur les braises avec tous les moyens à sa disposition. Au cours du plan quinquennal 1960 / 1964 on sort pour la seconde fois la carte de l'arabisation, après un échec au cours de l'entrée scolaire de 1957, à cause du manque de cadres. Puis dans le cadre de se partager le patrimoine administratif colonial, les nouveaux décideurs « décideurs » de marocaniser l'administration et renvoient les derniers cadres pédagogiques français chez eux, alors qu'il n'existait à l'époque qu'une seule école normale dans tout le Maroc pour la formation d'enseignants du second cycle, deux écoles pour la formation d'instituteurs et deux centres pédagogiques pour la formation d'enseignants du premier cycle. A mon humble avis, seule une personne insensée ou totalement déboussolée peut oublier qu'elle avait entre les mains l'avenir de plusieurs générations et agirait de la sorte. Et les politiques d'enseignement ont commencé à défiler, sans continuation entre elles, car chaque ministre atterrissait dans son bureau avec sa nouvelle vision, son nouveau staff, sa nouvelle stratégie et son nouveau programme.

Que s'est-il passé alors? Après que les responsables ont découvert que les manuels scolaires étaient des poules aux œufs d'or, chaque ministre, dès sa désignation, donnait d'abord ses instructions pour l'établissement de nouveaux manuels scolaires sous un prétexte ou un autre. Le premier saut périlleux fut alors de supprimer l'utilisation du seul fameux manuel, sérieux de l'époque, en usage dans les classes du primaire et de le remplacer par d'autres manuels rédigés par ce que les responsables ont appelé «une commission», chapeauté par un haut responsable du ministère qui n'oublie jamais sa part du gâteau. Rappelons au passage que ces fameux manuels supprimés se dénommaient Ikraa (Lis!) dont l'auteur est Ahmed Boukmakh et qui couvraient toutes les classes du primaire. Ces nouveaux « manuels à la commission » et dont les membres sont choisis sur la base de l'adage connu chez nous de « Bak Sahbi » (ton père est mon pote) sont souvent rédigés à la hâte, improvisés ou modifiés durant les vacances d'été pour être servis en automne, sans références, du moment que leurs auteurs sont des inspecteurs inconnus, avides de gain, montrant un intérêt de façade pour la pédagogie et qui, une fois leurs droits d'auteur empochés, disparaissent de la circulation pour investir dans l'élevage du poulet ou des bovins. Alors que Ahmed Boukmakh suivait de près la mise en application de ses ouvrages, demandait leurs avis sur les manuels aux instituteurs, assistait aux cours aux cotés de quelques instituteurs pour observer la réaction des élèves aux textes et aux images les illustrant. En conséquence de tout cela, il ne cessait de modifier son œuvre et de l'améliorer. Ainsi apportait-il des changements à chaque année scolaire.

Venons-en aux programmes, car c'est là où le bât blesse. Il faut rappeler d'abord que c'est le parti de l'Istiqlal qui a pris les rennes du gouvernement à l'aube de l'indépendance. Nous savons tous que c'est un parti conservateur. En 1957 déjà, date à laquelle les Français occupaient encore tous les postes clefs de l'administration, il a sorti la carte de l'arabisation qui échoua faute de cadres. Ce parti toujours égal à lui-même jusqu'à nos jours, est resté fidèle à ses principes éducatifs depuis lors, à savoir une éducation empreinte de religion et axée sur un nationalisme exacerbé frôlant le chauvinisme. La philosophie éducative de l'Istiqlal persiste derrière toute politique d'enseignement dans notre pays quand bien même il fut écarté du pouvoir et notre éducation porte les séquelles de ses choix des décennies plus tard. Car fort de sa réputation d'après l'indépendance, et profitant de sa prise du gouvernail du pays, il avait -comme l'actuel PJD- implanté ses cadres dans l'administration du ministère. Cela s'est ressenti à tous les niveaux : du directeur de la petite école de campagne jusqu'au secrétaire général du ministère, en passant par les inspecteurs. Normal, tout le monde se faisait, à l'époque, un honneur d'être membre ou sympathisant du parti qui a milité pour l'indépendance du pays. Conséquence : même quand le parti est écarté du pouvoir, sa ligne reste tracée et ses idées incrustées dans les mentalités des cadres et des encadrants, à savoir Inculquer aux générations à venir une éducation religieuse, créer chez eux un sentiment nationaliste qui sera plus tard, avec toutes les déceptions cumulées, exacerbé pour toucher parfois à l'extrémisme. Un apprentissage vu sous cet angle veut dire qu'il faut, au fil des années, reproduire les mêmes profils, avec

les mêmes horizons et les mêmes valeurs d'il y a quatorze siècles, sans considération aucune pour l'environnement international, pour l'évolution des sciences, le progrès technique et technologique. Un enseignement vu sous cet angle impose un apprentissage basé sur le bourrage des crânes. Il suppose de veiller à ce que l'esprit critique chez l'enfant soit annihilé. Aucune mise en question du système établi ne doit être tolérée. C'est dans cette optique qu'il faut comprendre que ni les Djins, ni les humains ne peuvent imiter le contenu du livre saint, le Coran, qui n'a jamais été modifié contrairement à la Bible, par exemple. C'est aussi dans cette optique que l'on doit penser que l'Islam est la seule religion acceptée par le Bon Dieu ولا يقبل منكم غير الإسلام دينا et que seuls les musulmans iront au paradis et que le reste de l'humanité sera jeté en enfer. C'est toujours dans cette optique qu'il faut croire les yeux fermés que Mohamed est le meilleur des prophètes . خير المرسلين .

Voici les grandes lignes de notre éducation, ou du moins ce qui reste dans les têtes de la majorité de nos jeunes à la fin de leur scolarité. N'est-ce pas là l'enseignement du rejet de l'autre ? L'enseignement du fanatisme ? Autrement dit du terrorisme ? Il faut avouer que ce courant a été fortifié par Hassan II en 1973 lorsqu'il multiplia en les assistant matériellement le nombre des écoles coraniques, des m'sid et des écoles dispensant ce qu'on appelle le savoir originel (Al Ilm Al Assil), une sorte d'écoles qui récupéraient les tolbas ayant appris entièrement le Coran, pour leur enseigner le fikh, la grammaire et quelques notions du calcul. Cette malheureuse initiative du roi défunt a été suivie immédiatement par une autre au niveau de l'enseignement supérieur qui consistait à

supprimer les branches de la philosophie et des sciences politiques dans les facultés des Lettres, pour les remplacer par «Les études islamiques». Cette marche-arrière dont le Maroc ne subira les conséquences que trente ans plus tard, sous le règne de Mohammed VI (Les attentats de Casablanca), avait pour but de contrer les mouvements de l'opposition communistes et socialistes. Sans oublier l'armée (voir les coups d'État de 1971/73). Ce tiraillement de notre politique d'enseignement dont nous avons parlé au début entre conservateurs et progressistes se traduira au niveau de la langue d'enseignement. C'est là l'énorme faute commise par le parti de l'Istiqlal (encore lui) qui est revenu au pouvoir, au cours des années quatre-vingt, avec la bénédiction du roi Hassan II encore une fois. Une faute monumentale a donc été commise, vis-à-vis de plusieurs générations, celle d'opter pour l'usage de la langue arabe seule, comme langue d'enseignement dans tous les cycles et pour toutes les matières. C'est là une preuve criarde que nos générations n'ont été que des sortes de cobayes pédagogiques dont se sont joués des responsables insensés. Sous d'autres cieux, ceux-ci seraient jugés. Cet handicap linguistique ne se verra réellement qu'au niveau des universités, surtout pour ceux qui ont opté pour des études scientifiques. Après l'échec de la marocanisation qui fit partir les derniers cadres français : enseignants, conseillers pédagogiques et inspecteurs chez eux, et vu que les relations franco marocaine n'étaient pas au beau fixe à cause de l'affaire Ben Barka, nos «apprentis politiciens» prirent la décision de les remplacer par des enseignants venus des pays de l'Est. Ceux-ci, après un stage linguistique d'un mois, étaient censés combler le vide laissé par les Français

dans le second cycle. Ce fut un échec double. D'abord linguistique, vu la prononciation et la formulation des phrases dans la communication de nos nouveaux venus. Conséquences : les professeurs étaient devenus la risée de leurs élèves. Ceux-ci ont perdu le peu de bagage lexique qu'ils avaient hérité de leurs anciens professeurs de français, sans oublier qu'ils ne comprenaient rien ou peu du contenu de leurs leçons de sciences.

Ce croisement d'idées rétrogrades dans notre éducation, de décisions prises à la hâte touchant l'avenir des générations futures et ce va-et-vient entre les langues et les méthodes d'enseigner, nous ont donné des générations d'élèves et d'étudiants complètement déboussolés, n'ayant aucune base, sans connaissances linguistiques ou scientifiques, incapables de suivre un cours universitaire ou de communiquer correctement que ce soit en français ou en arabe.

Pour amortir la chute de ce saut périlleux, les responsables ont greffé aux programmes, déjà trop chargés, une matière appelée 'traduction' qui aura pour but de traduire la terminologie des mots scientifiques arabes en français et par conséquent faciliter la compréhension des matières scientifiques au cycle supérieur. Ce ne fut là qu'un acte comme les autres de raccommodage. Et depuis lors, les réformes se succédaient, émanant de commissions, de conseils supérieurs d'enseignement, de conseil national de la jeunesse et de l'avenir, le tout sans résultat aucun. Car ces réformes restaient souvent lettre morte à cause du manque de suivi et parce qu'elles ont été élaborées par des commissions dont les membres (inspecteurs ou cadre supérieurs du ministère) étaient coupés des réalités et des besoins pédagogiques des classes.

La récolte de la bascule

Quel type de populations avons-nous sur le dos actuellement ? Des générations déroutées, des jeunes ignorants, avec des têtes vides. Ce qui facilite la tâche aux organisations religieuses et aux partis ayant une base religieuse (Al Adl wa Al Ihsan, le PJD et consorts) qui ont mis la main à la pâte après avoir remarqué l'absence et la démission de l'État en ce qui concerne l'éducation nationale. Ils envahissent lycées et université et commencent à dicter leur loi et à se constituer en État indépendant au sein des universités, disposant de leur propres milices, avec leur propre tribunal, affichant un extrémisme qui terrorise tout le monde et pousse beaucoup d'étudiants à adhérer à leurs thèses pour bénéficier de leur protection.

Plus encore, à cause de la défaite du Monde arabe devant les victoires successives de l'État d'Israël, soutenu par les USA, (1967, 73), l'invasion de l'Irak par les Américains, de la Syrie par les Russes, de la Lybie par les forces européennes, en plus du chômage au sein des diplômés, la haine de l'autre, de l'Occidental, de l'Américain trouve un terrain favorable dans le cœur et les têtes vides de notre jeunesse. Résultat : toute différence est rejetée. Et le refrain chanté depuis les cinq califes est revenu dans l'air du temps :

« Il n'y a de religion que l'Islam »

« Seuls les musulmans ont droit au paradis »

« Mohamed est le dernier et le meilleur des prophètes »

« La langue arabe doit être vénérée car c'est la langue du Coran »

De là, beaucoup de nos jeunes n'avaient qu'un pas à franchir pour se transformer en futurs bombes à retardement. Actuellement, quand on ne peut afficher franchement son

opinion ou s'engager comme militant dans un parti ou une organisation religieuse, on vous impose d'écouter le Coran partout : dans les magasins, les mahlabas, les taxis, les marchés, les hammams... Ou à l'aide de poussettes ambulantes, conduites par de blancs becs barbus, des extrémistes en herbe, agissant au su et au vu des autorités, prétendant s'adonner à un commerce légal.

En guise de conclusion

Oui, j'ai peur pour le Maroc de cette situation qui n'est que le résultat d'une éducation et d'un enseignement qui ont banni la réflexion, qui ont combattu l'esprit critique, qui ont lutté contre la tolérance et ont honoré la mémorisation, le bourrage des crânes, la répétition, la reproduction des mêmes comportements et des mêmes valeurs depuis le Moyen-âge, la vénération de textes, écrits il y a 14 siècles pour des populations particulières, vivant dans un endroit géographique particulier, des textes qui nous sont expliqués et interprétés par des cheikhs aux idées périmées et qu'il faut appliquer à la lettre sous peine d'être livré à la vindicte publique.

Que faire ? Je n'ai ni pouvoir magique ni pouvoir réel pour dicter des solutions, pour donner des instructions, surtout que la matière première à travailler est l'être humain, qui est récalcitrant et imprévisible ne fonctionnant pas sur ordre comme une machine. Mais mon instinct d'éducateur, avec le peu d'atout que mes trente ans de carrière m'ont procuré, je pense que nos éducateurs doivent avoir les pieds sur terre, mais les yeux rivés sur l'avenir, prenant en considération la marche et l'orientation du monde et surtout le progrès de la science. Nous devons, coûte que coûte, apprendre à nos enfants à aimer, à tolérer et surtout à réfléchir.

MADE IN MOROCCO

MARIA GUESSOUS



Maria Guessous
Auteure

Que voulez-vous savoir sur le Maroc ? Tiens, nous allons faire une promenade dans les sentiers à la fois brumeux et limpides de ce Maroc. C'est plus aisé que d'en parler. Je ne trouverai pas les mots pour qualifier ce que j'en pense, ou peut-être je n'en pense rien. Les mots me viendront quand je regarderai les choses en face.

Oui, ne perdons pas de temps. Allons-y. Vous voyez cette grande maison ? Sa belle façade aux atours mirobolants attire les visiteurs du monde entier. Les envieux rodent autour d'elle, convoitent son emplacement, ses richesses et même son désert. Parfois, un vent fougueux siffle à l'extérieur mais la grande tornade, c'est à l'intérieur qu'elle gronde, menaçant de tout déraciner.

Cette maison se compose de plusieurs étages. Les étages supérieurs sont éclairés d'une lumière cristalline et éblouissante. Ceux du milieu le sont très mal. Quant aux étages inférieurs, ils baignent dans la pénombre totale.

C'est là où s'entasse une grande partie des habitants, livrés à eux-mêmes, isolés comme des brebis galeuses, vivant dans la poisse, la crasse et la misère. L'enseignement public est dispensé par des professeurs démotivés et humiliés, dans des conditions miséreuses ne laissant entrevoir aux pauvres élèves aucun espoir d'un avenir meilleur. Aucun effort n'est engagé pour sauver le secteur de l'enseignement, le seul moyen pour ces jeunes d'améliorer leur condition de vie et enfin avoir une chance de vivre décemment et dignement. Ils n'ont donc aucun espoir de se hisser à l'étage supérieur. L'école devient la fabrique des chômeurs et des bandits. La plupart de ces jeunes abandonnent très tôt les bancs de l'école et prennent des raccourcis vers la débauche. Et pourtant il fut un temps où l'école publique était la référence et seuls les cancre finissaient dans des écoles privées. Aujourd'hui c'est le contraire.

La violence est le langage de ces jeunes. La sécurité laisse à désirer dans cette maison. On ne peut plus se promener sans courir le risque d'être agressé. C'est bien dommage ! Les jours sont émaillés de faits divers. On s'en fout ! Il faut de tout pour faire un monde. Et bien sûr, on offre à ces jeunes des divertissements pour les enchaîner au joug de l'ignorance. Le ballon rond n'est-il pas l'opium du peuple ? Eh bien, le nombre exagéré des matchs de football organisés pendant l'année en témoigne et entraîne des hordes de jeunes supporters vers le stade, le théâtre par excellence de la violence verbale et physique, du défoulement psychique et pathologique. Ils s'égosillent à hurler comme des bêtes enragées, proférant des slogans et des hymnes, tissant leur rancœur dans des tiffos. Ils s'en prennent aux supporters de la partie

adverse et à eux-mêmes. Le spectacle du foot terminé, ils avalent leur chagrin avec des morceaux de la musique de quelques vampires de la chanson marocaine. Les jeunes filles, quant à elles, s'empiffrent de feuilletons à l'eau de rose et trainent leurs rêves virginaux comme une charogne qu'elles finiront par abandonner dans les bas-fonds d'un monde sans pitié.

Non, vous en avez assez entendu ? Je n'ai pas encore fini avec cet étage. Et je n'en finirai jamais. Si les habitants ont le malheur de tomber malade, alors là ! Ils peuvent crever tranquillement et sûrement et personne ne lèvera le petit doigt pour sauver leur petite vie.

Ils sont devenus amorphes, insensibles, inexistantes : des larves humaines. Cependant, il ne faut pas sous-estimer leur pouvoir inconscient de destruction. Crois-moi, et ça je le pense sérieusement, un jour, ces gens se soulèveront contre ce monde qui n'a aucun égard à leurs tourments.

Passons à l'étage suivant ! Pas de lumière ici non plus. Une classe qui touche le SMIG, juste de quoi ne pas crever de faim. Les gens revendiquent des droits primaires. Les prix toujours en hausse, la santé, l'habitat, l'enseignement mais seul l'écho de leur désespoir leur parvient comme réponse. Eh ben c'est ça la démocratie, cause toujours ! Pour un rien, ils peuvent perdre leur emploi. Ils vivent au jour le jour et ne se préoccupent que d'une chose, ne pas dormir le ventre vide.

Partout dans cette maison, les gens ne vivent que pour eux-mêmes. Leurs portes sont fermées aux autres. Je suis nostalgique du Maroc d'hier, celui de mon enfance où les maisons étaient toujours ouvertes pour accueillir et nourrir les hôtes de passage. Le Maroc où les moins

nantis respectaient les nantis car la Hogra n'existait pas encore et la richesse n'était pas un signe de supériorité ou un critère de réussite sociale. Le Maroc où l'habit ne faisait pas le moine et les valeurs humaines avaient encore leur place.

Venez mon ami, suivez-moi. Nous sommes maintenant au milieu de la maison. Ici, les habitants mangent à leur faim, mènent une vie plus ou moins paisible et sans histoires. Ils sont pour la majorité des salariés. Ils ont de l'ambition mais pas assez de moyen pour aspirer à une autre destinée que la leur. Les yeux bandés, le souffle coupé, la conscience étouffée, ils n'ont jamais le temps de faire autre chose, voir autre chose, penser autre chose que ce qu'ils ont l'habitude de faire, voir ou penser tous les jours. Ils sont condamnés à des travaux à perpétuité et ne peuvent aspirer à un peu de repos qu'après soixante ans ou soixante-cinq ans, je ne sais plus ! Une grande partie de leur salaire est squattée par l'Etat. Parlons impôt ! Tu connais la définition théorique du mot impôt ? C'est un prélèvement pécuniaire obligatoire sur les ressources des personnes physiques ou morales, servant à couvrir les dépenses de l'Etat ou des collectivités locales. Ce n'est que la théorie ! Dans la pratique, l'Etat pioche dans leurs poches, les vides mais ne fait rien en contrepartie. Ou pas assez ! Où va alors leur argent ? La question erre sur toutes les lèvres mais la réponse ne franchit jamais la cave souterraine de leur esprit tourmenté. Car ils savent comme tout le monde que leur argent va dans les poches garnies des prédateurs de cette maison. Ces pauvres salariés n'ont plus la force d'agir ni le souffle pour crier. Ils épanchent leur mécontentement sur les réseaux sociaux, disons

le « gueuloir ». Quelle invention de génie ! Offrir aux gens un si grand espace pour parler, dialoguer, échanger, délirer, divaguer tout en les gardant enfermés entre ces murs virtuels et vulgaires sur lesquels ils inscrivent leurs graffitis de liberté. Peut-on jouir de la liberté au sein d'une prison ? ça, c'est un autre sujet !

Ensuite, tête baissée, ils vaquent à leurs occupations professionnelles, se perdent dans le tourbillon de la vie. Ils rêvent pour leurs enfants d'un avenir meilleur, les inscrivent dans des écoles privées, ne ménagent rien pour faire d'eux la meilleure version d'eux-mêmes. Ils passent les vacances estivales dans des hôtels dont la formule all inclusive aiguise leur désir de ne rien faire, se reposer de la corvée, leur lot de tous les jours pendant toute l'année. Ils peuvent s'accorder un moment de répit et lézardent au bord des piscines bondées en fronçant les sourcils à la fin des vacances qui approchent à grands pas.

Ils ont plus de chance que les habitants du premier étage mais n'en demeurent pas moins à la merci de la loi du plus fort.

Nous voilà à l'étage supérieur. Ne faites pas attention si vous entendez les gens ne s'exprimer qu'en français ! Nous sommes toujours dans la même maison, au Maroc. Le dialecte étant la langue des pauvres, ils dressent une barrière linguistique pour se démarquer. Oui c'est ça, ils renient en quelque sorte leur origine mais n'oubliez pas qu'ils ont étudié à l'étranger. Ils ont dû oublier leur langue maternelle. Ça ne s'oublie pas ? Oh vous m'étonnez !

Les habitants de cet étage envoient leurs enfants dans des écoles de la mission française. Ils acquièrent un excellent niveau en français et l'arabe est vite relégué au

dernier rang. Le malheur c'est qu'ils n'ont aucune identité, les pauvres. Ils ne sont ni marocains ni français ! Néanmoins, les jeunes sont plus chanceux car ils ne se heurtent à aucune porte fermée, ils ont à la bouche la formule magique sésame ouvre-toi. Et quelle porte daignerait ne pas les laisser passer. Leur avenir est prévisible, tout tracé. Ici, les traditions marocaines sont en voie de disparition, comme partout dans cette maison. Le modèle que nous enviaient les occidentaux est troqué. Nos intellectuels, nos anthropologues, nos sociologues, nos philosophes et tout citoyen digne de ce nom devraient reconstruire un modèle spécifiquement marocain, correspondant à la modernité. Une modernité made in Morocco, et non copié d'ailleurs.

Passons à l'étage suivant ! Il n'y a ici que des riches, des notables, des bourgeois. Ils ne sont pas nombreux et c'est pour cela que l'étage est à moitié vide. Ils ont les moyens de s'envoler vers des contrées lointaines. Voyage ou affaire. Tout est prétexte pour quitter le bercail. Ces gens-là vivent dans un cercle fermé et protégé. Ils ne se mêlent jamais à la racaille

Nous arrivons à l'étage le plus important car c'est là où tout se joue. C'est tout simplement un cirque ! On s'amuse, dites-vous ? Oui si vous voulez alors ! On pleure à force d'avoir trop ri. Les larmes éclatent dans nos rires ! Et les rires coulent dans nos larmes. Eh oui, la tragédie comique ou la comédie tragique, ce que c'est comme vous voulez. Tous les habitants sont devenus indifférents au spectacle de ces clowns déguisés en costumes, l'air sérieux et le ton grave, le visage bouffi par le sommeil. Ils ont un bloc de pierre à la place du cœur, à la place du cerveau. Excuse-moi pour le terme, je n'en ai pas d'autres. Sinon

comment peut-on qualifier des personnes qui abusent de leur pouvoir, détournent le regard de l'essentiel et l'argent pour leur propre compte, ne se souciant jamais du sort de cette maison qui est entre leurs mains avides, n'ayant aucun égard pour ceux qui leur ont permis de siéger à leurs postes.

C'est quoi cette citadelle ? Vous vous moquez de moi en feignant ne pas savoir ? C'est le propriétaire de la maison bien entendu. Rassurez-vous, c'est un homme bienveillant. Grâce à lui, cette maison continue à résister aux intempéries. Il a inauguré pas mal de projets de grande envergure mais le vrai défi sera de les mettre entre les mains de personnes intègres, honnêtes, transparents et ayant tous une vision commune et partagée, celle de faire progresser le Maroc comme il se doit.

Oui, il lui arrive de quitter sa citadelle pour aller se promener dans les étages et mieux connaître ses sujets. Mais vous savez il ne voit jamais ce que nous venons de voir, vous et moi. On le précède pour nettoyer, astiquer, dissimuler, feindre, arranger, déranger, dérouler le tapis rouge, maquiller et peupler les allées par des figurants arborant un sourire figé de satisfaction. Bon assez parlé.

Cela vous fait-il peur ? Oui à moi aussi ! J'ai peur que cette maison ne finisse par s'effondrer comme un château de sable balayé par la première vague. En grande partie, à cause de cette corruption qui règne partout, dans toutes les sphères et à tous les niveaux. Il n'y a qu'un zeste de démocratie sur une couche épaisse de dictature. La démocratie, n'en parlons même pas. C'est une illusion d'optique pour ceux qui croient la voir. Vous pensez que c'est ce que nous méritons ? A vrai

dire, vous n'avez pas tort. Nous ne sommes pas prêts pour une vraie démocratie et c'est pour cela que nous n'avons que des guignols. Et d'ailleurs nous faisons partie de ce cirque et nous n'avons jamais manifesté la volonté de le quitter. Spectacle mérité, en somme. Par le passé, notre élite politique a donné naissance à de grands géants dont le passage reste inoubliable car ils n'étaient pas atteints de torpeur politique et avaient la ferme volonté de contribuer au progrès de notre pays et surtout le courage d'arracher le Maroc des mains des colonisateurs.

Je rêve d'une maison où tous les habitants auraient les mêmes droits, les mêmes opportunités. Je rêve d'un enseignement équitable et efficace, d'un système de santé fiable, de l'accessibilité à l'emploi, de la sécurité, de la paix, de la liberté, du respect de l'environnement et d'autrui, de l'amour avec un grand A envers notre Maroc à tous. Je rêve du Maroc d'antan dans le contexte de modernité d'aujourd'hui.

Vous partez déjà ? Mais revenez ! C'est une très belle maison. Vous avez vu sa magnifique façade, ses jardins fleuris, son climat bienfaisant, sa belle architecture... Les gens qui la peuplent, plus précisément ceux qui la gâchent ne sont pas éternels, voyons ! Un jour, le cirque sera éradiqué et les clowns n'auront personne pour applaudir et endurer leur spectacle. A la place du cirque, s'érigera un édifice plus solide, avec des gens responsables et honnêtes, qui feront de cette maison un paradis sur terre. Revenez, s'il vous plaît !

PLEURE Ô PAYS BIEN-AIMÉ !

FOUAD SOUIBA



Fouad Souiba
Auteur, producteur, scénariste et réalisateur

Aussi loin où remonte ma mémoire, je me souviens que mon esprit a toujours été littéralement troublé par un étrange sentiment. Plutôt triste, à l'origine de cette sensation il y a une question qui me turlupinait à chaque fois que j'entendais les uns et les autres injurier leurs concitoyens, diffamer leurs proches et blasphémer presque en évoquant le pays qui les a vus naître et où s'ancrent leurs racines. Une offense digne d'un lèse - divinité et un juron de cette envergure m'enlisaient chaque jour un peu plus dans le doute et la suspicion quant à la pérennité des fondamentaux fédérateurs de la Nation.

Plus le temps passait plus l'humiliation enflait, à croire que le pays est pour quelque chose dans ce désert démoralisant. Et que nul n'a ne serait-ce qu'une infime partie de responsabilité dans cette tragédie. Face à cette misère éthique, nulle crise de conscience ne pointe à l'horizon et l'heure est à la condamnation généralisée

que personne ne tient à prendre à son compte. Pire, tout le monde traite tout le monde d'être ce mauvais élève, et lui fait en dosser à lui tout seul la responsabilité du mal qui ronge le pays. Qui mi eux que la responsabilisation de l'autre pour de se disculper de toute implication dans le gâchis. En revanche, tout un chacun se sert au mieux qu'il peut avec comme catalyseur nodal : amasser le maximum et objectif primordial : après moi le déluge. On a véritablement perdu tout sens de l'honneur, au point de s'afficher en criminel de guerre rompu à la cause du mal. Et de filer la trouille aux quelques âmes bienveillantes peuplant encore la basse - cour.

Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans mon pays chéri, ou alors qu'est - ce qui fait si mal au point où on est devenu de véritables félons à vouloir à tout prix en finir avec ce beau rêve de vivre ensemble sans peur ni reproche ?

Cette oraison funèbre dite avant l'heure sonne manifestement le glas ! J'en vois même qui jouent des coudes souhaitant plus que tout l'agonie du malade. Ils ont pour intime espoir de montrer fièrement au - dessus des têtes son cadavre comme un trophée avant de le dévorer en charognards affamés !

Qu'y a-t-il d'extraordinaire pour acculer le Maroc au pied du mur et le pointer en épouvantail broyant tout sur son passage alors qu'il n'y est pour rien ?

Les hommes d'esprit sont pour l'heure en retrait de toute initiative à produire de l'empathie en quantité suffisante à même de cimenter la société. Non seulement ils brillent par leur absence, mais viennent à cautionner cette incroyable aridité qui frappe notre réserve d'amour envers notre terre nourricière. C'est

comme si le nourrisson rejette le lait de la maman et saute du coup sur le premier biberon fait de jus de bouillie pour les chats en guise de nourriture. Il réédite pour ainsi dire l'exploit de couper une deuxième fois le cordon ombilical, rompant tout contact avec le sein maternel symbole déterminant de son attachement à la terre de ses ancêtres. Et cela va sans dire, annihile tout espoir de projection sur un avenir exempt de pathologies collatérales. Cette situation résolument alarmante ne saurait exister sans son silence complice synonyme de validation du crime et de bénédiction de son auteur.

Sans doute, la faillite de l'élite intellectuelle aurait-elle joué un mauvais tour dans le déclenchement du rouleau compresseur des défaillances à répétition de la société. Si l'intelligentsia s'était normalement acquittée de sa mission, rien de tel ne se serait produit. Son rôle confiné aujourd'hui dans le nivellement par le bas complexifie davantage les choses et obscurcit les pistes donnant sur le devenir. Et le train semble partir sans l'avoir embarqué e à temps. La laissant en tout cas à quai ne fait pas avancer les choses. Normalement, dans les sociétés bien constituées, l'intellectuel doit interagir avec son environnement en analysant, interrogeant et conceptualisant les phénomènes à leur naissance en apportant des réponses. La nature ayant horreur du vide, elle pourrait par défaut admettre excès et désillusions. A l'origine du doute, le vide peut aussi engendrer la peur de l'avenir ! En tout cas, l'absence de l'intelligentsia est douloureuse à plusieurs titres.

Sans remonter bien loin, attachons-nous à la racine du mal absolu. Ce phénomène inextricable du chaos qui a frappé de plein fouet la société à la suite du branlebas de combat du printemps arabe.

Par effraction, j'entre dans la tête de l'État qui voit les langues se délier et les voix se pluraliser suite à l'explosion de la rue dans les pays fragilisés par la déconfiture des régimes vieillissants. Une vague humaine composite et disparate occupe la rue au grand dam des prévisions des services. Nul n'a prévu un tel tsunami humain ! Que faire ?

Premier réflexe, préserver la paix sociale. L'État fait l'autruche et laisse passer l'orage même si cela lui coûte. S'effacer face à ce phénomène inédit n'est pas le moindre mal. Payer le prix le plus fort non plus. Ne voulant point souffler sur les braises, l'État cède du terrain et favorise l'émergence de minuscules îlots de contestation. Les sans-voix occupent des espaces non dédiés et font exacerber la contestation populaire. Soudainement fragilisée, l'autorité tremble et s'engouffre alors dans le rang des spectateurs laissant faire la rue. Les passe-droits se démultiplient. Et la loi, jadis de vigueur, se voit rangée malgré elle dans les archives. Les tribunaux orphelins de leurs partenaires, pourtant bien actifs dans les affaires les plus scabreuses baissent la garde.

Force est alors de constater que l'explosion de la technologie de la toile aidant, la déconfiture de l'éthique s'amplifie et les relations humaines jusque-là limites tolérables, rendent définitivement l'âme. Le web casse les frontières. La rue prend la parole. Les Hommes se rendent coup par coup. Tout recours à la censure s'avère caduc. Ridicule. On se parle. On se voit. On se raconte. On se congratule. On s'injurie. On se chamaille. On se dit ses quatre vérités. On fait tantôt la guerre à son proche. On fait tantôt la paix à son ennemi. On apprend à nourrir les inimitiés pour de banales bricoles comme à cultiver des amitiés pour un

gentil mot. On perd tout sens de la vie. Les gentlemen cadenassent leurs portes d'accès. L'intelligentsia se barricade. L'État baille ! Et c'est là où le bât blesse...

Par effraction, j'entre dans l'esprit d'un cheikh dont la structure mentale est plus archaïque que celle d'un mendiant non - voyant squattant la tombe de Sidi Belabbes à Marrakech. Nul ne sait pourquoi il enseigne un Islam plein adoration. En réalité, les cinq piliers de la religion islamique se taillent seulement une part de 5% sur un ensemble qui consacre les bonnes œuvres accomplies par un bon musulman à hauteur de 95%. Ce qui est plus drôle encore, c'est que le fqih salafiste gère un groupe d'enfants en préscolaire dans l'arrière - pays. Il ne sait pas comment s'y prendre afin de leur inculquer le Saint Coran pendant qu'ils manipulent à longueur de journée leur téléphone portable. Il entend bien que le bidule technologique est un facilitateur pédagogique bon marché. Mais pas que ! Car, il aimerait en plus de connaître par cœur le texte sacré, de bien s'accommoder de la technologie afin d'envisager d'autres perspectives. Plus lucratives certes pour la bourse du fondamentaliste. Les projets qu'ils leur destinent permettront aux jeunes gens de voir du pays et surtout d'aller en renforts des rangs des frères au combat. De biens étranges perspectives pour des âmes bienveillantes inappropriées à des desseins funestes et autres manœuvres macabres.

En bute aux représailles des parents d'élèves qui le surprennent dans ses démentiels enseignements, le cheikh, aigri, se voit contraint de ranger ses clics et ses clacs et de déguerpir. Grand bien lui fasse, il s'en est allé se faire exploser tout seul par mauvaise manipulation de l'engin explosif.

Les enfants en vibrent encore de peur jusqu'à nos jours !

Par effraction, j'entre dans la tête d'un élu. Et qu'est - ce que j'y trouve ? De la pisse d'âne ! Les hectolitres qu'il ingurgite coulent dans son sang alcoolisé et arrosent son cerveau aveuglement. Il ne fait pas les choses à moitié. Se paie aux frais de la princesse ses voyages de luxe dans le faste de circonstances. Se taille les meilleurs terrains agricoles pour y planter fruits et légumes bio. Se réserve classes affaires et suites royales aux meilleures adresses de ses haltes. Se prend pour un démocrate alors que tout le monde sait comment il a grimpé si haut. Éternue et contamine toute la tribu de virus maladifs. L'opprobre étant son pain quotidien, le déshonneur son acolyte. Le premier à se servir sans vergogne dans l'arrière-boutique. A son propre compte, il fait les lois et les défait dès qu'elles ne servent plus ses intérêts. Sans éthique apparente, il profite. Sur toute la ligne. Nul ne sait qui il représente ! Pourtant...

Il cumule mandats et biens. A buse et désabuse. Souffle le chaud et le froid. Palais municipal ou hémicycle, selon lui deux faces de la même monnaie. Il y est seigneur. Or, face à sa hiérarchie, il est un chien de chasse. On l'envoie faire le ménage. En chien de garde, il veille aux petits grains. Derrière la porte. Quand vient le moment de négocier sa reconduction, il crache. Puis, les instances craquent ! On s'en sert pour faire trébucher l'adversaire politique. Il fonce tête baissée. Un buffle lâché dans l'arène. Comme une sauterelle dévorante, il fait le boulot à fond. On le jette en fin comme de vieilles chaussettes une fois la date de péremption expirée.

Pour qui vote-t-on ? N'ayez crainte, l'élus trépassé. Tout le monde trépassé. La trouille de la représentativité électorale, y compris. Sauf la peur de tomber de si haut. Droit au but, la tête en premier. Le cerveau en ratatouille et suffisamment bien arrosé de produits illicites fait de la culbute au grand dam de l'ex élu.

Par effraction, j'entre dans la tête d'un chauffeur de triporteur fraîchement sorti du bain. Ayant pris pour quinze ans pour un crime, dit-il, qu'il n'a pas commis. Or, tout le monde l'a vu faire. Du flagrant délit tout craché. Une boucherie ! Il a tranché la gorge à un rival du quartier à l'aide d'un coutelas bien aiguisé chez le forgeron du coin. Sous l'effet de psychotropes, il en avait suffisamment pour faire perdre le nord à un éléphant.

Il fonce droit et vite dans l'avenue, sa machine transportant cinq fois son poids. Il grille feu rouge et panneau de signalisation routière. Il tourne à droite puis à gauche et grille priorité et politesse. Aucun code la route ne l'obnubile outre-mesure. Il a déjà payé pour ce qu'il a fait ou ce qu'il n'a pas fait, maintenant basta. Ce n'est pas pour une mauvaise conduite d'une banale pétrolette qu'il se retapera de la prison. Ici, il jouit de toute sa liberté, sillonne les grandes artères de la ville en aventurier et profite.

A son passage tout le monde a peur. Lui, libre et trop fier, pavoise. On lui a mis entre les mains une machine à destruction massive. Ne sont-ils pas responsables de ses dégâts multiples et variés. De quoi ont-ils peur maintenant qu'il a tourné la page du crime après avoir dûment payé pour son forfait.

Par effraction, j'entre dans la tête d'un érudit en sciences exactes. Pour seul rêve qu'il caresse c'est de

partir au plus vite. Son savoir ne sert à rien ni à personne. Pourquoi alors insister ?

De toute cette angoisse pesante y a-t-il encore de la place à une lueur d'espoir ? De ce tableau noir ainsi brossé reste-t-il moyen de rêver à l'aube d'un jour nouveau ?

Par effraction, j'entre dans la tête d'un étudiant qui est très remonté d'office. Il est en colère noire, car bien malgré lui il suivra la voie royale de l'université qu'il a toujours dédaignée. En réalisant un bon parcours scolaire et en obtenant une moyenne d'excellence au bac avec des performances rares, il entendait intégrer une grande école. Que dalle ! Le système étant ce qu'il est de piètres étudiants ont déjà pris la place. Sa place. Pour l'heure, il a le dégoût de siéger dans une classe d'école qui n'augure rien de bon. Il a alors pris la mauvaise habitude de se shooter avant d'y aller, car il ne piffe pas les matières qu'on lui ressasse. Ce n'est guère sa tasse de thé.

A le voir aussi dévisager certains de ses profs qui inspirent la fainéantise et le mal-être, il ne se voit pas supporter cette promiscuité en amphithéâtre de près de cinq cents étudiants pour la plupart déphasés. Ce qu'il entend aussi à droite et à gauche sur quelques enseignants peu regardant sur leur comportement le dégoûte. Ils font payer rubis sur ongles aux étudiantes leurs bonnes notes, moyennant des escapades nocturnes en lieux de débauche. Les nanas paient dans leur chair. Et se taisent de peur du scandale !

Il enrage.

Il ne se fait pas à l'idée de supporter toutes ces disparités et injustices. Ça craint sérieux face à son avenir incertain ! Depuis, il pense brûler avec les sans-papiers. Naviguer en haute mer serait un mal pour un bien.

Il sentira beaucoup moins mal que de se faire bouffer tout cru par des cannibales en visage humain.

Qu'à cela ne tienne ! Sa voie il va se la tracer avec le peu dont il dispose. Il va se construire avant de construire. Il poussera ses limites tout comme il piétinera les poches de résistance. Il en est intimement convaincu. Tout casse, tout lasse, tout passe. Le meilleur est à venir, voilà comment il envisage son tracé de vie.

DE LA NÉCESSITÉ DU CIMENT SOCIAL

DR KHALID OUQEZZA



Khalid Ouqezza
Psychiatre-addictologue
Directeur de l'hôpital psychiatrique de Tit Mellil

Sommes-nous tous égaux face à ce que nous appelons communément «folie» au sein d'une société qui se cherche et qui veut réussir le pari de concilier passé et avenir? C'est la question qui m'est venue à l'esprit quand mon ami, l'écrivain et journaliste, Abdelhak Najib, m'a parlé de son idée de dédier un ouvrage collectif à nos peurs, nous autres marocains, par rapport à notre présent et surtout en ce qui concerne nos projections dans le futur. Identifier nos peurs collectives me semble un exercice très salutaire à la fois pour faire le bilan de nos vies et surtout pour mieux appréhender l'avenir, chacun à sa mesure, chacun selon son vécu, son environnement humain et son passé. Pour ma part, la nature de mon travail me met face à des réalités marocaines dont beaucoup d'entre nous ignorent pratiquement tout. Je suis psychiatre. Je dirige un centre pour soigner des cas lourds, atteints de maladies mentales nécessitant parfois

un suivi sur de nombreuses études, et pour certains, un traitement à vie. Durant des années, j'en ai vu défiler devant moi. Des Marocains et des Marocaines, comme vous et moi, qui ont sombré, pour certains, qui ont jeté l'éponge pour d'autres, quand d'autres n'arrivent plus à vivre en société. Ils sont nombreux ceux qui sont coupés de nos réalités. Et ce n'est pas uniquement la nature de leurs pathologies diverses qui définit cette rupture avec la société. Souvent, il y a d'autres facteurs qui consolident cette ligne de démarcation entre ce que nous nommons des citoyens «sains» et des citoyens «malades». Il nous faudra ici définir les contours de ce que nous entendons communément par pathologie et par bonne santé. Surtout qu'en ce qui se réfère à la santé mentale, qui peut prétendre être justement «en bonne santé» ? Je vous évite toute la panoplie des statistiques appuyées sur des nombreuses études avançant des chiffres qui font froid dans le dos. Là, n'est pas le propos de cette réflexion. Mais les chiffres existent et chacun peut les consulter et se faire une idée sur le nombre de Marocains atteints par des maladies ou des troubles mentaux. Mais cela ne veut en aucun cas dire, de manière basique, que la société marocaine est malade. Ce serait aller trop vite en conclusion et dire des contre-vérités. Le Maroc souffre comme tous les autres pays du monde des maux de la modernité : stress aigu, angoisses de tous types, anxiétés multiples, dépressions à des niveaux divers, troubles comportementaux... Mais c'est la particularité du monde où nous vivons aujourd'hui. Et il faut le signaler, le Maroc, comparé à d'autres pays, dits très développés, évite encore d'autres maladies mentales qui ont déjà ravagé le tissu social en Occident, à titre

d'exemple. Pour être bref, nous avons, dans nos sociétés arabes, des traditions et des coutumes qui font que nous arrivons, d'une manière ou d'une autre, à dépasser certaines pathologies, qui, ailleurs, deviennent très vite gravissimes. Le tissu familial pèse ici de tout son poids historique. Nous avons encore des familles qui vivent avec les grands-parents et les petits-fils, sous le même toit. Ce qui est un gage de cohésion familiale et de solidarité, face à l'apparition de certaines maladies mentales. Cette cohésion dépasse souvent le cadre de la famille pour toucher le quartier et le voisinage, ce qui joue aussi son rôle pour juguler l'émergence de certains troubles. Ce qui n'est pas le cas dans des familles nucléaires, dans des foyers isolés et coupés de la famille et des voisins. Si la société marocaine, dans le milieu urbain, et surtout dans les grandes villes, affiche déjà depuis des années, une certaine forme de coupure sociale, due surtout aux impératifs de ce que nous nommons modernité, la majorité des Marocains vivent encore avec des valeurs héritées du passé. Lesquelles valeurs sont, à mon sens, cruciales pour regarder l'avenir avec plus d'optimisme. Dans cette optique, ce qui me fait peur c'est que nous perdons ces valeurs ancestrales que je retrouve encore, très vivaces, quand je reviens dans ma région natale ou quand je voyage dans ce Maroc dit «profond» où la dite modernité n'a pas encore planté certaines de ses racines néfastes pour les relations humaines. On le sait, une société ne devient malade que quand elle est divisée. Elle ne s'affaiblit que quand elle tourne le dos à ses traditions, construites sur des valeurs humaines, telles que : l'intérêt commun, le vivre-ensemble, le respect, le sens de l'honneur, le sentiment d'unité culturelle, riche

de ses nombreuses ramifications et la volonté de garder vivace le besoin d'évoluer ensemble, dans des cadres propices aux échanges et au partage de ces mêmes valeurs, transmises, à travers le temps, pour les autres générations. Au Maroc, nous avons maintenu, jusqu'à un certain degré, de telles aptitudes communautaires. Ce qui nous sauve de nombreuses failles sociales.

Ceci dit, les peurs qui peuvent nous fragiliser peuvent s'incarner dans des comportements de plus en plus présents dans notre société aujourd'hui. Le chacun pour soi prend de plus en plus de place. Le manque d'altruisme qui devient monnaie courante. La culture de l'intérêt et des calculs à tout prix. Les différentes hypocrisies sociales qui vont de la religiosité extrémiste à la fausseté la plus criarde. L'abandon tragique de certaines bonnes habitudes comme le respect des personnes les plus âgées, de l'entraide sociale, de la culture du bon voisinage, l'absence de civisme et la perte de la force du patriotisme, qui est à mon sens le ciment d'une nation. Ce sont là quelques aspects des transformations profondes que traverse le Maroc depuis quelques années. D'où l'urgence de rectifier le tir. D'où la nécessité de donner plus de place à la sensibilisation pour ces principes sociaux importants et incontournables. Cela passe par l'éducation. Cela s'apprend dans les écoles où l'on constate une terrifiante perte de toutes ces valeurs. Oui, l'école qui doit être le noyau dur sur lequel on peut construire une société solide et surtout former des générations connaissant leur passé commun et aspirant à une modernité rationnelle, une modernité nourrie des traditions et qui ne soit pas en contradiction avec nos acquis les plus précieux.

Durant ces longues années de pratique de la psychiatrie, j'ai pu, plus ou moins, prendre le pouls de la société où je vis et où j'évolue. Ce qui me préoccupe c'est que l'on oublie souvent qu'un peuple sans éducation est un peuple sans avenir. Et que souvent les maux qui frappent ce type de peuples qui ont tourné le dos à la nécessité du savoir, prennent racine dans l'ignorance. Le Maroc a réalisé de nombreux acquis à ce niveau, mais il reste encore du chemin à faire. Car le monde où l'on vit aujourd'hui a changé de visage. Les frontières n'existent que sur les cartes et à l'entrée des pays étrangers dans les postes frontières, mais dans les faits, qu'est-ce qui différencie le jeune de Derb Sultan, de celui du Bronx ou d'ailleurs ? Les deux vivent avec leur époque. Les deux ont accès à la technologie moderne. Les deux passent beaucoup de temps dans des univers virtuels, les deux peuvent tomber dans les rets des drogues les plus dures comme ils peuvent avoir les mêmes rêves de réussite et de se construire, pierre par pierre, un édifice solide pour le futur. Ce futur qui ne peut être concrétisé que si nous misons sur l'éducation et la formation de ce jeune. On doit lui assurer une école digne de ce nom. On doit lui offrir les meilleurs professeurs. On doit lui garantir des horizons ouverts et variés pour s'épanouir. Mais si on le laisse se débrouiller seul, il peut tomber dans deux extrêmes : le fanatisme avec toutes ses manifestations ou la délinquance la plus violente. Ce qui est déjà le cas pour de nombreux jeunes marocains. D'où ma crainte de sacrifier des générations entières de jeunes qui peuvent participer à l'édification d'un pays plus prospère. Nous ne pouvons nous permettre, face aux défis du monde qui se profile, de sacrifier notre

richesse la plus absolue : notre jeunesse. Cette jeunesse assoiffée d'y arriver, coûte que coûte, mais qui a besoin de cadres bien établis et bien clairs pour ne pas rater le coche ou prendre le mauvais virage. Notre société en pâtira et en payera à coup sûr le plus fort. D'où, encore une fois, l'urgence de prendre conscience, à tous les niveaux de la valeur du savoir et des connaissances, car une société bâtie sur la culture et sur l'acquis du savoir peut faire face à toutes les menaces. Mieux, elle peut les dépasser et se garantir une réelle solidité pour tous les avenir possibles.

FRATRIBUS

OMAR BERRADA



Omar Berrada
Ecrivain et artiste peintre

Ce qui nous unit, à travers ces lignes, est le sentiment de l'artifex face à ce qui l'entoure : égrener les rosaires du temps qui nous reste, palper vertèbre après vertèbre l'épine dorsale des maux qui rongent notre existence pour espérer sortir indemne de notre histoire à tous. Et depuis des décennies que les tambours de la pluie tonnent dans nos ciels et crèvent nos tympanes, on ne voit toujours pas venir l'eau salvatrice.

Notre premier péché est d'avoir convié au banquet mystique les faiseurs d'histoire et de leur avoir dressé des temples pour adorer leurs reliques. Nous leur avons allumé des cierges peints des mains de nos plus habiles artisans, nous leur avons donné à manger des limaces, une nourriture à notre image : rampants et incapables d'abandonner les eaux qui nous ont vu naître. Nous sommes pareils à des créatures fossiles qui subissent le vertige de la vision, écartelés entre l'urgence de

l'ascension et la spirale qui les précipite. En prévision d'un naufrage immédiat, on se cramponne à l'image décomposée du Jardin du commencement, accrochés aux débris des mâts flottants. En un mot, nous sommes les créateurs de nos bourreaux, les charpentiers de la potence qui va emporter nos têtes hors de nos corps, nous sommes ces potentats, ces barbus, ces écervelés commandants et leurs glorificateurs patentés.

Pardon de contredire Darwin : si nous continuons à naviguer à vue, nous n'arriverons pas à trouver la terre ferme et nous échouons à accéder à une phase supérieure de l'évolution : nous resterons des coelacanthes, antiques pisciformes, piégés dans l'orbe des intentions des tireurs de ficelles.

Les grandes révolutions qu'ont connu les siècles derniers, ont été portés par ceux qui brassent l'histoire et qui ont fait périr des millions d'êtres humains au nom de leurs dieux tout droit sortis de leurs bourses. Les foules processionnaires témoignent leur adoration sans faille à des chefs qui les harangent et dont la seule force de persuasion est l'organe de la parole. On tue pour une phrase joliment tournée, des versets versés dans une langue poétique et imagée, on promet l'Eden et le croissant de lune pour les brebis, les flammes éternelles pour les récalcitrants, les sceptiques, les hérétiques. Ces marées humaines sont portés à croire, la foi est le glaive et le livre le bouclier. Le pluriel s'identifie à l'unique qui la dirige comme une horde et la mène au purgatoire, sans pitié ni pitié aucune.

Pourquoi délirer, s'évertuer à profaner le Créateur par des bouches impies pendant que les drapeaux sataniques de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel continuent

à flotter sur les cités et les terres des innocents ? Un début de réponse est souvent dans l'écoute de l'autre, dans la capacité de comprendre, dans le bruissement de la houle sociale pour élucider la dichotomie du juste et de l'injuste, l'ivraie du faux, la fascination de l'indifférence. Mais les foules sont comme le ressac, il y a en leur sein une mort latente, ces mêmes foules érodent les falaises les plus infranchissables en un amas de gravas...

L'écoute dont je parle plus haut est mise ici-bas sous forme d'échange entre deux entités d'apparence contradictoires mais frères du même père quelles que soient les nuances qui séparent leur intellect pour accéder à l'horizon de notre énigme posée par l'éditeur :

Moi : Le Maroc est un pays merveilleux. J'aime ce pays parce qu'il est le mien et c'est dans lequel j'ai grandi et fait les rencontres et les enfants que je chéris tant. Les chaînes de l'Atlas, la mer méditerranée, l'océan atlantique, des villes mythiques, des lieux d'une beauté époustouflante et gens accueillants et agréables...

Ce pays est le mien et j'ai essayé toute mon existence à faire comprendre à mes concitoyens que le meilleur moyen de l'aimer est d'y rester, de le développer et changer les mentalités qui le tirent vers les fonds et de ne pas le laisser sombrer entre les mains de matelots inexpérimentés ou de pirates doués dans la flibusterie.

J'ai vu l'Orient venir au galop depuis des lustres et j'ai essayé de toutes mes forces de le combattre, mais les hordes enturbannées étaient, par la puissance du verbe, plus fortes en nombre et en armes aiguës au feu de la géhenne.

J'ai vu les oripeaux d'une armée de Léviathans qui brandissent des glaives redoutables trempées dans les sonnets ancestraux marinés de thym et de lauriers...

L'autre : arrête tes sérénades, ce pays est un dépotoir, un navire qui prend de l'eau. On a tous envie de le quitter avant qu'il ne chavire

Moi : pourquoi ne pas colmater le trou en question, écoper le fond de cale. Et si c'est un dépotoir, je peux te donner un coup de main pour enlever ces détritiques

L'autre : la coque est une passoire, et si tu connais un magicien pour exécuter ces travaux, envoie-le moi: j'y glisserai tous les versets des messagers de l'obscur présages, mais je pense que ça ne suffirait pas à en boucher le quart.

En plus, il n'y a aucune justice dans ce pays, tout le monde est pourri, du greffier au juge suprême. Rien à faire, le mal est trop grand pour vouloir faire autre chose que de filer avant qu'il ne soit trop tard.

Moi : c'est un constat dressé par un juge inique. Comment tu peux lâcher les tiens et partir sans essayer de briser cette rancoeur qui te ronge le sang ?

L'autre : tu es trop optimiste vieille branche, et tu crois que tu peux marcher sur l'eau comme Jésus. Dessilles tes yeux un instant et tu verras de toi-même.

Nous sommes pourtant des frères utérins, nous aurions pu être une version inédite de Don Quichotte et Sancho Panza ou de Laurel et Hardy. Mais nous sommes toi et moi un chef-d'œuvre de l'antinomie, jamais d'accord sur le fond des choses qui oriente la surface humaine. On passe notre temps à racler le marc des mots au creux de la jarre et chacun y voit l'impossible réponse à ses chimères.

Moi : l'optimisme fait partie de mon éducation, et mon sens de l'écoute me vient des multiples interrogations que je me pose à tous les instants. Chez moi le conseil fait partie de ma peau au point de devenir un réflexe qui me permet d'avoir barre sur l'inconnu.

L'autre : Cette réponse me révèle une vérité que nous évitions de nous jeter à la figure : nous étions, peut-être depuis le début de l'épopée qui résumait nos rapports complémentaires ou plus. Chacun de nous étant le disciple et le maître de l'autre.

Moi : très juste, sauf que moi, j'ai choisi d'écrire pour comprendre. Ecrire me permet de me remettre en question tous les jours et de voir le monde à chaque instant de façon différente.

Il y a un déferlement d'images qui viennent caresser mes tempes et évaser un peu plus mon champ de vision et quand j'interroge ton regard et les abîmes qu'il m'a ouverts, je distingue cette limite où les deux orbites se rejoignent telles deux tangentes : le frère et son siamois.

L'autre : libre à toi de suivre le chemin de croix que tu as tracé depuis que je te connais. Pour ma part, je te dis que je ne suis pas pessimiste mais réaliste : ce pays va vers sa perte avec une vitesse vertigineuse et je ne voudrais pas être présent le jour de sa mort, je te laisse la place d'honneur pour assister à ce spectacle dont tu te délectes tant. Je te laisse poursuivre le Graal et ses chevaliers illuminés par la recherche d'un coin parfait où fleurissent les fleurs du mal. Moi, je suis un terrien, je ne suis pas décalé comme toi qui descends d'une lignée d'aèdes primitifs. Même si on est du même bord, on est aussi différents que semblables. On s'approche du mythe platonicien de l'homme divisé entre ses moitiés originelles.

Moi : il me faut du temps pour entortiller les dédales de ta pensée. Je sais que tu es bon et généreux avec un cœur dehors. Mais ces qualificatifs ne donneront pas une meilleure figure auprès de tes compagnons et tu risques de boire une ciguë beaucoup plus terrible que celle qu'ont déjà bu ceux qui t'ont précédé.

L'autre : je suis capable d'avalier la ciguë et des couleuvres aussi s'il y avait une once de survie de ce système rongé par les scolopendres de l'oubli. Je me lave les mains du sang de ce peuple de justes, je l'abandonne à son sort et je me presse de chercher une patera pour traverser la mer au péril de ma vie...

Moi : écoute-moi bien mon ami, mon frère, malgré les différences qui nous séparent, les visions qui nous éloignent, nous sommes liés l'un à l'autre selon un formulaire dont la science ne possède pas la clé. Nous resterons toi et moi confondus, indissolublement liés pour l'éternité. Si tu meurs dans ton périple méditerranéen, si tes restes humains pourrissent dans le ventre des poissons, saches que c'est moi que tu tues, moi qui resterai dans l'autre rive espérant ton retour dépourvu de mon âme.

L'ART À L'ÉCOLE UNE URGENCE DÉMOCRATIQUE

MERIEM KHALIL



Meriem Khalil
Docteur en sciences de l'éducation

Me voici au terme de ma thèse pour obtenir le doctorat en sciences de l'éducation à l'Université Mohamed V de Rabat. Une aventure académique de longue durée qui me permet aujourd'hui de tirer la sonnette d'alarme auprès des décideurs politiques ainsi qu'auprès de toutes les parties prenantes du système éducatif marocain, des artistes et des parents au sujet de l'éducation artistique au Maroc.

Passionnée de musique que je suis, je traduirai cette sonnette d'alarme en petites mélodies loin d'être douces et harmonieuses. A travers mon expérience professionnelle en tant que professeur d'art dramatique français à Casablanca et au terme de ma recherche académique, je ne peux que constater que nous souffrons d'un déficit énorme en termes de compréhension du rôle de l'art dans l'éducation alors que pour les fondateurs de l'éducation nouvelle, de Pestalozzi à Montessori (pour ne

citer qu'eux), l'intérêt accordé aux activités créatrices est indéniable.

A l'heure actuelle, les établissements publics peinent à assurer un enseignement de qualité, tant du fait qu'ils soient dépassés par le nombre d'apprenants que du fait que la priorité soit accordée à l'enseignement des matières fondamentales, lesquelles jugées utiles et nécessaires "à tort ou à raison" pour intégrer la vie active. Il se pose donc la question de savoir de quelle intégration et utilité parle-t-on, si les recruteurs aujourd'hui accordent une importance quasi-égale aux diplômes et aux compétences transversales des candidats ?

En effet, lesdites compétences n'ont aucun lien avec une discipline particulière mais servent à toutes les situations de la vie et ce, même en dehors de leurs situations d'acquisitions. Nous savons pertinemment qu'aux connaissances acquises se joignent la résolution de problèmes, la gestion du temps, le travail en équipe, la créativité, l'innovation, etc. Autrement dit, le diplôme seul ne suffit plus aujourd'hui pour réussir son entretien d'embauche car d'autres compétences auraient la même importance et feraient la différence entre deux candidat(e)s qui auraient le même parcours académique.

De ce fait, je ne pourrai limiter l'importance de ces compétences au niveau professionnel puisqu'un candidat(e) serait éventuellement amené à prendre des décisions au sein de son ménage, à développer l'autonomie de ses enfants et à gérer des situations difficiles. Comment donc développer ces compétences dans les circonstances actuelles ?

Il est à noter que les cours fondamentaux permettront, difficilement, de développer ces compétences transversales essentiellement par manque de temps, car tel qu'il est imparti à chaque apprenant durant un cours, il ne lui confère que le droit de lever le doigt et de répondre.

De nombreuses questions me viennent à l'esprit et me poussent à ressentir une inquiétude particulière voire une peur à l'égard des jeunes de mon pays, lesquels, dans de telles conditions d'apprentissage, ne peuvent, en aucun cas, développer des compétences utiles et nécessaires pour surmonter les aléas de la vie.

Je pose cette question aux décideurs politiques "créateurs" de la politique éducative de mon pays.

Depuis l'année 2011, la question de l'éducation artistique s'est retrouvée au cœur des débats politiques au Maroc et ce, à la suite de multiples tentatives d'éradiquer cette matière des programmes scolaires (niveau collégial), en proposant une externalisation, en dehors de l'école publique. Le Ministère de l'Éducation Nationale, de la Formation Professionnelle, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique a suspendu aussi bien la formation des professeurs d'éducation musicale que ceux des arts plastiques. Cette décision, à mon sens, témoigne du désintérêt des instances politiques quant aux apports de la pratique artistique pour l'apprenant. Comment peut-on concevoir qu'il y ait des établissements scolaires programmant les matières artistiques et d'autres qui n'en disposent pas ? Et pour quelles raisons prive-t-on les apprenants d'accéder à la culture et à l'art en milieu scolaire ?

Pour tenter d'expliquer la gravité de la situation, je développerai ci-dessous les conséquences de telle décision :

- En l'absence d'une éducation artistique, les apprenants ne peuvent développer l'écoute musicale, le goût artistique, la culture de l'art, le sens du beau et de l'esthétique. Les débats actuels portant sur l'absence d'un public qui déserte les salles de théâtre et de cinéma ne sont que les conséquences logiques d'un système éducatif qui n'intègre pas l'art au sein de son enseignement fondamental. L'enfant dès le bas âge devrait comprendre que l'apprentissage des arts est aussi essentiel que l'apprentissage des sciences et/ou des langues.

- Le rapport à l'école est extrêmement tendu puisque l'apprenant n'y voit qu'un lieu d'acquisition et de restitution d'un contenu. L'intégration des activités artistiques permettrait à l'enfant de créer, de réaliser par lui-même des choses, de les partager et de vivre l'expérience artistique avec ses camarades. L'école devenant donc, un lieu d'apprentissage et d'épanouissement qui mènera vers un développement intégral de l'apprenant.

- La collaboration timide entre le Ministère de la culture et de la communication, et le Ministère de l'Éducation Nationale, de la Formation Professionnelle, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique se traduisant par la quasi absence de contact entre l'apprenant et l'artiste. Une collaboration plus étroite rapprocherait mieux le métier de l'artiste auprès des apprenants et agira tout d'abord sur les représentations sociales de l'art, ensuite sur l'orientation des apprenants qui souhaiteraient exercer des métiers en relation avec l'art. Ceci changera drastiquement la réponse à la célèbre question que nous posons tous à nos enfants « Que veux-tu faire quand tu seras grand ou grande ? »

- Pour maquiller l'absence de l'art au sein des écoles publiques marocaines, les chefs d'établissements scolaires préparent des chansons et des danses à l'occasion des fêtes religieuses et nationales. L'école se limitant à sacraliser la fonction festive de l'art.
- L'accès à l'éducation artistique demeure réservé à une élite de la société, qui se dirige actuellement vers l'enseignement privé ou vers des centres d'activités artistiques, pour assouvir le besoin d'épanouissement et d'expression artistique. Des académies d'art, centres de loisirs ou écoles d'art, les appellations sont multiples et désignent généralement des établissements qui offrent des activités artistiques dédiées en grande partie aux enfants, avec des tarifs exorbitants qui dépassent le pouvoir d'achat des marocains. Les parents répondent à cette tendance et inscrivent leurs enfants pour donner l'image d'une famille ouverte et épanouie. Mais de quel contenu dispose-t-on au sein de ces établissements ?

L'expérience montre que les cours, en général, sont orientés vers une préparation d'un spectacle qui se fait chaque trimestre ou semestre. Les établissements considèrent ce point comme une force de vente parce qu'ils proposent un package de "photos" et de "vidéos", vendu en fin d'année aux parents, qui sont "fières" de voir leurs enfants sur scène jouer des rôles, chanter et danser. Cependant, ces mêmes danses et ces mêmes chants n'ont aucun contenu pédagogique approprié et ne répondent à aucune observation scientifique du degré de progression de l'apprenant en termes d'acquisition des compétences transversales. Le travail sur un rendu "une fête" entraîne aussi bien l'enseignant que les participants

dans un stress inévitable puisqu'au lieu de se focaliser sur des exercices d'entraînement d'acteur, l'enseignant se contente de faire apprendre un texte et distribuer des rôles pour que tous les "adhérents" passent sur scène.

Il est à mon sens impératif voir urgent, de faire appel à des professionnels des sciences de l'éducation pour intégrer l'art au sein de l'école marocaine en proposant des contenus ludiques et attractifs pour l'apprenant. Il est également du devoir de l'école d'éduquer un apprenant "futur citoyen" capable d'aimer l'autre, de savourer un moment musical, de contempler une œuvre d'art, de respecter le choix de l'autre, de partager sa richesse intellectuelle et de faire de l'art un outil de pensée et de libération. C'est à ce moment-là et uniquement à ce moment-là que nous pourrions parler d'une démocratie de l'art.

COMBATTONS NOS PEURS

MOHAMMED DEROUICH



Mohammed Derouich
Technical account manager & Founder laclass.ma

Vous rappelez-vous quand nous étions enfants ? Lorsque nous étions totalement dépendants de notre propre environnement et que notre seule préoccupation était de trouver le moyen d'obtenir un jouet. Le temps nous semblait long car nous ne pensions guère au lendemain ni à quoi ressemblerait ce monde dans lequel nous grandirions. Ce temps, cet ami d'enfance, devient notre ennemi aujourd'hui.

Jeune marocain de vingt-huit ans, j'ai vécu une jeunesse atypique profitant de la légèreté de la vie, sans ambitions, ni desiderata, ni desseins. Je suis passé de cet enfant accroché à ses jouets à ce jeune homme envahi de futilité et de superflus.

Jusqu'au jour, où un élément déclencheur changea drastiquement ma perception de la vie. Ce fut, pour moi, l'origine d'un retournement de toutes les conceptions perçues d'une société, là où le superficiel domine.

Avec le diabète, beaucoup de choses deviennent plus tordues, mais le plus important c'est que beaucoup d'autres, cruciales, renaissent en notre esprit pour nous aider à se dissocier des idées antérieures fausses qui submergeaient notre vie. Le diabète n'est pas une entrave, c'est un point de départ vers un nouvel essor.

Passionné par l'informatique depuis mon plus jeune âge, je décidai, après l'obtention de mon baccalauréat, de sortir de ma zone de confort et de poursuivre mon rêve à l'étranger. Parti pour la Belgique, je n'y trouvai pas les opportunités pour y poursuivre mes études car les filières m'intéressant n'étaient pas accessibles. Je décidai ensuite de visiter ma famille en Allemagne en abandonnant l'idée d'étudier en Europe, envisageant un retour imminent dans mon pays. C'est là que le destin en décida autrement, prenant un tournant décisif dans ma vie, en mettant sur mon chemin ce président universitaire qui m'aïda à concrétiser mes projets d'études.

Durant mes quatre premières années passées en Allemagne, j'ai dû affronter des lacunes dissemblables, linguistiques et culturelles, qui m'ont poussé à puiser au plus profond de moi les ressources nécessaires pour réussir cette aventure. Bien que la peur de la solitude me hantât profondément, mes objectifs n'eurent plus de limites. Le temps était tellement précieux que Je lui consacrai entièrement mes études et développements personnels. Mes weekends ressemblaient à mes lundis. Dès lors, ma personnalité se forgea et mes ambitions devinrent incommensurables.

Des années plus tard, après l'obtention de mes diplômes et ayant acquis assez d'expérience dans le monde des affaires, je fondai en collaboration avec des Allemands

une start-up. L'idée de retourner dans mon pays ressurgit dans mon esprit et retournai au Maroc pour y créer ma propre start-up à Fès, ma ville natale.

Au début, tout était captivant, le fait d'embaucher des jeunes de mon âge, motivés et ambitieux, était une fierté pour moi. Cependant, le manque d'expérience du marché marocain me confronta rapidement à des conflits majoritairement causés par des incompatibilités d'humeur entre employés plutôt que des problèmes directement liés au projet. La différence des mentalités m'obligea à investir toute mon énergie dans des situations inattendues (disputes, problèmes de logistique). Je m'épuisai moralement et physiquement, ma motivation première s'étiola. Il n'y avait plus moyen de faire évoluer et prospérer mon affaire.

Il me revînt à la mémoire la citation d'un homme qui me disait souvent : « Au Maroc, il faut gérer l'humain avant de gérer les projets ». Je n'en avais pas compris le sens avant d'y être personnellement confronté. Je me retrouvai dans une impasse perdant mon temps à des futilités au détriment de mon énergie.

Cette situation dura plus longtemps que prévu, les clients ne tenaient pas leurs promesses, turn-over significatif des recrues... tout allait de travers. Après un an de cadence effrénée, je m'éloignai de plus en plus de mes objectifs et rêves. Après plusieurs tentatives de restructuration mais en vain, une peur énorme me poussa à fermer mon entreprise au Maroc et à retourner en Allemagne. Ce retour éprouvant fût difficile mais cette expérience vécue dans mon impitoyable pays m'avait fait mûrir plus vite.

Mon vécu a fait naître en moi une peur colossale sur le devenir de mon pays. J'ai peur qu'un jour mon Maroc se retrouve sans jeunes. J'ai peur que ces derniers en

vivant des expériences similaires aux miennes, quittent le pays définitivement. J'ai peur qu'ils éprouvent les mêmes angoisses et craintes que moi aujourd'hui.

Après ces quelques années passées en Allemagne, je me suis finalement installé en France où j'ai eu l'opportunité de travailler dans une multinationale en Consulting et Training.

La nature de mon travail, m'a fait voyager quasiment partout dans le monde. J'ai découvert de nouveaux horizons, de nouvelles cultures et de nouveaux défis qui m'ont appris à gérer les situations d'urgence et à prendre les meilleures décisions.

Même avec cette ouverture et l'épanouissement dans mon travail, j'avais toujours au plus profond de moi cet attachement indéfectible et inexplicable pour mon pays, malgré ma malheureuse expérience qui a laissé des cicatrices gravées dans ma mémoire.

Selon mes convictions, je reste à vingt-huit ans, profondément inquiet pour mon pays. J'ai peur, en tant que jeune résidant à l'étranger, d'y retourner et ne pas y trouver les fondamentaux qui me permettraient d'évoluer au même rythme qu'à l'étranger.

Etant ouvert sur le marché international, J'ai peur que mon pays soit dans l'incapacité de s'aligner au rythme de la mondialisation, qu'il ne sache point affronter les menaces, ni en saisir les opportunités.

Face aux évolutions rapides du marché international et une qualité et rendement insuffisants de l'enseignement, j'ai peur que les prochaines générations ne représentent pas un potentiel humain capable d'affronter la concurrence internationale là où la main d'œuvre qualifiée est la plus privilégiée.

Aujourd'hui, en écrivant ces mots, je pense à tous ces jours passés avec des jeunes marocains à l'étranger, tellement épaté par leurs niveaux culturels et intellectuels que je me demandais s'ils seraient reconnus à leur juste valeur en cas de retour au Maroc. Auraient-ils une reconnaissance égale à celle acquise à l'étranger ? Une vision qui reste assez mitigée face à un développement assez suspendu et à une compétition internationale féroce.

Cette jeunesse est le capital à valoriser pour le rayonnement national et international de notre pays. J'ai peur que ce manque d'épanouissement social et individuel, chez les jeunes au Maroc, affecte leurs prétentions à la formation et au développement personnel pour devenir des acteurs responsables. Ce qui, par conséquent, pourra entraver le développement des secteurs marocains à forte valeur ajoutée.

J'ai peur qu'une partie de notre capital humain reste exclue du système éducatif, que l'analphabétisme accroît et que l'on perde tout sentiment de citoyenneté et engagement pour gagner le pari du développement et relever les défis de la mondialisation.

Nous assistons aujourd'hui à un Maroc qui repose sur un programme pédagogique répétitif défaillant. Le monde évolue rapidement, les technologies envahissent notre quotidien, au travail comme à la maison. Il faut suivre les tendances, encourager l'innovation, financer les investissements rentables sur le long terme, investir en capital humain, orienter la main d'œuvre et accompagner les insertions professionnelles. Vivement le jour, où nous retrouverons, tous ensemble, cette boussole qui nous dirigera vers la bonne direction.

Au stade actuel, je ne me projeterai pas sur le futur mais plutôt sur l'avenir souhaitable du Maroc dont la concrétisation sera dessinée, à court terme, en assurant des conditions de vie dignes à toute la population, et à long terme, à partir de ces instruments de développement, dans la mesure où tous les acteurs soient impliqués. Ce Maroc souhaitable qui prend la direction, à long terme, du savoir en vue de l'évolution et le développement d'un capital humain durable puis un rayonnement au niveau régional et international.

Bien que je sois toujours installé à l'étranger, cela ne limitera guère ma détermination et volonté de partager mes connaissances et compétences avec mon pays. Il y a plusieurs manières de le faire, certains ont choisi de jouer un rôle important dans la société en adhérant à des associations, des syndicats ou à des partis politiques dans l'optique de faire évoluer la société dans laquelle ils vivent. Tandis que moi, j'ai choisi celle de transmettre tout mon savoir-faire, technique et technologique, en déployant des outils permettant aux citoyens marocains d'améliorer leur quotidien. Si nous nous unissons tous (citoyens, acteurs gouvernementaux et étatiques), et convergeons nos efforts vers un unique objectif, nous effacerons alors toutes ces peurs ancrées en nous, qui s'avèrent être un handicap pour notre pays et nous avancerons tous vers l'unique direction du développement de notre Maroc.

Il sera long le chemin avant l'aboutissement et l'édifice mettra du temps à se construire. Restons confiants, le jour viendra.....

«AIE PEUR,
JE SUIS TON PÈRE !»

ABDELLAH BAÏDA



Abdellah Baida
Écrivain

Il y a des phrases qui vous collent à la mémoire et qui ne vous lâchent plus. C'est le cas, en ce qui me concerne, de ces bouts de propos de l'écrivain Mohammed Khaïr-Eddine rencontrés un jour, il y a plus de vingt ans, dans son ouvrage *Moi l'aigre* :

AIE PEUR DE MOI, JE SUIS TON PERE !
 AIE PEUR DE DIEU ! Bref,
 AIE PEUR !

Je les transcris ici tels qu'ils sont dans cette édition du livre-manifeste publié chez Le Seuil en 1970. Avec ces austères majuscules qui nous interpellent et la brièveté de ce « bref » qui s'efface... presque. Un couperet. Les mots s'éclipsent en effet pour céder toute la place à la peur comme seule composante de l'injonction qui clôt les trois lignes. Peu importe la raison de la peur (le lien

paternel ou la puissance divine), l'essentiel est d'enraciner ce sentiment, d'implanter ce germe et de le laisser agir. On nous rétorquera que c'était le contexte des années 70 du siècle dernier, on prétendra que c'était les années de plomb, on affirmera que la page est tournée à jamais et que nous vivons sous une nouvelle ère. Alaahd aljadid martèlent les organes d'information officiels et Cie. Est-on vraiment sorti de l'auberge ? Est-on jamais sorti de l'auberge dans ce Maroc ?

Trois puissances se dégagent des propos *khaïr-ed-diniens* et persistent dans le réel comme sources de la peur : le patriarcat, la religion et l'innommable. Examinons-les, loin des années de plomb.

Le patriarcat. C'est le mâle dominant qui règne en centralisant entre ses mains tous les pouvoirs, notamment l'économique et le politique. Quel rapport avec la peur ? Du moment que vous êtes à la merci de cette force, vous devez en avoir peur. Votre existence en dépend, et ça déteint sur votre essence. La peur fera partie de votre vie, ensuite de votre nature. Le patriarcat signifie qu'au moins la moitié de la société est dominée. Les femmes constituent la moitié de la société marocaine. Voici quelques indicateurs qui montrent que cette part non négligeable est à la fois fragilisée et quasiment placée sous le joug de la peur :

- En matière d'héritage, la loi continue à favoriser les hommes aux dépens des femmes. Il n'y a que le « Père de famille » qui compte ! Imaginons une famille marocaine « moderne » composée d'un couple et de deux enfants, une fille et un garçon. Belle image d'Épinal ! Ces deux enfants sont normalement constitués,

en bonne santé, ont fait de brillantes études. La vie n'étant pas, cela va de soi, un long fleuve tranquille ; les parents doivent bien mourir un jour. Et ce jour arriva. Au cours de leur vie, ils ont eu le temps d'amasser un pécule qui revient de jure aux enfants. De facto c'est une autre paire de manches : le garçon aura les deux tiers et la fille seulement un tiers. What ?! Why ?! C'est comme ça ! La sécurité de la gent féminine est ainsi mise en péril et la femme a tout intérêt à faire profil bas. Ne dit-on pas que l'argent est le nerf de la guerre ? Quand on part en guerre avec des armes aussi inégales, on ne peut s'attendre à un combat équitable.

- L'espace public est un autre champ de bataille où triomphe le mâle. A y regarder de plus près, l'espace public n'est pas si public que ça. On dit d'un endroit qu'il est public quand il est accessible et ouvert à tous. La jeune fille, avant de sortir de chez elle, consulte l'heure : n'est-ce pas trop tard pour sortir ? Elle s'observe : suis-je « correctement » habillée ? Est-ce que je ne risque pas de réveiller le bestial instinct du mâle dominateur, celui qui squatte l'angle de la rue ou l'autre affalé tout au long de la journée sur les terrasses des cafés ? J'aurais intérêt à marcher sans trop de déhanchement en évitant que mon regard croise ceux des malotrus qui me barreraient la route. Ils prendraient le blanc de mon œil pour une invitation à une partie de jambes en l'air. Sans compter tous les regards obliques, et bien plus.

- Ces femmes ainsi maltraitées obéissent quand même à la nature ; elles engendrent. Elles donnent naissance aussi à des mâles tout en survivant dans

la peur. J'imagine un beau bébé, trésor incommensurable de son père, un papa viril qui ne conçoit que des garçons. Le mâle regarde fièrement son héritier en train de téter le sein maternel. La mère s'efface derrière son sein. Ce qu'ils ignorent tous, c'est que dans le lait ingurgité par le bébé s'est glissée une bonne dose de la peur.

Mon Dieu ! Il faut aussi avoir peur de Dieu. En réalité, le divin ne se mêle pas directement des affaires des humains sur terre, si on en croit les faits. Toutefois ses suppôts sont là pour faire le travail. Au nom de Dieu. Et les interdictions, les recommandations, les injonctions et les menaces fusent. Faites ceci, ne faites pas cela. La géhenne vous attend. Les images de l'enfer ont bercé notre enfance. Je me souviens encore de quelques-unes très amusantes : des crochets de boucher qui vous tiennent suspendus par les endroits les plus sensibles ; des flammes qui vous consomment jusqu'au dernier atome... Mais ce n'est pas fini, vous vous régénérez et rebelote. Comment ne pas être habité par la peur ? J'ai la chair de poule rien qu'en écrivant ces innommables choses. Je lève les regards au Ciel par peur d'être foudroyé.

Le comble c'est quand la société patriarcale s'unit avec Dieu pour vous surveiller. Alors là, Big brother is watching you. Où que tu sois et à n'importe quelle heure, toujours sous haute surveillance.

Tu as la libido qui te démange mais tu ne peux rien faire. A supposer que tu trouves un partenaire, vous vous entendez à merveille comme deux tourtereaux d'un conte de fées, vous devez absolument vous cacher.

Ceci me fait penser au Baiser volé, ce fameux tableau de Fragonard où on peut voir la beauté du geste et sa profondeur. Le problème, chez nous, c'est que tous les baisers sont volés. Les atavismes persistent même quand on se retrouve sous d'autres cieux, bien loin de ces terres d'Allah. Je n'oublierai jamais ce geste fait et refait par des personnes de chez nous qui se retrouvent dans une capitale occidentale où chacun se mêle de ses oignons : mon compatriote ose embrasser dans la rue sa dulcinée blonde aux yeux bleus... immédiatement après, il ne peut que céder à l'irrésistible envie de balayer du regard tous les alentours pour voir qui a bien pu le surprendre. C'est plus fort que lui, c'est instinctif. Il sait qu'il ne court aucun danger, et pourtant il ne peut s'empêcher de se sentir, ne serait-ce qu'une seconde, dans la peau du voleur de baiser.

LA PEUR DE L'OBSCURANTISME

MOULAY SEDDIK RABBAJ



Moulay Seddiq Rabbaj
Ecrivain et enseignant

On guettait les occasions, quand nous étions au lycée, pour jouir de la vie, pour créer des moments de joie et de bonheur, pour oublier, l'espace d'un après midi, tous les tracassés matériels, toutes les obligations scolaires. Garçons et filles, nous cotisions pour organiser une surprise-partie où nous nous trouvions dans un monde autre que celui dans lequel nous vivions, où nous dansions côte à côte jusqu'à l'épuisement. Nous profitions aussi des dates de naissance pour programmer des anniversaires où l'animation battait son plein. Il y avait même parmi nous un garçon, fils unique d'un grand commerçant, qui célébrait trois à quatre fois son anniversaire par an. A chaque fois qu'on se trouvait à court d'argent, sans le moindre sou pour la création d'un événement, notre ami déclarait à ses parents illettrés que c'était la date de son anniversaire et nous gratifiait d'un après-midi exceptionnel. Sa mère, femme traditionnelle marocaine,

respectant les mœurs et les convenances, ne nous laissait pas partir avant de manger un plat consistant, un plat de grande occasion, des tagines et des poulets au citron confit.

Ces moments constituaient des fenêtres qui aéraient notre vie scolaire. Pourtant elle n'était pas les seuls. On allait au cinéma en groupe. Il y avait plusieurs salles à Marrakech, surtout à Guéliz. Ayant à peine de quoi payer le ticket, Nous parcourions la ville en petits groupes, discutant des films déjà vus et émettant des hypothèses à partir du titre, du réalisateur et des acteurs. C'était en cette période que nous avons vu «Il était une fois en Amérique» de Sergio Leone, «Amadeus» de Milos Forman, «Full Metal Jacket» de Stanley Kubrick, «Les ailes du désir» de Wim Wenders, «Le sacrifice» d'Andrei Tarkovski, «Cinema Paradiso» de Giuseppe Tornatore etc. De retour chez nous, nous ne pouvions pas éviter de comparer le film vu avec ses prédécesseurs. Nous nous intéressions à tout, scénario, paysage, dialogue, musique, les positions de la caméra...même le silence nous intéressait. Le samedi après-midi, nous nous rencontrions dans le ciné-club pour la visualisation d'un nouveau film et pour parler après de toutes les techniques déjà vues.

Les productions artistiques en général nous interpelaient. Nous assistions à des vernissages, nous visitions des galeries, nous prenions part à des concerts de musique etc.

La maison des jeunes de notre quartier était une construction délabrée, mal entretenue, pourtant, elle regorgeait de vie. Il jouxtait notre lycée et nous accueillait à bras ouverts. Nous y passions les heures creuses à

jouer aux échecs ou au ping-pong, à feuilleter un livre dans la petite bibliothèque ou à assister à des répétitions de pièces de théâtre. Oui, le théâtre. Il y avait parmi nous des mordus, des filles et des garçons qui passaient leurs demi-journées libres à entrer et à sortir dans les peaux des personnages. J'admiraux toujours leur capacité à apprendre des textes de longueur incroyable. Une fois, une camarade de classe nous invita à assister à sa brillante prestation en jouant le rôle d'Antigone. Elle avait tellement entré dans le rôle que, l'espace de la pièce, je l'avais prise pour la vraie Antigone. Je lui vouais après un très grand respect et l'imaginais pour longtemps incapable de rire tant la pièce était tragique.

Concernant les études, nous étions des élèves très studieux. Le programme scolaire était riche et était basé principalement sur la discussion. Je me rappelle comme si c'était hier des débats houleux en matière de philosophie qui durait parfois deux heures et que nous continuions sur le chemin en rentrant chez nous. Il n'était pas facile pour nous d'adhérer à des idées avant de les analyser, de les discuter, de ressortir les tenants et les aboutissants...

Oui, cette philosophie qui aiguisait les esprits et les façonnaient se voyait recevoir un coup dur. Les gens qui raisonnaient commençaient à déranger ceux qui profitaient de ce pays, ceux qui voulaient le gâteau à eux seuls et refusaient d'en jeter les miettes aux mourants de faim. Toutes les autres matières qui enseignaient la réflexion ont été vidées de leur sève, devenues corps sans âme. On a démolé l'ancien édifice et on a érigé à sa place un autre, sans fondements, fragile, prêt à tomber au moindre crachin. Les programmes ont changé depuis lors, tout en gardant les mêmes titres.

Une matière commence à immerger, à prendre le dessus. L'éducation islamique s'érige comme la discipline indiscutable, la parole du Dieu et du prophète. Le dogme inébranlable sur lequel vise les décideurs. Malheureusement, on en fait ce qu'on veut. On en choisit ce qu'on veut des sourates et des hadiths, on les enseigne comme on veut afin de produire des esprits consommateurs de n'importe quoi, des esprits sans immunité, prêts à tomber malade à la moindre influence. Un crime prémédité. On a tué intentionnellement l'esprit critique et on a marché, les larmes aux yeux, semblant d'être affectés, jusqu'à son enterrement.

Contrairement aux autres matières qui parfois commencent tardivement dans la vie scolaire de l'élève -la philosophie, par exemple, commence aux dernières années du lycée- l'enseignement de certains préceptes religieux s'enseignent à partir de l'école maternelle. On apprend à l'élève des sourates qu'il ne comprendra jamais, des mots auxquels ils n'associent jamais de définition, des signifiants sans signifiés. Ils sont nombreux, les adultes qui prient en récitant des sourates sans jamais chercher à expliquer les mots abscons dont elles sont truffées. Ils sont, depuis leur jeune âge, habitués à consommer sans se demander, sans réfléchir.

Leur projet a atteint ses objectifs. Créer des automates facilement manipulables. La religion n'est plus cette relation verticale entre l'être et son créateur, elle est devenue un moyen pour concrétiser des ambitions. On abêtit les esprits et on fait des gens des ponts sur lesquels on traverse vers ses propres envies, ses propres objectifs.

Cependant, parfois, l'ensorcellement dépasse le sorcier, comme dit l'autre. Les limites tracées pour l'abrutissement et le décervelage se voient dépassées. Le seuil vers le fanatisme est franchi. Le produit d'un enseignement miné se trouve facilement aliénable. On part des mêmes points de départ, mais on pousse la barre un peu plus haut. Une orthopraxie extrêmement rigoureuse a niché dans certains esprits, facilitant la tâche à des mouvements politico-religieux. Ces derniers, renforcent leur rang en engageant des «chevaux de Dieu» prêts à mourir pour une cause dérisoire.

S'il y a quelque chose à craindre au Maroc, pour ne pas dire dans le monde arabe, c'est la montée de ces esprits fanatiques, des esprits qui profitent de l'ignorance et du manque de la résistance culturelle pour construire des remparts contre l'ouverture et le modernisme.

Les Wahhabistes ont brûlé les livres de logiques. Ces livres qui dérangent et empêchent les esprits de gober avec boulimie les idées sans les analyser. Ils ont aussi brûlé les livres d'incantation mystique qui ont façonné pour très longtemps des esprits, effaçant, par conséquent, une partie de la pensée humaine.

Les Wahhabistes ont aussi démoli les édifices en surplomb, les dômes érigés dans l'enceinte sacrée, ont profané certains tombeaux et ont cherché à faire disparaître des pans de l'histoire de l'Islam. Ils ont, surtout, incriminé l'art et ont rendu abominable toute expression artistique.

J'ai vraiment peur que ce mouvement gagne du terrain et que toute manifestation culturelle devienne haram, J'ai peur que les jeunes de demain ne dansent plus, qu'ils trouvent dans toute expression corporelle, une

transgression des lois religieuses. J'ai peur que le cinéma soit vu comme une démonstration de l'impiété, comme du mépris pour les règles à suivre et à respecter afin de devenir un musulman, un vrai. Il y a quelques années, une bonne tranche de la société s'érigeait en moralisatrice, suivant en cela des voix obscures, pour dénigrer un très beau film « match love » qui dévoile la réalité amère des filles de joies, des filles qui, ballotées par les revers du sort, se trouvent jetées, comme des épaves, sur les rivages de la prostitution. Au lieu de condamner la société d'avoir failli à son devoir de protéger sous ailes ces pauvres filles, l'étroitesse d'esprit a poussé ces gens à condamner, au nom de la religion et de la convenance, la représentation de la société, sous une forme artistique.

J'ai peur que toute manifestation de joie soit blâmable, qu'il ne soit plus permis aux jeunes de jouir de leur corps, que les filles n'aient plus le droit de porter une jupe ou un pantalon et découvrir leurs cheveux, qu'il leur devienne impossible d'aller se baigner dans une mer et se bronzer sur une plage.

J'ai peur que les programmes scolaires continuent de former des gens sans résistance aux agents pathogènes, que les élèves continuent de consommer et refusent de recourir au raisonnement. Un ami professeur m'a dit qu'en abordant une fois la question du partage de l'héritage d'une manière équitable entre les frères et les sœurs, il avait trouvé plus de résistance de la part des filles que des garçons. Elles lui ont rappelé la loi du Texte Sacré qui postule que la part de l'homme doit doubler la part de la femme. Elles ne voulaient pas l'écouter quand il leur disait qu'on ne coupe plus

la main au voleur, qu'on n'a plus le droit de se marier à quatre femmes etc... que plusieurs lois de l'Islam ne sont plus applicables car on est dans un autre temps et dans un pays à tendance démocratique, c'est-à-dire un pays où les lois sont posées par l'Homme et voté par l'Homme et que les lois ne sont pas immuables. L'histoire de l'humanité a vu des lois disparaître et d'autres naître.

J'ai aussi grandement peur de la réaction à ce tsunami. J'ai peur que les Marocains délaissent leur culture qui les différencie des autres sous prétexte de s'éloigner de ce mouvement dévastateur. J'ai peur du venin et de soi-disant son antidote.

DE QUOI ONT PEUR LES MAROCAINS ?

LAHCEN HADDAD



Lahcen Haddad
Ancien ministre, analyste et chercheur

La peur est ce qu'il y a de plus humain. Nous la vivons chaque jour. Nous avons peur de se trouver sans toit, sans argent, sans sécurité, sans la compagnie de celles et ceux qui nous sont chers... "Humaine, trop humaine la peur" aurait pu dire un Nietzsche.

Mais le même Nietzsche tenait en dérision la moralité bourgeoise basée sur une éthique de profit, de peur, de mesquinerie, de "bourg", confinée à une complaisance d'être derrière les rideaux des demeures sécurisées et bien gardées. L'héroïsme légendaire des titans de l'Histoire, des chevaliers de la cour, des guerriers qui défiaient la mort, de ces figures plus grandes que le temps (tels Alexandre, César, Khalid Ibn El Walid, De Gaulle, Churchill, Gandhi, Martin Luther King, Mandela et d'autres), fait ressortir une autre moralité, en phase avec le devenir des peuples et le destin de l'humanité. La moralité qui défie la peur.

Dans son «Essai sur la peur», Michel de Montaigne dit ne pas savoir « par quels ressorts la peur agit en nous ; mais tant il y a que c'est une étrange passion : et disent les médecins qu'ils n'en est aucune qui emporte plutôt notre jugement hors de sa due assiette.» La peur parasite le jugement. Elle le pollue. Elle lui donne une dimension subjective.

Mais peut-être on est tous devenus bourgeois du point de vue moral. Soit on est bourgeois, au sens Nietzscheen du terme, soit on aspire à l'être. La peur fait partie de notre psychologie, de notre culture, de notre confort «bourgeois.»

Stéphanie Vermot dans "avoir peur" dit que « bien qu'elle soit inhérente à la condition humaine, l'émotion de la peur est toujours vécue de façon négative, comme quelque chose dont on a honte et que l'on voudrait cacher. Pourtant, la peur est avant tout un signal d'alarme et permet souvent de ne pas se jeter tête baissée dans le danger. Alors n'a-t-on pas malgré tout, raison d'avoir peur ? Voire même, dans certaines situations, besoin d'avoir peur ? ».

Les marocains ont-ils raison d'avoir peur? Est-ce peut être un signe de santé? De prudence?

Mais de quoi ont peur les Marocains? Pourquoi a-t-on l'impression de tourner en rond depuis des décennies? Pourquoi n'a-t-on pas le courage d'affronter l'avenir avec détermination en tant que peuple?

Est-ce une peur ou plusieurs? Ce sont des peurs en une seule. La peur dans la peur. Des peurs qui engendrent d'autres.

La peur de l'avenir. Les marocains sont loin d'être chronophobes! En fait, ils n'ont pas anormalement

peur de l'avenir mais ils ont peur de s'y projeter, de le visionner, de le vivre! La raison étant cette obsession par le passé, ses ratages, ses malheurs. On lamente plus le passé qu'on imagine l'avenir, on imagine le passé autrement mais pas l'avenir. La vérité selon nous réside dans un passé qui aurait pu être; on va de l'avant et on regarde souvent en arrière. Le miroir des choses qui reculent nous fascine plus que l'horizon des choses qui arrivent. Le passé est plus certain même s'il est sujet à interprétations; le futur n'est possible que parce qu'il deviendra vite un passé!

Les marocains ont-ils peur de rêver? Un rêve marocain est-il possible? Un récit simple qui galvanise les esprits, donne la possibilité de se projeter sur une trajectoire de succès personnels, égoïstes certes, mais qui convergent vers un destin collectif, une promesse d'une nation qui se prend en charge. Oser rêver. Rêver l'impossible. Aller au-delà du vécu sordide, de cette pauvreté de l'âme célébrée ad nauseam par les lamenteurs, les passionnés du chant de la défaite, de la transe du destin, le hal en toutes ses formes, la jedba des vaincus, des subjugués, des jouisseurs de la misère.

Avons-nous peur de la différence, de ces femmes qui se libèrent, de ces jeunes qui critiquent, de ces baroudeurs qui insistent d'être « cacophonnes »? Ce sont des chants de sirènes que nous convoitons sans le vouloir, que nous voulons sans trahir notre désir. Nous les condamnons sur l'autel de l'arène publique et nous lisons avidement leurs propos en privé! Le double jeu! Sauver la face! Se cacher derrière les murs de la conformité! Vivons cachés, vivons heureux! Bourgeois malgré nous!

La culture, la marocanité en péril permanent! Cette identité frêle, à la merci des voix sirènes et des comportements compromet ! Un arsenal ancré dans l'histoire, les langues, les récits, les comportements! Millénaire, voire, mythique, mais paradoxalement éphémère, évanescence...au moins c'est ce qu'on imagine! L'imaginaire nourrit la peur! La peur du changement! La culture comme pureté ethnographique! Une perfection immaculée, intouchable! L'origine dans sa forme la plus limpide! Une blancheur à sauvegarder, à chérir! A protéger des voix sirènes, des chants dissidents, des paroles qui dérangent la quiétude bourgeoise!

C'est en fait une peur de nous-mêmes! De ce dont nous sommes capables! De ce génie marocain qui somnole! Nous hésitons à frotter la lampe de peur que le génie ne nous surprenne. Le génie qui se cache dans la lampe! Le génie qui attend un moment, un frottement, une étincelle. Il faut juste le vouloir! Entre vouloir et pouvoir réside notre hésitation! Notre peur de l'Histoire! L'Histoire qui s'écrit là devant nous, qui raconte notre demain.

Hegel disait que « ce n'est qu'au début du crépuscule que la chouette de Minerve prend son envol ». Minerve cette déesse de la sagesse, symbolisée par la chouette, ne vient qu'au crépuscule! Mais ce n'est pas tard. Ce n'est pas plus mal. Le recul du retard, nous rend sages malgré nous! Bourgeois malgré nous! Sages malgré nous! C'est avec le recul de Minerve, l'envol de la chouette au crépuscule, le regard tardif du philosophe que nous pourrions affronter le destin de l'Histoire! Notre Histoire! Celle que nous écrivons de nos propres mains, qui tremblent, de peur de ne pas pouvoir se libérer de la peur.

**LA PEUR, QUATRE LETTRES,
QUATRE PISTES DE RÉFLEXION
COUVREZ CE MAROC
QUE JE NE SAURAI VOIR**

EL MEHDI ELKOURTI



El Mehdi ElKourti
Écrivain et enseignant

Fait sans originalité, tout le monde se dit vivre dans la peur. Ces quatre lettres incarnent et matérialisent une émotion qui naît de la prise de conscience d'un danger ou d'une menace. Et, par les temps qui courent, ces derniers sont nombreux. Cependant, personne ne supporte qu'on en parle, et que l'on parle surtout de ce qu'il nous est laissé comme possibilités pour s'y opposer ! Ce qui peut paraître particulièrement incompréhensible, voire affligeant.

Car avoir peur, c'est reconnaître le danger. En parler, c'est le combattre.

Commençons !

Je suis papa, enseignant, écrivain et citoyen, dans l'ordre que vous souhaitez, et c'est en ces qualités que je me manifesterai.

L'enseignant

À peine nommé ministre de l'Éducation, une image de Saïd Amzazi m'a perturbé. Non, je ne parle pas de sa courbette à quatre-vingt-dix degrés qu'il a effectuée devant le roi Mohammed VI. Il s'agit d'une photo exhumée le montrant militant en sa qualité de parent d'élèves contre la hausse des frais de scolarité des écoles françaises au Maroc. Le principal décideur en matière d'éducation (de même que pour l'élite gouvernante en général) a préféré inscrire ses enfants dans les établissements français plutôt que de les scolariser dans le système public (ou même privé). Ce néanmoins, un espoir se concrétisa sous forme de question : mettra-t-il en place le nécessaire pour que les enfants des Marocains bénéficient de la même qualité d'enseignement que celui dont ont bénéficié ses propres enfants ?

Quelques mois plus tard, je lis que le département de Saïd Amzazi a retiré tous les exemplaires d'un manuel et la directrice pédagogique de l'école où l'ouvrage est mis en place a été démise de ses fonctions. Le mobile ? Dans une des pages du livre, on y lit : « le petit Dieu prit une feuille de papier, des crayons de couleurs et il se mit à faire le monde. » Inutile de vous dire que ce même manuel est utilisé dans les écoles AEFÉ (où ont étudié les enfants de notre ministre), que cet extrait provient du livre *Les Contes de la rue Broca*, un recueil de contes de fées pour enfants écrit par Pierre Gripari et adapté en dessins animés, que les enseignants choisissent les extraits à travailler et prennent en considération la culture marocaine (du moment que le livre est profitable pour l'élève), etc...

« Couvrez ce sein que je ne saurais voir, par de pareils objets les âmes sont blessées. » C'est ainsi que chez Molière, Tartuffe, comble de l'hypocrite, s'adresse à Dorine. Ce personnage a donné naissance à un synonyme de l'hypocrisie : la tartufferie. Celle de Saïd Amzazi est criante : « Couvrez ce manuel que je ne saurais voir ! »

Ce que je viens de dire est anecdotique pour certains, mais il est de toute évidence symptomatique de cette maladie typiquement marocaine : l'école. Et cette dernière est dans l'impasse. Prise au piège dans un vaste programme d'expérimentation, elle n'avance plus. La décision politique prise d'arabiser les cycles secondaires de l'enseignement au Maroc a fait de nombreux dégâts. Et le chœur hypocrite d'indignations et de condamnation à la seule évocation de cette réalité montre tout le chemin que nous avons encore à faire. Emportement absurde et révoltant, car tout ce qui tend à dénier le réel par l'appel aux sentiments abêtit, abrutit et crétinise. Et c'est ma peur : l'idéologie est en train de l'emporter sur le pragmatisme. Dans nos universités et écoles supérieures, des armées d'étudiants incapables de suivre des cursus en français sont déversées.

Dans son discours du 30 juillet 2015, le roi Mohamed VI déclarait : « La réforme de l'enseignement doit se départir de tout égoïsme et de tout calcul politique qui hypothèquent l'avenir des générations montantes, sous prétexte de protéger l'identité ». Un espoir ? Je reste dans l'expectative.

Le citoyen

Si la dimension farcesque de ses pièces contribue au rire et la satire, Molière a fait de la comédie le miroir de la société de son temps et une réflexion sur la condition

humaine. En mettant en scène un faux dévot, Tartuffe, il évoque une religion dévoyée. Ce dernier s'introduit dans la maison d'Orgon, un riche bourgeois qui, sous l'emprise de la foi affichée du personnage, le recueille, l'héberge et lui accorde toute sa confiance. Ce Tartuffe qui transparait dans mes propos en filigrane, voire les conduits en fil d'Ariane est marocain.

La citoyenneté se définit par la participation à la vie de la cité. Elle prend tout son sens avec l'exercice du droit de vote. Je peux vous dire que j'ai galvaudé ce droit en votant pour le Parti de la Justice et du Développement (PJD) durant les élections de 2011 qui dirige depuis la coalition au pouvoir. J'ai fait fi de leur discours populiste, de leur projet de société ultraconservateur et de leur sectarisme, car en face, la gauche pour qui j'ai toujours voté était chancelante, voire défaillante.

Ce parti, en effet, symbolise l'hypocrisie religieuse qui sert de masque pour toutes sortes de turpitudes, car comme Tartuffe, ses discours sont en totale contradiction avec ses actes. Citons les deux responsables du Mouvement unicité et réforme (MUR), l'aile religieuse du parti, qui ont été pris en flagrant délit d'adultère sur une plage de Mohammedia ; le ministre Mohammed Yatim et son escapade « amoureuse » à Paris ; les accusations de relation extraconjugale concernant Abdellah Bouanou et une autre députée du PJD, etc. Si j'évoque les mœurs, c'est parce que ce parti s'est érigé en juge du respect et de la pratique de la morale délivrant des certificats attestant la bonne conduite.

Les fausses promesses de ce parti m'ont aveuglé, m'ont transporté et m'ont égaré comme bon nombre de Marocains. Je n'ai pas vu l'idéologie rétrograde qui s'y dissimu-

lait. Et dire que j'ai toujours pensé que la religion est trop souvent instrumentalisée pour endormir le peuple.

Ce peuple qui, au fond, a ce qu'il mérite.

Je fais partie de ce peuple endormi, schizophrène et à double face. Ce peuple qui laisse pousser la barbe ou porte le voile pour ressembler au prophète et ses compagnons, mais dont les actes, le comportement et les agissements révèlent la pantalonnade et le faux-semblant.

La tartufferie dépeint une contenance en apparence vertueuse et exemplaire, mais en réalité totalement feinte et singée par une personne qui présente les vices opposés. La tartufferie ce n'est donc pas s'offusquer d'un sein découvert comme on le pense à chaque fois qu'on utilise cette citation de Molière, c'est faire semblant de s'en offusquer.

C'est en effet en rejetant de façon simulée une chose, que le Tartuffe révèle son propre vice.

C'est en effet en multipliant les conquêtes tout en proférant que la vertu et la virginité ne sont applicables qu'aux femmes, que le Marocain révèle son propre vice.

C'est en effet en souhaitant être vu franchissant la porte de la mosquée le vendredi et en délaissant son travail et ses responsabilités laissant attendre le citoyen dans une administration déserte, que le Marocain révèle son propre vice.

C'est en effet en traitant une fille attablée dans un café de fille facile ou une autre qui porte une mini-jupe de prostituée alors que la nuit il vide toute une boîte de mouchoirs de papier devant les films pornographiques, que le Marocain révèle son propre vice.

Comment est-il possible d'accepter une telle capitu-

lation de la raison devant l'indécente omniprésence de la religion et des croyances ?

Comment est-il possible d'accepter que les rituels et les interdits comptent plus que la foi et la spiritualité ?

L'écrivain

Alors que j'écris ces lignes, une information réjouit les Marocains avides de bonnes nouvelles que nous sommes : Maryam Amjoun, âgée d'à peine neuf ans, a remporté le premier prix d'un concours de lecture « le défi de la lecture arabe », le plus grand concours du genre dans le monde arabe avec près de dix millions de participants.

Une belle métaphore sylvestre me vient alors à l'esprit : « l'arbre qui cache la forêt » ; car les Marocains ne lisent pas.

Et j'ai longtemps réfléchi avant d'arriver à la cause de cette conclusion : **c'est parce qu'on ne veut pas qu'ils lisent.**

Quand on voit que 63% des établissements scolaires marocains n'ont pas de bibliothèques ; quand on constate que nous avons encore 32% d'analphabètes au Maroc soixante ans après l'indépendance du pays ; quand on relève que 1.000 titres, toutes langues confondues, sont produits par an contre 60.000 en France ; quand on remarque que les Marocains lisent moins de 10 minutes par jour, quand on prend acte de la dépense liée à lecture qui ne dépasse pas 1 DH par an et par habitant ; quand le nombre des librairies ne dépasse pas les 750 librairies ; **c'est qu'on ne veut pas qu'ils lisent.**

Selon l'enquête Pirls, sur 50 pays, le Maroc est 48e sur 50 pays en lecture littéraire et informationnelle, ainsi qu'en compréhension. Ça révèle l'ampleur de la faillite

de notre système éducatif, mais ça montre aussi qu'on ne veut pas qu'ils lisent.

Résultat : nous sommes devenus une société où l'image a pris le dessus sur l'écrit et l'imaginaire.

Inutile de répéter les bienfaits de la lecture ou les préjudices résultants de son inaccomplissement ou son abandon, je me contenterai de ce qui est en lien avec la thématique de ce livre collectif.

La peur conditionne fortement nos choix de manière négative en limitant notre puissance d'agir. C'est la connaissance qui constitue le seul remède contre la peur, car en prenant connaissance de ce qui entrave nos actions, nous nous libérons de la crainte engendrée par l'ignorance.

Le Papa

On peut distinguer la peur d'un mal actuel qu'on pourrait appeler frayeur ou même épouvante de celle d'un mal futur qui correspond plus précisément à la crainte. Et je crains pour l'avenir de mon fils.

Les statistiques se suivent et se ressemblent : 40% des jeunes Marocains sont au chômage, 91% des Marocains seraient prêts à quitter le Maroc et à s'installer à l'étranger, etc.

Ce n'est pas de ce pays que j'ai envie pour mon fils.

La mendicité agressive, les pickpockets, les cambriolages.

Ce n'est pas de ce pays que j'ai envie pour mon fils.

La férocité et la violence.

Ce n'est pas de ce pays que j'ai envie pour mon fils.

La sécurité qui insécurise à son tour, car elle n'a de fin qu'en devenant totale.

Ce n'est pas de ce pays que j'ai envie pour mon fils.
Et ce fils est celui de tous les Marocains.

La fin est au commencement

Au commencement était le monde. Ou plutôt Chaos. Et de ce Chaos naquit Gaïa, la Terre, qui elle-même procréa Ouranos, le Ciel. De leur union incestueuse, les principaux dieux, depuis les douze Titans jusqu'aux Olympiens, allaient voir le jour.

Depuis sept ans que j'enseigne la mythologie grecque à mes élèves, j'ai toujours fait usage de ce propos en guise de préambule. Si nous découvrons comment Zeus, redoutable et puissant dieu, déjoue la surveillance de son épouse Héra pour mener à bien ses conquêtes amoureuses, si nous explorons le caractère un peu filou, un peu voleur de Hermès, dieu farceur et toujours espiègle, si nous étudions comment Molière a-t-il réécrit le mythe de ces deux dieux dans sa pièce Amphitryon avec ses questionnements sur la réalité, le rêve, le jeu des apparences et les illusions, je ne me suis posé la question sur le dieu de la peur dans la mythologie grecque qu'en participant à cet ouvrage collectif.

Il s'appelle Déimos (en grec ancien Δῆμος / Deîmos, « terreur ») et il est le fils d'Aphrodite ; la déesse de l'amour.

Et c'est ainsi que je vois ma contribution, mes peurs et mes craintes. Elles sont l'aboutissement de mon amour pour ce pays. Aimer son pays, ce n'est pas dire que « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes », c'est aussi évoquer ce qui ne va pas.

J'ai aussi énormément parlé de théâtre.

J'aime le théâtre, car il est le lieu d'expression privilégié du conflit (intérieur ou avec les autres). La scène est le lieu d'un affrontement entre les hommes et les dieux, entre les hommes et au sein de l'homme lui-même. Le plus souvent, le combat n'est pas physique, mais prend la forme d'un affrontement psychologique et/ou idéologique. Le conflit permet le développement d'oppositions dynamiques. J'ose espérer voir en ce livre où ont œuvré des artistes, des gens de culture et des journalistes ... ce théâtre-là !

JE N'AI PEUR DE RIEN
AU MAROC

KARIM SAIDI



Karim Saidi
Comédien

Mon premier souvenir avec le Maroc remonte à l'âge de 7 ans. Nous sommes restés coincés plus de 24 heures à la douane entre Melilla et Nador, en famille. C'était en 1980. Je voyais tout le monde souffrir. Je me suis adressé à mon père et je lui ai dit : « Pourquoi on met autant de temps pour rentrer dans ce pays ? » Il me répond que c'est le pays le plus sécurisé au monde, du coup les contrôles douaniers sont sévères. Ce n'est que plus tard, que j'ai compris que les douaniers attendaient le bakchich. Croyez-moi, Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Les choses ont évolué et ont changé, au moins à 90/100.

J'ai mis du temps à comprendre que j'étais Marocain. Je me souviens, une fois à l'école primaire, lors de la rentrée scolaire du CP, on m'a demandé de quelle origine j'étais. J'ai dit naturellement Français, et la maîtresse a insisté en demandant de quelle origine ? Je n'ai pas compris où elle voulait en venir. Elle a ajouté : « Tu

t'appelles bien Karim, pas Jean-Charles. » Je suis rentré à la maison. J'ai demandé à maman ce que voulais dire être immigré. Elle m'a expliqué que mon papa avait émigré en France pour le travail. Je lui ai répondu, un peu en colère : « Mais, moi, j'ai pas immigré »

Elle m'a répondu, calmement : « Toi, tu es né en France, donc pour les Français, tu es Français. Moi et ton papa sommes Marocains, donc tu es Marocain avant d'être Français. »

Bref, tout s'est embrouillé dans ma tête. La confusion totale. Je ne savais plus qui j'étais vraiment. Français, Marocain, Arabe... tellement de noms pour un truc auquel je ne pigeais encore rien. C'est d'ailleurs, resté tellement floue, qu'aujourd'hui quand on me demande mon signe astrologique, je réponds : « je suis Varois ascendant Marocain ».

Je suis née le 17/7/1973, à Seyne/mer, département du Var (83). Le troisième choc sur mon identité, après mon nom et mon origine devait finir par arriver. Nous y voilà, avec la religion. Et c'est toujours en classe de CP. Après les vacances scolaires de Noël, la maîtresse a demandé ce que le père Noël nous avait ramené. La question qui a été posée à tous les élèves. Quand mon tour est venu, j'ai pleuré, car je n'avais pas reçu de cadeaux comme les copains. A 16H30, ma mère viens me chercher à la sortie de l'école et la maîtresse lui demande pourquoi on ne fête pas Noël. Ma mère répond qu'on a notre Noël à nous. Cela s'appelle Achoura. La maîtresse a expliqué que j'ai pleuré toute la journée et que c'était très douloureux pour moi de ne pas recevoir de cadeaux comme tous les autres. La maîtresse était réellement une bonne pédagogue et surtout très convaincante que

les années suivantes ma maman nous a régalé avec le sapin et les cadeaux pour mes frères et moi.

Des retours au pays

On venait tous les ans en famille à Nador, puis à Taza. Nador, je n'aimais pas. La langue était différente. Tout semblait différent. On attendait le marchand de glace à vélo, la langue pendante, comme des affamés. Cela pouvait nous arriver de passer toute la journée à l'attendre dans ce désert de figue de barbarie. Mais que l'on soit clair, j'aime les gens de Nador.

Alors qu'à Taza, c'était top. Ça parlait français et darija comme maman, qui s'adresse à nous en marocain dialectal, toute l'année, à la maison en France. Taza, c'était la ville. C'était moderne. Ces retours annuels au Maroc m'ont appris de nombreuses choses que je devais m'expliquer plus tard, une fois adulte. Mais revenons d'abord à cette question que nous pose notre ami, Abdelhak Najib. Il a été clair quand on en avait parlé de cet ouvrage collectif qu'il comptait éditer pour poser des questions profondes et essentielles sur le Maroc d'aujourd'hui. Un livre qui va au fond des choses, sans langue de bois et surtout sans compromis, non plus. Un texte vrai, comme il dit. Il m'a dit clairement : « C'est un ouvrage à plusieurs sensibilités, toutes tendances confondues, pour parler de ce Maroc que nous aimons tous, mais qui, parfois, nous fait peur. Il s'agit de lever le voile sur ce qui ne va pas pour offrir aux générations futures un Maroc beau et grand ».

De quoi avons-nous donc peur au Maroc ?

En tout cas, pour moi, qui attendais chaque année avec impatience de partir en vacances dans ce pays, j'étais

heureux de traverser toute la côte espagnole, heureux de voir défiler tous ces paysages qui ne ressemblent pas à la France. Et une fois à Nador et à Taza, j'ai compris enfin que le monde n'était pas que la France.

Au Maroc, j'ai pu vivre cette proximité et cette hospitalité dont tout le monde parlait avec mes cousins et mes cousines, avec mon oncle et ma tante ainsi que mes nouveaux copains marocains. Mes nouveaux amis qui voulaient être avec moi, jouer avec moi, sans aucun intérêt, sans me demander quoi que ce soit. Juste le plaisir de flâner et de passer du temps ensemble. C'est là, à cette époque que j'ai connu ce Maroc où il n'y avait pas de serrure dans les maisons. Oui, tout restait ouvert. On pouvait entrer et sortir de chez les voisins comme on voulait, en toute confiance et en toute sécurité. J'ai la nette impression qu'aujourd'hui tout cela n'existe plus. Toute cette confiance s'est perdue au fil du temps. Pourquoi ? Je ne sais pas comment répondre à cette question, mais je pense que les temps ont changé et les gens avec. Nous sommes à une autre époque qui n'est pas si belle qu'on voudrait nous le faire croire. Je reste nostalgique de mes séjours à Taza, avec des gens simples, remplis d'amour et de sincérité.

Et puis, il y a un autre point que je ne comprenais pas alors. Ce pays, le Maroc, est tellement chaleureux que je ne pouvais pas saisir pourquoi mes amis et mes cousins voulaient tous un certificat d'hébergement pour partir en France et quitter leur ville si belle, si calme, si humaine ? Comment pouvait-on vouloir aller vivre en France alors que toute cette région du No-Est offrait tant de beauté et douceur de vivre. Mais, plus tard, j'ai compris que chacun a des rêves et que chacun veut aller

au bout de lui-même pour les réaliser, et que des fois, on peut tous se tromper de bonheur et de rêve.

Pourquoi aurais-je peur aujourd'hui au Maroc?

Croyez-moi, j'ai connu le Maroc quand il fallait quinze bonnes et longues heures pour faire Nador-Casablanca. C'était interminable. Ce n'était pas un voyage, mais un exode. Quinze heures, c'est juste un calvaire. Il n'y avait pas d'autoroute. Il fallait prendre les petites routes nationales et voir le temps filer doucement comme s'il le faisait exprès. Aujourd'hui, on met six heures pour rallier la ville blanche.

J'ai connu le Maroc quand il n'y avait qu'une seule et unique chaîne de télévision qui diffusait entre 18 heures et 23H 30.

J'ai gardé en tête, cette période où sur un écran je fixais Goldorak qui parlait arabe et la lecture du coran au début et à la fin des programmes. J'ai connu un Maroc où on me disait qu'on ne peut pas parler avec les autorités. Ceci, je l'ai vécu et expérimenté. Mais, depuis, les choses ont évolué. Et aujourd'hui, je peux parler aux gens qui représentent l'autorité dans mon pays. Pour moi le Maroc, c'est la France de 1970. Aujourd'hui, le pays est en pleine expansion. C'est un chantier à ciel ouvert. Des projets à n'en plus finir. Tout change à grande vitesse. On parle de modernité et de progrès et on essaie de se donner les moyens de leur donner corps au sein de la société. Il y a du travail positif qui est fait, et je suis de ceux qui le saluent. Car, je n'ai peur de rien au Maroc. Et je n'ai pas peur de l'avenir, non plus. Quand on est revenu de très loin comme moi, chaque jour est un miracle. Chaque jour est un don.

Après une absence de quatre ans sans rentrer au Maroc parce que je m'étais engagée dans l'armée française durant trois ans, au 2ème régiment d'infanterie, section compagnie de combat, je suis revenue, un jour, ici, chez moi, dans ce Maroc que j'aime. Oui, quatre ans plus tard, heureux de retrouver Taza, et Nador. C'est là que je vais vivre l'un des épisodes les plus terribles de ma vie. Le truc kafkaïen par excellence. Imaginez, tu fais trois ans d'armée et tu rentres chez toi, dans ton bled, et on t'accuse de meurtre. Rien que ça. Un assassinat. Et pas n'importe quel meurtre, non, c'était celui d'une grande figure de la communauté juive au Maroc. Cela remontait à l'année inoubliable de 1996. L'homme a été exécuté, à Casablanca, avec une arme à feu. Celui qui a tiré était en moto. Manque de pot, coïncidence, fatalité, appelez-le comme vous le voulez, cette année-là, je suis entré au Maroc avec une grosse moto. Oui, une Yamaha 1300XJR de couleur rouge. Hasard ou connerie, je ne sais pas, mais les témoins du meurtre ont déclaré avoir vu une moto rouge avec une plaque d'immatriculation française. Ça ne pouvait tomber que sur moi. J'ai eu droit à la visite de la D.S.T à Taza et à un interrogatoire en bonne et due forme de 48 h. un interrogatoire, très poussé, mais je l'avoue, sans violence. On a aussi perquisitionné chez nous. Bref, la totale. Et moi, qui ne savais plus où donner de la tête. Trois ans dans l'armée, et là, une accusation pour meurtre. Si ce n'est pas la poisse, je ne sais pas ce que c'est.

Au début, les policiers étaient persuadés que j'y étais pour quelque chose, vue que j'avais passé six mois à Sarajevo en 1992 en tant que casque bleue. Ensuite, j'ai

fait un crochet par le Rwanda, au moment du génocide, et enfin le Tchad suivi d'un stage commando. Pour eux, et je le comprends, j'avais le profil. Un ex-soldat, un gars qui a vu la mort de près, un type qui a roulé sa bosse, pourquoi pas ? Mais il n'en était rien. Au final, ils ont pu se rendre compte qu'ils avaient fait fausse route, que je n'étais pas le meurtrier et que ma piste donnait sur un cul-de-sac. Je suis innocent. Je n'ai tué personne. Je peux aller reprendre, si je peux, une vie, on va dire... normale.

Mais, je n'ai pas eu peur d'être au Maroc. Et je me dis que j'ai eu raison de faire confiance à mon pays. Il faut le dire, quand on voit ce qu'a fait le printemps arabe en Tunisie, en Algérie en Lybie, en Égypte au Yémen et en Syrie. Tout ce chaos n'a pas atteint le Maroc. Pourquoi ? il y a plusieurs raisons derrière tout ceci. Il y a l'histoire, il y a le caractère des Marocains, et il y a cette valeur fondamentale qu'est le Monarchie dans sa relation avec le peuple marocain.

Mais, il y a beaucoup à faire pour rendre le Marocain plus heureux. Et je crois qu'on peut le rendre heureux.

Aujourd'hui, je pense que si on réussit à augmenter le SMIG marocain de 35%, cela ferait beaucoup de bien à beaucoup de monde. Des millions de personnes n'arrivent pas à joindre les deux bouts. La vie est dure pour beaucoup de monde. Les gens souffrent, en silence. Ils acceptent.

C'est choquant de voir un gamin de 23 ans qui bosse dans un centre d'appel gagnant au max 6000 dh alors que son père trime toute la journée pour 2500 dh. C'est choquant de voir toutes ces jeunes filles se lever aux aurores pour aller faire le ménage dans les bureaux

ou alors aller s'échiner dans des usines où elles sont exploitées, harcelées et parfois violées en silence. C'est choquant de se balader dans les rues et de voir toutes ces vieilles personnes assises par terre à attendre un dirham pour rentrer le soir avec un pécule chez elles. C'est choquant de voir tous ces gamins qui sillonnent les rues à sniffer de la colle, fumer des mégots, ramasser de la bouffe pourrie par terre et dormir dans des terrains vagues ou des maisons abandonnées. C'est choquant de tomber sur un malade mental dans la rue, marchant à poil, hurlant, et que personne ne vient le prendre en charge. C'est choquant de voir de jeunes filles faire le trottoir pour nourrir leurs familles sans que l'on réagisse. C'est choquant de voir la dignité des hommes bafoués et de ne rien dire et surtout ne rien faire.

Si je devais répondre à ta question, mon ami Abdelhak Najib, de quoi j'ai peur au Maroc, si je devais trouver une seule peur, je dirais que j'ai surtout peur de ne pas mourir au Maroc. Oui, j'ai envie de mourir ici, dans mon pays. Parce que je l'aime ce pays et de manière inconditionnelle. Je l'aime, point barre.

Comment je vois l'avenir ? La seule chose que j'attends, c'est de ne plus voir des Marocains vouloir quitter ce pays et partir pour je ne sais quelle autre terre, souffrir, trimer, se faire mal et regretter. Car, il ne fait pas bon vivre ailleurs. En tout cas, pas en Europe, les frères.

On me dit souvent que je suis un acteur qui doit aller tenter sa chance aux USA. Il est vrai que j'ai donné la réplique à des noms célèbres comme Nicolas Cage, Andy Garcia, Robert Knepper, Gary Dourdan et d'autres. J'ai même travaillé sous la direction du grand Steven Spielberg pour son film «Munich». Pour moi, j'ai beaucoup

travaillé ici. J'ai donné le maximum et j'en donnerai encore. C'est le Maroc qui m'a rendu fort. Je suis venu ici pour faire des films et pas de l'argent. Je préfère faire des images et être nourri par le peuple que vivre à Los Angeles, gagner plein de millions de dollars et les dépenser pour se faire aimer des autres.

Je le dis comme je le pense : j'aime le Maroc comme j'aime ma mère. Elle est musulmane pratiquante et elle a su s'adapter à la vie française. C'est une femme travailleuse et généreuse. Et elle a su me transmettre ceci. Ma mère a toujours mis une l'assiette en plus sur la table au cas où quelqu'un arrive à l'improviste. J'aime ma mère, cette musulmane, qui a dit à son fils : «tu peux me ramener une noire, une Japonaise, une handicapée, une Juive... si tu es heureux avec elle, mon fils, je te ferais le plus beau mariage au monde. ». Mais elle a ajouté : «si tu la trouves à Taza et musulmane, c'est mieux ».

Je veux avant de finir mon propos, revenir sur un point qui me semble important. Je suis pour le service militaire. J'ai passé trois ans dans l'armée. En plus d'apprendre à se défendre, c'est surtout pour que les jeunes apprennent à faire leur lit, laver leur linge et faire la cuisine... Je pense qu'avec cette phrase je résume beaucoup de chose. Je veux voir des jeunes responsables. Des jeunes qui en veulent. Des jeunes qui travaillent, qui connaissent la valeur du labeur. Des jeunes qui comptent sur eux-mêmes. Des jeunes fiers.

LA PEUR, CETTE DEUXIÈME NATURE QUI NOUS ÉTREINT

SOUAD MAKKAOUI



Souad Makkaoui
Auteure. Directrice de la rédaction de Maroc
diplomatique

Quand la peur, l'une des émotions humaines les plus puissantes et les plus intenses, se conjugue au pluriel et qu'elle nous tenaille les entrailles au point de nous ankyloser, écrivains, journalistes et intellectuels se doivent de remuer ciel et terre pour secouer les esprits, créer le débat et réveiller les consciences.

Quand je dis : « J'ai peur », l'écho qui se fait entendre est « nous avons peur ». Nous nous devons donc d'être étroitement liés à l'histoire de l'humanité et de faire tomber les murs pour faire entendre notre voix qui est celle de ceux qui n'en ont pas et dont le cri est bafoué. « Criez et qu'on crie partout » comme dirait Voltaire.

Bien entendu la peur est normale, humaine et légitime, toutefois elle paralyse nos capacités de réflexion et nous empêche d'avancer quand on la laisse prendre l'avantage.

Mais alors de quoi avons-nous peur au juste ?

La question est à l'époque ce que la prise de conscience est à l'Homme. Elle s'est transformée en euphémisme parce qu'elle recouvre tout un champ d'autres interrogations subsidiaires : Comment en sommes-nous arrivés à tout cela ? A ce point de non-retour, que pourrions-nous faire pour nous en sortir ?

Le sentiment de peur est à la fois naturel et justifié, il est le propre de l'Homme, c'est sa deuxième peau, l'autre côté des choses. Or c'est aussi un réflexe qui nous prémunit contre l'inconnu et peut-être contre nous-mêmes. Nous vivons des temps étranges, au creux d'un débat non moins étrange où le destin de chacun de nous, empruntant son propre chemin, est noyé dans celui de la communauté, logé dans la contradiction majeure qui est la caractéristique essentielle de notre société : plus la liberté individuelle est affirmée, proclamée, moins la société le lui accorde. La quête désespérée de l'Homme et de son épanouissement se heurte, comme disait Herbert Marcuse, à la redoutable aliénation que lui impose la société.

Si pendant des siècles, nous avons joui du sentiment de liberté, nous entrons, aujourd'hui, dans l'ère de l'inquiétude. Elle est devenue consubstantielle à nos vies, elle est l'ombre implacable qui nous suit, pas à pas, force invisible et omniprésente. Le paradoxe est que plus nous proclamons notre volonté de vivre libres et de nous épanouir, plus nous nous sentons prisonniers des dogmes et tenus aux quatre fers par l'autorité des lois et des habitudes.

La femme est doublement muselée par son statut que l'homme lui a dessiné et dans lequel il l'enferme, mais aussi par son acquiescement implicite à sa propre

souffrance. La femme est la première victime des transformations qui ont caractérisé l'histoire de l'Humanité. Par devoir et par une loi quasi biologique dont l'Homme se prévaut d'être l'artisan. La femme, on n'a que trop oublié cet aspect de la problématique, a été l'une des héroïnes de la lutte anticoloniale parce qu'elle a soutenu, dans l'ombre épaisse, l'homme dans la lutte de libération. Elle a été également une combattante du développement et de la croissance. Elle a incarné et incarne toujours l'autre visage du Maroc, à savoir les avancées que notre pays accomplit et les défis qu'il relève.

Il reste que l'évolution de la société n'est pas aussi favorable que l'on croit et dit à sa propre avancée. Et notre inquiétude tient au recul que l'on enregistre aux plans de la reconnaissance, du comportement, du civisme, de la violence surtout. Les préjugés, les incriminations, l'ostracisme banalisé qui frappe « le sexe faible » sont, aujourd'hui, l'évidence même qui maintient la femme dans le registre de l'inquiétude et de la peur. Pour tous ceux qui ont lutté et luttent toujours afin de l'élever au même rang que celui de l'homme, il y a comme un goût amer, un désenchantement et la tentation de se sentir désarmés face à ce nouveau Mur qui est en train de prendre forme.

Ce qui nous fait peur aujourd'hui, c'est ce sentiment d'être submergé par un courant d'abandon et de passivité voire de laisser-aller qui confine à la résignation. Or, rien ne détruit une société que la perte de confiance en elle-même et le sentiment de désabusement et de désillusion. Les grandes batailles se gagnent collectivement avec la volonté de souder les espoirs et de fédérer les ambitions. Les questions nationales, régionales et

locales nécessitent un consensus qui ne souffre d'aucune ambiguïté. Aujourd'hui, non seulement il n'existe pas de consensus, mais la notion de débat nous fait cruellement défaut. Sur aucun sujet d'intérêt public, il n'existe d'assentiment qui fédère les différences, les courants et les publics divers.

La société marocaine est diffractée, livrée à elle-même et souvent contre elle-même, parce que le débat est absent, n'existe pas et parce que le bavardage, l'invective et les condamnations sans appel prennent le pas sur la raison. A cela plusieurs causes : l'éducation, l'enseignement et la culture ne relèvent pas, depuis longtemps, de la tradition chez nous. C'est d'autant plus vrai que le parti de l'obscurantisme est en train de dominer les pans entiers de la société et que, par défaut, les conservateurs se substituent aisément à l'Intelligentsia censée animer le débat et nous sortir de l'ornière des sentiers battus.

Nous vivons, à coup sûr, la fin d'une époque dont nous conservons, à défaut, de grandes et joyeuses illusions, le souvenir insaisissable et évanescent, la marque d'une parenthèse déchantée. Une autre époque est déjà entamée, avec son cortège d'inattendus, ses changements brutaux qui nous prennent de court, ses violences et ses risques. Les gouvernements se succèdent, les gestions se superposent avec le même discours, les satisfécits, les proclamations vertueuses et les suffisances manifestes. A l'ère du numérique où les opinions toutes faites et massifiées sont le lot des populations paresseuses, convaincues, à l'avance, et peu portées sur l'effort, les dérives radicales deviennent la tentation totalitaire. Le moindre effort – je veux dire ici la culture du sens critique – ordonne une lignée moutonnaire.

Les Fake News, concoctées dans les officines troubles, deviennent la règle du jeu, pour la mise en réseau d'une sous-culture, sous-jacente de médiocrité livrée, chaque seconde, à l'état brut, avalée comme vérité intangible, partagée à l'échelle mondiale.

Nous sommes confrontés – et c'est l'autre inquiétude grave – à une vision apocalyptique qui confine au désastre incivique. La religion qui est censée nous réunir et solidifier les liens, est désormais l'enjeu d'une vaste manipulation menée par des sicaires engoncés dans leur vertu, adeptes de cette rhétorique usée de « revanche des humiliés » qui sèment la haine...

S'il est encore tôt pour porter un jugement – non pas dernier mais provisoire au moins – sur cette nouvelle époque que nous vivons, il est possible de proclamer que ce qui nous attend ne promet rien de bon, ne nous prémunit guère de ce spectre ravageur en pleine catalyse. Une époque hystérique, tout au plus, un vent de repli qui souffle sur la terre, met entre parenthèses notre raison et engloutit nos espérances. Désormais, nous sommes devant un dilemme cornélien, deux modèles de vie qui se font face, deux choix inéluctables : faire semblant et se boucher les oreilles tant qu'on est épargnés, ou se laisser dévorer par la cruelle réalité des mythes. Or, notre culture traditionnelle, nos codes ne nous ont pas éduqués pour affronter ces situations. Ils nous ont élevés autour d'une même et irascible conviction de l'islam, que les nouveaux prêcheurs, sabre en main, violent, brandissent, avec cette impunité qui nous paralysent : « Votre présent n'est rien auprès de l'avenir que nous vous préparons ! »...

Le danger est là, et même l'avenir des jeunes générations semble menacé de récupération, pour ne pas dire de dilapidation avant l'heure. C'est l'autre inquiétude, elle est radicale.

C'est dire que des peurs – et non pas une peur – nous habitent. Et au risque de décevoir les plus optimistes, je suis persuadée qu'on a pris un virage sinueux et dangereux et le vent souffle, tourne très fort... Si nous continuons de suivre, nous serons entraînés dans l'abîme! Notre mode de vie est devenu tellement caricatural, superficiel et vide de sens! C'est l'ère du prêt-à-penser, du prêt-à-consommer, du copier/coller, du conformisme intellectuel et de l'abêtissement en masse. Plus d'effort personnel... les prototypes sont abondants... On ne pense plus à penser : passifs que nous sommes devenus, on reçoit tout, on avale tout, tout est bon parce que tout s'offre à nous, alors pourquoi se fatiguer en fournissant des efforts vains? La paresse gangrène, la réflexion n'est plus la bienvenue, la mésintelligence la supplante. N'a-t-on pas alors raison d'avoir peur ? Serait-ce l'ère de l'abrutissement en masse qui va nous engloutir? Ne doit-on pas avoir, aujourd'hui, peur de cette société de loisirs, de spectacle, de voyeurisme et de consommation où la culture n'a pas de place ? De cette torpeur où on plonge, insensiblement, loin de la pensée qui réveille les consciences ?

Or comment espérer mieux sans esprit critique ni autocritique ? Celui-là même qu'on a étouffé dans nos écoles donnant l'avantage à un bourrage de crâne inutile. Faut-il rappeler que tout enseignement qui n'aboutit pas au développement et à l'épanouissement de la personnalité de l'apprenant est foireux et voué à l'échec ? Pourquoi alors

en vouloir aux élèves et aux étudiants dont on n'arrête pas de blâmer le manque voire l'absence de réflexion et d'analyse? C'est à eux d'en vouloir à tout un système qui, par une vision étriquée et étroitement techniciste, a fait d'eux des victimes passives d'un système asphyxié!

Notre grand malheur est que la paresse intellectuelle est l'alliée de la renonciation à ce qui fait notre humanité et ouvre la porte au dérapage et aux dérives fascisantes. Les masses plongent dans un abattement effrayant, obnubilées par de nouvelles addictions qui éloignent les gens des réalités de la vie et les empêchent, sciemment, de s'ouvrir et de s'intellectualiser. La nomophobie, qui gagne sur tous les tableaux, entre autres, devient une névrose moderne dont les conséquences sont dévastatrices. Aussi nos jeunes deviennent-ils des proies faciles à l'endoctrinement, au lavage de cerveau et à la manipulation. Ceux-là mêmes qui, dans un délire collectif, se travestissent en bombes humaines, commettent l'irréparable au nom de la religion, terrorisent, tuent au nom de Dieu, sèment la psychose, trouvent toujours un « bon » prétexte pour justifier les barbaries et commettent les pires horreurs avec la meilleure conscience du monde.

Et ce sont des scènes pareilles qui nous maintiennent en otage de doute et de peur pour nous et pour nos enfants. Oui, On a peur de l'avenir, on a peur de demain, on a peur de l'«hogra», des abus de pouvoir et de l'injustice. On a peur de et pour ces jeunes qui se déchaînent parce qu'ils en veulent au monde entier d'être nés dans des familles pauvres et exclues. On a peur de et pour ces jeunes qui n'ont plus rien à perdre et n'ont peur de rien. Animés par une haine sociale qui engendre rage et désir de vengeance, vandalisme et agressions ne

sont toujours pas loin. On a peur de et pour ces jeunes qui n'ont plus de repères, de valeurs, de civisme et qui ne mesurent pas la portée de leurs actes irréfléchis et inconscients, s'attaquent aux biens publics, aux jeunes qui réussissent et à tous ceux qui représentent l'autre modèle de vie qu'ils ne peuvent espérer mener.

Quand le viol et la pédophilie deviennent des faits divers qui ne diffèrent pas trop d'un vol de portable ou d'un porte-monnaie, quand des énergumènes sans cœur vivent en liberté parmi nous, prêts à sévir à tout moment, la peur nous martèle et resserre l'étau sur nous. Autant on veut laisser nos rejetons se former et affronter la vie, autant nous avons peur pour eux. Nous vivons un dilemme perpétuel. C'est à se demander si nos mœurs et nos valeurs morales et humaines ne sont pas piétinées nous catapultant dans une jungle où il n'y a ni foi ni loi. Les réseaux sociaux, bien évidemment, ont réussi en cela : nous mettre dans un état de panique telle que le sentiment d'insécurité est devenu une autre nature, notre ombre qui nous devance surtout quand des bêtes humaines scellent leur crime en le filmant et en le donnant à voir au monde entier.

La pédophilie et le viol prolifèrent! Ces phénomènes prennent de l'ampleur et font, de plus en plus, de victimes dont peu osent parler alors qu'un grand nombre plonge dans l'omerta craignant, à la fois, le regard des autres, les préjugés et les représailles.

Et ce qui est révoltant c'est de savoir, d'emblée, que les auteurs de ces crimes odieux et horribles n'écoperaient que de quelques mois de prison. La justice n'est-elle pas trop indulgente à leur égard, eux qui détruisent des vies, sans égard?

On s'indigne, on se révolte mais cela n'éradique pas la violence ni les agressions sexuelles omniprésentes qui menacent nos enfants et mettent leur vie en péril permanent. J'ai peur quand je pense que nous sommes condamnés à vivre avec des bêtes humaines qui nous guettent, des monstres horribles dont les pulsions sont incontrôlables, qui n'hésitent pas à aller au bout de leur monstruosité quelle que soit la proie, pourvu qu'elle se trouve sur leur chemin, au mauvais moment.

J'ai peur pour moi, pour ma fille, pour mes sœurs et pour toutes les femmes dont les voix sont étouffées parce qu'écrasées sous le poids insupportable du tabou. J'ai peur pour celles qui craignent d'être pointées du doigt et jugées, celles qui croient, à tort, qu'elles apportent l'opprobre dans la famille alors que ce sont des victimes, celles dont le corps et la mémoire porteront, à jamais, les traces d'un crime odieux parce que tu es impuni, celles qui ont perdu toute confiance en leur entourage, en la société et en l'humanité... Nous vivons avec la peur collée à l'âme nous donnant ce sentiment que nous ne sommes plus à l'abri, là où nous allons, que les prédateurs et les vautours sont autour de nous, que nos pauvres enfants sont exposés au malheur et assujettis à l'horreur, que les malfrats se déplacent, en toute liberté, que nous sommes condamnés à vivre avec la terreur au ventre.

Personnellement, une peur panique me déchire les entrailles et me rapièce le cœur. C'est un mal qui m'accompagne depuis quelques mois déjà. J'ai mal et peur pour mon pays. Un mal terrible, rongeur et de goût amer face à cette rage sociale qui imbibe une grande partie de la population à tel point que l'injustice est devenue si facile chez nous.

Comment agir devant l'insensé? Comment échapper aux machinations et aux complots des malhonnêtes? Je suis outrée et déçue par les abus auxquels on assiste, par l'hypocrisie, l'horreur et la voracité dans lesquelles nous baignons, par la corruption qui gangrène mon pays au point d'aveugler la justice et c'est là où c'est plus douloureux.

Il n'y a pas pire que de vivre dans l'aléatoire...

J'ai peur pour mes enfants pour tout cet acharnement et toute cette intolérance à l'égard de certaines personnes qui ont la malchance (puisque ce ne peut être que cela) d'être nées dans des familles un peu aisées (qui ont travaillé dur pour cela), d'aller dans des écoles privées (parce que leurs parents saignent aux quatre veines pour eux), d'avoir une voiture (qui n'est plus un luxe dans une métropole comme Casablanca) ...

Les gouvernements ont réussi à creuser une excavation entre les classes sociales qui se regardent, désormais, en ennemies et s'affrontent à couteaux tirés.

Comme le disait si bien Gramsci : « Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres ». C'est probablement la période de clair-obscur que nous sommes en train de vivre, des monstres y naissent et nous sommes condamnés à les côtoyer.

Quand la société à laquelle nous appartenons ne correspond plus à nos aspirations, le doute et les incertitudes règnent majestueusement et la peur nous colle à la nuque laissant fuser des interrogations qui nous triturent et nous torturent.

Que reste-t-il de nous quand les valeurs qui, en principe, orientent et guident notre conduite, nous quittent

les unes après les autres? Qu'a-t-on fait du respect, de la pudeur, de la tolérance, de l'amour, de l'honnêteté, de la miséricorde et de bien d'autres traits qui nous permettaient de nous repérer?

Sous prétexte de vouloir changer et d'améliorer la vie de tout un chacun, on détourne ces mots de leurs vrais sens jusqu'à les contrefaire, à tel point que l'insolence et la violence deviennent courage, l'anarchie n'est autre qu'une liberté qui devrait être acquise, la pudeur doit être combattue puisque ce n'est plus qu'un signe d'effacement et de manque de confiance. Le trafic et la consommation des drogues fait que le banditisme et la délinquance s'exhibent et le « tcharmil » se starifie, aidés en cela par les réseaux sociaux devenus incontrôlables. Entre les internautes qui relatent leurs mauvaises aventures et les agressions subies, photos et vidéos à l'appui, et des jeunes qui, sous l'emprise de psychotropes, se targuent de leurs exploits immondes qui finissent très souvent, et malheureusement, de la plus mauvaise des manières, voire en meurtres, faisant étalage de leur butin - quand ce ne sont pas des vidéos horribles de viol collectif sur des mineurs, de jeunes filles, des femmes, de vieilles femmes ou des personnes handicapées-, la hantise de la panique nous habite. Tout cela nourrit une paranoïa sécuritaire galopante, au sein de la population, surtout à Casablanca, vitrine de tous les paradoxes, ville des gratte-ciel et des bidonvilles. C'est « la ville des disparités sociales les plus criantes, où se côtoient les catégories riches et les classes pauvres. C'est la ville des gratte-ciel et des bidonvilles. C'est le centre de la finance et des affaires, mais aussi de la misère, du chômage et d'autres maux ». Ce constat n'est pas le mien mais celui que le

Roi Mohammed VI, a exprimé en octobre 2013, lors de l'ouverture de la session d'automne du Parlement.

J'ai peur quand la misère et la détresse des autres ne nous affectent plus, quand nous sommes amputés de notre sensibilité qui fait de nous des êtres « humains ». Une impassibilité déshumanisante inonde le monde. Paradoxalement, ce qui devait être une caractéristique sine qua non de l'être humain est devenu un effort qu'on devrait faire pour se distinguer des autres. Le désamour et la méfiance ont pris le dessus.

Le renoncement à ces valeurs fait que nous vivons, à présent, dans une société sans modèle, sans idéaux, sans repères, sans classe et dénuée de respect.

La suspicion et la méfiance sont devenues monnaie courante dans un Maroc où seul l'intérêt peut pousser un Marocain à aller vers l'autre. Pourquoi ce mépris et ce reniement de soi et de son identité? Pourquoi tant d'animosité, de désamour de soi et de ses semblables? Qui ou qu'est-ce qui est derrière ce mal qui nous ronge et qu'on transmet, malheureusement, à nos enfants dont on fait des Marocains préfabriqués, imbibés de rage contre le Maroc et les Marocains?

Comment peut-on aimer les autres si on se méprise soi-même pour le simple fait qu'on déteste sa marocanité? Où est passé le sens de citoyenneté et de concitoyenneté? Chacun place sa haine dans l'autre, projette sur lui son propre ressentiment, se défoule sur ses concitoyens dès que la situation le permet. On assiste, de plus en plus, à des chapelets d'invectives, tous les jours, là où on va. La petite criminalité s'organise. L'envie de fuir son pays habite nos jeunes. Nos enfants cherchent à ressembler aux Européens, aux Occidentaux parce qu'ils « nous

dépassent et de loin » ! N'est-ce pas malheureux que nos jeunes ne soient plus fiers de leur appartenance, de notre Histoire, de nos traditions, de nos valeurs sociales et culturelles, de notre patrimoine? Nous perdons ainsi notre identité et c'est terrorisant.

Où va-t-on avec ce manque de respect et de civisme? Où va-t-on avec tant de haine et de rage? Ne dit-on pas à tout bout de champ « Marocains et fiers de l'être »? Alors le sommes-nous vraiment? S'en veut-on de faire partie d'un système défaillant, d'un enseignement inculte, d'une justice injuste, d'une santé invalide ?

Pour plusieurs, le tableau n'est pas aussi opaque que je donne à voir, dira-t-on. Mais ne fuyons pas notre regard dans le miroir parce que la réalité des choses nous rattrape par la nuque. J'ai mal parce que j'aime mon Maroc et j'ai mal pour mon pays. J'ai peur dans ce Maroc en marche, qui avance à la vitesse du TGV -nouvelle réalité du Maroc- mais où les mentalités régressent à grands pas. J'ai peur pour ce Maroc dont l'excellente image de marque arborée dans les quatre coins du monde, bouge à plusieurs vitesses pour ses habitants. J'ai peur pour mon pays de ses ennemis qui le lorgnent de l'extérieur mais surtout de ceux qui sont nichés dans son giron et qui sont connectés à l'international malveillant. J'ai peur de tous ceux dont le but est de semer la terreur et d'installer une psychose générale afin de porter atteinte à la sécurité et à la stabilité du Maroc.

Heureusement qu'un modèle sécuritaire performant est mis en place sous la conduite de Sa Majesté le Roi mais je ne peux m'empêcher d'avoir peur dans ce contexte actuel où nos rêves nous fuient tel un mirage et la haine et l'intolérance giclent partout telle une lave en érup-

tion... Où allons-nous ? Qu'est-ce qui a fait qu'on en soit arrivé là ? Quelle voie traçons-nous aux générations à venir ? La morale, les mœurs, la bienséance, le respect de l'autre ... ne seraient-ils plus d'«actualité sociale » ? Ces valeurs ne seraient-elles pas en train de quitter notre société?

Comment nous définir, désormais, sachant qu'une société sans qualités est une société agonisante ? Doit-on alors courber l'âme pour survivre ?

Il est vrai que le monde entier est en perte d'harmonie, en effervescence et qu'il n'y a plus de sanctuaire sur la planète Terre. Crise mondiale, révolutions, chômage, décisions politiques contraignantes et impopulaires ... les médias nous renvoient une vision de l'avenir pas très rassurante à croire que les prémices d'une troisième guerre mondiale pointent à l'horizon. Il est vrai que le Maroc a fait face à grand nombre de perturbations en gardant sa stabilité à un moment où plusieurs pays arabes ont cédé aux secousses. Il est vrai que notre pays s'est donné les moyens pour hisser le drapeau rouge dans tous les domaines, il est vrai que tout ce qui se passe, actuellement, est normal dans l'histoire de tout pays en pleine mutation. Il est vrai que le monde entier crie son angoisse quant à ce qui se passe à tous les coins de la Terre. Il est vrai que le monde est devenu aléatoire qu'on soit en Californie, en Syrie, au Yémen, en Afghanistan ou au Japon. Mais force est de constater qu'un malaise général et un sentiment d'inconfort, de mal-être, de blues collectif, d'incertitude, de peur, de déception et d'apathie déploient leurs ailes, ravivés par l'incompétence de certains dirigeants et l'inefficience de plusieurs institutions. C'est pourquoi l'urgence nous

interpelle. Et pourtant, que faisons-nous pendant ce temps ? Nous sommes là, égoïstes, individualistes, vindicatifs, aigris, cupides, sexistes, antisémites et racistes ! Sans parler de cette outrageuse montée d'un conformisme rétrograde et conservateur qui ne dit pas son nom. Serait-ce un héritage qu'on transmettra aux nouvelles générations ?

Bien évidemment, de l'autre côté de la rive, il y a ceux qui nous regardent du haut de leur tour d'Ivoire, avec un regard dédaigneux limite sarcastique pour nous renvoyer à nous-mêmes. « Vous êtes sérieux ? Vous angoissez ? Mais pourquoi donc ? Tout va bien » semblent-ils nous balancer, railleurs et aigris. Oui, tout ira bien, c'est sûr. En tout cas, c'est la réponse que l'on donne souvent à ceux qui ne voient en l'avenir qu'un flou inquiétant et angoissant. D'ailleurs, le vrai grand courage aujourd'hui, c'est résister et ne pas céder au pessimisme ambiant.

Le Maroc a toutes les ressources humaines, notamment au sein de sa jeunesse, pour devenir acteur de changements et d'évolution. Mais au grand malheur du pays, ces jeunes qui dépassent la moitié de la population se voient freinés dans leur élan par une génération de responsables qui résiste au changement et freine des quatre fers. Aujourd'hui donc nous assistons à un choc culturel et à des paradoxes insaisissables parce que l'évolution sociétale se fait dans les conflits et les contradictions. D'autant plus que les Marocains se trouvent confrontés à la mondialisation à laquelle le pays s'ouvre sans que le peuple n'y soit préparé. Sans parler du contexte politique plus enclin à créer, ou du moins, à participer aux nombreuses crispations qui remuent le Royaume.

Ce qui, dans la plupart des temps, donne naissance à des débats extrémistes et stériles qui ne font qu'enfermer et maintenir, un peu plus, notre société dans sa propre bulle de douleur. Heureusement qu'à côté, il y a ces jeunes Marocains conscients et éclairés, qui militent et œuvrent pour contribuer au changement autour d'eux et dans leur pays.

In fine, cette peur est tout à fait normale pourvu qu'elle ne soit pas trop forte. Elle permet, en effet, de se poser des questions, de se préparer à un imprévu voire un danger qu'on peut anticiper en étant vigilant et pourquoi pas prévoir une solution.

Beethoven disait : « *Si tu veux être international, chante ton pays* ». Moi, je le chante et le défie parce que c'est MON Maroc. Et je veux que mes enfants puissent y vivre à l'abri de cette peur de l'arbitraire à tous crins, de l'aléatoire à tous vents, de demain tout simplement et de l'inconnu.

LE SILENCE NE CULTIVERA
QUE LE VIDE

AYOUB EL AIASSI



Ayoub El Aiassi
Poète, metteur en scène et homme de théâtre

Les gouvernants et les experts au Maroc ont choisi pendant des décennies l'année 2020 pour brosser les plus belles perspectives. Nous y sommes en 2020. Est-il normal que le Maroc sombre encore dans la peur ? De quoi avons-nous peur ?

Les richesses humaines, dans notre pays, sont illimitées et pourraient face à la rareté des richesses économiques soulever le défi de la réussite.

Nous n'avons peur que de nous-mêmes. De se parler, de se dire les choses tel quelles sont. Les ambivalences sautent aux yeux et le silence ne cultivera que le vide... Le néant. Nous devons aider la jeunesse à combattre le désespoir qui a grandi chez elle à cause de l'échec des politiques publiques dans les secteurs les plus importants qui touchent cette jeunesse. Le désespoir de la jeunesse et d'une grande Majorité des citoyens ne sera combattu qu'en réinstallant les Valeurs à la place du

clientélisme et du favoritisme. Combattons le désespoir avec nos plumes, notre Art et offrons à cette jeunesse de nouveaux modèles d'espoir et de rêve. Avons-nous aussi peur de la culture, la création, des mots et des expressions libres ? Et nous avons choisi de laisser les penseurs, les intellectuels et les artistes livrés à leur solitude, discourir dans des cercles restreints!

Mon Maroc n'a jamais eu peur de souligner des pages importantes dans l'histoire avec le courage de ses hommes et ses femmes, il ne devrait plus avoir peur ni honte de confronter son avenir qui doit s'écrire sans humiliation ni haine.

Attendre dans une queue infinie pour légaliser sa signature et voir le responsable vous devancer à son bureau avec des dossiers « d'amis » est une humiliation. Être très malade et devoir attendre un rendez-vous de plusieurs semaines ou des mois est une humiliation...

La répétition de faits similaires qui deviennent malheureusement une règle crée la haine chez les gouvernés entre eux et face aux gouvernants. Et aucune réussite, aucun nouveau modèle de développement ne pourrait marcher face à la haine.

Il faudrait aussi dire que malgré la multitude de manifestations culturelles et artistique ici et là, l'Art et la Culture n'ont pas encore l'importance qui devrait leur être accordée. Un citoyen cultivé est un citoyen armé de savoir avec lequel il peut faire face à l'obscurantisme et au nihilisme.

La culture n'est pas un luxe comme croirait un nombre d'élus, c'est une nécessité pour aller vers le développement.

N'ayant donc pas peur de l'expression libre et n'essayant pas d'instrumentaliser « une culture » au détriment d'autres. La Démocratie qui n'accorde pas de droit aux minorités et ne garantit pas les libertés individuelles ne pourrait être digne de porter le nom de démocratie. Du moment que nous avons décidé de vivre en démocratie il faudrait combattre toute peur qui nous empêcherait d'adopter un comportement démocrate garant d'une équité sociale pour tous les citoyens. Le chemin est long et seul un travail de fond sur les mentalités pourrait garantir un réel progrès. Nous ne devons pas se limiter à bâtir les infrastructures et oublier le centre de tout développement qui est l'homme /le citoyen. La grande peur/responsabilité qui devrait nous animer est de penser quel Maroc nous allons laisser pour nos enfants/citoyens de demain. Un Maroc meilleur ou la compétence et le mérite seraient la devise de la réussite et du progrès. « Soyons réaliste, demandons l'impossible ! »

LIBERTÉ

SAMIA TAWIL



Samia Tawil
Artiste. Chanteuse

J'ai un rapport au corps très naturel, et en même temps très sacré. Je pense que le ressenti, l'émotion, l'indignation, la rage, lorsqu'on les laisse se manifester, sont forcément physiques aussi, et le corps et sa sensualité en sont les véhicules. Il est aussi en cela le véhicule de nos prières, et peut donc se faire moyen d'expression, mais je n'aime pas le terme d'outil. Le terme d'outil implique une certaine préméditation, ainsi qu'une idée d'aliénation qui me déplaît; «ce corps, que je me traîne, tiens, je pourrais m'en servir pour...» Non. Au contraire, le corps ne devrait pas être vu comme un boulet que l'on traîne, mais au contraire, comme part intégrante de ce que nous sommes en tant qu'êtres humains, un témoignage de nos âmes, une célébration du tracé mystique.

En ce qui concerne ma pochette d'album, je n'ai en aucun cas pensé à instrumentaliser mon corps au profit d'un message, mais plutôt souhaité exprimer et

représenter au plus près de moi, au plus proche de ma «vérité», la manière dont les terres que j'ai traversées et leurs douleurs sont marquées en ma chair. Il s'agit de la métaphore d'une émotion, tatouée en soi, comme si l'on me voyait l'espace d'un instant en transparence et qu'on lisait dans mon âme. C'est la mémoire de la chair, une mémoire indomptable. Quant à ces couleurs qui s'entremêlent, qui coulent, ce sont les secrets entremêlés d'origines et de parcours trop subtils pour ne se laisser saisir, contenir, trop beaux pour être définis.

Depuis l'enfance, j'ai toujours été fascinée par le rapport au corps de la femme marocaine. En effet, on a tendance à penser qu'au Maroc, la femme est ligotée par les tabous, par le poids d'une pudeur artificielle qu'on lui impose. Mais elle ne se laisse pas enfermer et est, généralement, foncièrement libre. La femme marocaine est porteuse d'une sensualité très forte, une puissance qui, à mes yeux, lui donne une majesté par-delà l'espace étriqué dans lequel on peut parfois chercher à l'enfermer. Son monde, son quotidien est très charnel, que ce soit dans son univers familial, sa vie sociale ou amoureuse. A propos d'univers charnel, je ne peux m'empêcher de penser au Hammam, où les femmes se retrouvent entre elles à huis clos, dans un monde qui n'est plus que le leur, dans une complicité qui m'a toujours émue depuis l'enfance, dans un échange d'énergie qui a presque trait au sacré, alors qu'en Europe, les femmes n'osent même pas se regarder dans les yeux lorsqu'elles se parlent dans les vestiaires de gym! Une anecdote toute simple qui illustre bien cette asymétrie entre le naturel avec lequel la femme marocaine aborde son corps, et l'artifice avec lequel

la femme occidentale considère le sien: de retour au Maroc, durant mon adolescence, j'avais gardé mon maillot de bain pour entrer au hammam, car j'avais pensé que, n'étant plus une enfant, il fallait peut-être faire montre de pudeur. Or, la veille dame à l'entrée avait ri, en disant à ma tante : «Mskina, hachmat..!». Il s'agit là d'une anecdote toute bête, mais tout à fait éloquente quant au rapport qu'a la femme à son corps. Il y a étonnamment une acceptation plus grande de sa féminité chez la femme ici au Maroc, et un fossé certain entre ce qu'elle est de fait et ce qu'on attend qu'elle soit. Un peu comme un sort, un pouvoir inaliénable, que les femmes détiennent sereinement au creux de leur main, et qui ne leur peut être ôté par aucun artifice social, culturel ou légal. Au contraire, les embûches qu'elles peuvent rencontrer, ne font que renforcer, à mon sens, cette grandeur, cette prestance, cette liberté menaçante de la femme marocaine. Les Marocaines en sont bien conscientes. Elles taisent parfois leur amertume face à une société qui les épuise par son immobilisme, son mutisme. Mais elles se battent, aussi. Et leurs voix se font de plus en plus entendre.

Le terme de liberté sexuelle est un concept qui a tendance à être mal compris, en général, de nos jours, et qui fait presque écho au qualificatif de «Libertin», plutôt qu'à celui de «Libre». La liberté sexuelle, ce n'est en aucun cas, selon moi, la multiplication des partenaires et les rapports irréfléchis à tout va. Ce n'est pas parce que ce comportement est licite ou peu critiqué, comme c'est le cas en occident, qu'il est sain, et qu'il symbolise la liberté. Au contraire, cette manière d'être n'est pour moi qu'un autre type de prison, une prison

où la conscience de soi n'a plus le temps de se manifester, de s'interroger, ni de crier au secours. Il ne faut jamais oublier la dignité que l'on se doit à soi-même, et ce, même lorsqu'il s'agit de sexe.

De l'autre côté, les interdits moraux et sociaux qui pèsent sur la sexualité des peuples dans des pays comme le Maroc empêchent les jeunes d'aborder leur sexualité de manière saine et naturelle. Combien d'entre nous, femmes maghrébines, n'avons-nous pas été agressées ou attouchées dans la rue, pour la simple raison que les cultures de nos pays entretiennent autour de la femme un mutisme, un mythe silencieux, pesant, qui outrepassa le romantisme du mystère pour en devenir un interdit gênant, frustrant, à braver par la force... Dans ces agressions et harcèlement de rue, c'est un peu comme si ces hommes tentaient d'atteindre du bout des doigts, l'espace d'un instant, une douceur, un monde qui leur échappe. Cela me désole et me révolte. Pourquoi les femmes doivent-elles en passer par là, qu'il s'agisse de toutes jeunes filles qui étaient loin de se douter que la vie les attendait au tournant, ou encore de vieilles dames, dont l'épuisement n'a d'égal que leur courage, à l'image de Mi Rahma, pauvre femme de 96 ans, violée par un groupe de jeunes durant la nuit à son domicile. C'est ainsi que j'en reviens à cette frustration des hommes dans leur rapport à la sexualité, au physique, et surtout à ce gros malaise persistant dans leur rapport aux femmes qui deviennent au final le réceptacle de leurs échecs et de la violence qui naît de cette frustration. J'espère pour notre pays que les lois autour du harcèlement deviendraient plus strictes et que la société marocaine elle-même, outre l'aspect légal, saura montrer l'exemple quant à la justice et au

respect qui sont dus aux femmes, en les défendant et en réagissant lorsqu'ils assistent à de tels actes, qui sont malheureusement trop banalisés aujourd'hui. C'est un réflexe que les garçons et hommes d'aujourd'hui doivent prendre, une (ré)éducation à entreprendre, et ce n'est pas l'oisiveté des policiers face à ce genre de cas, et que nous ne connaissons que trop, ni la passivité générale qui leur inspirera un déclic. À chacun d'entre nous de se battre pour que ce changement se fasse. Mais il faut dire que la société civile prend la parole, aujourd'hui. Dénonce. Réagis. Le changement passera par elle. Les manifestations contre le viol, la violence faite aux femmes et aux enfants, se sont multipliées ces dernières années. Le sit-in qui a eu lieu à Rabat, dernièrement, contre l'homophobie, après la tragédie d'Orlando, est aussi un symbole très fort, qui me rend fière et confiante pour l'avenir.

**LE MAROC EN INTERPHASES
ENTRE LE PRÉSENT AIGRI
ET LE DÉFI DU CHANGEMENT...**

NAJIB BENSIBIA



Najib Bensbia
Ecrivain et analyste
Diplômé en Sciences politiques

Introduction

En ces temps de peur et la panique que cela engendre, les citoyens du monde ont tous été à l'affût du moindre éternuement, de tout zeste de toux, de toute larme fiévreuse qui viendraient bouleverser l'ordre normal de leur vie au quotidien. En ces temps où la folie fiévreuse domine à des degrés divers nos réflexes, il est des voies pouvant oblitérer ce regard maladif, des voies pertinentes et utiles à la fois, telle celle dictant la réflexion déphasée, la réflexion engagée, l'objectif étant de "coiffer" notre regard craintif par des biais d'intelligibilité comparée.

En ces temps, où tout est à craindre, il est souhaitable de prendre justement le temps de contempler a posteriori ce qui a meublé notre factualité à aujourd'hui, afin de jeter un regard rétrospectif sur notre présent, évidemment induit de notre "modèle", passé et très récent, de gestion sociopolitique de l'Etat et de la société globale

ainsi que notre futur proche, aujourd'hui en quête de salut divin. De cette emphase analytique, nous pourrions alors nous projeter dans ce qui pourrait servir notre advenir maîtrisé.

Au travers de ce regard, nous voudrions relire le rapport du citoyen au politique, de la Communauté des individus aux gouvernants, passés et actuels, pour enfin sortir avec un clin d'œil transvasant notre vécu dominant, éclairant par là-même le chemin à prendre dans l'immédiateté durable, pondérable par/dans les attentes depuis longtemps insérées dans l'agenda de l'irréalisable.

Dès que la menace est devenue claire, en effet, elle nous a dicté ce fait invraisemblable : le coronavirus, qui a attaqué la Chine comme point d'ancrage et de profusion, s'est transmué en menace de mort pour toute l'Humanité. Nous avons alors et subitement pris conscience de notre grande vulnérabilité.

Ce qui était une pure fiction racontée dans des films prospecteurs, pour ne pas dire futuristes, nous a vite submergés dans notre réalité : la fiction est aujourd'hui notre vécu menaçant ruine, isolement et mort certaine. Comme dans "Z WAR", ce long métrage qui raconte l'infection de toute l'Humanité par un virus transformant l'Homme en Zombie et l'altérant en une menace pour tous. Ce qui semblait une pure fiction hier, nous transmet cet enseignement : *la nécessaire coordination de la lutte contre le virus à l'échelle de la planète* : scientifiques, pouvoirs publics et citoyens "saints" sont appelés à mener une guerre acharnée et coordonnée pour percer la première lueur qui pourrait arrêter la pandémie. Ce qui n'a malheureusement pas été en conscience le cas

face à la traversée coronarienne, les Etats se recroquevillant sur eux-mêmes dans une sorte d'autarcie d'égoïste engrenage, se cantonnant dans des gestes de solidarité temporaire tout au plus.

Face à la propagation lancinante du coronavirus ("COVID-19" ou peu importe l'appellation qu'en donne l'OMS), les gouvernements du monde n'ont fait preuve d'aucune réelle nécessité de le combattre de manière coordonnée à l'échelle universelle, le virus se propageant à une vitesse inouïe, faisant ébranler toutes les certitudes et causant, sous sa marche forcée, outre la mort, chute déroutante du cours du pétrole, affolement quasi-désastreux des bourses et délitement pathogène de l'économie mondiale. La globalisation semble ainsi et de prime abord à la lisière de l'implosion, tant le premier réflexe engendré par cette "chose" fut le confinement des uns et des autres à tous les étages de la vie communautaire et, surtout, dans des frontières nationales on ne peut plus hermétiques.

Pris isolément, les pays ont vogué à l'aveuglette. Chaque Etat a développé des réflexes subjectifs, croyant qu'il peut espérer arrêter chez lui la propagation d'un virus dont la racine est justement le contact. Si "Z WAR" a traduit l'infection d'êtres humains par d'autres êtres humains par la recherche du contact, se mordant les uns les autres pour en faire de nouveaux zombies prêts à attaquer, le coronavirus puise sa puissance de contamination du souffle, du contact et donc de la cohabitation. Cette identification virale s'est traduite, en contre-attaque, par le réflexe de confinement, de désertion du contact, ce qui a induit l'éloignement, l'isolement et la très, très, très grande solitude réduisant l'Homme à son état primitif : la fuite des autres.

Au Maroc, les autorités sanitaires n'ont pas immédiatement mis en œuvre, de manière précoce, le dispositif vigoureux de dépistage, surtout au niveau des postes frontières, porte par laquelle est entré au départ, comme confirmé par les statistiques officielles, cette "chose" qui s'est implantée chez nous par la force des contingences qui lui sont liées.

"Ça n'arrive pas qu'aux autres" ! C'est cela le principal enseignement de ce qui se passe avec cette infamie, qui a ébranlé toutes nos convictions, mis à mal notre sérénité de citoyens qui se croyaient à l'abri des aléas naturels, des bactéries et des microbes de tous genres.

Une certitude s'est ancrée dans notre mémoire active et passive à la fois : tel que fonctionne le coronavirus, l'Humanité est bel et bien partie pour un long cycle de désolation à l'échelle planétaire¹.

Aussi, en ces temps de confinement, d'isolement volontaire, volontariste, il est utile pour nous de faire une sorte de flash-back sur notre vécu à aujourd'hui, le but étant de déceler dans notre passé récent et notre présent en hibernation ce qui nous a empêché d'avancer au rythme de nos ambitions politiques, économiques et sociales, voire sociétales. Ce regard est appelé à embrasser toutes les facettes de ce vécu, en partant nécessairement du politique, qui est le soubassement de toute notre vie en communauté.

Un triste constant s'impose à notre regard anxieux en ces temps de confinement : "l'espace est devenu inutile, les villes se sont vidées, les rues et les routes sont désertes, le monde se dissout, chacun (étant) confiné chez lui, le nez sur son écran, à l'affût des nouvelles. Le monde est (devenu) un système (inerte) et chacun d'entre nous l'observe, impuissant"².

Chaque Etat, chaque société, chaque citoyen, du fond de son espace qui est devenu une prison par décision, le temps se délite indéfiniment, sans répit et longuement réfléchi. Tous ensemble mais chacun du système de valeurs qui est le sien, nous avons pris notre mal en patience, en optant pour la réflexion prospective, celle qui devrait éclairer notre temps à venir, illuminant ainsi celui qui viendrait après. Faire le choix, les choix qui s'imposent désormais se sont imposés le seul choix à faire, parce que nous ne voulons plus vivre l'avant comme celui d'après.

Cela est une exigence. Un défi. La raison raisonnable.

I – Désaliénation et retour de l'Etat central ?

Dans ce marasme aux bouts inaccessibles, nous nous interpellons, à la fois par dépit et espoir, pour savoir si le monde connaîtrait, sous les pas cadencés d'un virus globalisant, sa première véritable croisière qui ouvrirait, après coup, la chaîne de nouvelles valeurs ou des valeurs renouvelées d'où se fermenterait un nouvel Univers et une traversée pleine d'espérance ?

La question est ici d'ordre politique. Elle traverse, de part en part, les relations internationales et les rapports de la société humaine dans sa transposition en sociétés nationales éparses, certes, mais unies par un destin commun, celui de la surexistence naturelle. Car, en ces temps incertains, l'apocalypse n'est-elle pas dans la mise en scène d'un Hollywood miniature, propulsant la Communauté des Hommes face à ce qu'elle déteste, ce qu'elle détestait jusqu'à fin janvier 2020 : l'Etat et ses cercles centrifuges, les appareils d'Etat comme dirait un marxien.

La crise que vit aujourd'hui l'Humanité, à l'échelle nationale et mondiale, a remis ainsi à l'ordre ce qui semblait avoir été légué au passé irréversible : le retour de l'Etat autoritaire, conjugué qu'il est à l'Etat providence cher aux pères du romantisme libéral.

Dans les travées de ce marasme, il est apparu que l'absence de référents idéologiques antagoniques, tels ceux qui animaient les relations internationales du temps de la guerre froide, a permis au capital financier universalisé de gérer insidieusement les tensions qui s'articulent entre les Etats d'une part et, d'autre part, entre les composantes de la société globale. Cette invasion a "surréalisé" la vision néolibérale imposant sa domination transversale, celle qui a mis en marge, sinon laminé, les notions de souveraineté et de frontière nationales, désarticulant ce qui ne cadre pas avec sa matrice conquérante, et imposant la circulation de la monnaie sans frontières, bien que là aussi, le corona a déstructuré, momentanément peut être mais à coup sûr, les approches de la gouvernance à l'échelle mondiale, la gouvernance mondialisée.

I.1 - Fin d'un phénomène et renaissance d'un autre...

La conquête capitaliste du monde s'est ainsi nourrie de la disparition du socialisme, ce qui a vite fait d'être appréhendé comme la fin de la lutte entre les deux devenir humains concurrentiels (capitalisme/communisme), ce qui justifie, dans la foulée, tous les errements du 20^e siècle clos sous le signe de l'intolérance.

Cette perception prônant la "mort" du marxisme a vite fait de croire, en fait, que l'idéologie capitaliste conquérante a signé définitivement la fin de l'histoire³ en voyant, a-contrario, dans la "démocratie capitaliste"

un mélange conceptuel édulcorant la roue convergente de la finance mondiale !

La traversée conquérante du capital financier à l'échelle planétaire, depuis que l'antagonisme international n'est plus activé en confrontation bipolaire mais en transgression multinationale, a fait l'apologie de la disparition des frontières son ultime finalité sous le feu conjugué du capital et du pouvoir. En filigranes, cette conquête a – avait en fait – comme ambition planifiée de *“supprimer la souveraineté nationale, détruire le pouvoir de l'État, afin de rayer de la carte la nation, (...) obtenir ainsi (un monde éclaté) qui fonctionne comme le premier rouage d'une machine qui entend produire à terme un État universel avec un gouvernement planétaire qui (compacterait) les peuples et imposerait, sur le principe saint-simonien, un gouvernement dit “de techniciens”, qui serait en fait celui du capitalisme planétaire*⁴.

La fin de l'histoire ne s'articulerait-elle pas, par conséquent, en l'affirmation que la “démocratie libérale”, encadrée qu'elle est jusqu'au milieu de janvier 2020 de terrible mémoire, par le capitalisme apologisé en tant que forme politique “naturelle”, autrement-dit accomplie, le point de non-retour de toute lutte politique (à l'échelle nationale et internationale). Pourquoi ? - Parce que, pour les chantres du capital financier, la démocratie du libre-échange est le système politique qui satisfasse le mieux les aspirations des individus par la reconnaissance de leurs droits à régler directement leurs affaires collectives et en leur donnant le maximum de liberté pour réaliser leurs propres objectifs à l'échelle humaine⁵!

Belle escroquerie, n'est-ce pas ! Mais n'y-avons-nous pas cru, nous tous larbins des théories démocratiques

appries au rythme de cours universitaires effrénés sur la démocratie et ses vertus ? Qui n'a pas, au détour d'un amphi, lu/appris que l'égalité est le principe organisateur de la démocratie, celle-ci étant le régime de la pluralité des idées et des choix de société, les humains étant différents entre eux, parce qu'ils ont des identités, des histoires, des désirs et des points de vue différents que le capitalisme unifierait en une seule prédestination, le progrès et le bien-être pour tous !

La pandémie actuelle, qui a traversé de part en part les Etats et les nations, a remis cette triple perception (dominance capitaliste/financière, défloration des frontières nationales et compromission du pouvoir politique) en congélation intermédiaire, l'Etat central, centralisateur, se redécouvrant par un retour réactif de manivelle ses vertus d'antan : protecteur sociétal, ordonnateur de sécurité et de sûreté citoyennes, punisseur des débordements, régulateur économique impératif, vaillant gardien de la frontière nationale, pourvoyeur de garanties (toutes les garanties), temple direct de la santé publique et, par-dessus tout, donneur d'ordres de première et de dernière instances.

Ce retour par inadvertance, imposé par/grâce (à) une situation mortifère de crise à l'échelle mondiale, est approché, comme par projection inéluctable, un peu partout où l'intelligence a encore son mot à dire sur la faillite, certes non-programmée mais évidente, de l'idéologie capitaliste telle qu'elle est véhiculée depuis la fin des années 1990 et conjuguée à la remise en cause flagrante de l'Etat transnational. Cette faillite remettrait à l'ordre du jour quasi-généralisé la conception, la nature et le rôle de l'Etat comme force ignifuge vers laquelle se

tourne la société, surtout en cas de menace sur son être et son organicité tel qu'on le constate aujourd'hui.

Cette appréhension revisitée du rôle et de la mission de l'Etat national présuppose même que rien ne sera plus comme avant désormais ! Certains vont jusqu'à prédire que l'Etat transnational, dans son format capitaliste dominant, est voué à la disparition à terme, à son dépérissement, du moins dans son cadrage hégémonique du monde comme il a été vécu jusqu'à la vielle de l'attaque "coronarienne".

La crise sanitaire mondiale actuelle a, ainsi, non seulement désossée la vision capitaliste mondialisée de l'économie, elle a par la même occasion remis au goût de la société son besoin de protection, d'encadrement et d'ordonnement de directives imposables par le seul appel à la solidarité et à la survie de la nation citoyenne en une seule frontière, celle qui couve les individus-citoyens dans un territoire circonscrit dans/par les limites géographiques d'un pays, et d'un seul pays à la fois.

Ce retour de manivelle est justifié par le fait que l'abandon de la souveraineté nationale s'est soldé, sous l'effet surprise "coronarien", par la "défaillance de la «gouvernance», comme mode d'action partenarial plus ou moins privatisé, et le retour en force de l'État, de ses ordonnances et de l'action unilatérale ; enfin à travers la réapparition des frontières nationales"⁶.

1.2 - Vers un nouveau modèle de société ?

La société des nations, qui est frontalement attaquée dans ce qui fait, ce qui faisait ses différences statutaires, sa stratification sociale, ses accointances/référents communs, selon que l'on est de ce côté-ci ou l'autre côté

de l'argent et de la richesse, s'est donc vite découvert les vertus de la solidarité, stigmatisant en cela l'infamie de la manipulation frauduleuse et gargantuesque de l'appropriation privée des biens et services à l'échelle de la planète. Et, en ce sens, elle se tourne, comme par réflexe naturel, vers d'autres sentiments, d'autres comportements, ceux valorisant et favorisant la solidarité, l'apathie, le soutien, l'appel à l'Etat protecteur..., toutes valeurs que le capital financier conquérant ne saurait accepter, tolérer, faire siennes. Et c'est en cela justement que les augures d'un monde nouveau, celui qui serait instamment bâti sur des valeurs revigorées, chantent la disparition d'un monde et la naissance annoncée d'un autre.

L'analyse des faits politiques, économiques et sociaux nous a habitués, cependant, à poser des questions, à interpellier leur réalité intrinsèque en désarticulant leurs apories subjectives, sentimentales, romantiques. Parmi ces interrogations, il y a lieu de poser la question principielle de savoir si, effectivement, l'annonce d'un nouvel âge de l'Humanité est à l'agenda de l'avenir, notre advenir commun?

On est tous tentés de répondre par l'affirmative. Mais cet appel à l'Etat autoritaire, dans des frontières conçues séparément, ne serait-il pas en fait une autre façon pour le capitalisme de changer de peau, comme il l'a toujours fait depuis la fin du 19^e siècle ? Ne pourrait-il pas se servir de cette pandémie pour refaire démarrer, sur de nouvelles assises/bases, la perspective d'un Etat multinational plus en force, aspirant dans la foulée à se préfigurer comme adversité momentanée, provisoire, le but étant de préparer les gouvernants-relais du capital

à d'autres missions et objectifs qui serviraient, en fin de compte, sa suprématie à renaître, à se re-généraliser et à fonder de nouveaux instruments et mécanismes de domination ? Autrement-dit, à procéder à la régulation du système global par et dans le système capitaliste lui-même, en lui-même.

Il serait pour nous tous loisible de croire que cette pandémie a mis à nu la brutalité, la sauvagerie, la puauteur du capital financier comme force centrifuge désarticulant toutes les valeurs qui fondent la société des peuples et des nations. D'où l'acceptation volontaire des citoyens du monde à se plier aux injonctions de l'autorité de l'Etat central, tel qu'elle s'exprime actuellement au niveau de la gouvernance autoritariste de la prise de décision. Cette acceptation est multiforme. Elle va de l'individu marginal au citoyen averti, en parcourant les envies belliqueuses de tous les apôtres du chacun pour soi et le capital pour tous⁷.

Nous sommes certainement à l'aube d'une nouvelle ère, celle qui pourrait valoriser l'effort collectif, la mansuétude face aux aléas qu'impose la nature, la sollicitude à l'égard des plus faibles... Mais de-là à présupposer que l'Humanité est en passe de prendre un nouveau cap structurel, le chemin n'est pas aussi limpide qu'on voudrait le croire, nous tous qui voudrions que notre monde devienne plus perméable aux valeurs conjuguées de l'Humanisme social, si tant cela voudrait dire quelque chose en ces temps de panique générale.

Certes, la nostalgie que nous éprouverions à l'égard, à l'endroit de l'équilibre de la terre tel qu'il a été théorisé par les internationalistes ayant accompagné

l'affrontement entre l'Occident (USA compris) et le bloc socialiste jusqu'à la fin des années 1980 est bienvenue. Elle est même légitime et procède de notre rejet intégral du totalitarisme diffus du capitalisme sauvage tel qu'il est véhiculé, commandé et articulé sous l'égide de la finance mondiale, la finance mondialisée. Mais il n'est pas si facile de substituer à une force centrifuge, tenant sous sa coupe la gouvernance mondiale, un modèle de société plus égalitaire, axé sur la démocratie par le bas.

Et, sans jouer aux cassettes, il est bien évident que le rapport des forces n'est pas, pas encore en tous les cas, au sortir - tant espéré - de cette pandémie, entre les mains ou à la portée des démocrates anticapitalistes, ou du moins ceux qui sont à l'autre versant de la mondialisation destructrice des nations et productrice de la dictature de fait du capital.

Bien sûr, l'élection est à la base des choix des dirigeants dans les pays où celle-ci a une valeur finale pour la gouvernance politique. Mais l'élection, on le sait, n'est qu'une face simpliste d'un Janus à cloisons opaques. Car, même dans ce discours qui prône, sous l'effet dévastateur de la pandémie coronarienne, la relocalisation de la production, la protection rigoureuse des frontières nationales, la prise en charge prospective des secteurs sociaux comme la santé et la solidarité, l'omniprésence de l'économie est toujours l'indicateur final de la prise des décisions à venir, celles qui façonneraient le monde du lendemain. Or, quand l'économie prédomine le reste, c'est-à-dire la démocratie par le bas, l'ensemble de la vision du monde perd de l'altitude. Structurellement.

II - Une transition qui perdure...

Dans cet environnement que nous dicte le confinement, où plus rien n'augure de quoi demain serait fait, il est légitime de s'interroger sur la gouvernance du Maroc de demain, celle à mettre sur les rails dans l'après pandémie. Cette interpellation ne peut néanmoins prétendre à l'efficacité, donc s'inscrire dans la durée à venir, si ne sont rappelées les réalités sociopolitiques qui ont prévalu jusqu'à ce qu'un virus planétaire vienne mettre en veille la locomotive qui menait le Maroc vers une destination que le sens critique peinait, peine toujours, à voir, même à entrevoir, tant la trajectoire prise par le politique, l'économique et le social ne sont perceptibles que part et dans leurs à-côtés problématiques.

Il est donc adéquat de voir instamment dans le rétroviseur, en rétrospective pleine d'enseignements, pour pouvoir enclencher sur des bases renouvelées la vitesse avant vers un meilleur avenir.

Ce regard rétrospectif, ce regard dans le rétroviseur, nous suggère que le pouvoir politique au Maroc, cela est de notoriété, est agencé suivant une pyramide qui part du roi, en sa double qualité de Chef de l'Etat et de Commandeur des croyants, en passant par le Chef du gouvernement, censé être le binôme complétant l'identité bicéphale de l'Exécutif, en descendant vers le wali, le gouverneur et ainsi de suite jusqu'au dernier ressort par lequel l'autorité s'exerce dans une hiérarchie structurale bien huilée.

Dans cette pyramide, chaque acteur a un rôle à jouer. Le citoyen, pour l'encadrement duquel cette machine a été créée, a rempli une fonction sociale évidente : agir

en conformité de la loi, dans l'obéissance sans réticence. Les ressorts législatifs et réglementaires fluidifiant cette navette ont été orchestrés pour que les relations sociales s'articulent en harmonie avec l'arsenal normatif qui enveloppe le souffle citoyen. Dans cette mécanique, chaque Marocain est donc mis devant ses responsabilités, sachant que tout grincement dans la machine se répercutera directement sur la conduite de sa vie. La sociologie anglo-saxonne appelle cela la régulation dans le système, par le système.

Le citoyen, pour l'encadrement duquel tous ces rouages ont été agencés, ne réfléchit plus par lui-même. Il est soit pris en charge par l'Etat, et on considérera qu'il n'a pu développer des accointances avec les organisations civiles ou politiques agissant sur le terrain social. Il agit donc en fonction de ses pulsions et de la représentation qu'il a de son rôle et de sa place dans la société. Soit il s'identifie à une structure organisée (parti politique, syndicat, corporation, organisation civile...), en lui cédant son autonomie de réflexion et sa subjectivité, tout en y greffant son ambition personnelle qui s'en trouve, de ce fait, prise en charge et canalisée en dehors de sa volonté immédiate et intime.

La régulation sociale est ainsi réalisée à travers différents niveaux de récupération. Elle s'exerce de manière quasi-automatique, orientée qu'elle est par les appareils d'Etat. Elle peut tout aussi bien être atteinte, cela est le plus courant, par l'entremise d'organisations qui, dans le cas du Maroc, sont considérées comme un partenaire constitutionnel. L'organisation de la société obéit donc à une vision totale, l'objectif politique évident étant de ne pas laisser l'individu maître de sa destinée.

Il arrive, cependant, que l'encadrement exagéré du citoyen produise des effets secondaires, provoquant ainsi la répulsion, parfois le rejet et, donc, l'adversité réactionnaire, autrement dit un activisme dont l'essence est de lutter contre le projet initial tel que tracé par l'Etat central. C'est à cette volte-face permanente que s'expose le Maroc actuel.

La société marocaine s'interroge, depuis longtemps maintenant et dans la durée, sur son devenir. Elle agit comme envoûtée par le besoin d'avoir tout, tout de suite, dans le prêche de la chose et son strict et absolu contraire. Cette société oublie, ou elle en est tellement consciente qu'elle en abuse, que la transition en cours, éternelle et sans fin, est le prétexte pour exiger tout et tout de suite. Cette société oublie, ou qu'elle en est tout à fait avertie, que le Maroc passe - depuis le début des années 1960- par une transition où les extrêmes n'ont jamais pu meubler les allées du changement pluriel qui devait, qui devrait se dessiner dans la politique, dans l'économie, dans la gestion des affaires de l'Etat et du citoyen, dans la volonté de libérer la pratique étatique de la tendance, tentante et encore présente, de l'autoritarisme à l'excès, de la corruption faite pratique courante, de la négligence érigée en valeur-travail...

Cette société veut utiliser la transition, éternelle et permanente, qui ne cesse de se mordre la queue, pour déterrer tous les vieux démons maintenus plus de cinquante ans dans la somnolence, parce que le politique était tenu de main de fer, parce que les ouailles, qu'elles soient dans les mosquées, dans les allées parlementaires, dans les couloirs gouvernementaux ou dans les dédales administratifs, n'osaient élever la voix de peur de s'égo-

siller avant qu'une quelconque syllabe n'ait clairsemé la moindre de leurs intonations.

Le Marocain est donc en permanence hanté par le temps passé à attendre que le rêve amorce sa première lueur, dans la quotidienneté qui s'opère dans la liberté de pensée et dans l'activisme sans contraintes. Mais, alors même qu'on lui promet que ce temps, passé à croupir sous le poids d'un rêve presque impossible, devrait amorcer sa lueur promue à rasséréner ses attentes les plus enfouies dans la pénombre de la déliquescence faite raison d'Etat. Pour autant, ce temps s'enlise constamment dans des déclarations de foi vaseuses et sans lendemain. Résultat dans la durée : Le Marocain, qui a toujours vécu en somnolence fugueuse, bave sur lui-même et sur son prochain à force de négligence. Il se perd dans les tentatives répétées de vouloir casser la baraque, à force de mécréance devenue éthique religieuse et subséquence de la foi érigée en dictature sociale.

Quand on jette un regard chirurgical sur notre société, on se rend-compte que le Marocain agit comme par sursauts dans un train allant à vive allure, croyant que la station où il doit descendre, où il devrait descendre, a été dépassée en un temps éclair. Le sentiment d'un ratage évident lui perce la mémoire avec une force telle qu'il perd les équilibres nécessaires à son autocontrôle. Il cherche, dans un élan quasi-suicidaire, à entraîner tous les passagers dans le sillage de la colère qui gronde dans ses oreilles, convaincu qu'il est du fait que le train ne peut faire marche arrière. Il veut tirer sur la sonnette d'alarme, sachant pertinemment que cela se soldera par un frein sec suivi d'un déraillement mortel. Tout-à-coup, il réalise qu'il n'est pas seul. Non ! Le train est

empli d'autres passagers. Et, sans s'interroger sur les raisons qui peuvent motiver cette présence massive autour de lui, il pose ses conditions pour ne pas tirer sur la sonnette d'alarme. Or, comme il vient à peine de se réveiller d'un sommeil, trop court et trop long à la fois, il ne peut sereinement apprécier le temps passé à somnoler : cinquante ans et des miettes dans la vie d'une nation est un petit songe que la civilisation humaine a vite fait de consommer !

Ce réveil lui donne le vertige. La confusion est telle que le Marocain des temps actuels ne réalise pas que les rails ont cette caractéristique de s'allonger à l'infini, les stations étant des arrêts par étapes paramétrées avec rigueur. Et ce train s'y arrêtera, coûte que coûte, étape par étape, vaillamment, jusqu'au terminus.

Le Maroc des temps actuels est comme ce train qui doit, quoiqu'il lui en coûte, arriver à bonne destination. Il importe alors de savoir s'il assurera le maintien de toute la caravane, voitures et machine de tête, intacte ou, par soif de changement, il sera bousculé au plus profond de son sommeil par un rêve qui tournerait au cauchemar.

III – De la citoyenneté haletante

En cinquante années et des miettes d'historiographie politique nationale sinueuse, il est aujourd'hui presque naturel que nous nous posions certaines questions. La première serait de savoir si nous sommes des citoyens à part entière. Il s'agit là d'une interrogation sacerdotale, on le conçoit. Reformulons : Sommes-nous des Marocains, au sens où la nation a pour nous une même et commune appréhension identitaire ? Interpellation arrogante, n'est-ce pas !.

En fait, ces deux interrogations nous mènent à la question à la fois essentielle et lancinante de savoir si le Maroc - en tant que société composée d'individus qui sont censés être liés par des sentiments d'appartenance communautaire et des élans de solidarité nationale - vit son destin en corps symbiose, dans sa perception culturelle plurielle, certes, mais également à travers sa variété ethnique, voire sociologique, dans le respect des unes et des autres des composantes de la nation en tant que corps supposé être souverain.

Car il est bien acquis, de par un raisonnement dans l'absolu sémantique, qu'une nation se définit par la communauté de destin des populations vivant à l'intérieur d'un territoire, encadré par la souveraineté dont sont investis des gouvernants reconnus par tous et qui, par contingence spatio-temporelle illusoire, ont érigé les commandement/obéissance passifs en valeur centrale de l'organisation sociale de et dans l'État.

Pourquoi nous interrogeons-nous sur le sens de la relation qui commande les contacts qui se tissent entre nous, si ce n'est pour rationnellement appréhender si chaque membre de la communauté dite nationale arrive à se convaincre, donc à en prendre toute la mesure de la nature réelle qui guide le rapport du Marocain à la nation dans laquelle il devrait se reconnaître.

C'est en ce sens que toutes les fois où la question des relations sociales vient au-devant de la scène, il apparaît d'évidence que celle-ci ne peut être gérée que dans le conflit, donc dans l'affrontement et non suivant la filière de la concertation, de l'entente et du compromis intelligent. L'hypothèse avancée ici est que les relations problématiques entre, d'une part, les

Marocains entre eux en tant que composantes sociétales éparses dans l'État et, d'autre part, entre ceux-ci et l'autorité en charge de la gestion de leurs affaires sur un territoire local précis, génèrent un conflit parallèle, celui de la communication antagonique qui anime les uns et les autres de tous ces acteurs qui se retournent, en dernier ressort, contre l'appareil central d'État à travers, notamment, ses représentants à l'échelon national, régional et local.

C'est à ce sentiment que nous sommes, jusqu'à l'invasion coronarienne, confrontés, nous Marocains qui voudrions croire que l'acte politique d'État porte en ses interstices les ingrédients du changement, éternellement attendu, incessamment revendiqué et qui devrait nous élever au piédestal de notre insatiable citoyenneté. Or, dans le temps marocain, celui d'avant janvier 2020, le rêve a toujours et constamment dépassé la réalité. D'où ces interrogations qui défient notre ego. Il en a été ainsi à toutes les étapes des grands mouvements, des grandes causes qui ont émaillé l'Histoire du Maroc indépendant. Les idées, les pensées, les croyances ont été et sont continuellement mues par une force exponentielle qui finit par dépasser leurs auteurs, pris dans le tourbillon du quotidien, l'action immédiate prenant le pas sur la réflexion à moyen et à long termes.

Le Maroc, pays en perpétuelle adaptation, n'échappe pas à cette loi de la nature humaine. Il est, comme toute société en devenir, enfoui à en perdre le souffle dans la recherche/reconnaissance de son identité, plurielle, parce que formée de populations multiethniques et astreinte à suivre le temps/univers qui lui impose compétitivité mondiale et, aussi et surtout, différence.

L'histoire sociale et politique marocaine de la dernière moitié du 20^e siècle est mouvementée. Elle traduit le passage d'une société conservatrice, profondément ancrée dans son appartenance islamique et soumise à la volonté du divin jusqu'à l'encensement, à une nation aspirant à la modernité, dans l'égalité des chances des uns et des autres de ses composantes à jouir de la vie et de ses commodités, sans que la foi et la loi du plus fort restent l'indépassable repère qui commande aux actes civils ornant l'entendement commun des Marocains.

Certes, toute société humaine meuble ses strates par des croyances divergentes, parfois conflictuelles mais souvent nécessaires pour faire avancer les choses de la vie, en prétendant à l'émancipation de l'Être Commun dans la communauté de destin. Car la vie n'est pas linéaire. Elle est faite de hauts et de bas qui dénotent de la grandeur d'un peuple ou, par défaut, de la ménopause de l'esprit qui commande les relations sociales de/dans la société. Quand celle-ci est prise entre les tenailles de valeurs ancestrales réticentes à sortir du totémisme religieux, la souffrance est quasi-garantie, parce que dédoublée de la persistance de tabous dont la prégnance sur le collectif des gens trace des frontières pseudos hermétiques du bien et du mal, de la droiture et de la profanation.

De ce fait, une société qui réfléchit en schèmes enrôlés dans "le sacré" peine à faire valoir la raison. Celle-ci est vite prise, à son insu, dans l'engrenage de ce qu'elle combat, la dérision... C'est ce premier et exponentiel défi que nous devons relever, dans la liberté de conscience, de croyances et d'habitus social respecté par tous.

IV - Transcender le “sacré” pour mieux s’engager dans la rationalité

Le Maroc, cela est tautologique, est engagé depuis longtemps maintenant dans un processus tortueux de modernisation de l’Etat et de la société. Ce processus se perd en s’articulant dans différentes directions à la fois. Ce qui perturbe, d’une part, l’équilibre global des enjeux réels et fonciers recherchés et, de ce fait, permet au camp adverse du changement que l’on revendique de se remettre en permanence en selle.

Ce long processus pousse, d’autre part et par défaut, au pourrissement de la situation. Ce qui est doublement dangereux, car ce remue-ménage est activé dans une période de transition, éternelle et permanente dont on cerne mal les aboutissants. De plus, et bien que l’orthodoxie religieuse marocaine enveloppe son projet sociétal dans le postulat de la dénégation, la véritable motivation de lutte frontale engagée est d’ordre politique certain. Cela reflète, de manière absolue, la volonté permanente des courants islamistes marocains de se positionner, depuis 2011 maintenant, en conquistador dans la transition toujours en cours et, du coup, veillent à constamment tester la force réelle dont ils disposeraient au niveau des populations. Il ne faut pas oublier, en effet, que le discours islamiste marocain est un discours populiste, autrement-dit ravageur dans ses projections. Il s’adresse aux larges couches des populations démunies, en difficulté de vivre et à tous les défavorisés de la société.

Le repositionnement islamiste marocain, dans ses points forts et à la limite de ses crises répétitives, doit être compris comme étant le résultat d’une volonté étatique, réelle et consciente, de couper avec un période

qui a signé la collision entre ces courants et les appareils d’Etat répressifs trois décennies durant (1965-90). Cette collision visait, on le sait, la disparition, ou du moins le muselage de la gauche nationale et des groupes marxistes marocains.

Avec leur entrée dans le jeu politique officiel au sein des appareils d’Etat en 2011 à la faveur du printemps arabe, les islamistes marocains pénètrent le politique en conquistador reconnu. A l’autre flanc de cette conquête, comme pour les combats passés, qui ont mis en confrontation les populations à l’oppression étatique et conduit à leur appropriation épisodique de la rue en masse du peuple indifférencié, il semble que la dialectique qui anime le champ intellectuel national préfère que le terrain de la pensée soit défriché, d’abord et tactiquement, par les journalistes comme vecteur expérimental des rapports de force apparents au vue de la stratification du pouvoir d’Etat au Maroc. Cet écart, ou cette “démission” de la société bien-pensante a ainsi cette caractéristique de confirmer la réticence, incompréhensible du point de vue de l’esprit critique, de l’intellectuel marocain à prendre position sur des questions essentielles qui engagent l’identité même de la nation.

Hanté par les soubresauts qui tenaillent le politique national, depuis que le printemps arabe est passé par les flancs de son pays, Le Marocain-citoyen est ainsi convaincu que s’il y a un acte sérieux à entreprendre, ce serait celui de sermonner la culture politique dominante qui a érigé, depuis le départ, la subordination en acte civique cru et l’obéissance un comportement social acceptant l’autoritarisme politique comme allant de soi.

De ce fait, il s'est créé à son contact "pollué" une coordination automatique et atomisée entre la force répressive, institutionnalisée à l'échelle de la société globale, et le contrôle strict des élans récalcitrants, d'autant que les seuls grands référents théoriques pertinents de la pensée politique nationale datent des années 1960-90, ce qui peut ressembler à un déphasage idéal avec les impératifs du présent, dominé qu'il est par l'instantanéité à sens unique des médias sociaux, ou d'Internet en général. Ceux-ci produisent à la va-vite un éternel cogito conjoncturel, entenaillé qu'il est par la médiocrité face ce phénomène qui se généralise, celui de faire croire que tout le monde est "Communicator".

Pour reprendre Habermas à la lettre, il est évident que "ni le langage, ni la communication ne sont des instruments réduits à des codes ou des programmes sans horizon de signification". En cela surtout, il est nécessaire de comprendre que la communication savante, celle des intellectuels "organiques" (à la Gramsci) est l'opposé des médias qui «communiquent», puisque ces derniers ne pratiquent que l'échange unilatéral, corrélé à l'idée selon laquelle l'argument le meilleur est celui qui convainc le plus de personnes (l'audimat)... Cette forme de communication cherche ainsi à produire du consensus plutôt que des concepts, la rhétorique y tenant lieu de logique⁸.

En tout état de cause, la relecture de l'historiographie politique et culturelle du pays ne peut se faire de manière dialectique que si on la place dans sa contextualité, sachant que la langue, le langage et la communication en revêtent le recours indépasseable pour une assimilation des faits et de leur impact social.

Ce recours mène, en effet, et systématiquement, à constater que l'encadrement exagéré du citoyen, via des schèmes réducteurs, telles l'obéissance devant le sacré et l'autorité, produit des effets secondaires, ou des équations collatérales désastreuses. Surtout que la quasi-totalité des intellectuels de la fin des années 2000 ont déserté, à quelques rares exceptions près, les lieux immédiats de l'analyse des faits et des phénomènes sociaux. Ce qui renvoie à leur inaptitude à saisir, dans l'immédiateté, la confrontation directe entre les populations, qui agissent par appropriation de la rue comme alternative, et l'oppression étatique dirigée de manière indifférenciée mais sélective contre la masse des contestataires.

On comprend dès lors le sens de la démission de l'intellectuel national, qui ne peut plus jouer son rôle de leader organique parce qu'éloigné de la scène où se déroule l'action. Dans le cas du Maroc actuel, cet intellectuel, dont le rôle et la mission devraient être justement d'éduquer le conscient collectif des masses, vit à la marge de la société globale. Il ne peut influencer sur elle en conséquence.

En contre-bas de ce débat égocentrique, la société marocaine, au sens large de sa compartimentation, vit mal le fait que sa révolution - celle soufflée au-delà de nos frontières et que le vent de la liberté printanière a drainée jusqu'à nos horizons désappointés - soit en permanence confisquée. La société globale réalise, à son insu, qu'enfin de compte, les compteurs sont constamment à remettre à zéro.

Et, en cela, le printemps marocain non-accompli pourrait, finalement, être toujours à l'agenda des réformes encore à penser, à mettre en œuvre et à exécuter.

L'incursion de coronavirus dans les interstices de notre quotidienneté de Marocains entre deux phases repose, donc et au final, le rapport de l'Etat à la société. Cette incursion reprogramme, sur le principe du moins, l'ordre des priorités. Elle réagence la hiérarchie des facteurs objectifs invitant à retracer le sillon des équilibres à mettre en place et, par-dessus tout, à repenser les actes de souveraineté populaire qui ne peut plus souffrir, du moins dans l'ordonnement de ses fondements, la récupération de ses aspirations premières : l'éducation, la santé, le travail et la jouissance de la richesse nationale par tous.

V - Demain, le temps d'après : une autre vision, un autre modèle de gouvernance ?

Ce qui nous arrive aujourd'hui, nous tous Marocains emplis d'espérance, est l'occasion opportune, valeureuse pour ainsi dire et a-contrario, pour que nous nous replaçions - Etat, société politique et société globale – dans une perspective qui puise son intelligence de notre entendement de crise, celui qui nous a soudés en tant que Nation consciente du danger, en nous instruisant de notre volonté commune, de notre volontarisme objectif de nous plier aux impératifs de salubrité et, de bonne grâce, aux injonctions de l'Etat et de ses pouvoirs diffus. De par cette volonté, le Marocain a démontré qu'il est prêt à prendre en charge son devenir dans le cadre d'un Etat social, c'est-à-dire un Etat affranchi des vicissitudes politiques subjectivistes, pour ne pas dire politiciennes, et des aliénations économiques qui ont noyé sans répit l'advenir citoyen dans des labyrinthes dont il n'arrive plus à sortir.

L'enjeu ? Permettre à la barque Maroc, c'est-à-dire à la Nation mue en corps pluriels, de faire le grand saut dans/pour le bien-être collectif, le progrès pour tous - ou de la grande majorité, ce qui revient au même - et, surtout, de retrouver la confiance en elle du fait qu'elle avait déjà décroché de déplaisante manière, avant même que le coronavirus ne vienne lui déconstruire toute vision clairvoyante du futur.

Ce redémarrage, ou le nouveau départ, selon les accointances et les préférences de chacun, en appelle à une gouvernance où les priorités seraient, devraient être, en rupture avec celles qui ont gouverné le passé, lointain est récent, donc le présent en difficulté d'émergence stabilisatrice. Il invite à mieux apprécier la façon dont l'appel de l'Etat central, en pleine crise sanitaire, a été entendu, respecté et suivi par la quasi-totalité des populations.

Ce nouveau départ, en vœu général apparent, devrait s'inscrire à l'actif des attentes citoyennes, celles qui veulent que l'Etat qui encadre leurs espoirs soit le leur et non celui d'une minorité, un Etat prévenant et protégeant le faible contre la manipulation ostentatoire, un Etat favorisant l'égalité des chances de tous, un Etat qui pourfend les lobbies qui persisteront à vouloir récupérer à leur compte les acquis de l'après-crise pandémique... La répétition est ici volontaire, symbolique et interpellative.

Bref, la Nation, telle qu'elle s'est objectivée dans les temps de confinement, d'isolement et solidarité citoyenne en temps de crise pandémique, sera, dans les jours, les semaines, les mois et les années d'après, en projection ambitieuse, une projection qui voudrait croire, et le voir, que l'Etat au sein duquel elle est prête à lutter, combattre,

peiner, travailler, participer au bien-être commun..., que cet Etat la mérite, qu'il est prêt à s'investir pour elle, de manière nouvelle, sinon renouvelée dans ses entrailles et sa locomotive. Le but ultime de ce redémarrage, attendu, espéré, voulu et de prendre la voie indétronable de la liberté, de la responsabilité et de l'engagement de tous pour un Maroc inaliénable, inébranlable en tout et parties de ses actes/actions, parce que de citoyenneté avertie il serait investi.

La pandémie coronarienne a imposé une perspective impérative : le temps d'après devrait être envisagé sous d'autres perspectives que celles qui ont prévalu le temps d'avant. Un autre regard sur le monde, un autre regard du monde et sur ce qu'il devrait être, telle semble la voie la plus raisonnable pour nous Marocains du temps d'après, pour l'Humanité toute entière aussi.

Le Maroc est un maillon de ce monde, de cette Humanité. Il est appelé à s'inscrire dans la dynamique de l'entre-deux temps, partout où le présent de la société globale a été mis en équation. Celle que nous avons décrite supra et, plus encore, celle que nous voudrions voir émerger de l'espoir de dépasser ce cap en Nation ayant pris conscience de sa résilience face aux défis en devenir.

Sur cette base, et nulle autre par ailleurs, il serait adéquat, recommandé, voire nécessairement utile de reposer les termes de la quête de ce nouveau modèle de développement que l'on cherche à mettre en œuvre pour réédifier le Maroc de demain.

Tout est à revoir, de bout en bout de la chaîne qui a formulé les balbutiements ayant donné la première réflexion sur ce modèle. Il ne sert à rien de "réchauffer" les mêmes entendements car, de prime abord et sans

préjuger des premiers résultats qui ont été actés dans les consultations entreprises avant, le temps à venir est à bâtir sur un regard autrement plus prévenant.

Aujourd'hui est déjà un ailleurs qu'il faudra prévoir, entreposer en des termes renouvelés, plutôt prospectifs et, mieux encore, autrement prospectivistes.

Les débats d'hier semblent déjà désuets, tant les aprioris du passé très récent ont, in-situ, changé de postulats pour prévoir le temps d'après. Sinon, on aura supporté tout ce qui s'est passé, ce que l'on a vécu et en confinement accepté, pour une bagatelle que l'on remettrait à l'ordre des chimères ayant meublé notre passé.

On entend ici et là, dans la bouche du citoyen lambda comme des gouvernants des Etats qui étaient donnés puissants, que le jour d'après ne sera plus comme avant. Grand-bien nous fasse à tous si, le lendemain d'après, après que le mal soit parti et qu'il se soit décimé dans l'air purificateur, nous ne faisons pas un retour de manivelle, comme l'Histoire nous l'a appris. Car, il est une crainte légitime que les demandeurs d'appui hier retournent leurs veste les jours, les semaines et les mois d'après. Qu'ils oublient que de promesses, ils avaient investi l'espace, et d'espérances foireuses avaient ressassé l'emblème.

Il est certain que chez nous, au pays de nos espérances, l'Etat a agi sans faire de promesses pour les lendemains d'après. Nous avons, en citoyens quémandeurs d'autre chose que le passé, estimés que, comme partout ailleurs, sous l'impact d'un virus qui a éreinté notre patience, mis à mal notre tolérance et entaillé notre foi en ce qui nous est impénétrable, nous pourrions nous projeter dans un advenir qui ferait table-rase du passé antérieur, le passé compliqué par tant de négligences.

Notre présent est complexe. Il a, par maints subterfuges, voilé notre vision des belles entreprises. Aussi et, de ce fait, par ce fait, nous osons supposer que le temps d'après, celui que l'intelligence devrait nous dicter avec pertinence, serait pour le moins éclairé de ce qui nous a unis en ces temps qui se sont déconnectés de l'espace de notre vécu. Ces temps qui ont érigé la solidarité en faisceau bravant l'indigence, élevé le conscient collectif en arme contre le fléau, ce mal qui nous a cantonnés dans nos demeures malgré nous.

L'espoir fait vivre, dit-on, si tant la vie peut être encore perçue sous les mêmes impératifs d'antan, cet âge que le virus, qui a imposé notre confinement, a largué aux confins de notre mémoire aujourd'hui en astasie.

L'espoir fait vivre ! Nous voudrions bien le croire - encore faut-il que la gouvernance, qui a vu en notre modèle développement en vigueur un obstacle à notre pleine effervescence - en appelle à un autre modèle en rupture totale avec les axiomes du passé, celui récent et l'autre davantage plus récent, ceux-là qui nous ont fait perdre beaucoup de temps.

Le temps d'après est une ère précieuse que le Maroc actuel est invité à prendre avec sérieux, ténacité et regards tournés vers la différence. Celle qui nous enrichira, cela est l'évidence, si d'intelligence collective la nouvelle gouvernance puise ses leviers et collecte les ingrédients qui fermenteront ses appuis.

De cela, à partir de cela, le "nouveau modèle de développement que l'on cherche à mettre sur les rails devrait, de tout cela, son éclairage. Autrement-dit, de ses premiers pas devrait-il se débarrasser, vers de nouveaux aprioris serait invité à redémarrer et, de haut en bas de l'échelle,

d'autres valeurs et d'une nouvelle vision s'armer. Dans la rupture plutôt que dans la continuité.

Là réside le temps d'après, celui de l'entre deux phases que nous avons ici développée, celle qui en appelle au changement du haut au bas de l'échelle de la décision.

EPILOGUE

Le temps d'après, plus qu'un slogan, un appel à la raison

À la veille de l'incursion coronarienne, le monde humain était, nous ne devrions ni l'oublier ni nous le cacher, en proie aux incertitudes et aux populismes manipulateurs. Le délire xénophobe, la haine de l'Étranger, l'intolérance face à la différence, pour ne citer que les plus redoutables, tels semblaient être les crédos qui gouvernaient les tendances perfides de nombreux politiques occidentaux notamment. Et, sur l'autre versant, la réaction de rejet névralgique que cela a engendré dans le Sud dominait le regard que posait l'Autre monde sur celui dit développé.

Une bien triste perspective, en effet, alors même que le 21^e siècle devait être, devrait l'être, celui de l'intelligence au service de l'Humanité ! C'est en cela que l'attaque frontale que nous a fait subir le COVID-19 est pleine d'enseignements, en cela qu'il nous a ciblés, nous tous êtres humains, sans discernement, sans regard de qui nous sommes, de quelque couleur de peau nous pouvons être, riches et pauvres à la fois, personnes âgées ou jeunes dans la mêlée, gouvernants et gouvernés... Dans un égalitarisme mortifère, nous nous sommes tous logés à la même enseigne, une cible égale pour cette " chose " aux avatars tentaculaires.

Voir clair est, après coups, devenu la meilleure sécurité pour tous, quelles que soient nos valeurs et nos croyances. Relayer ce qui sert notre santé et occulter ce qui attise la haine se sont transmués en actes citoyens, à l'échelle locale, régionale et mondiale. Un choix factuel de société en définitive.

En quelques petites semaines, les politiques opportunistes, en quête d'électorat à tout prix, travaillant pour que le chaos soit le moteur de leur victoire, se sont transformés en sirènes du bien-être collectif. Parce qu'il leur est devenu évident que le chaos pouvait, peut et pourrait embraser tout sur son passage. Ni vainqueurs, ni vaincus, la désolation absolue pointant au bout du compte. Une vision apocalyptique du devenir humain !

En pleine crise, où la mort s'est glissée dans le présent humain, le monde a réalisé, fort heureusement, que l'Univers des hommes n'est pas tout-à-fait perdu. Car, en face, contre cette menace commune, des volontés courageuses et persévérantes continuent le combat de la vie, le combat pour la vie, le combat de la survie. En interlignes, les citoyens de ce monde, qui ont accepté l'autorité centrale presque en silence, dans le silence, attendent de l'Etat, le temps d'après, qu'il veille sur leur liberté, celle dont ils ont été privée par volonté, qu'il reprenne plus en chœur le train de la démocratie, en prônant l'universalité des valeurs. Que cet Etat veille à ce que l'obscurantisme et le chaos ne gagnent plus jamais la bataille de la dignité.

L'Univers des hommes (l'Humain) a donné l'impression d'avoir compris que la valeur de la vie n'a aucune valeur semblable. Cela rappelle au souvenir de cette belle tirade de John Lennon: Quand je suis parti à l'école, ils m'ont demandé ce que je voulais être quand je serais

grand. J'ai répondu "heureux". Ils m'ont dit que je n'avais pas compris la question. Je leur ai répondu qu'ils n'ont pas compris la vie.

Le temps d'après est d'une immense valeur. Ne le dilapidons pas dans le superflu, l'aléatoire, les petits combats superfétatoires, la course au profit à tout prix... Bref, ne partons pas, une fois encore, dans des transitions interminables, des concessions inépuisables et des attermoissements incommensurables.

Demain est à portée, pour autant que nous apprenions à mieux le maîtriser dans la bonne gouvernance. Celle qui érige la vraie démocratie en valeur clé de tout, la liberté responsable comme faisceau éclairer de nos atouts et, de l'éthique et de la justice, fait la mesure en toute chose. Faisons-en les seuls et uniques repères partout.

¹ La pandémie a touché les 5 continents et constitue, comme l'a affirmé Antonio Guterres, SG des Nations Unies, la "pire crise mondiale depuis que l'ONU a été fondée il y a soixante-quinze ans" (1945).

² «En ces temps de confinement, la vérité de cet ordre (idéologique et non métaphysique) se révèle et s'incarne dans l'isolement... Pourtant ce monde de chair et de sang existe bel et bien dans les hôpitaux, car la douleur y est réelle, la tâche ardue et les moyens modiques. Mais ce point névralgique qui est également point aveugle du système libéral- global, réorganise l'ensemble de la planète en réseau, réaffirmant la compatibilité, voire l'articulation aujourd'hui rendue nécessaire, entre l'individu-atome et le social-réseau. Il y aurait bien sûr d'autres conclusions à tirer, d'autres réflexions à faire, à partir de cette situation inédite et sidérante. La modéliser est un premier pas. Le deuxième serait de voir, derrière la fermeture des portes et des fenêtres sur les monades/individus, la résistance d'un élan de solidarité qui veut faire société en dehors des réseaux, ou en se servant des réseaux sans y être inféodé, ce désir de commun que le pacte libéral a nié pour se construire. Et le commun se décline en politique, cela s'appelle les services publics, les droits réels, la solidarité, la redistribution...».

Mazarine Pindroit, "Le confinement selon Leibniz" theConversation du 1^{er} avril 2020.

³ Francis Fukuyama, "La fin de l'Histoire et le dernier homme",

⁴ Michel Onfray, "Je crois à un défaut d'intelligence", Valeurs actuelles du 30 mars 2020.

⁵ Au-delà d'une problématique moins simpliste qu'il n'y paraît, reste cependant le postulat que la démocratie et l'économie libérales sont comme un horizon historique indépassable. Ce constat intériorisé finit par geler toute critique de fond d'un système accepté comme étant « naturel », alors qu'il procède d'une idéologie. Aujourd'hui, à l'heure du new management et de la surcapitalisation des entreprises de l'économie virtuelle, les citoyens ont besoin d'une expertise pertinente, de chercheurs, d'intellectuels et d'historiens capables de fournir des instruments critiques. Plus que jamais l'histoire a besoin d'une approche économique et sociale - Laurent Commaille, "Irrésistible déclin de l'histoire économique et sociale", in "Cause commune", cahier "Histoire" n° 14.

⁶ "Les effets politiques de la pandémie : l'efficacité contre la démocratie", theConversation du 30 mars 2020.

⁷ "Des cargaisons de masques destinées à la France détournées par les Américains" : En temps de guerre mondiale contre la pandémie, le « chacun pour soi » l'emporte parfois. La France, qui peine comme de nombreux pays à se fournir en équipements médicaux, se fait « chiper » ses cargaisons de masques par les Etats-Unis, rapporte le président de la région Grand Est, Jean Rottner.

⁸ "Habermas et Lyotard, deux idées de la démocratie", nonfiction.fr du 13 septembre 2019.

**LES AUTRES PEURS
L'ENVIRONNEMENT,
L'ÉCOLOGIE ET
LA BIODIVERSITÉ**

DR HYND BOUHIA



Hynd Bouhia
Spécialiste internationale de l'intelligence
économique et du conseil stratégique

Est-ce qu'on doit avoir peur pour l'environnement et l'écologie qui nous entoure, pour nos forêts ? Pour nos plages ? Pour notre écosystème ? Pour notre nature ? Pour nos ressources ? Pour nos espèces végétales et animales ?

Ce sont les questions que l'on se pose aujourd'hui, quand on voit les feux qui ravagent l'Australie, les cyclones et les tempêtes en Europe, les inondations tout au long de l'année, et des pics de chaleur record à travers le monde. L'environnement et le climat font partie de toutes les conversations et les préoccupations des scientifiques, des décideurs, des leaders, des artistes, des entrepreneurs, des enfants et des citoyens du monde.

Pour le Maroc, depuis la tenue de la COP22 à Marrakech en 2016, dans le cadre du processus des Nations Unies pour le Changement Climatique, nous avons témoigné d'une mobilisation réelle à tous les niveaux de la société,

du gouvernement, du secteur privé, de la société civile. Il y a eu la mobilisation des enfants, des jeunes et des grands. Ce qui a permis au Maroc de se distinguer de par son positionnement comme leader dans la lutte globale contre les réchauffements climatiques, sous l'impulsion de Sa Majesté le Roi Mohammed VI.

La Stratégie Nationale du Développement Durable a permis de placer l'environnement au centre des politiques gouvernementales sectorielles ; et incite le secteur privé et la société civile, de se mobiliser pour la mitigation et l'adaptation aux effets des changements climatiques. De plus, au niveau international, le Maroc s'est engagé à œuvre pour l'atteinte des 17 Objectives du Développement Durable (ODD) de l'Agenda des Nations Unies pour 2030. Ce dernier est basé sur cinq principes, nommés « 5P » pour transformer notre monde par les Partenariats, pour la Paix, pour la Prospérité, pour la Planète, et pour le Peuples. C'est pourquoi, le Maroc à l'importance de s'assurer que toute initiative et tout projet s'intègre dans la transition vers le développement durable.

Les écoles préparent nos enfants à intégrer la notion de l'environnement dans leur quotidien et devenir des citoyens responsables de sa protection. Un arbre planté, une plage nettoyée, un animal sauvé, des gestes simples de propreté et de protection peuvent faire la différence pour toute la génération future. Toutefois, les effets des grandes villes, des industries, de l'énergie fossile, de la pollution du diesel, des déchets, des produits toxiques, et bien d'autres de notre quotidien, nous dépassent et pèsent de plus en plus. C'est pourquoi la peur pour l'environnement et l'écologie du Maroc est de plus en plus réelle et fondée.

La peur pour l'environnement

L'environnement naturel du Maroc a toujours été une grande richesse et un atout incontournable, à la fois en termes de productivité socio-économique et en termes d'attractivité touristique. Allant des zones côtière, aux splendides baies telle que la baie Marchica avec ses flamants roses, aux Montagnes de l'Atlas, qui abritaient jadis le Lion de l'Atlas, et qui s'alignent avec des sommets blancs derrière des villes oasis peuplés de palmiers, en passant par des plaines fertiles, des forêts denses traversées de rivières et de cascades, avant d'arriver à un Maroc désert et des étendues de dunes à couper le souffle, en passant par les différents arganiers où les chèvres escaladent cet arbre unique et particulier du Maroc.

Cette beauté écologique a persisté grâce à un équilibre naturel qui s'est maintenu pendant des années. En effet, le Maroc accueille la plus grande concentration de biocapacité marine et la seconde plus grande concentration de biodiversité terrestre de la région méditerranéenne. Aujourd'hui, on a réellement peur que cette beauté naturelle de l'écosystème et sa biodiversité soit menacée .

La croissance démographique, l'urbanisation et les changements des habitudes des Marocains, tels que la nucléarisation de la famille et le mode de consommation, entraînent des besoins importants en ressource naturelle et en énergie, et génèrent énormément de déchets et de pollution.

Ces dernières années, le Maroc a réalisé de grands investissements dans l'infrastructure, positionnant le Maroc comme une vraie plateforme économique et de logistique entre l'Europe, l'Amérique et l'Afrique. Des investissements importants dans les secteurs de l'énergie et de l'industrie

ont contribué à hisser la croissance économique et à contribuer au progrès social. Il est vrai que les investissements dans les énergies renouvelables présentent des retombées environnementales positives, telle que la mise en place de la plus grande centrale solaire du monde à Ouarzazate, ainsi que le lancement de plusieurs initiatives relatives à l'amélioration de l'empreinte énergétique comme le pompage solaire, et les systèmes d'efficacité énergétique.

Toutefois, ce développement économique et industriel entraîne un impact réel sur notre environnement, parce que les déchets augmentent et la pollution se multiplie. Les différents secteurs de l'économie dépendent étroitement des ressources naturelles et exacerbent leur consommation : l'eau et le sol pour l'agriculture, le sol pour la construction, le littoral pour le tourisme, les ressources naturelles pour les mines, les ressources halieutiques pour l'industrie de pêche et l'aquaculture, l'eau et l'énergie pour l'industrie et autres.

De plus, avec l'urbanisation et la croissance démographique, les déchets des villes et des agglomérations se multiplient, bien que plusieurs décharges soient gérées par des professionnelles, on trouve encore des décharges sauvages, dégageant des produits toxiques, néfastes à la santé des personnes et des espèces qui vivent autour. La peur nous envahie quand on rencontre à la sortie des villes, des étendus réserves à des décharges informels et des chiffonniers qui vivent de tri informel. Des enfants rodant et jouant autour de décharge, ce sont des images qui existent encore et qui nous font peur. Des eaux polluées stagnantes toxiques qui se jettent dans l'océan d'où on pêche le poisson que nous mangeons, et où les marocains se baignent en été.

En traversant les beaux paysages, on arrive à des zones industrielles modernes qui font la fierté de l'économie marocaine, mais qui dégagent de la pollution dans l'air, et de la pollution sonore, et qui impactent l'équilibre et la fertilité du sol, rendant toxiques les nappes phréatiques.

Le contrôle de la qualité des aliments que nous mangeons a détecté à plusieurs reprises des toxiques provenant de ces différentes pollutions. Cela nous fait peur, quand on sait que jadis, nous mangeons sain et bio. Le volet sécurité alimentaire et sécurité sanitaire est une préoccupation étroitement liée à l'environnement et la santé.

L'empreinte écologique du Maroc

Le Maroc a connu une accentuation de la surexploitation des ressources naturelles ces dernières années. L'évolution de l'empreinte écologique, qui permet d'évaluer les pressions que le développement impose à l'environnement et aux ressources, en témoigne. Cet indicateur donne une mesure de la surface écologique productive nécessaire au maintien durable de la population à son niveau de vie actuel, et ce en terme de fourniture d'énergie et matières premières, absorption des déchets avec les technologies existantes, services écologiques qui sont rendus par l'eau potable, les forêts, etc... En utilisant les termes de la World Wide Fund for Nature, l'empreinte écologique mesure la quantité de surface terrestre bio-productive nécessaire pour produire les biens et services que nous consommons et absorber les déchets que nous absorbons.

Aussi, l'empreinte écologique s'est alourdi au Maroc. Elle est passée de 1 à 1,47 hectare global (hag) par habitant entre 1990 et 2010, alors que la biocapacité qui représente la surface productive par habitant a diminué de 25% depuis 1960. Cette dernière est passée de 1,14 à 0,86 hag. Ces niveaux sont en dessous de la moyenne mondiale qui est de 2,84 hag par personnes pour l'empreinte écologique et 1,68 hag par personne pour la biocapacité moyenne.

Il est clair que l'environnement est soumis à une exploitation et une pollution qui dépassent sa capacité de production et de régénération. Ce déficit qui s'accroît pourrait devenir une menace sur la disponibilité des ressources naturelles dont dépendent les secteurs de l'économie. Cela commence à se sentir dans la rareté de l'eau qui impacte le secteur agricole et la dégradation de certains sites touristiques, ainsi que des pertes économiques importantes qui sont déjà quantifiables dans certaines zones.

Enfin, ce changement dans l'empreinte écologique met la lumière sur un mode de développement responsable de la dégradation environnementale du Maroc. Toutefois, il y a plusieurs initiatives qui ont été mises en place et qui commencent à atténuer les pressions sur les ressources. Ceci dit, la bonne nouvelle est que le Maroc est bien loin des pays les plus pollués du monde.

Le coût de la dégradation environnementale

Le coût de la dégradation environnementale peut être chiffré aujourd'hui par secteur et par région. La Banque Mondiale et le Secrétaire d'Etat chargé de développement durable du Maroc ont publié en Janvier 2017 le rapport

sur « le coût de la dégradation de l'environnement au Maroc ». Le modèle développé dans le rapport utilise plusieurs méthodes pour estimer les impacts. L'étude se focalise sur six composantes de l'environnement qui peuvent avoir un impact sur la valeur économique nationale, et le produit intérieur brut pris comme indicateur économique. Ces six composantes sont : l'eau, l'air, les sols, les déchets, le littoral et les forêts.

Aussi le rapport a estimé le coût de la dégradation de l'environnement à près de 32,5 Milliards de DH, soit 3,52% du PIB, représentant ainsi près de 960 dirhams/habitant/an. En ce qui concerne, les dégâts causés par les émissions de gaz à effet de serre (GES) à l'environnement global, ils sont estimés à 1,62% pour l'année 2014.

Parmi les coûts nationaux, la pollution de l'eau (1,26% du PIB) constitue le premier vecteur de dégradation de l'environnement. Il est calculé en évaluant l'impact sur l'environnement et l'économie : envasement des barrages, surexploitation des eaux souterraines, dégradation des zones humides, variabilité climatique sur la disponibilité en eau, déversement eaux domestiques et industrielles ; ainsi que la diarrhée et malnutrition. Le deuxième coût est en relation avec la pollution de l'air (1,05%) évalué à travers l'impact sur la santé. La dégradation des sols entraîne des coûts importants (0,54%) à cause de l'impact de l'érosion sur les terres de cultures et la salinisation des terres de cultures irriguées, en termes de changement de productivité et de variation du prix du marché. Ce coût lié à la dégradation des sols intègre également l'impact du défrichement, désertification et dégradation.

Les déchets représentent un coût important (0,4% du PIB) et elle est définie par le coût à payer pour la collecte des déchets, le coût de restauration des eaux souterraines polluées, et le coût d'opportunité relatif au potentiel d'électricité et recyclage perdus. Ceci dit, les villes connaissent une nette amélioration en termes de collecte des déchets ménagers, et une tendance à diminuer ce coût. Le coût des déchets industriels dangereux est également intégré. Enfin, les dégâts générés par la dégradation des zones côtières (0,27% du PIB), et le coût de la déforestation et des incendies de forêts (0,004%) est faible vue tous les efforts déployés par le gouvernement pour la protection de la forêt.

L'Eau

Le Maroc est un pays qui a toujours été vulnérable en termes de ressource en eau, avec un niveau de 700 m³/capita, il se positionne parmi les pays en stress hydrique. A la fois la quantité et la qualité de l'eau subissent des pressions externes continuent qui les affectent, tels que la surexploitation de l'eau souterraine, la décharge des eaux usées et les changements climatiques. La quantité d'eau qui diminue, ainsi que sa qualité qui se détériore ont des conséquences sur l'économie nationale et l'environnement. De plus, la qualité de l'eau, l'assainissement et l'hygiène impactent directement la santé. Au Maroc, l'un des problèmes les plus importants restent la surexploitation et la décharge des déchets liquides non-traités provenant de l'industrie et également des villes. Aussi, le modèle a permis d'évaluer les effets relatifs au secteur de l'eau à 11,7 Milliards DH, soit 1,26% du PIB.

L'Air

La pollution de l'air affecte de manière générale très négativement la santé, à cause des longues expositions aux particules tels que PM 2,5. La pollution de l'air extérieur et intérieur provoque des maladies respiratoires aiguës chez les enfants, des décès prématurés et des cas de morbidité chez les adultes à cause des incidents cardiovasculaires ou d'inflammation pulmonaire ou autres. Sur la base de méthodes développées dans le secteur de l'épidémiologie, le coût a été évalué à 9,7 millions DH, soit 1,05% du PIB. La pollution de plus en plus dans les grandes villes telles que Casablanca, Marrakech et Tanger représente 75% des coûts. Même la pollution interne dans les maisons rurales qui utilisent les combustibles solides, continue à représenter le quart du coût lié à la pollution de l'air.

Les terres agricoles

Le Maroc a une grande histoire dans l'agriculture depuis sa caractérisation comme panier de production du blé, et où plus de 60% d'emplois provenaient du secteur agricole. En 50 ans, l'agriculture marocaine a connu de grand progrès en termes de modernisation et de diversification. Avec 9 Millions ha de terres agricoles et 30,4 millions ha de terres de parcours permanents, elle représente aujourd'hui 14% du PIB en termes de valeur ajoutée. Toutefois, les activités humaines, la déforestation, l'urbanisation, les facteurs naturels extrêmes sont entrain de dégrader ces terres de différentes manières. En ce qui concerne les terres agricoles, la dégradation due l'érosion affecte 5.5 millions ha et la dégradation dû à la salinisation est estimé à 160.000 ha, ce qui donne des pertes équivalentes à 1.7

milliards DH. La dégradation affecte également les autres terres à cause des défrichements, la désertification et la surexploitation. Ces différents coûts sont évalués à 5 Milliards DH, soit 0,54% du PIB.

Les forêts

La forêt Marocaine couvre 9 millions ha en superficie globale, ce qui représente 12,7% de la surface du pays. Cette forêt connaît différentes pressions tels que le défrichement qui atteint 880 ha par an, les incendies qui touchent 3 415 ha par an, la surexploitation du bois, et d'autres types de dégradation. Les coûts qui se relie à ces dégradations sont évalués en termes de pertes de bois, liège, fourrage, récréation et autres produits liés, sont estimés à 40 Millions DH, soit 0,004% du PIB.

Les déchets

Malgré les avancées qui ont été réalisées en termes de gestion des déchets, telles qu'une meilleure gestion des déchets municipaux et la création de décharges contrôlés, la gestion des déchets continue à générer des coûts importants à la société. Les impacts négatifs qui sont générés par la non-collecte de déchets, et la pollution des nappes souterrains à cause de l'infiltration des lixivats de décharges non contrôlés. Le manque de tri et de recyclage des déchets génère également des bénéfices perdus **à l'économie, qui deviennent des coûts. Ceci s'applique également aux déchets dangereux à la fois en termes de perte économique pour la non valorisation des huiles usagées et également pour l'impact lié à l'exposition au plomb, en particulier sur la santé des enfants. Aussi, avec les coûts liés à la non intégration de tous les bénéfices**

économiques, le coût de gestion des déchets est estimé à 3,7 milliards DH, ce qui représente 0,4% du PIB.

Le littoral

Le Maroc bénéficie d'une étendue côtière entre la mer méditerranéenne et l'Atlantique de 3400 km, qui représentent le socle d'une économie bleue diversifiée, et multisectoriel intégrant les activités touristiques, portuaires et de pêche. Ces activités sont à l'origine des pressions sur les zones littorales, d'une part la surpêche détruit l'équilibre de la biodiversité marine, et d'autres pêches la dégradation des plages affectent toutes les activités touristiques et récréatives. Aussi le coût de la dégradation du littoral est estimé à 2,5 milliards de dirhams, ce qui représente 0,27% du PIB. Le coût peut être plus élevé si on intègre la composante pollution. Il y a également une grande menace sur l'écosystème marin à cause du plastique. En effet, 90 % des déchets retrouvés à la surface des océans sont faits de plastiques, parmi lesquels 60 % sont des sachets plastiques.

La peur de la perte de la biodiversité

Le Maroc connaît une grande diversité de relief et du climat, face à laquelle se reflète une grande diversité bioécologique et des sols. Ces derniers sont soumis à diverses causes de déperdition et de dégradation. C'est pourquoi, une des sources de vulnérabilité de la biodiversité marocaine est en relation avec la qualité des sols et leur aptitude fragile pour maintenir une biomasse et une biodiversité abondante, riche et pérenne. La biodiversité nationale a une importance écologique particulière et un intérêt socio-économique fondamental pour le déve-

loppement du Maroc. Les ressources biologiques qui sont exploitées contribuent à une part importante de la richesse nationale dans différents secteurs de l'économie comme l'agriculture, l'élevage, la pêche et la foresterie.

L'utilisation intensive et des fois abusive des ressources, ainsi que le rejet des déchets dans l'environnement, a un effet direct sur la détérioration du milieu où nous vivons ainsi que toutes les autres espèces. Ceci aura un impact sur la société, la santé humaine, l'économie, la production alimentaire, le tourisme, l'écologie, et la biodiversité.

C'est pourquoi, la peur que nous avons pour notre biodiversité est fondée sur les menaces qui s'exercent sur elle, à cause des activités humaines ; l'urbanisation et la littoralisation ; et les effets des changements climatiques. Les aspects liés aux cumuls des déchets solides et liquides, la pollution de l'air et la dégradation de la biodiversité sont en train d'altérer la nature du Maroc que nous laissons à nos enfants et aux générations futures.

La Convention sur la Diversité Biologique (CDB) a été adoptée par le Maroc et la Communauté internationale en 1992, lors du Sommet de la Terre de Rio, pour conserver et utiliser durablement la biodiversité, et accéder aux ressources génétiques en assurant un partage équitable des retombées. Suite à cela et dans le cadre de ce processus, la Stratégie Nationale de la Biodiversité pour le Maroc permet la mise en œuvre des objectifs de la convention. Dans le cadre de sa révision pour l'horizon 2030, celle-ci ambitionne de conserver, restaurer, valoriser et faire une utilisation rationalisée de la diversité biologique, en assurant le maintien des services fournis par les écosystèmes, au bénéfice de tous, tout en contribuant au développement durable et au bien-être de la société marocaine.

Les menaces des changements climatiques

Les changements climatiques ne sont plus à démontrer, c'est devenu une réalité globale confirmée et démontrée par les événements vécus des dernières années, des cyclones dévastateurs, aux ravages de feu, à l'extinction d'espèces de la faune et de la flore. Les changements climatiques ne sont qu'une résultante des émissions croissantes de gaz à effet de serre, de la dégradation exponentielle de l'environnement, et de la surexploitation des ressources naturelles. Plus la technologie avance, plus la consommation est stimulée, plus les déchets augmentent et la dégradation. La prospérité et le développement ne viennent pas sans coût, d'où la notion de développement durable sans lequel le développement devient nocif.

Aujourd'hui, le monde est en train de vivre une nouvelle catégorie de risques, avant même qu'il ait été défini. Les effets des changements climatiques en sont plus qu'ils ne le paraissent, les ravages du feu en Australie, qui résultent de trois années consécutives de sécheresse dû à l'augmentation de la température. Les tempêtes et les cyclones ont des effets de plus en plus dévastateurs. Ces changements climatiques sont les faits directs des émissions de gaz à effet de serre engendrées par les activités humaines qui ont modifié la composition de l'atmosphère de la planète.

Le World Economic Forum vient de développer le rapport des risques globaux de 2020 où la moitié des risques globaux auxquels fait face le monde, est dans la catégorie environnementale : les conditions météorologiques extrêmes, les actions climatiques non réussies, le désastre naturel, la perte de la biodiversité, les désastres environnementaux faits par l'être humain, et la crise de l'eau.

Est-ce que les changements climatiques affectent le Maroc ?

Du fait de sa position géographique, son climat, son histoire et structures, le Maroc abrite une diversité écosystémique spécifique et singulière. En effet, le Maroc abrite cinq principaux éco-systèmes : les écosystèmes forestiers et steppiques ; les écosystèmes sahariens ; les écosystèmes marins et côtiers ; les écosystèmes des eaux continentales ; et les grottes. Ce qui a permis le développement de plus de 24 000 espèces animales et de 7000 espèces végétales, dont 1700 sont des espèces rares et menacées. Cette biodiversité est importante parce qu'elle contribue à l'équilibre naturel et environnemental, à la résilience des territoires, et au bien-être du Marocain et de la Marocaine. Cette biodiversité se trouve menacée aujourd'hui à cause des activités humaines, des changements dans les écosystèmes, et des effets des changements climatiques.

S'agissant du climat, il est différent d'une région à une autre. Il est vrai que le Maroc a été confronté à plusieurs cycles de sécheresse par le passé. Aujourd'hui, il est confronté à une hausse générale de température. Entre 1960 à 2010, les températures en moyennes annuelles ont augmenté de 1,0°C à plus de 1,8°C ; et les précipitations ont subi une baisse qui varie entre 3 et 30%--le Nord-Ouest, ayant toujours été la région la plus humide, a vu ses précipitations diminuer de 26%.

Ces changements sont des conséquences de l'impact des changements climatiques globaux et pourraient s'accroître avec la hausse des émissions de Gaz à Effet de Serre (GES) au niveau mondial. Une étude de la Banque Mondiale a ressorti dans ses conclusions que dans le

futur, le Maroc pourrait être exposé à l'occurrence de sécheresses modérées tous les trois ans, à des sécheresses moyennes tous les cinq ans et à des sécheresses sévères tous les 15 ans.

L'environnement marocain présente une vraie vulnérabilité aux changements climatiques qui risque de s'amplifier dans le futur. Le coût économique des évolutions climatiques peut être déjà estimé. L'organisme humanitaire DARA, a estimé en 2010 les pertes directes qui sont associées aux catastrophes liées à la variabilité et aux changements climatiques, peut atteindre 3 Milliards USD. D'autres données compilées par le « International Disaster Data Center », estime que le produit intérieur des zones à risque pourrait voir son niveau impacté à cause des inondations, des tempêtes et glissement de terrain, jusqu'à 110 Million USD. De plus, les risques de la sécheresse accrue pourrait affecter jusqu'à 7 Millions de marocains.

Évaluation des émissions carbone et de leur coût

Tout le développement économique qu'a connu le Maroc ces dix dernières années a généré des émissions de plusieurs gaz à effet de serre (GES), tels que le dioxyde de carbone (CO₂), le dioxyde de soufre (SO₂) et le méthane (CH₄). Les émissions en GES du monde par pays sont évaluées et suivies par la Communication Nationale à la Convention Cadre des Nations Unies sur les Changements Climatiques (CCNUCC). Au Maroc, les émissions nettes de GES a atteint 100,5 millions tonne équivalent CO₂ (c'est à dire la quantité émise de dioxyde de carbone CO₂ qui provoquerait le même forçage radiatif qu'une quantité émise d'un seul ou de plusieurs gaz à effet de

serre GES), ou 3,1 tonne équivalent CO₂/ habitant pour l'année 2012 . Au Maroc, les émissions proviennent de l'énergie (57%), l'agriculture (21%) et les déchets (8%). En prenant en considération la valeur du carbone entre 46 dirhams/t CO₂, qui est égale au prix du carbone sur le marché international ; et la valeur sociale égale à 253 dirhams/tCO₂.

En prenant cette référence, le coût total pour l'environnement atteint 15 milliards de dirhams, soit 1,6% du PIB. Les émissions du Maroc restent faibles par rapport aux émissions mondiales de GES. Le principal pays émetteur est la Chine, qui avait un niveau d'émission égale à 11 912 Million ton d'équivalent CO₂ en 2014, soit 26% des émissions mondiales de GES. Les émissions de la Chine en augmenter en 10 ans de plus de 70%. Le Canada par exemple a enregistré cette année-là, 745 Million ton équivalent de CO₂, soit 1,6% des émissions mondiales. A titre comparatif, les émissions de CO₂ au Canada atteignent 20,4 tonne équivalent CO₂/habitant contre 3,1 tonnes équivalent CO₂/habitant au Maroc.

La solution c'est le développement durable

Pour faire face à toutes ces peurs, toute initiative et tout projet de développement devront se faire dans un cadre de durabilité et de protection de notre environnement, notre écosystème et notre biodiversité.

Des approches intégrées avec des visions durables permettront de structurer le cadre du développement socio-économique du pays, de sa croissance industrielle, de sa cohésion sociale et assurer sa prospérité et son rayonnement à l'international.

Professeur Peter Rogers de l'Université d'Harvard expliquait la durabilité à ses étudiants depuis les années 90, comme un terme qui est utilisé pour fermer le gap entre le développement et l'environnement. Initialement, ce terme était utilisé pour l'exploitation de la forêt, pour la pêche et pour le pompage de l'eau souterraine. On parlait alors de taux d'extraction d'eau souterraine durable, permettant le remplissage continu des nappes phréatiques sans dépasser le taux naturel. De même, l'exploitation du bois de la forêt sans changer sa constitution, et pour la pêche, c'est pour ne pas impacter l'équilibre marin. Aujourd'hui, la notion de durabilité est appliquée à toutes les facettes du développement. Les premières discussions sur la durabilité se trouvent dans le rapport de 1987 de la Commission Mondiale sur l'Environnement et le Développement (WCED) fondé par les Nations Unis en 1983. Leur rapport définit le « développement durable » comme un développement qui « permet de répondre aux besoins du présent sans compromettre l'habilité des générations futures à répondre à leurs besoins ».

La définition du développement durable s'est ensuite affinée pour couvrir les trois approches : (1) économique : en vue de la maximisation du revenu tout en assurant le maintien d'un stock de capital constant ou croissant ; (2) écologique : maintien de la résilience et la robustesse des systèmes biologique et physique ; et (3) socio-culturel : maintenir la stabilité des systèmes social et culturel.

Pour l'adapter au Maroc, Hassan Agouzoul, spécialiste de l'économie verte, a travaillé sur le concept en fonction de la réalité Marocaine et a ressortit six finalités du développement durable pour la société Marocaine :

1. L'attractivité économique et sociale des territoires.
2. L'utilisation optimale des ressources naturelles.
3. La protection des ressources naturelles.
4. La résilience de la société contre les chocs technologiques, économiques et climatiques.
5. La cohésion sociale (la mixité, le lien, l'équité, la justice sociale, l'accès à un environnement sain et durable, service public performant, la démocratie).
6. Le bien-être du citoyen (éducation, santé, droit à l'emploi...).

En conclusion, en démultipliant cette approche à tous les niveaux – national, régional et local, nous préparons un futur meilleur pour nos enfants et pour la prochaine génération. Cette transition appelle à mettre tous les citoyens, et surtout les femmes et les jeunes au cœur du processus de la prise de décision. A ce moment-là, on arrivera à atténuer nos peurs, voir les transformer en opportunité de prospérité collective, partagée et individuelle.

LE MAROC N'EST PAS MALADE

PR JAAFAR HEIKEL



Jaafar Heikel
Professeur en médecine

Au moment où plusieurs indicateurs socio-économiques placent le Maroc dans une nouvelle dynamique et une croissance positive grâce au modèle de développement national et à l'ouverture sur l'Afrique, l'état de « santé » général des marocains est d'un niveau qu'il faut optimiser compte tenu de ses déterminants et de ses interrelations avec le développement humain

Globalement le Maroc a une place mondiale honorable si l'on se réfère à la prévention primaire par la mise en place des programmes de soins de santé prioritaires (vaccination, lutte contre les maladies infectieuses classiques, planification familiale, dépistages des pathologies cancéreuses, etc....) mais demeure mal « classé » si l'on se réfère à l'équité en santé (111^{ème} place), à l'accessibilité aux soins de santé secondaire, à la charge supportée par les ménages (ils supportent près de 60% des dépenses globales de santé). En 2020 le Maroc vit une quadruple

transition : démographique (vieillesse de la population); épidémiologique (près de 78% des décès sont attribués aux maladies non transmissibles); nutritionnelle (augmentation de plus de 60% des apports caloriques moyens au cours des 30 dernières années, près de 20% des adultes marocains souffrent d'obésité, 53% de surpoids et près de 75% ne pratiquent pas d'activité sportive régulière hebdomadaire) et sociale par la mise en place depuis 12 ans d'une couverture médicale de base (CMB) dans ses composantes assurance maladie obligatoire (AMO) qui concerne toutes les personnes ayant un revenu et gérée par la CNOPS et la CNSS; et régime d'assistance aux économiquement défavorisés (RAMED) qui s'adresse aux populations pauvres ou vulnérables. Cette quadruple transition a et aura des conséquences en matière d'utilisation des services de santé, de charge morbide pour les ménages, pour l'état et pour les organismes de prévoyance sociale.

L'avènement de l'AMO et du RAMED a été une véritable évolution sociale pour les marocains surtout ceux qui sont démunis ou vulnérables et comme pour beaucoup de secteurs très porteuse d'espoirs. La mise en œuvre effective du RAMED au profit de 11,5 millions de personnes depuis mars 2012 n'aura un impact sur la santé globale des marocains que si la politique de santé axe ses efforts sur l'optimisation de plusieurs volets insuffisamment performants comme clairement souligné par SA MAJESTE le ROI dans ses discours du trône en 2018 et 2019 (également soulignés dans le rapport du cinquantenaire, le rapport du CESE, les enquêtes de l'OMDH, le bilan de l'ANAM, et même le livre blanc de la santé) :

- une refonte du système de santé avec une gouvernance structurante et régionale
- une priorité à l'accessibilité des citoyens aux services de soins curatifs et préventifs, Particulièrement aux RAMLEDISTES et aux populations vulnérables
- une évaluation des performances du système avec comme corolaire un financement juste et équitable, la qualité, l'éthique, la déontologie et la satisfaction des patients et de leur famille.

Même si des efforts ont été consentis depuis les 20 dernières années et des résultats probants ont été réalisés, ils n'occulent pas les nombreux chantiers qui devraient être prioritaires et non encore entamés ou achevés.

Une nouvelle vision du chantier de la santé doit avoir des objectifs réduits à atteindre et être socialement impactant:

1. Gérer les déterminants de l'accessibilité aux services de santé et fixer comme seuil acceptable minimal 65% des demandeurs bénéficiaires de l'AMO et 75% des demandeurs bénéficiaires du RAMED,
2. Assurer effectivement les urgences de base partout au Maroc,
3. Faire le diagnostic sanitaire en intégrant toutes les composantes de la santé publiques et privées ce qui permettra de planifier les priorités et affecter de façon efficiente les moyens et de mettre en place une répartition optimale des ressources matérielles et humaines (56 % de l'outil de production sanitaire est concentré sur cinq villes). Un TOM de 75% et un taux de contact de 0,75 ha/an

4. Définir et assurer la qualité des services médicaux rendus en milieu hospitalier (niveau de satisfaction de 75% et indicateurs de production hospitaliers optimaux)
5. Revoir la gouvernance des structures de santé et leur performance en collaboration avec le secteur privé qui est un acteur incontournable dans l'amélioration de l'état de santé de la population (concrétiser les PPP pertinents, réduire de 50%/5 ans les déficits économiques des hôpitaux).

En fait la santé doit être une priorité pour l'état marocain non pas en termes de d'engagement de politique générale, mais dans la réalisation de projets structurants et dont on a mesuré l'impact sur les populations. Il est crucial que le gouvernement fasse de la santé au même titre que l'éducation, la justice, l'emploi, le logement, l'égalité homme-femme la priorité des priorités nationales. La politique de santé n'a pas pu répondre aux besoins de base de la population en termes d'équité et d'accessibilité, n'a pas réussi à mobiliser de façon optimale les ressources humaines et n'a pas su assurer une performance efficiente du système dans sa globalité. Ce n'est pas faute de vouloir il faut pouvoir et pour cela il faut revoir, corriger, refondre et agir avec les hommes et les femmes de qualité dont regorge le pays.

Le Maroc n'est pas malade, il a souffert et souffre de certains symptômes dont certains sont guéris, d'autres en rémission et une partie qui doivent être traités.

Mais c'est la communication qui est probablement la «maladie chronique» dont le on souffre et qu'il faudra

traiter en priorité. Le droit du patient à savoir, le droit de choisir son système sanitaire et son médecin, le droit à la dignité, le droit à des soins de qualité et sans risque (le risque zéro n'existant pas en médecine) n'est pas une faveur mais un droit fondamental constitutionnel et aussi moral. En fait c'est le droit de tout citoyen marocain.

Le Maroc a franchi des étapes cruciales dans sa longue marche vers la démocratie sociale, le progrès économique, le développement humain dans le cadre de la monarchie constitutionnelle qui est le ciment millénaire qui uni les marocains. Néanmoins les acteurs du changement social se doivent d'être pertinents, efficaces et d'être des acteurs de changement pour un Maroc en harmonie avec son environnement maroco-marocain son leadership africain et son rayonnement international. Nous ne sommes pas pleinement satisfaits des performances de notre système sanitaire et d'autres secteurs sociaux car le Maroc mérite mieux et peut bien plus. Ce n'est pas une critique mais un constat que des millions de marocains partagent. La santé est un symptôme guérissable et un exemple particulièrement patent des acquis qu'il faut préserver mais des iniquités qu'il faut corriger A partir de là, il faut avoir le courage d'entreprendre les actions nécessaires avec objectivité sans regarder dans le rétroviseur des 10 dernières années d'une certaine gouvernance des partis politiques. Il faut que chacun en ce qui le concerne, agisse pour faire au mieux, faire plus, écouter et ajuster. C'est aussi un engagement qui doit collectif en tant que société, communauté, peuple et nation.

ANOTHER BRICK IN THE WALL

MAE NAJIB



Mae Najib
Étudiante

As an American and Moroccan teenager living in today's Morocco, I am struck with many questions and worries. Though many aspects of Morocco have evolved in the last decade, the fundamental values stay the same. Perhaps this is the problem. We change the facades of buildings, we build new shopping centers, new restaurants, import new goods, but stagnate in the betterment of ourselves, as individuals who contribute to this community. We have lost sight of our values and replaced them with ill-intentioned thoughts and desires to resemble other countries that we have idealized, with the help of the media, because we have lost the love for our country. How come? Perhaps people feel hopeless as if there is nothing they can do to help the current issues Morocco face. Issues that have only worsened in the past several decades. I see the impact that

these issues have on the Moroccan population. I see the disregard politicians have for these important issues. I see a lack of education. I see corruption. I see a population preoccupied with "succeeding", but sadly with the only real goal of making money. I see the ethnic, gender, and social cleavages that befall this country. I see the persistent violence in people's hearts. Why? Why is it that people value money over loyalty? Why are schools underfunded and not suitable for the children? Why do children yearn to leave Morocco? Why has hating on our country become the latest trend? I believe that these are essential questions that we, as a population, are too afraid to ask. In my humble opinion, I believe that education is the basis of everything. Without it, we are reduced to very little. By education, I don't just mean factual knowledge, I also mean the way we are raised, and the values our parents and peers instill in us. I see that Morocco lacks education. I see that children have no ambition; either born into a rich family and just planning on taking over the family business, or born into a family that is less privileged, that requires you to work from a very young age to support them. Either way, both families do not value education. It is not widespread in Morocco, people are not brought up to want to learn more and better themselves. Education isn't even accessible in many rural parts of Morocco. How do we expect our future generations to help better our country if we are not teaching them to be hopeful, ambitious, confident, and knowledgeable? Almost every other problem can be solved with proper education.

It saddens me that things are the way they are, that people seem to have developed a sort of apathy and nonchalance regarding the violence and ignorance that surrounds our country. We must learn to encourage our youth to chase their dreams, follow their passions, and feel a sense of genuine pride to be Moroccan.

UNE AUTRE PIERRE À L'ÉDIFICE

En tant qu'adolescente marocaine et américaine à la fois, qui vit dans le Maroc d'aujourd'hui, je me trouve face à plusieurs interrogations et de nombreux soucis. Alors que plusieurs aspects se sont développés ces dix dernières années, au Maroc, les valeurs fondamentales sont restées les mêmes. Peut-être que c'est là le problème, dans mon pays. On change les façades des immeubles, on construit des centres commerciaux, on importe des produits High Teck, mais on stagne dans l'amélioration de nous-mêmes en tant qu'individu qui contribue au développement de cette communauté. On a perdu nos valeurs propres. On les a remplacés par des pensées absurdes et surtout par le désir de ressembler à d'autres pays, que nous avons idéalisés, avec l'aide des médias, parce qu'on a perdu notre amour pour notre pays.

Comment cela se fait-il ?

Peut-être que les gens se sentent désespérés. Peut-être qu'ils sentent qu'ils ne peuvent rien faire pour aider à solutionner les problèmes actuels auxquels fait face le Maroc. Des problèmes qui se sont exacerbés ces dernières années. Je vois les impacts de ces problèmes sur la population Marocaine. Je vois l'indifférence des politiciens envers ces problèmes qui sont importants, à mon avis. Je vois le manque d'éducation. Je vois que la corruption prend toujours beaucoup de place au sein de la société. Je vois une population préoccupée par le « succès », mais tristement, avec le seul objectif de faire de l'argent. Je vois les divisions ethniques, sociales et du genre qui existent dans mon pays. Je vois la violence persistante dans les cœurs des gens. Pourquoi ? Pourquoi les gens valorisent-ils l'argent plus que la loyauté ? Pourquoi les écoles sont-elles sans moyens et non adaptées pour l'éducation et l'apprentissage des enfants ? Pourquoi les enfants aspirent à quitter le Maroc ? Pourquoi le fait de détester son propre pays est à la mode ? Je pense que ce sont des questions essentielles que nous tous, en tant que citoyens, avons peur de nous poser ?

À mon humble avis, je crois que l'éducation est la base pour tout construire dans un pays. Sans cela, on est réduit à très peu. Par éducation, je ne fais pas référence qu'aux connaissances factuelles. Je veux également parler de la manière avec laquelle on éduque et les valeurs que nos parents nous inculquent. Je vois, avec déception, que le Maroc manque d'éducation. Je vois que les enfants n'ont aucune ambition, qu'ils soient nés dans des familles riches (avec souvent l'objectif

de reprendre le business de la famille) ou nés dans des familles moins privilégiées, qui obligent l'enfant à travailler dès son plus jeune âge pour les aider et les entretenir. Dans les deux cas, les deux types de familles ne valorisent pas l'éducation. Au Maroc, les enfants ne grandissent pas avec l'envie d'apprendre plus et de s'améliorer en continu. Sans oublier que l'éducation n'est même pas accessible dans plusieurs zones rurales au Maroc. Comment espérons-nous que les générations futures puissent aider notre pays, si on ne leur apprend pas à avoir de l'espoir, à être ambitieux, à se sentir confiants et bien informés ? Presque tous les problèmes de notre pays peuvent être résolus avec une bonne éducation.

Cela me rend triste que les choses soient comme elles sont aujourd'hui. Cela me rend triste de voir que les gens ont développé une sorte d'apathie et de nonchalance concernant la violence et l'ignorance qui sévissent dans notre pays. Pour moi, la solution est simple : on doit apprendre à encourager notre jeunesse à poursuivre ses rêves, à suivre ses passions et surtout ressentir la fierté d'être Marocain.

**Traduit de l'anglais
Par Dr Hynd Bouhia**





Mohamed Chouika
Auteur et critique

الخوف... لا خوف بعد اليوم!

محمد اشويكة

ترعيني الفوبيا المتنامية تجاه الفكر العقلاني، وهيمنة المظاهر السكولائية في مواطن العلم والمعرفة والتربية.. ترى من ساهم في تكوين هذه الموجة من المغاربة المعادين للعقل ولأنفسهم ولمجتمعهم؟ وهل هناك مصلحة أكبر من الرقي والتطور؟

2

من صُدِفَ هذا العام اللطيفة أن ظهر فينا "الجوكير" ولو في صيغة شخصية سينمائية، والجميل في الأمر أنني منذ أن جئت إلى هذه المعمورة والناس ينتظرون ظهور كائنات معينة، لا هي أتت، ولا بآنت بشائرها عن قُرْبِ ظُهُور، حكى الأجداد والأسلاف عنها، وعددوا علاماتها، ولكن شيئاً لم يتحقق.. فهل يمكن الثقة باعتقادات الأسلاف دائماً؟! إنهم يربعوننا فقط.. وبما أن أحلام البشرية، بما فيها الشاذ، لا تظل معلقة، فالسينما قد استبقت الأمر، وأظهرت ما كان بادياً، ما كان بيننا، ما نعيش معه باستمرار.. ذلك الشخص اللطيف/العنيف، المحب للحياة/المقاتل، العاقل/المجنون، العابس/الضحك، المقدام/المتراجع، الشجاع/الخائف.. ظاهر لكن الناس لم تكن تأبه لحضوره ومروره، اعتبرته مهرجا، مريضا، فصاميا، تدعو حالته للشفقة.. لكن الرجل كان يعرف ما يريد، وقد حَقَّقَ وَفَدَّ ما أراد...

يخيفني في مغرب اليوم صعود "الجوكيرات"، أولئك الذين يَقْدُمُونَ على ممارسة ما لا يعرفون، متواجدين في كل مكان، مستعدون للقيام بأي شيء بلا كلل ولا ملل...

يخيفني مغرب "الجوكيرات"...

3

يمتلئ المغرب بالشباب، ولكن ارتفاع معدل الشيخوخة يزداد بشكل مطرد، فقد يبدو أن كل جيل يعيش في كبسولة مغلقة على ذاتها، غالبا ما يهوى رُبَانُهَا الرجوع بها بشكل نوستالجي - ونكوصي حتى - إلى الفترات الأولى من حياته، دونما الاهتمام بما يقع خارجها بالرغم من بعض التلويحات التي يراها من حوله فيما يعني أن الوضعية مخيفة، بل وتؤشِّرُ على أننا مقبلين على مواجهة شرسة بين الأجيال.. ولتبيد خوفي هذا، يمكن العمل على مد جسور التواصل الإيجابي بين الأجيال السابقة والجيل الراهن الذي لا

لم أعد خائفا من أي شيء.. لقد عشت ورأيت.. عايشت مخاضات وعجائب لم أكن أتصور وقوعها إلا في الأفلام التي كنت أراها، أو في الروايات والقصص التي كنت مدمنا على قراءتها، أو كانت مخيلتي تتماهى معها في عالم آخر من أوصاف الأهوال والأحوال والعذابات اللاهوتية.. لكنني، اليوم، أحاول أن أرى الأشياء بنوع من القلق النقدي الذي يجعلني متوازنا، ومتلائما مع الطريقة التي اخترت العيش بها، فما أشقى الناس الذين يعيشون هكذا!

1

هناك شبه إجماع على أن البشرية تسير نحو الأمام، نحو التطور الجارف الذي لا ينتظر المتقاعسين، ونحو العقلنة.. ولكن، ليست كل شعوب الأرض تسير بنفس الوتيرة، فالكثير ممن نتعاش معهم يرون أن جل منجزات الإنسان المفيدة والجادة والهادفة مستوردة ولا تصلح إلا لأصحابها بالرغم من أنه ينعم ويتمتع بخيراتها، بل ولا يتوانى في الدعوة لرفضها، محاكما إياها بالفشل وما إليه.. هؤلاء يخيفونني، فعلا، في مغربنا الراهن لأنهم يَتَكَلَّمُونَ، ويحتلون مؤسسات العقل مما أصاب العقل في مقتل.. إن من يقتل يموت مَيِّتَةً واحدة، ولكن من يتم العمل على برمجة قتل عقله يموت ميتات كثيرة، وما أكثر الجثث السائرة بيننا!

البشرية المشتركة، سيما في شقها المادي، فمن المحتمل ألا ينتبه إلى الجانب المتعلق بشقها النفسي بالنظر إلى اختلاف درجات الوعي الذاتي لدى الأفراد.. ولكنه لو عاش داخل مجتمع يزوده بما يمكن أن يخفف عنه ثقل الإحساس بالوجود، وتجاوز طبيعته الهشة، ونسيان قلق الموت، كأن يوفر له الظروف التي تجعل الفن والثقافة في متناوله، فتلك أمور تدفع به نحو التسامي والتعالي والإبداع.. وإن عجز المجتمع بكافة مؤسساته عن توفير ذلك، فقد تهيمن الغيبيات واليقينيات والممارسات المرتبطة بها.. وبما أن مجتمعنا يبخس الفن والثقافة، فالرعب يتنامى، والفاجعة قادمة، تلك مسألة تروعي وتقتض مضجعي سيما وأن الكثرة العارمة تطرح سؤال الجدوى من الفن والثقافة والإبداع!

يا له من رعب! ويا لها من انتكاسة! ما الذي جعلنا لا نهتم بالوجدان والخيال!؟

6

تنتشر الخرافة المدعومة بالغيب كلما تراجع العلم، فبالقدر الذي تمكنت فيه فئة مهمة من المجتمع المغربي من الإجابة على أسئلتها القلقة من داخل العلوم (الحقة والإنسانية)، وقد صرفت النظر والعمل بما دونهما كلياً أو جزئياً، هناك فئات عريضة من المغاربة يغرقون في مضادات العلم والعقل، وأظن أننا أمام فشل ذريع للمدرسة التي لم تستطع أن تواجه محيطها، وأمام مُتعلِّم فاشل لم يستطع مواجهة محيطه بما اكتسبه من معارف في مدرسته، ذلك أنه لم يستطع تحقيق قطيعة بين ما يروج في الواقع من أوهام للمعرفة؛ إذ غلبته جحافل الأميين والمُدَّعين، فتضاعف شقاؤه وانتكسرت إرادته، وضاع وسط القطيع...

هذا واقع يؤلمني ويصيبني بالذعر في مغربنا الراهن...

7

شاهدت منذ مدة فيلماً هزلياً أمريكياً تحت عنوان "حكم التفاهة"- Idiocracy- 2006- للمخرج الأمريكي "مايك جادج"؛ إذ يشارك بطله الجندي "جو باورز" سنة 2005 في برنامج السُّبَّات التجريبي الذي صممه البنْتَاغون.. لكنه عندما يستيقظ سيتفاجأ بازدهام الشوارع بالقمامة، وطغيان درجة الغباء المحيط به، فيقرر عرض حالته على طبيب مختص.. وفي سياق آخر انتشر كتاب "نظام

يمكن بأي حال من الأحوال الحكم عليه سلبياً، فقد علمتني التجربة الصفية (داخل صفوف الأقسام والمدرجات) أن ظروفًا ثقافية وسياسية واجتماعية واقتصادية متداخلة جعلت منه ما هو عليه الآن: جيل لا يمكن أن ننزع عنه تولي مسؤوليات مغرب المستقبل بالرغم من ضعف التكوين والخبرة والطموح.. ألا تتصورون بأننا أمام أشخاص حاملين لشهادات البكالوريا وما فوقها لا يتوفرون على الحد الأدنى من الكفايات اللغوية والعلمية والفنية والأدبية والدينية.. بل إن التكنولوجيا التي يتحلى بأكسسوارتها لا يعرف خفياتها ولا مقاصدها ولا رهاناتها.. وإن كان يتقن استعمالاتها!؟

أولئك يخيفونني في مغرب اليوم والغد...

4

يعيش العالمُ الراهن حالات خوف مضاعفة، فهو مليء بالنزاعات والحروب والتهجير القسري والفيروسات القاتلة التي تظهر وتختفي وكأن قوى غامضة تتحكم فيها، ولكن ما يخيف فعلاً، أكثر من كل مسببات الموت البيولوجي، تلك الفيروسات البشرية التي امتلأت بها الدنيا، وصار من الصعب والملتبس توصيف وتحليل سلوكياتها الحرائبية استناداً على أية خلفية نظرية أو منظومة قيمية معينة.. قد نقول بأن التطور يحتاج في بعض الأحوال العvisية إلى تدمير جزء قليل من البشرية كي ينعم الجزء الضخم منها بالنعيم، خصوصاً وأن درس التاريخ قد عودنا على وجود بشر لا يخيفهم المرور المطمئن - طمأنينة المنتصر - في بركِ الدماء، ولا فوق رؤوس الأطفال، ولا يهتمهم تشريد الفقراء والشيوخ.. وعليه، فما يخيفني أكثر، تلك الفيروسات التي لا تظهر القوة، ولكنها تقتل متلبسة، وتغدّر مبتسمة، وتسرق مطمئنة، وتخون بكل هدوء.. تعانق في العفن اليتامى، وتبكي مع المظلوم، وتقذف في صف العدالة، وتقود الاحتجاج.. لكن، هيهات، كل ذلك مجرد تظاهر!

أولئك يضاعفون هلعي في مغرب اليوم والغد...

5

يكاد يكون شبه إجماع على أن الإنسان، عموماً، يخاف من الموت وفقدان الاستقلالية والوحدة والمرض أو الإعاقة أو فقدان العمل والأضرار التي من شأنها أن تلحق بالأنا.. فإذا كان بإمكان الشخص أن يعي بعض هذه المخاوف

9

تنم حالة الضياع والتمزق التي نعيشها عن الانتشار الصاروخي لثقافة "البوز" (Buzz)، والبحث عن الظهور، والاستعراضية المجانية التي تنزاح نحو أعراض ذات منحى مَرَضِي، فالناس صارت تفرح بالتقاط صورة في مقهى، طامحة إلى أن يتجاوب أكبر عدد من الناس معها، وأن يدعموا ذلك الفعل العادي.. بل صار الناس يَسْتَجِدُون الحب (اللايكات) [Likes] لأنهم يفتقدون له في الواقع، وقد يدخلون في عراكات وشجارات وتوقيفات (Blocages)، متناسين أن من يوقفك على وسائل التواصل الاجتماعي الافتراضية لن يستطيع إيقافك عن ممارسة الحياة، وهنا يكمن الخلل، فقد نجحت هذه الوسائط في تحويل الخصومات الواقعية إلى مجرد تلاعبات وتسليات وسلوكيات آلية، بعيدة عن الواقع، وبالتالي فكل شيء يحدث بعيدا عن مجالات الممارسة الفعلية مما أفرغ الفعل الإنساني من جدواه...

حينما نتأمل معنى كلمة "Buzz" الإنجليزية نجد أنها تعني "أزيز" الحشرات.. وهذا دليل على الوجه المرعب لهذا الفعل...
يا للهول! كيف ومتى يمكننا الكف عن الأزيز والعودة للحياة العادية!

لم أقصد الوقوف عند الرقم التاسع، ولكن الرقم الموالي رهيب...

التفاهة" (La médiocratie) للفيلسوف الكندي "ألان دونو" الذي تحدث فيه عن تراجع دور النخبة وانتشار الغباء المسنود بالاقتصاد وسطوة المال.. والخلاصة من المثالين، وما سبقهما من ممهّدات، تتجلى في انتشار التفاهة المقصودة التي تسهل تحويل الناس إلى قطعان استهلاكية، وإفراغ المؤسسات التعليمية والفكرية والثقافية من كل محتوياتها الرامية للرفي بالإنسان نحو الأفضل، وتلقيحه بمضادات الكسل والتبعية.. نتحدث عن هذا في المجتمعات الغربية أما مجتمعنا فالخطر مضاعف لأننا أمام اكتساح الأمية، وهيمنة الجهلة، فالجاهل أكثر خطورة من التافه...

تخيفني هاته العينة من الناس لأن ذهنها ووجدانها وخيالها مشغول بما لا يفيد في شيء.. فالجاهل قنبلة موقوتة لأن تصرفاته لا يحكمها أي معيار يحتكم إليه العقلاء، وبالتالي فهي خطر داهم يأتي على الأخضر واليابس...

8

اعتدنا أن يكون السياسي نتاجاً لإيديولوجيا معينة، ولانتماء طبقي خاص، له رؤية ومبادئ.. يدافع عن قضايا واضحة، مناضل وملتزم، غايته الكبرى الصّلاح والفلاح بَعْض النظر عن طموحه للوصول إلى الحكم.. لكننا نلاحظ اليوم اضمحلال الإيديولوجيات وتحللها، فلم يعد اليساري يسارياً (الاستثناء يؤكد القاعدة)، ولا اليميني يمينياً، ولا الليبيرالي ليبرالياً، ولا الإسلاموي إسلامياً (وإن كان هذا النوع من الحكم مستحيلاً مَهْمَا تَمَّ فرضه!).. فالسياسة مرتبطة بتحقيق حد أدنى من الطمأنينة خاصة وأن الحياد غير الواعي يمنح الفرصة لتنامي الساسة المزيفين، ويُفْرغُ العمل السياسي من محتواه... من الهول أن نصل إلى مرحلة يتسيد فيها "سياسيون" بلا سياسة...

أعتقد أن الهشاشة السياسية التي نحن فيها ناتجة عن ضعف المرجعيات الثقافية للموارد البشرية في هذا المجال، والتي فسحت الباب أمام انتشار الانتهازية والزبونية، والتطبيع مع الرشوة، وفساد الضمير.. فقد لا يخيفني الموت، ولكن الألم يرعبني.. لا يخيفني الفقر، ولكن التخلي قاتل.. لا يخيفني تَرْقِي الناس، ولكن إقصاء الكفاءات جريمة.. لا يهمني احتكار السلطة، ولكن الانتصار للتفاهة تفاهة.. تموت الدولة حينما تموت السياسة، وتموت السياسة حينما يصير الشخص غير مطمئن لمأله.. وأنا لست مطمئناً إلى أن يثبت العكس!



Yusra Tarik
Auteure, journaliste et comédienne

الخوف من القادم

يسرا طارق

المنتظرة، وظهور قوى متطرفة تحاول إحكام السيطرة وفق منظور غير بريء لا يتماهى مع المفاهيم الإبداعية، ورغم أن بلادنا قدمت نموذجا للإستثناء في التفاعل الإيجابي مع هذا الواقع الجديد، إلا أن هذا لا يعني أننا قطعنا جميع الأشواط نحو مستقبل واضح المعالم لأبناء هذا الوطن، فهناك العديد من التحديات التي يجب تجاوزها والعديد من الرهانات التي يجب كسبها، ولهذا السبب تملكني مخاوف كبيرة، كالتغول على الحريات وارتضاع مآشر التطرف الديني الذي أصبح كوحش يكفي الجهل لإطعامه، وإغلاق منافذ العمل التنويري لتضرب جنوره في عمق تربة مجتمعنا، وإن توغل أكثر فأكثر سنصبح مجرد نسخ مشوهة متشابهة في مجتمع لا يستوعب الإختلاف ولا يدبر الخلاف، وسيقضي على حلمنا في تكوين وتأسيس مجتمع متحضر متماسك، فالمجتمع المتحضر ليس هو المجتمع الذي يتشابه أفراده في كل شيء، سواء كان هذا الشيء صوابا أو خطأ، لكنه المجتمع الذي يؤمن أفرادهم مختلفون، وأنهم لن يتفقوا على تصور واحد وفكرة واحدة في كل شيء، وأن هذا الإختلاف أمر طبيعي، بل ويعتبرون أن تحضرهم رهين باحترام هذا الإختلاف، بما لا يعني أن يقبل أي منهم رؤى الآخر وتصوراته. لأننا لو استحضرنا التصور البديل، وهو إما أن تكون معي أو أقتلك على طريقة " الدواعش"، فاحترام الإختلاف ليس مسألة شكل عام أو تحضر فقط، بل هي ضمانة استمرار في حياة آمنة غير مهددة بالرفض أو الإقصاء أو الموت.

إن مخاوفي لا تنحصر في الحاضر فقط، بل تتعداه بصورة أكثر خطورة إلى المستقبل وانهييار جيل كامل ثقافيا وفكريا وأخلاقيا وإبداعيا في ظل تخبط المفاهيم، وأن تنكمش الديمقراطية المتواضعة التي حققناها إلى حد السقوط في متهاتات لا خلاص منها، كما أخشى أن يتفاقم الإشكال اللغوي ببلادنا ويتحول إلى حرب بين اللغات، يستغلها البعض للترويج لخصياتهم الأيديولوجية، وأن يعلو صوت العقلية الإقصائية والرفضية التي تعتمد نظرة أحادية اتجاه التنوع والتعدد اللغوي الذي يمتاز به كمغاربة، وأن تجعل منا هذه المسألة أعداء بدل من أن نكون شركاء وطن ومصير واحد، إن اختلفنا فهذه طبائع الأمور، وإن اتفقنا فليكن من أجل الصالح العام، فالإختلاف ليس مدعاة للكراهية، بل هو سنة الوجود، به يكون التنوع والثراء وبدونه نتحول لنسخ مكرر لا قيمة لها، وأن هذا ما يساعدنا على الحفاظ على روابطنا الإنسانية الباقية وأن ما عداها إلى الزوال.

عندما تبدأ مشاعر الحزن تحتل القلب وتعذبه، وتجتاح ملامح اليأس الروح وتلوعها، ويكبح التشاؤم العقل ويعطله ويقتل الإحباط الأمل ويدفنه، عندها نخاف من القادم. وعندما أتحدث عن الخوف، أتصوره كرة ثلجية بيضاء يزداد حجمها في حياة الإنسان المعنوية، كلما ازدادت ضبابية مشهد المستقبل في ذهنه.

فبين متاهة المستحيل التي تتطاير كالسراب أمام سعي الإنسان الدؤوب لتحقيق أحلامه وطموحاته، تبدو الحياة كلها وكأنها حزمة من الأسى واليأس، تأبى أن تتحرك مؤشراتنا لتتوجه نحو المستقبل. واليوم ونحن نعيش في أوطان تعاني من تقلبات حادة على كافة المستويات، ومستقبل مبهم بعد ثورات عصفت بالعديد منها، والتي خلقت واقعا جديدا سواء على صعيد البناء السياسي، أو على صعيد الوعي الجمعي، أو على صعيد إعادة رسم المفاهيم الأساسية في العلوم الإنسانية والفلسفية، من أجل كل هذا تنتابني كمواطنة مغربية تعشق هذا الوطن مخاوف عدة وتدور في هواجسي أسئلة كثيرة شائكة، بحكم وطننا ليس بعيدا عن كل هذه التغيرات، وحول مآلات المشهد الثقافي وحتى السياسي والاجتماعي في خضم هذه الصراعات والتحويلات الميدانية والفكرية القائمة، لا سيما بعد فشل ما أطلق عليها " ثورات الربيع " في حصد نجاحات التغيير

هذه الحياة لنبدع لا لنقتات على إعجاب الآخرين ولا لنحاول إيهام أحد بأننا أفضل منه، إن المبدع فقط يريد أن ينجو من مصيدة التشابه وأن يرتقي في أحضان التفرد والتميز، رغم أن ضريبة البقاء ناجيا صعبة بكثير. فأن تكون فنانا أو شاعرا أو كاتباً، أن تكون مثقفا في مجتمع مزاجي ومنافق وانتقائي في إصدار الأحكام، ينحاز إلى التأنفهيين والمتملقين، ذلك يعني ارتفاع نسبة عيشك وحيدا رفقة مخاوفك.

إن بعض الأشخاص يستهينون بالصدق والأمانة والشهامة والحياء والوفاء والإخلاص ويعتبرون أن هذه المثل والأخلاق مرتبطة فقط بالناس السذج والجهلة والمتخلفين، تحت حجة التحضر والحداثة والتقدم، مع العلم أن هذه الأمور فقط وفقط من تخرجنا من دائرة الدواب إلى دائرة الإنسانية، ونحن كمغاربة من كرماء البشر، أنقياء أذكفاء صابرون جوادون حساسيتنا بالغة ومشاعرنا فياضة، وقبل كل ذلك وبعده حسنا الإنساني رفيع جدا، وحبنا للوطن كحبنا لأمهاتنا، فالوطن كالألم ولا أحد يرضى عن أمه بديلا، حتى لو كنا أفضل منها، نتمنى أن تكون بلدنا أعظم بلد، ولو خيرونا بينها وبين أعظم بلد بالفعل، لا اخترنا بلدنا بكل مساوئها، فلا يجب أن نقضي حياتنا في التحسر على أن بلدان الآخرين أفضل من بلادنا، بل علينا أن نكافح من أجل وصول بلدنا إلى مرتبة أعلى من غيرها.

ما يأجج قلقي أيضا، هو أن يتم تحويل الدين إلى أيديولوجية سياسية ومجتمعية، وهذا الأمر بالنسبة لي هو تحريف له من مراده إلى مراد العقلية المجتمعية المسيطرة، هو تغليب المعنى القانوني على المعنى الروحي للدين الذي يحصننا نحن كمغاربة، هو تحويل له من مسار التراحم والتواصل والمحبة، إلى مسار التباغض والتناحر والقتال... هو تقزيم للإنسانية والروحانية في الدين لصالح العصبية والقبلية والعدوانية، هو أيضا إنهاء لأفاق التواصل والتفاهم والتناغم والتعايش وإحلالها بالتكبر والإستعلاء واحتقار الآخر والرغبة البشرية الجامحة والتمتامية للسيطرة والتحكم.

كما أخشى من تهميش المثقف والمبدع والمفكر والسياسي، فعند اللحظة المصيرية الفاصلة تبحث الدول عن عقل السياسي وروح المبدع ورؤية المفكر وحكمة المثقف لبناء نظام مجتمعي تسود فيه قيم العقلانية والعلم في كل نواحي حياة أفرادها، وهذا لا يتم إلا بإصلاح حقيقي وجوهري عميق للعملية التعليمية والنهوض بثقافة الجمال والنقد والحوار والسؤال، وتقبل الآخر والتوفيق بين التقليدي والمعاصر، فلا ترفض الآخر كلية ولا نتوقع داخل ذاتنا، نحن الآن في مرحلة مختلفة تلزمننا الآليات الجادة التي تمكننا من العمل في إطار تشاركي، يقودنا نحو أفق مستقبلي من الوعي والمعرفة واستخدام العقل، ومواجهة أي مشكلة أو أزمة بأسلوب علمي، فضلا عن الحرص على حرية الإبداع، وعدم الجمود والقدرة على ضخ دماء جديدة في أفكارنا بشكل مستمر، وعدم الإنزواء والركون إلى الماضي، وركوب أمواج تجارب جديدة في كل المجالات مع تحدي الصعاب وعدم الخوف من المحاولة والفضل.

كفنانة يقلقني أن يتحول زماننا هذا إلى زمان لمديح القبح والتطبيع معه، وأن يتم حصر الفن في وظيفته الجمالية وكأن لا وظيفة أخرى له سواها، وعلى أساس أن تلك الوظيفة لا يمكنها أن تكون سوى خرساء، لا تنطق ولا ترفع سبابة في وجه القبح، زمان لا ينتصر لغير القذارة والهرولة والانتهازية وبيع الذات في سوق نخاسة الفن، وأن نعيش حصارا نفسيا رغم أنه لا يزال في الروح متسع للإبداع، والشدو بأغان بكر تتعالى على كل الشبهات والنقصان، إن المبدع الحقيقي كالكلمة الحرة والقصائد التي لا تتدهور ولا تترهل، كالفن المعتمق لا يعكر له صفو. نعلم أن فكرتنا عن المستقبل مشوشة، وأننا في



Mohamed Nyaim
Universitaire et chercheur
Professeur de philosophie

غياب الإصلاح الثقافي عذب كل المشاريع التحديثية

محمد نعيم

المعرفي، التربوي والأخلاقي. وهنا نجد انفسنا أمام مشكل الإصلاح الثقافي الذي بدونه لا يمكن ان تحل المشاكل الخرى، وبالتالي تتعذر كل الإصلاحات المنشودة مهما صدقت النوايا واتسعت الآمال.

اذا قمنا بإلقاء نظرة على تاريخ المغرب الحديث والمعاصر، وتعبنا بدايات الوعي بمساءلة الإصلاحات، فسنجد ان هاجس الإصلاح في أبعاده الإدارية والسياسية والاقتصادية كان هو الشغل الشاغل عند جل النخب المغربية السياسية والفكرية، وذلك منذ الاحتكاك القسري بالحدثة الغربية، والذي كانت بدايته مع الهزيمة النكراء التي تعرض لها المغرب في معركة ايسلي على يد القوات الفرنسية. وبالإضافة الى هذه الهزيمة التي كانت سنة 1944م، يمكن القول ان هناك ثلاثة أحداث تاريخية أخرى كان لها بالغ التأثير على التجربة الإصلاحية بالمغرب، وهي: هزيمة تطوان امام اسبانيا سنة 1860م ومؤتمر الجزيرة الخضراء 1906م ثم توقيع الحماية الفرنسية سنة 1912م.

لقد سيطر على المغاربة، منذ هذه اللحظات والتي بسببها حصل لهم فيها الوعي بالتأخر، هاجس الإصلاح، فمنذ هزيمة ايسلي، التي اعتبرها البعض بمثابة الفجر الأول للنهضة المغربية، الف العلامة الكردودي رسالة اسمها كشف الغمة بان الحرب النظامية واجبة على الأمة وهي دعوة صارخة لتجديد النظام العسكري بمقتضى القواعد الحديثة، بينما اهتم غيره من رجال الفكر بالدعوة الى ضرورة القيام بنهضة اقتصادية. ومن تجليات هذه الدعوات الى الإصلاح قام السلطان محمد ال اربع بمجموعة من الإجراءات العملية؛ منها تأسيس مدرسة للتطبيقية وتجديد غراسة قصب السكر بالجنوب المغربي وتشديد معامل للسكر وانشاء المطبعة المحمدية. وتوالت الإصلاحات فيما بعد، اذ اقدم الحسن الأول على تنظيم الجيش و توجيه البعثات الطلابية الى الخارج واستعمال الفنيين من الجانب من دول مختلفة. كما انشا معملا للسلاح بفاس واسس مجموعة من الوازرت كوازرة الخارجية ووزارة العدل ووزارة البحرية ووزارة المالية².

ورغم كل هذه الإجراءات الإصلاحية انتهى المر الى ان فقد المغرب سيادته و تم توقيع معاهدة الحماية. وحتى سلطة الحماية التي جاءت من اجل اصلاح ما عجز المخزن عن اصلاحه، فإنها نجحت فيما هو مادي صرفاً؛ مثل تشييد مدن جديدة وترميم المدن القديمة ومد خطوط السكك الحديدية و تعبيد الطرق و غرس الشجار والتنقيب على المعادن ومقاومة

يلاحظ كل متتبع للشأن المغربي ان المسؤولين والقائمين عليه يكادون يختزلون كل المشاكل فيما هو اقتصادي وسياسي واجتماعي، فيتم صرف الجهود في هذا الاتجاه و ذلك بالتركيز على البنيات التحتية والرفع من نسبة النمو وخلق فرص الشغل .الخ. فعند النظر مثلاً في تقرير المجلس الاقتصادي والاجتماعي والبيئي نجده يؤكد بان رفاه المواطن يشكل المعيار الوحيد لقياس مدى نجاعة اية نموذج تنموي. لهذا ن اراه يقترح ، عددا من الخيارات الكبرى التي تنبثق عنها جملة من الإجراءات، تسعى لتقديم أجوبة في مجالات العمل الواردة في الميثاق الاجتماعي، وهي: - ضمان الولوج الى الخدمات الأساسية والنهوض بالرفاه الاجتماعي؛ - الوقاية من التهميش والنهوض بالإدماج وبأشكال التضامن؛ - تحسين الحوار الاجتماعي، والحوار المدني والتعاقدات ال ارمية الى تحقيق التقدم؛ - حماية البيئة والدفع بتطوير الاقتصاد الخضر؛ - تعزيز الحكامة المسؤولة، والامن الاقتصادي، وتشجيع المبادرة الخاصة وتكريس الديمقراطية الاجتماعية¹.

هذه الخيارات كلها جيدة ومطلوبة، لكنها في الواقع تكون نتيجة وتنتوجا لمسار طويل وشاق، وقد نقول انها غير قابلة للإنجاز والتحقق في غياب شروط أخرى مرتبطة ارتباطاً وثيقاً بالعنصر البشري في جميع أبعاده:

الثقافة السائدة التي تغذيها، فهذه الذهنية هي السبب الرئيسي في كل الآفات والإعطاب التي نعانيها ونشتكي منها، نعم المشكل الحقيقي هو في طبيعة نظرنا للإنسان وللعلم وللحقيقة وللتاريخ. لم يظن المسؤولون المغاربة الى المسألة الثقافية ولا حتى بعض المثقفين الذين حصروا المسألة كلها في طبيعة التنظيم السياسي، او حتى الناشط السياسي الماركسي الذين اصر على ان تغيير الذهان سيحقق حتما بتغيير البنى التحتية. فما نحن نلاحظ تغي ارت كثيرة في البنى التحتية على شاكلة ما هو عند اكبر الدول الصناعية، لكن السلوكات الاجتماعية والسياسية، بقيت غارقة في التقليد والقدامة. نعم الإصلاح الثقافي هو الذي تم تغييبه في جل المقاربات الإصلاحية والنماذج التنموية التي اعتمدت للنظر في وضعيات المجتمع المغربي، فكان تركيزها أساسا على الجوانب السياسية والاقتصادية والاجتماعية. ومع توالي الخيبات وتفاقم المشاكل، ضرب كثير من المثقفين المغاربة صفحا عن الهم الإصلاحية، وانخرطوا في مناهات فكرية مفصولة عن الواقع المعيش لوطنهم. يصح القول ان هذا الواقع المعاند هو الذي دفع بكثير منهم الى اتخاذ مواقف انتحارية بالانزياح الى احد القصيين: اما العودة الى الماضي واجترار مقولاته، رغم أنها لتتلاءم مع متطلبات الحياة المعاصرة وتعقيدياتها، او بالقصر الى المام والانشغال بقضايا فكرية وفلسفية غير نابعة من اسيلة المجتمع الذي يعيشون فيه تماهيا مع مثقفين ينتمون الى مجتمعات بيننا وبينها فارق تاريخي ليس بالهين.

لا احد من المتمسكين بالماضي والممجدين له سائل الذهنية الجماعية للمغاربة ووقف على مكامن العطب فيها كما فعل يحيى بن سليمان في كتابه "نحن المغاربة: مشاكل النمو بين التقليد والتجديد". والذي لاحظ ان رفض المسؤولية عند المغربي يفضي الى اللامسؤولية. فاذا كسر الكاس، او صدم الحائط، او عجز عن فتح الباب، او تأخر عن القطار، مال به الشعور الملتبس في ذهنه، الى اعتبار انه غير مؤاخذ عن أعماله تلك. اذ يسجل غامض الوعي ما يعبر عنه تلقائيا من ان الكاس هي التي قد انسلت من اليد، وان الحائط هو الذي ضرب، وان المفتاح هو الذي رفض ان يدور، وان القطار هو الذي فر وتركه. ان قوله، وان لم يكن في الواقع الاتعبي اريعرف جيدا انه يختلف عما ينطق به. انما يرى فيه حجته التي تبرؤه، ويطلب به المعذرة. فامام التهرب من المسؤولية، تنشر اللامسؤولية وتنفش في مجتمعنا طولا وعرضا، وتعميه

الم ارض الفتاكة. اما الإصلاح الثقافي؛ الإصلاح على مستوى البشر وتكوين الفكر، وتجديد العلاقات الاجتماعية وشحن الهمم، فإنها انتهجت فيها سياسة محافظة، اي الجمود على الموجود.

وبعد جلاء المستعمر والحصول على الاستقلال، فان السياسة الرسمية المتعاقبة على المغرب اهتمت بمسألة الإصلاح في مختلف ابعاده باستثناء البعد الثقافي، بل يمكن القول ان المسؤولين المغاربة حاولوا جاهدين ان يغيروا المغرب، لكن شريطة ان لا يتغير المغاربة. لهذا ظل المجتمع المغربي يتخبط في نفس المشاكل التي طرحها "مثقوفه" منذ أواخر القرن التاسع عشر، والسبب هو تضخم الحديث عن الهوية والصالة والخصوصية. لم يتم الحسم في مسألة العلاقة مع رواسب الماضي، فرغم ما يبدو من تغير في مظاهر الحياة ونمط الاستهلاك في المجتمع الا ان الذهان ظلت ثابتة لم تبرح أمكنتها، وهذا امر يشترك فيه المغرب مع كل المجتمعات العربية وهذا ما حدا بالبعض الى القول: بأننا في الوطن العربي نلحظ ونلمس وكأن ثمة تك ارة إنتاج reproduction النظارات الإيديولوجية والاجتماعية والسياسية القديمة في أشكال وإطارات حديثة: الا نرى الطائفية في إهاب القومية، التقليد في ثنايا الماركسية، الماضوية في أساس الاشتراكية، المعتقد الإيماني والقبليات في قاع الإلحاد والديالكتيك. إذن فالتقليد ظل جاثما على النفوس ومرسخا في الذهنيات ومتغلغلا في كل التنظيمات المستوردة من الغرب. صحيح أنها ظهرت دعوات إيديولوجية "تحديثية" في المغرب، لكنها بقيت في عمومها مقتصرة على بعض النخب ولم تعرف طريقها الى وعي الجماهير، التي لا ازل أكثرها أسير الفكر الغيبي، وبالتالي فهي لا تستجيب الا للدعوات الماضوية بكل تلويناتها، بل حتى ان كثر ارة من التنظيمات التقدمية ظلت في جوهرها غارقة في التقليد، فالح ارب والنقابات وجمعيات المجتمع المدني هي في الصل تنظيمات

وليدة ذهنية حدائية، لكنها في بيتنا لبست لبوسا تقليديا، فصارت بمثابة تنظيمات قبلية او ازويا دينية. الملاحظ ان الغائب الكبر في جل الدعوات الأيديولوجية كان هو البحث في كيفية اجتثاث الفكر التقليدي واستبدال ثقافة ماضوية بأخرى حدائية، ليس المشكل محصورا فقط في الاستبداد والتبعية والإمبريالية، والتي لا احد ينكر تأثيرها. بل هي آفات واع ارض لداء مكين مركوز في الذهنية التقليدية الموطرة للأغلبية و المترسخ في

السياسية⁹. هذا المر يزيد الوضع تعقيدا، ويبعدنا عن جوهر المشكل وهو الثقافة التقليدية التي تؤطر سلوك الف ارد والجماعات والتي لتلائم منطق الفكر الحديث ولا الحياة المعاصرة.

كما وكيفا^٦. وهذا الف ارر من المسؤولية ال ارجعة الينا، يقود الى الف ارر من الواقع المحيط بنا. فالمرء في هذا الوضع لا يود سماع ما لا يسر. ومن اجل ذلك تحرف الوقائع، وتمنق الحقائق، ويضممر امرها تفاديا من تكدير السامع، او صدم القارئ، وخوفا من ان يصبح كلاما نابيا. انه أدب الكتمان المؤدي الى مؤامرة الصمت^٧.

هذه من السمات العامة التي تطبع نفسانية المغربي والتي ترسخت بفعل الزمن وعبر عوامل كثيرة، وكانت الكتابات الكولونيالية، التي نجمها لكونها استعمارية ومتعالية، قد رسمت الكثير منها؛ فيكفي مثلا العودة الى كتاب الروح المغربية في الكتابات الفرنسية (باريس: اميل لاروز، 1926)، وتحديدًا، الى الفصل الثاني منه الذي يحمل عنوان «سيكولوجية المتناقضات» (ص. 22-30). والذي ينطوي، كما نرى، على أحكام جد قاسية في حق المغرب والمغاربة. فالإنسان المغربي في تقدير الكاتب، ومن يحيل اليهم من المؤلفين الفرنسيين، كائن شهواني (او «جسماني» كما يقول الفلاسفة) جشع، مغرور، أناني، خبيث وفوضوي بطبيعته. وقيم المغاربة، شعبا ونخبا، لا تصلح البتة لبناء مجتمع متحضر ودولة عصرية

نضرب صفحا عن كل هذا ونتغنى بماضي استهامي ومتخيل، ونواصل الحديث بشكل رومانسي عن الشعب المغربي الأصيل وهذا هو جوهر الشعبوية^٨. فحينما ينتهي الاهتمام بالإصلاح الثقافي الشامل تطفئ الخطابات الشعبوية وتتقوى، لكونها رومانسية، اخت ازلية وتبسيطية وتتلءم مع تحليلات البسطاء وتتوافق مع أوهامهم، رغم أنها في الحقيقة بعيدة كل البعد عن الواقع وتعقيداته. في الشعبوية يتعلق المر بإغواء الشعب بادنة قسم من الساكنة واطلاق وعود سهلة موجهة الى المعوزين لاستمالتهم. فهؤلاء الشعبويون الذين يلجؤون للديمقراطية كخيار تكتيكي يعزفون على وتر الهوية والصالة ويدافعون عن الت ارث، الذي يشكل سلطتهم المعرفية، به يلتمسون ولاء الجماهير ليضغطوا بهم من جهة على السلطة الحاكمة، ومن جهة أخرى على أنصار الحداثة، بدعوى انهم المدافعون عن الهوية الدينية وحماة الصالة، والواقفون في وجه التغريب والغزو الثقافي. رهانهم الساسي على التعليم، وأنه لا بد من أسلمته، ليس بتعظيم نصيب العلوم الدينية في المدارس والجامعات وحسب، وإنما أيضا بأسلمة باقي العلوم. وقصدهم من وراء ذلك هو توسيع القاعدة الاجتماعية التي تسند سلطتهم العلمية، وبالتالي



Mohammed Elwady
Ecrivain et chercheur

المسرح مرآة المجتمع

الدكتور محمد الوادي

وأحلامه. هذا الإنصات، العميق العالم والواعي والمدرك لذاته ولموضوعه، هو الذي سيجعل مسرحنا يربط الجسور مع المتلقي (المبدع الأول)، ومع العرض المسرحي (الفرجة المتعة والهادفة) ذلك لأن العرض المسرحي هو المؤهل للقيام بالعملية التواصلية، في مختلف مستوياتها، ذلك لأنه نتاج مجموعة من القناعات النظرية والفكرية والجمالية، يعمل المخرج/ منجز العرض على ترجمتها، إلى أفعال تجلي، بعيداً عن الخيانة بالمفهوم البارتي. والنص المسرحي هو المخوّل له، كذلك، ليقوم بعملية تحريضية على "اقتراف" الإخراج، لأنه حزمة من القناعات النظرية والإجرائية والفكرية والجمالية غير المصرّح بها، وغير المدركة، في كثير من النوايا، ولكنها قد تتبدى وتتمظهر، إذا ما وجدت الناقد الحادق، والدارس النابه الفطن، والمتلقي المنتج، وعملوا جميعهم على إبرازها كمؤشرات تحول وتصاعد إلى الأعلى والأرقى، فنياً وجمالياً وفكرياً. أو أخذ المؤلف نفسه، على عاتقه، باعتباره صاحب المبادرة الأولى، على تجليها. والنص السينوغرافي واحد من هذه الضميمة التواصلية التوضيحية لأنه مجموعة من الإشارات النظرية ذات المنحي الخطي.

1- السؤال/ المدخل:

3- في الحاجة إلى سياسة ثقافية:

بلا شك فإن الوضع الثقافي في المغرب الراهن وضع يطرح أكثر من علامة استفهام، حول الهوية السحيقة التي أنتجتها المؤسسة الثقافية، وكرسها الإعلام، بين الإنسان المغربي والمنظومة الثقافية، من جهة، وبين صناع الثقافة ومستهلكيها، من جهة ثانية. وأمام هذا الوضع الشاذ نطرح التساؤلات التالية:

- من المسؤول عن خلق هذه الهوية وتعميمها يوماً بعد يوم؟
- ما، ومن أوصل المغرب الثقافي والفني إلى الخيارات الفاشلة؟
- من يعمل، بشكل ممنهج، على مسح موروثنا الثقافي والفني والحضاري والإنساني؟
- من يحاول تشكيكنا في هذا الموروث الغني، ويعمل على تحويله إلى مجرد فلكلور نمطي جامد ومفرغ من معانيه ومضامينه؟
- من يعمل، في السروفي العلن، على أزهار المغرب الثقافي بهذا الفقر، وهذا البؤس، وهذا الإسفاف؟

- هل علينا أن ننتج خطاباً مسرحياً مخالفاً لما هو سائد؟

- في ظل أية شروط يتم إنتاج هذا الخطاب؟

- هل المقصود، من إنتاج هذا الخطاب "الجديد" هو محاولة إقناع الآخر

بحسن سيرتها، كما يفعل الخطاب السياسي؟

- ألا نكون بهذا الإنتاج نكرس تبعية عمياء للخطاب السياسي؟

- هل علينا أن ننتج خطاباً مسرحياً يتجاوز الهجانة والفجاجة

والإرتجالية... التي أصبحت الطابع النمطي للمسرح المغربي؟

لقد ظلت الأسئلة أكثر حضوراً في الحقل المسرحي. لكن ما نسعى إليه

هو إثارة الأسئلة/ الفعل.. الأسئلة كآلية فكير وتخيل وخلخلة.. الأسئلة الجديدة والمتجددة وأهمها الأسئلة الفلسفية التنظيرية.

2- الإنصات إلى نبض الإنسان المغربي:

نعتقد أنه علينا أولاً، أن ننصت إلى أوجاع الإنسان المغربي، وأن نعرف

تاريخه، وفكره، وتراثه، وثقافته العامة. وعلينا ثانياً أن ننظر إلى تطلعاته

المساحة لن تملأها غير الاتجاهات الإيستمولوجية، حتى لا يبقى الشرح متسعاً في مرآة المسرح.

أعتقد، وبخلاف الرأي السائد، أننا في وقتنا الراهن، نحتاج إلى نظريات مسرحية، تنطلق من الذات، وتؤطر لفرجاتنا، من منطلقات فكرية وفلسفية وثقافية، وتسد الطريق على الجهل والجهلة دعاء التغريب بدعوى التجريب والانفتاح، وتبني معرفة عالمة، من خلالها، نسجل إسهامنا المميز في المسيرة العلمية للإنسانية. لو أضفنا هذا الشرح إلى شرح هيمنة الإيديولوجي والسياسي على الجمالي والفني، لأصبحت مرآة مسرحنا مكسرة.

حينما نقرن الفن، كوعاء جمالي، بالفكر، كمنتوج حضاري، فإننا لا نقصي الواقع. ربما كان المسرح هو الفن الفكري الأكثر تعبيراً عن هموم وأحلام وتطلعات أمة بأسرها، خصوصاً إذا كانت هذه الأمة حية في حركتها الاجتماعية، وروافدها، ومرجعياتها الدينية والفلسفية، ذلك لأن المسرح منفتح على باقي الفنون، وباقي العلوم، وكل أشكال المعرفة الإنسانية، ولأنه كذلك يمزج بين التجربة الفردية والجماعية، التجربة القديمة والمعاصرة. المسرح منتج جمالي وفني واجتماعي في نفس الآن، لهذا يلقي الصدى كله في النفوس المتباينة التشكلات الاجتماعية والنفسية والسلوكية والتربوية. وهو المنتج بأكثر من أداة (اللغة- الجسد- العلامات-....) إلا أنه غالباً ما يصطدم بجدار الواقع، خاصة في المجتمعات التي لا تعرف كيفية توظيف أشكالها الفرجوية، والمجتمعات الأقل تحضراً.

بلا شك فإن الذي لا يريد للفعل الثقافي المغربي أن يكون القاطرة التي تجر معها كل عربات التغيير.

أن فشل السياسة الثقافية الحالية، في نظرنا، تعود إلى مجموعة من الأسباب، يمكن أن نشير إلى بعضها:

- مخلفات الاستعمار.
- فشل المنظومة التربوية التعليمية.
- فشل الإعلام المواكب، وخاصة الإعلام الثقافي.
- ولتجاوز هذه الإخفاقات نقترح:
- ردم الهوة بين الإنسان المغربي وثقافته.
- تبني استراتيجية ثقافية تشاركية، ناجعة وفعالة، مرنة وقابلة للتطبيق.
- العمل على الانتقال من إنتاج خطاب حول الثقافة، إلى إنتاج الثقافة والمعرفة.
- إعادة الاعتبار للمثقف ودوره في صناعة الإنسان والمعرفة.
- تنشيط الهوامش ثقافياً بخلق الوسائط الثقافية وتدعيمها.
- خلق ثقافة حوارية أصيلة المنفتحة على كل الثقافات والحضارات الإنسانية الأخرى.
- صيانة حقوق التأليف والحقوق المجاورة.

4- في الحاجة إلى نظرية مسرحية جمالية:

غالباً ما يقترن الحديث عن المسرح المغربي، ومعه المسرح العربي، بالحديث إشكالية التأسيس والتأصيل وتوظيف التراث. يساق هذا الحديث، لأنه في اعتقاد البعض، أن الفن المسرحي داخل الجغرافيا العربية قد ارتبط- في تكوينه الأول- بشروط المسرح الغربي، وبالمتطور الغربي للمسرح. هذه الإشكالية تحتاج إلى تأويلات تتجاوز المسرحي العربي لتوضع في سياق فكري وفلسفي أعم، وأكثر قدرة على ربط النتائج بالمقدمات. بالموازاة مع هذه الإشكالية أقحمت إشكالية أخرى، في وقت مبكر، تلك هي إشكالية تحديث المسرح العربي. هذا الوضع الملتبس جعل المسرح العربي في منزلة بين المنزلتين: منزلة التأصيل، ومنزلة التحديث. وهو ما سمح، نظرياً على الأقل، بخلق مساحة فارغة كادت أن تشكل قطيعة بين "مذهبين". هذه



Naji Benaji
Artiste caricaturiste

أمل أن تتكسر كل الموبقات
والمثالب وتشرق الشمس في
وطني دون أن تغيب

الناجي بناجي

أن تقطع أشواطاً كبيرة في درب التنمية والدفع بالبلد إلى الأمام.
من جهة أخرى، فالملاحظ أن المجال السياسي اختلط فيها اليابس
بالأخضر حتى أصبح من الصعب أن نميز فيه بين الصادق والكاذب، لأننا
ابتلينا بأحزاب سياسية لا ترى في ممارسة العمل السياسي، سوى أصوات
الناخبين.

جدير بالذكر أن قطاع السكن، ابتلي بدوره بمجموعة من النصابين الذين
استغلوا معاناة المواطنين في الحصول على قير الزمن لتحويل القطاع إلى
مغارة علي بابا، حيث لا تهمهم الهندسة المعمارية ولا الجودة في البناء،
مستغلين جشع المراقبين المعنيين من أجل تكديس ثرواتهم على حساب
هذا الشعب المهتد بالضياع.

ظاهرة حساسة لا يمكن إغفالها وتعلق بانتشار ظاهرة الجريمة بشتى
ألوانها، حيث وفي ظل قلة حيلة اليد، انتشرت ظاهرة قطاع الطرق، استهلاك
وبيع المخدرات، حيث واكب هذا الأمر تورط العديد من المسؤولين الذين
تنطبق عليهم مقولة "حاميتها، حراميتها".

أما الإدارة بشكل عام، فقد ابتليت بعدد لا يستهان به من الساهرين على
تسييرها من الفاسدين الذين عاثوا فيها فساداً خطيراً تنوعت أساليبهم من
استفحال الرشوة، المحسوبية ومحاربة تكافؤ الفرص والحديث يطول.

على مستوى الإعلام، فإذا كان المغرب قد عرف ثورة صحافة مكتوبة
مستقلة، فقد شهد بالموازاة مع ذلك تسلسل العديد من الطفيليين الذين
يسيؤون إلى مهنة تزدهق من أجلها الأرواح في الحروب.

وفي السياق ذاته، فالإعلام المرئي مازال يراوح مكانه، حيث لم يتمشى
والقفزة النوعية التي حققها نظيره ببعض الدول التي كنا قد سبقناها في
نفس المجال.

على مستوى الأخبار، فقناة الدوزيم ورغم الإمكانيات البشرية وتعدد
مكاتبها على مستوى جهات المملكة، مما كان من الأجدر تتبع وتغطية دورات
مجالس الجماعات والجهات والاستماع إلى الأغلبية والأقليات وتغطية
القضايا الساخنة هنا وهناك، فقد ظلت حبيسة تغطيتها الروتينية التي مل
مشاهدتها دافعو الضرائب.

على مستوى المسلسلات، فالواقع يؤكد أننا مازلنا متأخرين بقرن من
الزمن. أما البرامج السياسية، فالواقع يؤكد أن القنوات، الأولى والثانية

1

أعتز بانتمائي إلى هذا البلد الحبيب، وحيي له يكبر كلما كبرت في السن.
أحبه بتاريخه ونسائه ورجاله، بأهازيجه وموسيقاه، بألوانه الشمسية، وبأشكاله
الهندسية.

أحبه بتاريخه وبتاريخ رجالته الذين سبق وأن حولوا الأندلس خلال عهد
المرابطين والموحدين إلى جزء من المغرب، حيث سميت آنذاك باسبانيا
الإسلامية.

وقد ظل المغرب معروفا بثقافة وحضارة فريدتين، من خلال استضافته
للعديد من الأشخاص متعددي الديانات الذين كان لهم وقع في التركيبة
الاجتماعية للبلد الذي يضم مختلف المعتقدات، مما جعل منا شعباً مسلماً
متسامحاً مؤمناً بالاختلاف.

ومن ألطاف الله أن المغرب ظل ومازال ينعم باستقرار أمني قل مثيله. وهو
الأمر الذي ينعكس لا محالة على الإنعاش الاقتصادي الوطني.

2

ولعل ما يؤرق بالي إسوة بباقي إخواني المغاربة، هذا التراجع الذي لحق
بعدة قطاعات، على رأسها التعليم، القضاء والصحة. وهي قطاعات كان يجب

تعيشان في جزيرة معزولة عن اهتمامات المغاربة. البرامج الثقافية تراجعت بشكل خطير. أما البرامج الفنية، فقد أهدمت بالمرّة. نقول هذا ونؤكد إلى الساهرين على برامج "بايخة" كلالا لعروسة ومعها برامج الطبخ، فهي أدوات للإثراء وواقع الحال يؤكد ما نقول. على المستوى الفني، فالساحة ابتليت بمراهقين يستعرضون عضلاتهم الهشة على المتلقي بأغاني تفتقر إلى الحس والكلمة والبقية يعرفها الجمهور المغربي.

3

أقول هذا وأمل أن ينجح الساهرون على تسيير البلاد والعباد في تحبيب الوطنية ومعها المواطنة في نفوس المواطنين وفي رسم خرائط التفاضل في حياة اخوان لنا في الله وفي الجنسية.

أمل أيضا أن يعاد الاعتبار إلى قطاع التعليم الذي أصبح منذ أن تعاقبت على البلاد الكثير من الحكومات إلى الوراء. هذا القطاع في حاجة تجسيد أماكن ضعفه والعمل على الدفع به إلى الأمام اسوة بالدول المتحضرة. أما قطاع القضاء، فهو في حاجة ماسة إلى إرادة قوية من أجل استقلاليته والضرب بيد من حديد على كل المفسدين الذي لوثوا هذا الجسم الذي تقاس به الديمقراطية الحقيقية.

واقع الصحة بدوره ليس في حاجة إلى صدقة نتصدق بها على الفقراء والمحتاجين، إذ أن الولوج إلى الخدمات الصحية، يبقى حق كل مواطن. تكفينا إطلاقة على مجتمعات أخرى، لنرى وجوهنا في المرأة، ونعمل يدا في يد من أجل المستقبل الصحي لبلادنا.

أتمنى توسيع رقعة الطبقة المتوسطة وفتح المجال لتراء المعقول أمام جل المواطنين بدون تمييز وعدم وضع عراقيل أمام العقول المبتكرة والخلقة وعدم تركها تهاجر المغرب.

أتمنى صادقا أن تتضافر جهود حاملي النوايا الحسنة من أبناء هذا البلد الحبيب لتصحيح ما أفسده الزمن وأمل أن تتكسر كل الموبقات والمثالب وتشرق فيه الشمس، دون أن تغيب.

Les contenus des textes et les opinions des auteurs de ce livre collectif ne seraient de nature à engager la responsabilité de l'éditeur comme celle des co-directeurs dans tous les cas prévus par la loi sur l'édition et la communication.

REMERCIEMENTS

Les Éditions Orion et les directeurs de cet ouvrage tiennent à remercier tous les auteurs, penseurs, analystes et artistes qui ont répondu à notre volonté d'offrir aux Marocains une réflexion collective sur le Maroc d'aujourd'hui et de demain.

Merci à Jean-Marie Heydt, Faouzi Skalli, Khalil Hachimi Idrissi, Kebir Mustapha Ammi, Noureddine Bousfiha, Jean-François Clément, Fahd Yata, Ouadih Dada, Mohamed Mouftakir, Mustapha Guiliz, Mohammed Chouika, Yousra Tarik, Mohamed Nyaim, Mamoun Lahbabi, Imane Kendili, Abdelhaï Sadiq, Rachida Belkacem, Rebel Spirit, Said Chakri, Zainab Fasiki, Soumaya Akaâboune, Mohammed Cherfaoui, Abderrahmane Ouardane, Habib Mazini, Ahmed Bouchikhi, Karim Serraj, Jean Zaganiaris, Sahraoui Faquihi, Maria Guessous, Fouad Souiba, Khalid Ouqezza, Nadia Chellaoui, Omar Berrada, Meriem Khalil, Abdellah Baïda, Moulay Seddik Rabbaj, Lahcen Haddad, Najib Bensbia, El Mehdi ElKourti, Mohamed Elwady, Karim Saidi, Souad Makkaoui, Ayoub El Aiassi, Hynd Bouhia, Mae Najib, Samia Tawil, Jaafar Heikel et Naji Benaji.

Merci à Pascale Cangémi pour sa relecture et la révision de cet ouvrage.

Merci à Anouar Nizar pour son excellente direction artistique.

Imprimé à Direct Print en Avril 2020

DÉPÔT LÉGAL : 2020MO1708

MAROC

DE QUOI AVONS-NOUS PEUR ?

C'est ainsi que nous pourrions adopter une « politique de civilisation » et échapper à une société qui nous fait de plus en plus peur parce qu'elle a décidé d'éluider la principale question de notre vivre ensemble qui est celle de l'élévation et du développement de notre humanité.

Faouzi Skalli

On pourrait voir dans ce titre un ultimatum de nature à rompre définitivement avec un avenir possible, si tant soit peu nous rations ce rendez-vous. Il n'en est rien. Ce titre est un cri pour agir, une exhortation qui recèle une formidable opportunité : celle qui va permettre de tracer l'avenir et donner écho aux fruits du passé.

Jean-Marie Heydt

Nous avons besoin de nourriture céleste pour vivre en puissance. Pour cela nous nierons les dogmes, nous conjurerons le destin. Nous ferons tabula rasa de tout ce qui nous lie à un passé qui n'est là que pour nous pousser dans nos retranchements. Il serait bien temps de se chercher au lieu de s'enliser, de fuir en arborant de bels alibis, de mensonges qui troublent la lucidité.

Noureddine Bousfiha

Je me suis sérieusement posé la question suivante : de quoi ai-je réellement peur dans mon pays? Qu'est-ce qui me fait mal? Qu'est-ce qui préoccupe tous les autres? Pourquoi, souvent, je ne vois pas l'avenir se profiler sereinement pour une société qui ne sait plus où donner de la tête ni où elle va? Qu'est-ce qui coince? Qu'est-ce qui bloque? Qu'est-ce qui handicape la bonne marche d'un pays qui veut véritablement aller de l'avant, qui veut s'inscrire dans une vision résolument tournée vers le futur et faire le solde de tout compte de plusieurs décennies de tâtonnement, d'essais et de ratages?

Abdelhak Najib



DÉPÔT LÉGAL : 2020MO1708
ISBN : 978-9954-707-59-3

250DH - 25€

ORION
© EDITIONS